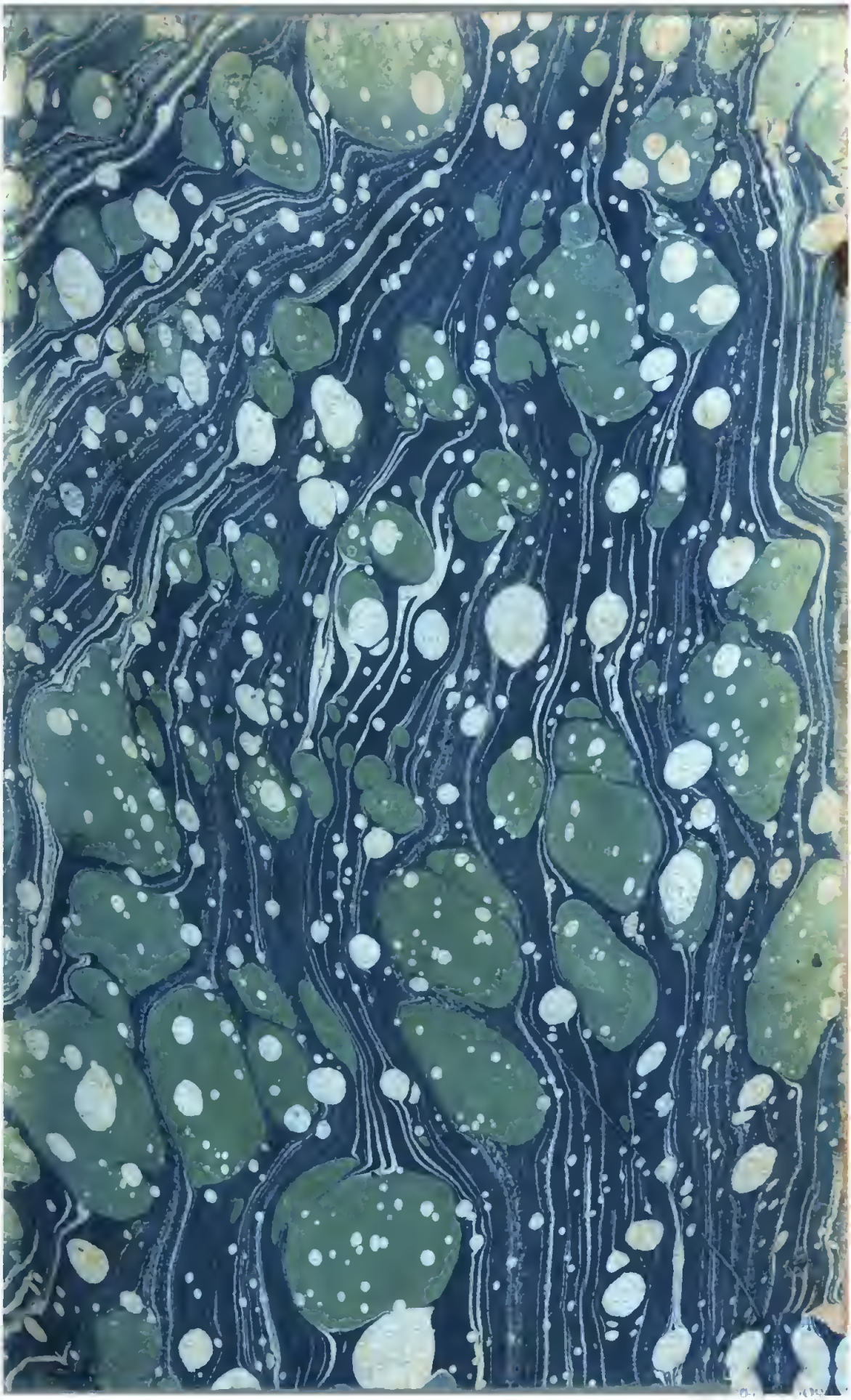
BIBL. NAZ.
Vitt. Emanuele III
II
SUPPL.
PALATINA
B
185
NAPOLI



185. II

II Swift Pol. B 185

OEUVRES

CHOISIES ET POSTHUMES

DE

M. DE LA HARPE.

ŒUVRES

POSTHUMES ET INÉDITES

DE

M. DE LA HARPE,

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE.

AVEC LE PORTRAIT DE L'AUTEUR.

TOME DEUXIÈME.

A PARIS,

CHEZ MIGNERET, IMPRIMEUR,

RUE DU SURLCRF, N. 6, F.G ST-GE.

1806.

650227

OEUVRES

CHOISIES ET POSTHUMES

DE

M. DE LA HARPE,

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE.

AVEC LE PORTRAIT DE L'AUTEUR.

TOME DEUXIÈME.

BIBLIOTECA NAZIONALE

A PARIS,

CHEZ MIGNERET, IMPRIMEUR,

RUE DU SÉPULCRE, F. S. G., N.° 20.

1806.

MOLIÈRE

A LA NOUVELLE SALLE,

OU

LES AUDIENCES DE THALIE,

COMEDIE

EN UN ACTE ET EN VERS LIBRES;

Représentée pour la première fois, au théâtre Français, le 12 avril 1782.

PERSONNAGES.

APOLLON.
MELPOMÈNE.
THALIE.
MOLIÈRE.
M. BAPTISTE, ancien garçon de café et poëte.
M. MISOGRAMME, négociant.
LE VAUDEVILLE.
LA MUSE DU DRAME.
MUSES, etc.

La Scène est sur le théâtre de la Comédie Française.

MOLIÈRE
A LA NOUVELLE SALLE,
OU
LES AUDIENCES DE THALIE,
COMÉDIE.

SCÈNE PREMIÈRE.

MELPOMÈNE, THALIE, MOLIÈRE.

THALIE.

Oui, Melpomène et moi, qu'un même soin rassemble,
Nous venons en ces lieux pour y régner ensemble.

MELPOMÈNE.

Nous venons toutes deux, célébrant ce grand jour,
Installer nos sujets dans leur nouveau séjour.

THALIE.

Mais quelle faveur singulière
Me fait trouver ici Molière ?
Quel surcroît de bonheur !

MOLIÈRE.

Quoi donc ? Souffririez-vous
Qu'on m'eût voulu priver d'un spectacle si doux ?

Apollon m'a permis de partager la fête ;
Je viens pour en jouir : c'est pour moi qu'on l'apprête.
Vos élèves chéris sont mes enfans, à moi ;
Je suis leur fondateur, leur père.
Avant de s'appeler *Comédiens du Roi*,
Ils ont été long-tems *la Troupe de Molière*.
Je m'en souviens toujours, et ce titre, à leurs yeux,
J'aime à le croire au moins, est encor précieux.

MELPOMÈNE.

Ah ! je vous suis garant de leur reconnaissance :
Votre nom, l'honneur de la France,
Est à jamais sacré pour eux.
Ils ont, comme un riche héritage,
Gardé jusqu'au fauteuil où vous étiez assis ;
Contre le tems et son outrage,
Ils en défendent les débris.

MOLIÈRE.

M'apprenant leurs bontés, vous y joignez les vôtres,
Et de leur souvenir ce gage convaincant...

THALIE.

Mais vraiment, ce fauteuil en vaut bien quelques autres,
C'est dommage qu'il soit vacant.
La gloire d'y siéger ne serait pas vulgaire ;
Mais depuis bien long-tems, et c'est mon désespoir,
Je n'y vois personne s'asseoir.
Que *le Malade imaginaire*.

MELPOMÈNE.

C'est qu'il est des talens qu'on ne remplace pas.

MOLIÈRE.

Je suis flatté que Melpomène
Fasse des miens autant de cas.
Par votre sœur Thalie amené sur la scène...

MELPOMÈNE.

Serait-elle la seule à vous apprécier ?
J'en suis digne peut-être, et je dois dire encore
Que, même sans parler de votre art que j'honore,
J'ai plus d'une raison de vous remercier.
Je sais qu'autrefois le premier,
Molière encouragea les essais de Racine ;

Que, démêlant dès l'origine
Tout ce qui parut fait pour acquérir un nom,
Sur la scène, à douze ans, il fit monter Baron.

MOLIÈRE.

J'aimai tous les talens avec idolatrie,
Il est vrai, j'ose m'en vanter,
Et c'est sur-tout par-là que je crois mériter
Que ma mémoire soit chérie.
Tous mes camarades jadis
Pour moi furent autant d'amis.
Tout nous était commun, travaux, plaisir et gloire;
De tous leurs intérêts j'étais le défenseur,
Auprès de ce grand roi, qu'au sein de la victoire
Amusait de nos jeux la paisible douceur.

MELPOMÈNE.

Eh bien, un jeune roi, son digne successeur,
Que l'Europe révère, et que son peuple adore,
A fait plus aujourd'hui pour nos arts qu'il honore.
Vous-même l'avez vu ce tems,
Où nos suppôts, jouets de mille changemens,
N'obtenaient qu'avec peine un asyle précaire,
Y transportaient leur troupe errante et tributaire;
De la ville aux faubourgs, de quartiers en quartiers,
Promenaient tour-à-tour leur scène et leurs foyers.
Même, lorsque l'on crut leur demeure fixée,
Combien elle était loin d'être digne de nous!
Tandis qu'avec éclat notre gloire annoncée
Retentissait au loin chez des peuples jaloux,
Que des Racines, des Corneilles,
Ils venaient admirer les nombreuses merveilles,
On les représentait en de tristes réduits
Incommodes, étroits, bizarrement construits,
Qui semblaient obscurcir de leur ignominie
Les chefs-d'œuvre créés par les mains du génie.
Des étrangers encor les exemples perdus,
Étaient même à la France un reproche de plus.
Long-tems, à cette informe et barbare structure,
Ils opposaient l'orgueil de leur architecture.
Je voyais à regret ce luxe triomphant,
Ailleurs orner en vain mon art encore enfant,
L'Italie insulter, dans sa fière opulence,
Des théâtres Français la grossière indigence.

Louis, enfin, portant de toutes parts
Ce coup-d'œil qui console et ranime les arts,
Venge de cet affront Melpomène et la France;
Ce palais est un don de sa magnificence.
De mon nouveau séjour je puis m'enorgueillir.
Ces lieux, que tant de mains ont tâché d'embellir,
Sont eux-même un spectacle; ils offrent à la vue
Des contours spacieux l'élégante étendue.
Le talent y peut prendre un vol moins limité,
La scène, plus de pompe et plus de majesté.
Je crois revivre enfin, tout change, et Melpomène
Pourra renouveler les prodiges d'Athène.

THALIE.

Ce bel enthousiasme est fort dans votre goût;
Je reconnais-là votre style.
Thalie est à loger un peu moins difficile;
Elle sait, il est vrai, s'accommoder de tout;
Et pourvu que l'on rie, elle est fort bien par-tout.
Mais votre joie ici doit être partagée.
(*En lui faisant la révérence.*)
Je vous fais compliment d'être si bien logée.
Je dois vous avouer pourtant
Qu'il me reste une inquiétude.
Ce théâtre pompeux, ce palais éclatant,
S'il n'attire un concours et nombreux et constant,
N'est qu'une belle solitude.
Il faut de spectateurs l'orner incessamment,
Et le public en est le premier ornement.

MOLIÈRE.

Eh bien! d'où vous vient cette crainte?
Aux plus purs des plaisirs que l'esprit peut goûter,
Vous avez toutes deux consacré cette enceinte;
Croyez-vous que jamais on puisse la quitter?

THALIE.

Eh! eh!

MOLIÈRE.

J'ai même entendu dire
Que le goût du spectacle est répandu par-tout.

MELPOMÈNE.

Savoir quel spectacle et quel goût.

THALIE.

La mode sur ce peuple exerce un grand empire :
Il court facilement à des plaisirs nouveaux.
Je vous confie ici notre commune peine :
Nous avons de puissans rivaux,
Et dût rougir encor la fière Melpomène,
Ils sont fêtés de toutes parts.

MOLIÈRE.

Quels sont-ils, s'il vous plaît?

THALIE.

La foire et les remparts.

MOLIÈRE.

Je m'en étonne moins que vous ne pourriez croire.
J'ai combattu jadis les tréteaux de la Foire,
Et jusqu'à *Sganarelle* il fallut m'abaisser.
Mais, après tout, pour votre gloire,
C'est un moment d'éclipse, et cela doit passer.

THALIE.

Long-tems cette éclipse-là dure ;
Mon cher Molière, je vous jure
Qu'elle n'est pas prête à cesser.

MOLIÈRE.

La raison cependant...

THALIE.

Oh ! la mode est plus forte.

MOLIÈRE.

Le Théâtre Français...

THALIE.

Le boulevard l'emporte.

MOLIÈRE.

Oui, pour le peuple.

THALIE.

Non : hommes de tous les rangs,
Et la ville et la cour, les petits et les grands,
Tout y court. Autrefois la bonne compagnie,
Donnant et l'exemple et le ton,
Entraîna par degrés toute la nation

Vers le spectacle du génie ;
Mais chacun a son tour, et le peuple aujourd'hui
Rend les honnêtes gens aussi peuple que lui.

MELPOMÈNE.

Ma sœur, en vérité, je souffre à vous entendre.

THALIE.

Je sens qu'à cet aveu vous craignez de descendre.
Moi, j'ai le cœur moins haut et l'esprit ingénu.
Oui, sur la scène en vain votre mérite brille.
De votre Agamemnon la tragique famille,
Avec tous ses héros, n'a jamais obtenu
Tout le succès qu'obtient la famille *Pointu*.

MELPOMÈNE, *à Molière*.

Vous n'aviez pas prévu du moins que le vertige
Allait à ces excès ; et ce qui plus m'afflige,
C'est que tout se ressent de la contagion.
Parmi tant de délire et de corruption,
Comment faire goûter à la foule égarée
Les attraits délicats d'une scène épurée ?
De cette absurde école où l'on va se gâter,
Qu'est-ce que la jeunesse enfin peut rapporter ?
De grossiers jeux de mots, de plates parodies.
De-là des ames engourdies,
Des cœurs froids et flétris, des esprits dégoûtés :
Ils ne sont plus émus, s'ils ne sont tourmentés.
Il faut et des horreurs et des atrocités,
Des monstres, en un mot, au lieu de tragédies...

THALIE.

Et des farces, ma sœur, au lieu de comédies.

MOLIÈRE.

Toujours, quand on se plaint, on exagère un peu.
Je conçois cependant par un si triste aveu,
Que la satiété qui naît de l'abondance,
De vos arts épuisés affaiblit la puissance.
Ces arts, ainsi que l'homme, à la longue altérés,
Des âges différens parcourent les degrés.
Ils ont tout comme lui l'éclat de la jeunesse,
Et la maturité qui mène à la vieillesse.
Mais, ce que n'a point l'homme, on peut les rajeunir,
Conservez cet espoir : il doit vous soutenir.

Chez le Français ardent, ingénieux, sensible,
Croyez, en bien, en mal, tout changement possible.
Songez donc que bientôt deux siècles écoulés,
Tenant les nations à sa gloire attentives,
En tout genre d'écrire ont rempli ses archives
De chef-d'œuvres accumulés.
Sans doute à satisfaire il devient difficile :
C'est un riche rassasié,
Au sein de l'opulence inquiet et mobile,
De ses propres trésors quelquefois ennuyé.
Après les goûts usés viennent les fantaisies,
On cherche les Laïs après les Aspasies,
Et de la nouveauté l'invincible desir,
Aime plus à changer qu'il ne songe à choisir.
C'est ainsi, croyez-moi, que la nature est faite.
Comptez sur le Français : je connais bien ses mœurs;
Il quitte la déesse et court à la grisette;
Mais la déesse enfin ne perd point ses honneurs,
Et pour les assurer, il suffit de l'exemple
D'un roi qui veut sur elle épancher ses faveurs,
Qui, lui donnant un nouveau temple,
Lui rendra ses adorateurs.

MELPOMÈNE.

J'embrasse cet heureux présage,
Et je veux à tous mes suivans
Inspirer, si je puis, ces doux pressentimens,
Faits pour ranimer leur courage.
(*A Thalie.*)
Il faut les assembler pour la solemnité
Qui doit nous préparer un retour si prospère :
Je vais remplir ce soin dont mon cœur est flatté,
Et je vous laisse avec Molière.

SCÈNE II.

THALIE, MOLIÈRE.

MOLIÈRE.

Eh bien ! muse, à ce qu'il paraît
Vos beaux jours sont suivis de quelque décadence,
Et vous concevez bien que j'y prends intérêt.
Je ne saurais voir sans regret
S'avilir les beaux-arts dont s'honorait la France.
Dites-moi, le faux goût a donc tout corrompu ?
Contre lui dans mon tems j'ai fait ce que j'ai pu :
Eh quoi ! n'en fait-on plus justice ?
J'en serais étonné : le Parnasse a, dit-on,
Cent juges au lieu d'un, tous en titre d'office,
Qui chaque jour donnent le ton,
Régens impérieux de la littérature :
Jamais les écrivains, à ce que l'on m'assure,
N'ont été surveillés par de plus fiers censeurs :
Les lettres n'ont jamais eu tant de professeurs
Levant incessamment leurs férules rigides :
Comment peut-on broncher sous l'œil de tant de guides ?
Tous ces Aristarques nouveaux...

THALIE.

Eh ! que dites-vous là ? C'est un de nos fléaux.
L'amour-propre et la faim, l'envie et l'impuissance,
Ont sur un tribunal élevé l'ignorance,
Et l'esprit de parti s'en est fait le soutien ;
Sur les arts dégradés il prétend qu'elle règne ;
Depuis que chacun les enseigne,
Personne n'y connaît plus rien.
Le dernier des grimauds, échappé du collège,
S'arroge de juger l'orgueilleux privilège,
En prononçant en maître, écrit en écolier.
L'appât du gain invite à ce métier,
Et le talent au moins, pour dernière victoire,
Force ses ennemis à vivre de sa gloire.
Le nombre par malheur quelquefois leur fait tort :

Chacun d'eux se cantonne ainsi que dans un fort.
Là, comme l'artisan au bord de sa boutique
D'une voix empressée appelle la pratique,
Comme le charlatan vante sur ses tréteaux
Le baume merveilleux qui guérit tout les maux :
Messieurs, je suis le seul... Messieurs, je suis l'unique...
Oui, le seul infaillible... et le seul véridique...
Mes avis seuls sont bons... les miens sont approuvés....
Croyez, messieurs, croyez, et sur-tout souscrivez.
Voilà, pour la plupart, quel est leur protocole :
Le public a parfois déserté leur école ;
Et de ses petits arsenaux
Qui tonnent à grand bruit sur la double colline,
Il en est qui, malgré leur foudre et leurs travaux,
Ont capitulé par famine.

MOLIÈRE.

Je comprends qu'en effet l'on doit être un peu las
De ces satyriques fatras,
De ces insipides brochures.
Mais dans la foule au moins est-ce qu'il n'en est pas
Qui savent critiquer sans fiel et sans injures ?

THALIE.

Oui, mais la raison seule a de faibles appas ;
Aussi d'autres ont eu l'adresse,
Pour piquer du public la curiosité,
Et sa dédaigneuse paresse,
De recourir du moins à la variété,
A mille objets de toute espèce.

MOLIÈRE.

Mais de mon tems déja l'on s'était avisé
D'une semblable bigarrure.
Je m'en souviens, et De Visé....

THALIE.

Vous voulez dire le Mercure.
C'est bien autre chose aujourd'hui.
Pour sauver aux lecteurs la fatigue et l'ennui.
Que l'on peut avoir à s'instruire,
A la forme d'extraits on a su tout réduire.
D'une telle méthode on fait un très-grand cas.
L'esprit est aujourd'hui par ordre alphabétique.
Dictionnaires, almanachs,

Voilà tout ce qu'on lit; mais un chef-d'œuvre unique
En fait d'abrégé, c'est, ma foi,
La feuille de Paris : pour moi,
J'en conviendrai, je l'aime à la folie.
Vous savez qu'une thèse, illustre en Italie,
Dans son titre annonçait *tout ce qu'on peut savoir* [1];
Cette thèse est la feuille, et vous y pouvez voir,
Et voir tous les matins, les morts, les mariages,
L'histoire du moment, les spectacles du soir,
Les leçons de physique, et le prix des fourrages,
Et des livres et des fromages,
Le tems qu'il fit la veille, un poëme nouveau,
Les querelles sur la musique,
Et la réponse et la réplique,
Et la séance académique,
Et puis le combat du taureau,
La satyre et l'épithalame,
Un trait de bienfaisance auprès d'une épigramme,
Et le cours des effets, et la chûte d'un drame.
Le change, le marché, la coulisse, les arts,
Scellés, mutations, domiciles, remparts,
Les sciences, les prix, les vents et les orages,
Le beurre et les œufs frais, le tout en quatre pages.

MOLIÈRE.

Quelle encyclopédie, ô ciel! qu'un tel journal!
Et c'est tous les matins une besogne prête?

THALIE.

C'est, après l'almanach royal,
L'ouvrage qui demande une plus forte tête.

MOLIÈRE.

Vous vous égayez, muse, et votre esprit malin
A railler est toujours enclin.
Le rire vous va bien : il sied à votre mine.
Entre nous ne pourriez-vous pas
Aux auteurs que l'on voit courtiser vos appas,
Inspirer plus souvent votre gaîté badine?
Ils ont tous de l'esprit, et beaucoup, vos auteurs;
Mais je vous l'avoûrai, je les trouve un peu tristes.
Chez les morts, tout comme ailleurs,

---

[1] La thèse de Pic de la Mirandol : *De omni Scibili.*

Nous avons nos nouvellistes,
Ils s'amusent à m'apporter
De tems en tems des comédies,
Que l'on dit même être applaudies,
Et c'est apparemment pour m'impatienter;
Car cent fois en un jour je souffre le martyre
A pouvoir deviner ce qu'on a voulu dire.
De Pascal et de Despréaux
Il faut bien que la langue enfin soit surannée;
Ce siècle étrangement l'a perfectionnée.
Ce sont des tournures, des mots,
Mais des mots!... je serais cent ans à les comprendre,
Et je ne sais où diable ils ont été les prendre.
Ils rebattent toujours certains termes abstraits,
Qu'ils combinent entre eux d'une manière étrange,
Monotone assemblage et ténébreux mélange
Dont on ne les tire jamais:
C'est le *cœur et l'esprit, l'ame et le caractère,*
La nature, l'honneur, le devoir, le mystère...
C'est un dialogue coupé,
Haché, brisé, heurté, qui fatigue et qui tue;
La phrase à tout moment demeure suspendue,
Et le sens reste enveloppé,
Si tant est qu'il existe... Ils affectent sans cesse
Un style d'ironie, équivoque entretien,
Où l'auteur entend bien finesse,
Mais où le lecteur n'entend rien:
C'est ce qu'ils ont nommé, je crois, du *persifflage*.
Ce genre de gaîté n'est pas à mon usage,
Je l'avoûrai sans peine, et j'en suis consolé;
Mais lorsqu'en les lisant j'ai le cerveau troublé
De cet entortillage où leur esprit s'occupe,
Je me tiens pour bien *persiffle*,
Et je sens à l'ennui dont je suis accablé,
Que c'est moi qu'on a pris pour dupe.

THALIE.

Moi, je voudrais vous divertir.
Demeurez en ces lieux: vous y verrez venir
Les curieux que ce jour nous attire:
Cela pourra vous faire rire.
C'est un emploi tout fait pour un observateur.
La renommée, ici, par mon ordre publie
Les audiences de Thalie:

Je vous fais mon introducteur,
Mon substitut.

MOLIÈRE.

Ce titre est pour moi trop flatteur.

THALIE.

Qui le mérite mieux? Adieu; je me retire,
Et pour parler comme ma sœur,
Je vais donner une heure au soin de mon Empire [1].

SCÈNE III.

MOLIÈRE, *seul.*

Que l'audience au moins n'aille pas m'ennuyer,
Ou bientôt je la congédie.
C'est un fardeau trop lourd, s'il faut qu'ici j'essuie
Tous les originaux qui peuplent le foyer.

SCÈNE IV.

MOLIÈRE, M. BAPTISTE.

M. BAPTISTE.

Si vous êtes, monsieur, un suppôt de Thalie...

MOLIÈRE.

Tout prêt à vous servir.

M. BAPTISTE.

Je viens à son bureau
Offrir un ouvrage nouveau.
Pourrai-je me flatter que votre voix l'appuie?
J'ai fait pour aborder des efforts superflus.
La foule des auteurs inscrits pour être lus
Me force à renfermer (et c'est un long supplice)!

[1] Vers de Zaïre.

Les timides essais d'une muse novice.
Pour les talens naissans on a bien peu d'égard.

MOLIÈRE.

A votre air, j'aurais cru votre muse un peu mûre.

M. BAPTISTE.

Elle a pris son essor, je l'avoue, un peu tard ;
Mais sans les délais que j'endure,
On aurait de moi, je vous jure,
Vu plus d'une production.
De cet instant heureux mes vœux hâtent l'approche,
Et j'ai depuis long-tems ma réputation,
Comme bien d'autres, dans ma poche.

MOLIÈRE.

Peut-être le plus sûr serait de l'y garder.
Vous savez trop, monsieur, ce qu'on peut hasarder.
Le public fut toujours un redoutable maître.

M. BAPTISTE.

A qui le dites-vous? Qui le peut mieux connaître?
Quelqu'un a-t-il vu de plus près
Les révolutions du théâtre Français?
Et quelqu'un mieux que moi peut-il savoir l'histoire
Des pièces, des débuts, des chûtes, des succès?
J'eus l'oreille toujours voisine des sifflets;
C'est de là qu'est venu mon amour pour la gloire.
Oui, monsieur, le métier que j'ai fait dans Paris,
M'a fait passer ma vie avec les beaux-esprits.

MOLIÈRE.

Quel était donc votre état, je vous prie?

M. BAPTISTE.

Je fus dans un café plus de vingt ans garçon,
Chez Procope d'abord, et puis chez Dubuisson,
Tout vis-à-vis la comédie.
C'était-là que venaient poëtes à foison.
Je ne sais si l'instinct agissait par avance;
Mais j'eus toujours pour eux beaucoup de bienveillance;
C'était moi qui servais le café de Piron.
Il était jovial. Je l'aimais : son génie
Avait des momens fort heureux.

MOLIÈRE.

Par exemple, celui de la *Métromanie*.

M. BAPTISTE.

De ce genre il n'en eut pas deux.

MOLIÈRE.

Oui; mais c'est beaucoup d'un, et je vous le souhaite.

M. BAPTISTE.

En économisant mon profit journalier,
Revendant des billets dont j'étais le courtier,
Donnant à lire aussi les feuilles, la gazette,
Je gagnai de quoi faire une honnête retraite.

MOLIÈRE.

Vous aimiez tant votre métier:
Comment d'y renoncer eûtes-vous le courage?

M. BAPTISTE.

Ah! les comédiens quittèrent le quartier,
Et bientôt le café n'eut plus d'Aréopage.
J'en ai gémi long-tems : enfin dans mon dépit,
Accoutumé de vivre avec des gens d'esprit,
Et déja de leur art ayant quelqu'habitude,
J'ai su mettre à profit mon tems, ma solitude...
Je suis moi-même auteur... Un poëte indigent,
A qui dans le besoin j'ai prêté de l'argent,
En mourant m'a fait légataire
De certain manuscrit, dont je suis, à bon droit,
Devenu le propriétaire :
C'est une comédie; il n'est pas un endroit
Qui ne soit travaillé de nouveau : d'où l'on voit
Que le tout m'appartient.

MOLIÈRE.

Oh! je le crois bien vôtre.

M. BAPTISTE.

L'acte avait des beautés, et lorsqu'il fut joué,
On n'en siffla que la moitié.

MOLIÈRE.

Le reste était meilleur?

M. BAPTISTE.

On ne joua pas l'autre.

Mais comme je vous dis, l'ouvrage est tout nouveau.
Voyez : c'est...

(*Il montre à Molière le titre du manuscrit.*)

MOLIÈRE, *lisant.*

Le Souper.

M. BAPTISTE.

C'est un cadre fort beau,
Et tout y peut entrer, je pense.
Je vous dirai bien plus, mais avec confidence [1],
Je me suis avisé d'un tour ingénieux.
De vingt pièces jadis tombées,
Et qui n'existent plus que chez les curieux,
J'ai pris les vers les plus heureux,
Et de ces beautés dérobées,
J'ai fait un tout miraculeux.

MOLIÈRE.

Comment! vous êtes plagiaire!
Mais cela n'est pas bien.

M. BAPTISTE.

Oh! j'ai plus d'un confrère,
Et puis, qui le saura?... L'écrit le plus mauvais
A presque toujours quelques traits;
Et les rendre publics serait-ce un tort extrême?

MOLIÈRE.

Il faudrait commencer par être en fond soi-même.
Je sais qu'il est d'heureux larcins
Qu'on pardonne aux bons écrivains;
Mais sur ce titre seul l'indulgence se fonde;
Pour oser autant qu'eux, il faut les égaler.
Le Parnasse est comme le monde;
On n'y permet qu'aux riches de voler.
D'ailleurs, comment faire un ensemble
De ses lambeaux épars qu'au hasard on assemble?

M. BAPTISTE.

Bon! leur place est par-tout : ce sont de ces morceaux
Toujours vieux et toujours nouveaux,
De ces paquets de vers où l'acteur se déploie,
Que des bords du théâtre au parterre on envoie.

[1] Vers de Polieucte.

Bien ou mal amenés, ils font des brouhahas...
Mais ce qui m'appartient, ce qui vaut mieux encore,
Et que dans mon ouvrage on trouve à chaque pas,
C'est un genre d'esprit qu'aujourd'hui l'on adore,
Et dont, pour moi, je fais grand cas :
Les calembourgs.

MOLIÈRE.

Quel mot est cela?

M. BAPTISTE.

Quoi!...

MOLIÈRE.

J'ignore
Ce que c'est.

M. BAPTISTE.

Se peut-il? Vous ne connaissez pas
Les calembourgs?

MOLIÈRE.

Moi! non.

M. BAPTISTE.

Eh! mais tout en abonde.
Vous venez donc de l'autre monde?

MOLIÈRE.

Peut-être.

M. BAPTISTE.

Enfin, monsieur, vous êtes de la cour
De Thalie, et pouvez...

MOLIÈRE.

Ici, de cette muse
Je suis le substitut, et promets dans l'instant
(Montrant le manuscrit.)
De mettre entre ses mains ce dépôt important.
Me le confierez-vous?

M. BAPTISTE, *le lui donnant.*

Qui, moi! que je refuse
Un service pareil!...

MOLIÈRE.

Oui, mais à votre tour,
Une grace.

M. BAPTISTE.

Ordonnez.

MOLIÈRE.

Si cela vous amuse,
Pourriez-vous point, monsieur, me faire un calembourg?

M. BAPTISTE.

Vous voulez, je le vois, éprouver mon génie
Pour la pointe et les jeux de mots.

MOLIÈRE.

Quoi! ce n'est que cela? Ce genre de saillie
Est connu dès long-tems....

M. BAPTISTE.

Oh! ceux-ci sont plus beaux.
Ils tiennent de l'énigme, ils sont faits pour surprendre,
Et les meilleurs sont ceux qu'on peut le moins comprendre.
Aussi, tel qui par-là s'est fait beaucoup valoir,
Les cherche le matin pour les dire le soir.
L'impromptu, dans ce genre, est le fruit de l'étude,
Du talent...

MOLIÈRE.

Vous devez en avoir l'habitude.

M. BAPTISTE, *avec colère.*

Oh! si c'est votre goût, parbleu, de tout côté
Vous en pouvez avoir jusqu'à satiété.
A la ville, à la cour, en vers, ainsi qu'en prose,
En causant, en soupant, on ne fait autre chose;
Il faut, pour ignorer ce qu'est un calembour,
Être bien dur d'oreille, ou bien plus... Eh! bon jour.
Serviteur.. (*à part.*) J'en dirais plus que je ne veux dire.

SCÈNE V.

MOLIÈRE, *seul.*

Je ne le saurai pas... Qui pourra m'en instruire?
Ce manuscrit, peut-être... Oui, si j'en crois l'auteur...
Mais qui nous vient encore? Autre solliciteur
Sans doute... Celui-là paraît fort en colère.

SCÈNE VI.

MOLIÈRE, M. MISOGRAMME.

(Toute cette scène doit être jouée d'un ton brusque.)

M. MISOGRAMME.

Puis-je vous demander, monsieur, sans vous déplaire,
Si Thalie en ces lieux voudra me recevoir ?
Il faut que je lui parle.

MOLIÈRE.

Oui, vous pourrez la voir.
En attendant, parlez : je suis à son service,
Que voulez-vous ?

M. MISOGRAMME.

Je viens lui demander justice.

MOLIÈRE.

Justice ! contre qui, monsieur ?

M. MISOGRAMME.

Contre un travers
Qui depuis trop long-tems infecte l'univers,
Qui, dans Paris sur-tout abondamment pullule,
Et met les têtes à l'envers,
Qu'il faut frapper enfin des traits du ridicule...
La rage de l'esprit, de la prose et des vers,
La rage d'imprimer, de juger et d'écrire.
Je n'y puis plus tenir, monsieur, c'est un délire
Que par-tout je retrouve, et qui fait mon malheur.

MOLIÈRE.

Juvénal s'en plaignait ; vous voyez bien, monsieur,
Que depuis long-tems on en gronde :
C'est un de ces abus aussi vieux que le monde.

M. MISOGRAMME.

Oh ! jamais il ne fut ce qu'il est aujourd'hui ;
La folie est au comble aussi bien que l'ennui.

MOLIÈRE.

Et si l'on écrit mal, qui vous force de lire?

M. MISOGRAMME.

Cela vous est facile à dire.
S'agit-il seulement de lecture? Ma foi,
Je n'ai guères le tems de lire, quant à moi.
Ma caisse et mes bureaux m'occupent que de reste.
Mais savez-vous, monsieur, que ce mal si funeste
A pris, pour mes péchés, racine en mon logis,
Comme il la prend par-tout?... Le diable, en sa furie,
A ma femme inspira l'amour des beaux-esprits.
Malgré moi, ma maison est une académie:
Sans cesse on y récite, on y dispute, on crie.
L'esprit en a banni la paix et la gaîté,
Et l'aisance et la bonhommie,
Et la joie et la liberté,
Si nécessaires dans la vie,
Et si bonnes pour la santé.

MOLIÈRE.

L'esprit ne les vaut pas, j'en conviens.

M. MISOGRAMME.

Que j'expire
Si je ments d'un seul mot... Les matins, occupé
D'affaires, de calculs sans cesse enveloppé,
Je compte à mon dîner me délasser et rire,
Et j'en ai grand besoin: au lieu de bons amis,
Qui rendraient à l'envi mon repas agréable,
Je vois des inconnus environner ma table,
Y siéger gravement: à peine est-on assis,
Aussitôt s'établit une dispute en règle,
On répète les mots de génie et de goût,
On ne s'entend sur rien, et l'on contredit tout.
C'est ceci, c'est cela: c'est un sot, c'est un aigle...
Si la dispute cesse, arrivent à propos
Les énigmes du jour et les rébus nouveaux.
C'est à qui le plus tôt en sera l'interprète;
Chacun les yeux baissés rêve sur son assiette.
Moi qui voudrais ailleurs tenir table long-tems,
Je presse mes morceaux, j'enrage entre mes dents,
Sûr de digérer mal un dîner qui m'ennuie:
Je crois, le café pris, faire au moins ma partie,

En voyant apporter une table de jeu...
Point du tout : c'est une lecture...
De n'en jamais entendre on sait que j'ai fait vœu.

MOLIÈRE.

Pourquoi?

M. MISOGRAMME.

Quand j'ai dîné, monsieur, c'est chose sûre,
Que si l'on me lisait l'ouvrage le meilleur,
Je ronflerais debout à côté de l'auteur.

MOLIÈRE.

Ah! c'est une raison.

M. MISOGRAMME.

Touché de ma détresse,
Un honnête homme alors m'offre, par politesse,
Et pour dissiper mon chagrin,
De faire mon trictrac dans un sallon voisin.
Autre calamité : *vous nous rompez la tête.*
Quel bruit, pendant qu'on lit! et que c'est malhonnête!...
Que répondre?... Je prends ma canne et mon chapeau;
Pour me distraire un peu, je m'en vais au Caveau.
Je m'accoste d'un homme, à ce qui paraît, sage.
Je veux l'entretenir, comme c'est mon usage,
D'objets intéressans pour tout bon citoyen,
De ce que l'on a fait de bien
Dans la finance, en politique;
Je veux lui dire un mot de Nantes, de Bordeaux,
De nos succès en Amérique,
Et du retour de nos vaisseaux.
Soudain dans le café fond, comme une tempête,
L'essaim bruyant des connaisseurs.
Un braillard qui marche à leur tête,
Donne par un seul mot le signal des clameurs:
Que dites-vous, messieurs, de la pièce nouvelle?
Aussitôt grands débats, effroyable querelle.
Mon homme m'abandonne et joint nos disputeurs.
Tous parlent à-la-fois : dans le bruit de leur guerre,
On n'entendrait pas le tonnerre.
Je me sauve effrayé, je rentre en ma maison,
En maudissant ma destinée,
De n'avoir pu trouver dans toute ma journée,
Quelqu'un à qui parler raison.

MOLIÈRE.

Je ne puis tout-à-fait blâmer votre colère.
L'abus qui vous irrite est impatientant,
Je l'avoue, et vous trouve à plaindre, presque autant
Que le Chrisalde de Molière.

M. MISOGRAMME.

Molière! que me dites-vous?
Eh! que Dieu nous le rende! il nous vengerait tous.
Les abus de son tems n'approchaient pas des nôtres.
Chrisalde tourmenté chez lui,
Pouvait aller au moins respirer chez les autres;
Moi, je trouve en tous lieux le fléau que j'ai fui :
De tous les côtés il m'assiège.
Un camarade de collège,
Mon ami, mon confrère, et que je croyais loin
De penser à rimer, m'abordant sans témoin,
D'un air mystérieux tire de ses tablettes
Le volume ignoré de ses œuvres secrètes.
Mon commis, à sa table écrivant de travers,
Ne sait pas l'orthographe et sait faire des vers.
J'entre dans mon bureau pour affaire qui presse :
Pas une ame : où sont-ils? Je fais courir après...
Un enragé d'auteur, ce jour-là tout exprès,
Les a tous enlevés pour applaudir sa pièce.
Car, Dieu merci, chez moi, de la cave au grenier,
Ils ont tous plus ou moins la fureur du métier.
De leur maudit jargon j'ai l'oreille étourdie.
Mon fils en rhétorique a fait *sa tragédie*.
C'est chez moi qu'on bâtit les réputations.
On y crie à l'*horreur* ou bien à la *merveille*.
Ma fille à quatorze ans juge déja Corneille.
Ils ont toujours en main je ne sais quels chiffons,
Ou j'entends répéter d'un ton de suffisance :
Nous croyons, nous jugeons, nous pensons, nous blâmons....
Comme le roi dit *nous voulons*.
Têtebleu, dans toute la France,
Il n'est point assez de sifflets,
Assez de bonnets d'âne, assez de camouflets,
Pour tant de ridicule et tant d'impertinence.

MOLIÈRE.

Quel remède à cela? *Chacun à ce métier*,

Peut perdre impunément de l'encre et du papier.
Boileau l'a dit.

M. MISOGRAMME.

Monsieur, c'est un mal politique ;
C'est une épidémie, une peste publique,
Qu'il faudrait extirper de la société :
C'est la fainéantise et l'inutilité.
Tel qui crève de faim à barbouiller des livres,
Pourrait dans un bureau gagner ses huit cents livres,
Et ferait cent fois mieux ; n'en conviendrez-vous pas ?

MOLIÈRE.

Oui ; mais la poësie a de puissans appas.
L'imagination craint d'être refroidie.
L'arithmétique est sèche et glace le génie.

M. MISOGRAMME.

Le génie ! oui, voilà leur refrein importun ;
Ils ont tous du *génie* et pas le sens commun.
Je vous l'ai déja dit, je lis peu : je n'ai guère
Le temps de prendre ce plaisir ;
Mais c'en est un pour moi quand je suis de loisir,
Un que je goûte fort, du moins à ma manière,
J'aime les bons auteurs, monsieur, je les révère ;
Je sens qu'à leurs travaux l'État doit mettre un prix ;
Je me tiens fort heureux qu'ils m'amusent, m'instruisent,
Et lorsque j'ai lu leurs écrits,
Je crois avoir souvent pensé ce qu'ils me disent.
Mais pour un troupeau d'étourdis,
De rimeurs écoliers, de faiseurs de sornettes
Parasites à table et flatteurs aux toilettes,
Quoi de plus inutile ? Est-il en vérité
Espèce plus à charge à la société ?
Qui les met à la mode ? un tas de femmelettes,
Qui veulent s'établir protectrices d'auteurs,
Qui rassemblent dans leur manie
Les faux airs qu'ont produits nos ridicules mœurs,
Le *bel-esprit* et la *chimie*,
Le *sentiment* et les *vapeurs*.
Faut-il pas que chacune ait son poëte en titre,
Qu'elle fait de ses goûts et l'oracle et l'arbitre ?
Ma femme, l'autre jour, n'a-t-elle pas voulu
Me faire tout quitter, m'amener au spectacle,

Me faire malgré moi crier *bravo*, miracle,
Pour son cher protégé, que je n'ai jamais lu,
Par bonheur : *ah! monsieur, venez, la pièce est belle,*
Nous devons à l'auteur cette marque de zèle.
Il a fait des vers pour Zizi :
(C'est sa perruche), *c'est joli*
Au possible; il a peint Zizi d'après nature....
Et puis cet homme-là, c'est une créature
Charmante, et d'un cœur excellent,
D'une douceur de mœurs!.... d'ailleurs un vrai talent,
Et fait pour aller loin.... Il s'ensuivait qu'en somme
Le chantre de Zizi devait être un grand homme.

MOLIÈRE.

Vous avez bien raison : il faut de ces tableaux
Pour la palète de Thalie,
Et je vois là de quoi fournir à ses pinceaux.

M. MISOGRAMME.

Monsieur, si quelque bonne et franche comédie
Ne fait justice enfin de ces originaux,
Je prendrai mon parti : je m'enfuis dans ma terre.
Elle est dans un canton retiré, solitaire;
Ce sont de bonnes gens qui peuplent le pays;
Tant mieux : de mes vassaux je ferai mes amis.
Il ne m'en faut pas davantage.
Peu m'importe la mode, et j'aurai, s'il vous plaît;
A ma table, en dépit du bon ton, de l'usage,
Mon bailli, mes fermiers, le chantre du village,
Qui, je l'espère au moins, ne feront point d'ouvrage,
Et viendront faire mon piquet;
Et je prétends qu'aucun valet
Ne soit reçu chez moi, s'il n'a pour s'y produire
Un bon certificat.... comme il ne sait pas lire.

SCÈNE VII.

MOLIÈRE, *seul.*

Avec un peu d'humeur il a dit vérité,
Et son bon sens paraît dans sa vivacité.
Cette foule d'auteurs est vraiment une plaie
Dont le Pinde gémit et la raison s'effraie.

SCÈNE VIII.

MOLIÈRE, M. CLAQUE.

M. CLAQUE : *il entre en se parlant à lui-même.*

PALSAMBLEU, celui-là pouvait-il se prévoir?
On dit bien vrai que dans la vie
On ne peut du matin au soir
Jamais compter sur rien ; mais du moins à Thalie
J'en dirai mon avis : nous verrons si pourtant....

MOLIÈRE.

Vous ne paraissez pas content,
Monsieur ; puis-je savoir?...

M. CLAQUE.

Ah ! monsieur, je vous prie
De m'excuser : je ne vous voyais point....
Ma tête est troublée à tel point....
Et qui diable tiendrait au revers qui m'assomme?
Oui, monsieur, vous voyez un homme
Ruiné, furieux : un coup inattendu
M'ôte mon existence ; enfin j'ai tout perdu,
Mes appointemens et ma place,
J'ose dire un état que je m'étais formé....
Je suis, pour vous compter en un mot ma disgrace,
Un capitaine réformé.

MOLIÈRE.

Réformé ! dans le tems où la France est en guerre?

M. CLAQUE.

Oh ! la guerre et la paix, tous les tems m'étaient bons,
Mes campagnes, mes garnisons,
Mon service.... étaient au parterre.
Je ne vous cache rien ; car au premier abord
J'ai vu qui vous étiez : je ne m'y méprends guère ;
Vous venez de province, ou je me trompe fort,
Pour débuter : voilà l'habit de caractère.
Sans doute en ce moment vous allez répéter.

MOLIÈRE.

Mais en effet ici je joue un rôle.

M. CLAQUE.

Eh ! mais, j'en étais sûr.... il n'était pas besoin
De me le confirmer : oh ! je flaire de loin.
Un débutant.

MOLIÈRE, *à part.*

Ma foi, le personnage est drôle :
On peut s'en amuser.

M. CLAQUE.

Vraiment j'ai pu juger
Qu'ici vous étiez étranger.
Est-il dans les foyers quelqu'un qui ne connaisse
Monsieur Claque ?

MOLIÈRE.

Monsieur Claque !

M. CLAQUE.

Eh ! oui, c'est mon nom.
A vos pareils je m'intéresse ;
Et si je puis vous être bon,
Disposez de moi. Je confesse
Que mes moyens sont bien déchus ;
Je ne suis pas ce que je fus.
(*Montrant la salle.*)
Voilà de mon malheur la cause trop fatale.

MOLIÈRE.

Et qui donc l'a produit ?

M. CLAQUE.

Qui !..., la nouvelle salle,
Le parterre détruit.... Ah ! c'est détruire tout,
La gloire, les succès, le spectacle, le goût.
Tout un public assis ! beau projet ! fort utile !
Eh ! comment gouverner cette masse immobile,
Lui donner désormais la vie et l'action,
En diriger l'impulsion ?
Mais contre cet abus hautement je réclame :
Un parterre sans chefs, c'est comme un corps sans ame.

MOLIÈRE.

Il avait donc des chefs ?

M. CLAQUE.

Comment! mes compagnons
Et moi, monsieur, depuis vingt ans nous y régnons.
C'était une très-bonne affaire,
Tous les intéressés, braves gens, comme moi.
N'est-ce pas un honnête emploi,
De prêter aux talens un appui nécessaire?
Les nouveautés et les débuts
Payaient à mes travaux de bien justes tributs :
Toute peine vaut son salaire,
Fallait-il pas avoir mes bureaux, mes commis?

MOLIÈRE.

Vous aviez-là, monsieur, un petit ministère.

M. CLAQUE.

Tout débutant chez moi d'abord était admis,
Conduit par mes agens ou par quelques amis,
Et du premier coup-d'œil je jugeais son *physique*.

MOLIÈRE.

Son *physique!* Comment! Qu'entendez-vous par-là?

M. CLAQUE.

Parbleu, la question est bonne; mais cela
Se comprend de soi-même, et faut-il qu'on l'explique?

MOLIÈRE.

Mais encor?

M. CLAQUE.

Par ce mot on entend à-la-fois
Le maintien, la figure, et la taille et la voix,
Les dons extérieurs, les qualités prescrites....

MOLIÈRE.

Mais, si vous m'aviez dit d'abord ce que vous dites,
Je vous aurais compris sans peine.

M. CLAQUE.

Mais pourtant
C'est le mot consacré, c'est le terme technique;
Et jamais on n'annonce actrice ou débutant,
Qu'on ne parle de leur *physique*.

MOLIÈRE.

Pardon.

M. CLAQUE.

Prétendez-vous que je m'exprime mal?
Vous êtes, ce me semble, un peu provincial.
Votre *physique* à vous, par exemple, est comique.

MOLIÈRE.

Je vous suis obligé, monsieur, pour mon *physique*.

M. CLAQUE.

Oui, je vous ai toisé.... J'ai fait avec succès
Débuter ici vingt sujets
Qui ne vous valaient pas: plus le talent est mince,
Plus cela coûte aussi: rien n'est plus important
Que d'avoir à Paris un début éclatant;
On en est beaucoup mieux payé dans la province.
Dans ces cas-là, monsieur, il faut s'exécuter:
On sait ce qu'il en doit coûter.
J'avais mes lieutenans, mes premiers camarades
Qui distribuaient les brigades;
Chacun avait son poste et répondait d'un coin:
Moi, j'occupais le centre, et tous avaient le soin
D'avoir toujours vers moi le regard et l'oreille;
Et dès que j'avais dit, *bien, fort bien, à merveille*,
Ils faisaient un *chorus!*.... Et puis adroitement
Je savais ranimer un applaudissement....
Allez donc.... beau.... bravo.... C'était un tintamare,
Et des pieds et des mains, des cannes!.... un succès
Fou.

MOLIÈRE.

C'est le mot.

M. CLAQUE.

Cela se répandait: d'après
Un début si brillant, c'était un sujet rare.
Vous sentez que d'avance on payait mes exploits.
Joignez-y les pièces nouvelles
Que l'on faisait aller, grace à moi, telles-quelles.
Je gagnais en *bravo* mes vingt écus par mois,
Et ce n'est pas trop cher, monsieur, en conscience.

MOLIÈRE.

Oui, cela fait sur-tout une honnête existence.

M. CLAQUE.

Bon! est-il rien ici de stable et de réel?

Et qui n'aurait pas cru le parterre éternel ?
Voilà tous mes talens devenus inutiles :
Avec des spectateurs sur leurs siéges tranquilles,
Soyez sûr désormais, pour les voir applaudir,
Qu'il faut absolument qu'on leur fasse plaisir.
Je vois que ma carrière est à-peu-près remplie,
Et je vais présenter ma requête à Thalie,
Un mémoire aux comédiens.
Des services comme les miens
Ne sont pas, après tout, des titres qu'on rejette,
Et je suis content, si j'obtiens
Une pension de retraite.

MOLIÈRE.

La demande est trop juste.

M. CLAQUE.

Oui : c'est un attentat
Que de priver ainsi les gens de leur état.
Nous verrons.... Quant à vous, tout ce que je puis faire,
C'est de vous répéter vos rôles de début.
Je connais mon public, je sais ce qui peut plaire,
Et je puis vous conduire au but.

MOLIÈRE.

Vous avez de cet art fait une grande étude ?

M. CLAQUE.

Oh ! non, pas trop ; mais l'habitude !
Moi, j'en ai tant formé ! j'ai fait quelques ingrats ;
Mais il y faut compter, et je n'en parle pas.
Quand vous voudrez, je suis fort à votre service....
Chez moi.... tous les matins.... de ma profession,
Il ne me reste plus que ce seul exercice....
Mais que sur ma requête on me fasse justice,
Ou dans mon indignation
Contre la comédie.... enfin je sais qu'en dire....
Il me reste un théâtre, il me reste un empire,
Où ma voix, ma cabale a toujours triomphé.
Je puis les perdre encore....

MOLIÈRE.

Où donc ?

M. CLAQUE.

Dans le café.

SCÈNE IX.

MOLIÈRE, *seul.*

Voila de ces gens d'une espèce
Qu'on ne rencontre qu'à Paris.
Quel métier!.... et pourtant il avait bien son prix,
Et c'est grand dommage qu'il cesse.
J'entends venir de ce côté
Un nouveau personnage.... Il a l'air éventé.
(*Il chante, ture lure et flon, flon, flon, chacun a son ton, son allure*, etc.)

SCÈNE X.

MOLIÈRE, LE VAUDEVILLE.

LE VAUDEVILLE, *chante.*

AIR : *Pour la Baronne.*

Le Vaudeville
A l'honneur de vous saluer:
Il est très-fêté par la ville;
Daignez, s'il vous plaît, agréer
Le Vaudeville.

MOLIÈRE.

Apparemment monsieur ne parle qu'en chantant?

LE VAUDEVILLE, *il chante.*

Même air.

Lorsque je chante,
Souvent le sens n'est pas trop bon,
La rime est quelquefois méchante;
Mais enfin j'ai toujours raison
Lorsque je chante.

MOLIÈRE, *à part.*

Il est naïf, au moins ; je le trouve amusant.
(*Haut.*)
Thalie a dans ces lieux établi son domaine ;
Auprès d'elle, monsieur, qu'est-ce qui vous amène ?

LE VAUDEVILLE, *il chante :*

AIR : *Non, je ne ferai pas.*

Je suis le plus joyeux des enfans de Thalie,
Près d'elle je conduis Momus et la Folie ;
Et mes chants et leurs jeux, au théâtre Français,
Ont souvent partagé l'honneur de ses succès.

MOLIÈRE.

On m'a dit qu'autrefois on vous vit à sa cour,
Accompagner Legrand, Fuzelier et Dancourt.
Mais si je sais bien votre histoire,
Votre séjour natal, votre empire est la foire,
Et c'est-là que vous êtes né,
Que Panard et Vadé, Piron, Favart, le Sage,
De leur esprit vous ont orné.
Prétendriez-vous davantage ?

LE VAUDEVILLE, *il chante.*

AIR : *Mon petit cœur.*

Ignorez-vous jusqu'où va ma puissance,
Ce qu'elle obtient et d'éclat et de prix ?
J'ai relevé mon obscure naissance,
Et suis enfin l'idole de Paris.

J'ai triomphé même de l'ariette,
Dont les attraits ont régné si long-tems ;
Elle me cède, et sa prompte défaite
Rend mes succès encor plus éclatans.

MOLIÈRE.

Vraiment, je vous en félicite,
Il faut que vous ayez acquis bien du mérite.

LE VAUDEVILLE, *il chante.*

AIR : *V'là ce que c'est qu'd'aller au bois.*

D'un théâtre plein d'agrément
Je suis la gloire et l'ornement.

J'y répète journellement,
Trois heures entières,
Mes chansons légères,
Et l'on s'écrie à tout moment :
C'est charmant, oh ! c'est charmant.

AIR : *Est-ce un bonheur d'avoir un tirelire, lire, etc.*

Je crois que mes atours
Siéraient bien à Thalie;
Je veux par mon secours
La voir mieux accueillie,
Tout plein d'ardeur,
Pour son honneur,
Et pour son tirelire, lire,
Et pour son toureloure, loure,
Pour son bonheur.

MOLIÈRE.

(*à part.*)
Je sens que ses refrains m'amusent déjà moins.
(*Haut.*)
Monsieur du Vaudeville, elle doit de vos soins
Sans doute être reconnaissante,
Et peut de vos talens essayer la douceur.
Je ne vous croyais pas devenu grand seigneur;
Mais craignez du public la faveur inconstante,
Souvent il prend pour goût ce qui n'est qu'engoûment.
Il épuise un plaisir, et l'use promptement.
Vous pouvez lui plaire un moment,
Et ce n'est pas un grand miracle;
Mais enfin vos couplets si souvent répétés,
Trois heures de chansons et de frivolités,
Ne sauraient former un spectacle.
Pour un quart-d'heure, c'est fort bien;
Mais retenez de moi cette leçon utile :
Il ne faut abuser de rien,
Et pas même du vaudeville.
(*Appercevant la Muse du drame.*)
Qu'est-ce encor?.... Celui-là n'est pas si gai que vous.

SCÈNE XI.

MOLIÈRE, LE VAUDEVILLE, LA MUSE DU DRAME.

(Elle a l'air d'observer le théâtre, sans regarder les acteurs.)

MOLIÈRE.

Quel noir accoutrement! Quelle mine fantasque!
Je crois qu'il va courir le masque.
Monsieur.... ou madame.... entre nous,
Je ne sais trop lequel, à votre air amphibie....
Ici chercheriez-vous Thalie?

LA MUSE DU DRAME.

Qui? moi! m'en préserve le ciel!
Pour qui me prenez-vous?

MOLIÈRE.

Pardon si je m'abuse.

LA MUSE DU DRAME.

Je suis une dixième Muse.

MOLIÈRE.

Qui, vous?

LA MUSE DU DRAME.

Moi; rien n'est plus réel.

MOLIÈRE.

Je ne m'en doutais pas; et le nom de madame
Pourrait-on le savoir?

LA MUSE DU DRAME.

C'est.... la Muse du drame.

MOLIÈRE.

J'en connaissais deux jusqu'ici,
Ainsi que chacun sait, Thalie et Melpomène.

LA MUSE DU DRAME.

Sur moi toutes les deux ont usurpé la scène.
La véritable Muse, en un mot, la voici.

MOLIÈRE, *à part.*

Je n'ai donc pas encor connu ma souveraine.
(*Haut.*)
Peut-on vous demander ce que c'est que ces mots
Tracés sur des papiers, découpés en lambeaux?

LA MUSE DU DRAME.

Ils sont puissans, sacrés!.... avec une douzaine
De ces mots-là, monsieur, qui sont un vrai trésor,
J'ai fait mille chefs-d'œuvre, et j'en puis faire encor.
(*Tournant autour d'elle, et lisant sur les papiers.*)

MOLIÈRE.

Ah! ciel!.. oh, Dieu!.. grand Dieu!.. vertu!.. crime!.. nature!..

LE VAUDEVILLE, *il chante.*

J'aime la nature, moi,
J'aime la nature. (*Il sort.*)

LA MUSE DU DRAME.

Joignez-y force points, force exclamations,
De longs cris douloureux, et des convulsions;
Il ne m'en faut pas plus; la réussite est sûre:
Jugez si j'ai formé des disciples nombreux.
Votre emphatique tragédie,
Depuis deux siècles applaudie,
Dictait dans son école un code rigoureux.
Il lui faut des mœurs héroïques,
Des intérêts d'État, des crimes politiques,
Des révolutions qui changent l'univers,
De grands hommes et de beaux vers.
Moi, j'ai mis de côté ces ressources frivoles...
Je puis même au besoin me passer de paroles.

MOLIÈRE.

Souvent vous feriez bien, si j'en crois ce qu'on dit.

LA MUSE DU DRAME.

La pantomime me suffit:
La pantomime seule établit mon empire.
J'ai le plus grand mépris pour le talent d'écrire.

J'exerce un tout autre pouvoir.
Un geste qui fait peur, un accent qui déchire,
La figure du désespoir....
(Elle fait une grimace horrible.)
Oui, voilà tout mon art et ma seule magie.

MOLIÈRE.

Si bien que l'auteur peut se passer de génie,
Les acteurs de talent, les spectateurs de goût...
C'est un genre commode, il dispense de tout.

LA MUSE DU DRAME.

Oui, le *goût!* le *talent!* bagatelle, folie,
Mots dénués de sens.... la pitié, la terreur:
Voilà les grands ressorts!

MOLIÈRE.

Le dégoût et l'horreur,
Voilà les grands abus!

LA MUSE DU DRAME.

L'horreur, c'est ma partie;
A moi; je ne me borne pas
A ces vulgaires attentats,
Dont cent fois le théâtre a revu la peinture,
Meurtre, empoisonnement, parricide, parjure,
Inceste, trahison... Non, des crimes nouveaux,
Qui pourtant sont dans la nature,
Pour la première fois créés sous mes pinceaux,
Des spectacles affreux, d'incroyables tableaux:
Voilà mes coups de maître... Ici, je me figure,
Dans un sujet tout neuf que je traite aujourd'hui,
Un amant accablé des peines qu'il endure,
Qui creusera sa sépulture,
On verra le tombeau se refermer sur lui.

MOLIÈRE.

J'ai vu sur la tragique scène
Les personnages expirer.
Madame, vous allez plus loin que Melpomène,
Vous les y faites enterrer.

LA MUSE DU DRAME, *mesurant le théâtre.*

Je dessine de l'œil un vaste cimetière.

MOLIÈRE.

Local digne de vous !

LA MUSE DU DRAME, *se passionnant.*

La plaintive misère,
Des enfans affamés qui demandent du pain,
Mourans dans les bras de leur mère,
Des vieillards expirans au bord d'un grand chemin,
Des gibets, des cachots...

MOLIÈRE.

Ah ! je perds patience,
Il faut que j'éclate à la fin.
Vous prenez pour un art cette sombre démence !
Eh ! quoi donc ! au théâtre on n'ira s'assembler
Que pour y voir accumuler,
Dans les plus dégoûtantes scènes,
L'amas humiliant des misères humaines ?
Ce sont-là les tableaux qu'on veut nous étaler ?
Non, par ces peintures affreuses,
Trop près de la réalité,
Par ces images douloureuses
Qui désolent l'humanité,
Vous corrompez sans fruit la douceur noble et pure
D'un plaisir qui fut inventé
Pour consoler des maux que nous fait la nature.
Ce n'est pas celle-là qu'au théâtre il faut voir :
On doit à de tels maux une pitié réelle ;
Mais elle est amère et cruelle ;
Il faut que l'art exerce un moins triste pouvoir,
Qu'il émeuve mon cœur, et non qu'il le soulève :
Le théâtre n'est pas l'hôpital ou la Grève.
Si j'y viens pour verser des pleurs,
Ce n'est pas pour me faire un tourment de mes larmes ;
Non, c'est pour les aimer, pour y trouver des charmes,
Et de l'illusion ressentir les douceurs.
A tous les mouvemens dont mon ame est saisie,
Se mêle un charme heureux, né de la poésie.
En me faisant frémir, en me faisant pleurer,
Elle me donne encor le plaisir d'admirer,
Et ce doux sentiment que son art me procure,
Est un nectar divin versé sur ma blessure.
Et vous comparerez à ses puissans attraits,

Qui fondent du théâtre et la gloire et l'empire,
Vos informes tableaux et vos hideux portraits,
Pareils aux rêves noirs d'un malade en délire?
Elle ennoblit la scène, et vous l'avilissez;
Elle attendrit les cœurs, et vous les flétrissez.

LA MUSE DU DRAME.

Sans daigner perdre ici mon tems à vous répondre,
C'est par mes seuls succès que je veux vous confondre;
Je me flatte bientôt de l'emporter sur tous,
Et nous verrons qui doit régner en ces lieux...

SCÈNE XII.

Le fond du théâtre s'ouvre. On voit les statues des grands auteurs dramatiques. Apollon est entre Melpomène et Thalie. Chacune d'elles conduit les acteurs de son genre. Les autres Muses ont aussi leur suite, qui porte des guirlandes de fleurs et des couronnes de laurier. Molière se range à côté de Thalie, et les autres personnages de la pièce sont autour d'elle. Au moment où le rideau de l'intérieur se lève, Apollon, Melpomène et Thalie disent ensemble.

NOUS.

APOLLON.

Respectez Apollon, les Muses et Molière,
Et ces bustes sacrés que la France révère,
Où revivent les traits des immortels auteurs,
De la scène française appuis et fondateurs,
Organes et soutiens de mes lois souveraines.
(*Montrant Melpomène et Thalie.*)
Du théâtre à jamais ces deux muses sont reines:
(*Au Vaudeville et à la Muse du Drame.*)
Non que je veuille, en leur faveur,
Vous traiter l'un et l'autre avec trop de rigueur.
Je connais le danger d'être si difficile;
Le *Drame sérieux*, le léger *Vaudeville*,
Dont je blâme l'abus, sans leur ôter leur prix,

Tous les deux quelquefois admis,
Peuvent entrer dans mon domaine,
Et suivre, mais de loin, Thalie et Melpomène.
Ils seront mes sujets et non mes favoris.
J'ai souffert le burlesque, et Despréaux en gronde.
Scarron le mit en vogue, et je l'ai vu déchoir.
Pour satisfaire tout le monde
Je permettrai le genre noir.
La nouveauté, voilà sur-tout ce qu'on souhaite.
Le théâtre eut toujours besoin de son appui.
Le génie embellit tous les genres qu'il traite,
Et les élève jusqu'à lui.
Oui, que tous les talens accroissent mon empire :
Que leur rivalité, leur émulation,
Travaille à l'affermir, et non à le détruire.
Que ce jour, dont la pompe en ces lieux les attire,
Consacre leur réunion.
(*Aux Muses.*)
Aux images de ces grands hommes,
Prodiguez de nouveaux honneurs,
Muses, et c'est ainsi que le siècle où nous sommes
Peut leur donner des successeurs.
De vos jeux, de vos dons unissez les douceurs :
Il faut de tout dans une fête ;
Et celle qu'ici l'on apprête
Sera la fête des Neuf-Sœurs.

MOLIÈRE.

Leur zèle à vous servir trouvera tout facile,
Et pour rendre à-la-fois tous les goûts satisfaits,
Sur-tout pour contenter monsieur du Vaudeville,
Nous chanterons quelques couplets.

(*On danse, et les Muses vont placer des guirlandes autour des statues, et les couronner de lauriers.*)

MOLIÈRE, *il chante.*

AIR : *Chansons, chansons.*

Mes amis, un couplet de fête
Peut, sans voix, sans art qui l'apprête,
Être chanté ;
On ne s'y rend pas difficile :
Tout ce qu'il faut au Vaudeville,
C'est la gaîté.

THALIE, *elle chante.*

Ce refrain est fait pour me plaire,
Mon art, mon goût, mon caractère,
En est flatté.
Je ne permets pas qu'on l'oublie ;
L'heureux attribut de Thalie,
C'est la gaîté.

APOLLON, *il chante.*

Molière a dit dans ses ouvrages,
A tous les rangs, à tous les âges,
La vérité :
Ce qui rend la leçon si bonne,
C'est le sel dont il l'assaisonne,
C'est la gaîté.

M. MISOGRAMME, *il chante.*

Des beaux-esprits ma femme est folle ;
Elle a sans doûte à leur école
Bien profité :
Pour moi, mon humeur un peu ronde
Donnerait tout l'esprit du monde
Pour la gaîté.

THALIE, *à Melpomène.*

Ma sœur, vous croyez donc nous entendre et vous taire ?

APOLLON, *à Thalie.*

La majesté tragique...

THALIE, *à Melpomène.*

Oh ! chantez, s'il vous plaît.
Jamais la dignité même la plus austère
N'a dérogé pour un couplet.

MELPOMÈNE, *elle chante.*

Parler aux cœurs est ma science,
Émouvoir, voilà ma puissance
Et ma beauté.
Mais quand ma sœur sècha vos larmes,
Vous n'en sentez que mieux les charmes
De sa gaîté.

THALIE.

Il faut bien plus, il faut faire chanter... Madame.

(*A Apollon.*) (*En montrant la Muse du drame.*)
Allez-vous dire aussi la majesté du drame ?

LA MUSE DU DRAME, *chante d'un ton lamentable.*

AIR : *Mon cœur charmé de sa chaîne, etc.*

Aux sombres beautés du drame,
Quel cœur ne se rendrait pas !
De sa ténébreuse flamme
Admirez les noirs éclats.
Hélas !
Hélas !
Rien n'est si beau que le drame,
Ah ! que le drame a d'appas !

MOLIÈRE.

Allons, ne troublons plus sa tristesse profonde ;
Laissons à chacun son humeur.
(*Au Vaudeville.*)
A votre tour, monsieur, il faut finir la ronde ;
Vous avez par-tout cet honneur.

LE VAUDEVILLE *chante.*

Un auteur tremble et perd courage,
Lorsque devant vous son ouvrage
Est présenté ;
Mais si la pièce est applaudie,
Ce bruit vient lui rendre la vie
Et la gaîté.

La pièce finit par une marche générale.

FIN DE MOLIÈRE A LA NOUVELLE SALLE.

Digitized by Google

EXTRAITS

DES

OUVRAGES DRAMATIQUES

DE M. DE LA HARPE,

QUI N'ENTRENT POINT DANS CETTE ÉDITION.

AVIS.

M. DE LA HARPE a fait l'extrait de sa tragédie de *Gustave*, dont il a conservé les morceaux que les amateurs pouvaient regretter. Son projet était de faire le même travail sur quelques-unes de ses autres pièces, à l'égard desquelles il avait été encore plus sévère que le public. On a cherché à remplir cette intention. Les

extraits qui suivent contiennent l'exposé fidèle du plan et de la conduite de chaque pièce, et les morceaux qui ont paru mériter d'être conservés.

EXTRAIT

DE

LA TRAGÉDIE DE *GUSTAVE,*

Représentée en 1763.

Lorsqu'après le succès de mon premier ouvrage, j'entrepris de traiter le sujet de *Gustave,* l'on me taxa de témérité; et il y en avait, non pas à revenir sur un sujet si imparfaitement traité par Piron, malgré l'illusion qu'il faisait au théâtre, et qui disparaissait à la lecture, mais à remanier le même fond, sans en connaître encore toutes les difficultés et toutes les ressources. Il n'était pas difficile de voir tout ce qui manquait à la pièce de Piron; mais pour voir tout ce que le sujet pouvait fournir au talent, il fallait plus d'expérience que je n'en avais. Je ne fus frappé que d'une seule idée et qui en effet était heureuse, celle de présenter Gustave sortant des mines de Dalécarlie. Cette situation unique dans l'histoire, et les mœurs d'un peuple à demi-sauvage, exalté et agrandi tout-à-coup par un grand homme opprimé, formaient un tableau absolument neuf, et susceptible de belles couleurs et d'un grand effet. Mais ce fut aussi tout ce que j'apperçus, et ce n'était pas assez pour faire une pièce. En pre-

nant dans l'histoire ce que Piron avait négligé, j'eus la prétention ou le scrupule de ne lui ressembler en rien, et je me refusai très-mal-à-propos ce que cette même histoire lui avait donné pour son intrigue, et ce dont il avait tiré un parti très-heureux, le rôle de la mère de Gustave. J'y substituai un ami pour qui Gustave voulait faire le même sacrifice qu'il venait faire pour sa mère dans Piron, et cet héroïsme d'amitié qui parut fort beau à une jeune tête, ne pouvait être ici l'équivalent de ce grand ressort de l'amour filial et maternel. Cette méprise grossière, et que ma jeunesse même pouvait à peine rendre excusable, jeta un froid mortel sur les derniers actes d'une pièce dont les premiers excitaient de l'intérêt, et avaient été accueillis avec des acclamations. Je me condamnai moi-même sur-le-champ, tant la faute était visible [1]. Je sortis avant la fin de la pièce, trouvant même le public trop patient de vouloir bien m'entendre jusqu'au bout, et je ne voulus jamais consentir que la pièce fût imprimée.

Timoléon et *Pharamond* étaient des conceptions moins vicieuses, mais beaucoup plus faibles. Il n'y avait de bon dans le premier que le principal rôle, et quelques traits de celui de la mère, que je reportai depuis dans *Coriolan*.

[1] Je répondis à ceux qui me félicitaient dans ma loge sur l'effet des trois premiers actes, et qui s'étonnaient de me voir triste et inquiet, *vous avez vu ce qu'il y a de mieux*. Gustave jeté dans le plus grand péril à la fin du troisième acte, en sortait froidement à l'entrée du quatrième, et voulait s'y remettre plus froidement encore. L'impatience du public éclata, et jamais elle ne fut plus juste.

Ce rôle de Timoléon avait soutenu la pièce pendant quelques représentations, et j'eus la faiblesse de l'imprimer, ou plutôt je cédai au besoin de la vendre. Mais j'en connaissais assez les défauts pour ne la pas faire entrer dans l'édition de mes œuvres (1778), non plus que *Pharamond* que je jetai au feu, et *Gustave* dont je ne gardai que des fragmens.

Il paraît assez naturel de demander comment après un coup d'essai où l'on avait particulièrement remarqué la sagesse du plan, l'auteur pût se méprendre ainsi trois fois de suite, soit dans le choix des sujets, soit dans la manière de les traiter. Il est en effet beaucoup plus commun et il semble plus dans l'ordre de s'égarer d'abord, et d'aller ensuite plus droit, comme il est arrivé à Corneille, à Racine, à Crébillon, et si Voltaire toucha le but du premier coup dans OEdipe, il était dirigé par Sophocle. Je répondrai, sans prétendre ni me comparer ni m'excuser, que graces à la difficulté d'introduire sur la scène un premier ouvrage, j'eus le loisir de travailler Warwick pendant deux ans avec soin et avec défiance; et qu'ensuite, graces à toute la faveur qui suit naturellement un grand succès, je fus à portée de faire jouer en dix-huit mois trois pièces, qui devaient se sentir de cette précipitation qui est l'abus de la facilité, et la suite d'une confiance téméraire. Voltaire lui-même ne s'est pas garanti de cet écueil, lorsqu'il donna un peu légèrement *Artemire* et *Mariamne*, entre OEdipe et Brutus, et *Eriphyle* avant Zaïre.

Comme je n'avais ni son génie ni ses ressources, je compris bientôt qu'il fallait étudier mûrement un art où l'on n'est pas très-habile pour

y avoir réussi une fois, et je me tournai en même temps vers des travaux moins difficiles et moins dangereux, qui me firent quelque honneur. On put voir aussi que mes études dramatiques n'avaient pas été tout-à-fait infructueuses, lorsque cinq ans après je rentrai dans la carrière par *Mélanie*. *Jeanne de Naples*, *Virginie*, *Coriolan*, ne sont pas non plus des plans mal conçus. Et j'avoue que celui de *Virginie* sur-tout me paraît à-peu-près irréprochable, et peut-être ce que j'ai fait de plus fini : je ne compte pas *Philoctète* qui est à Sophocle.

La première chose que Voltaire me demanda, quand j'allai le voir à Ferney, ce fut la lecture de *Gustave*. Il jugea précisément, ou plutôt il fut affecté de la même manière que le public de Paris, si ce n'est que sensible en tout au-delà des autres hommes, ses impressions pendant les premiers actes allèrent jusqu'à l'enthousiasme. *Et cela est tombé!* (s'écriait-il.) — *Non, ce n'est pas cela qui est tombé.* — *Je ne connais rien de plus beau et de plus original depuis trente ans. Je ne conçois pas que cela ait pu tomber.* — *Vous le concevrez tout-à-l'heure parfaitement.* Il le comprit si bien qu'aux premières scènes du quatrième acte, il ne voulut plus m'entendre. *Vous n'êtes plus dans votre sujet*, (me dit-il) : *comment avez-vous pu vous égarer à ce point? mais je veux entendre encore une fois ces premiers actes.* Le lendemain il monte dans ma chambre et me les fait relire, et il en est tout aussi content. — *Il ne faut pas perdre une si belle partie*, reprend-il ; et tout de suite il me trace un nouveau plan. Je le remerciai ; mais je lui répondis que j'étais résolu d'atten-

dre, et de ne rien donner au théâtre de quelques années; que j'avais été beaucoup trop vîte, et que je voulais apprendre mon métier. Je ne pouvais pas être mieux placé pour cela, et l'on croira aisément que ses conversations qui roulaient presque toujours sur le théâtre, ne m'ont pas été inutiles.

Mais lorsque dans la suite, avec tout ce que j'avais pu acquérir de connaissances par des compositions plus réfléchies, je revins à Gustave et considérai ce qu'on en pouvait faire, je vis clairement qu'avec le meilleur plan qui me fût possible, il y avait un inconvénient que je ne sauverais jamais dans la comparaison, et qu'avec une supériorité très-facile et très-marquée dans les premiers actes, j'aurais toujours du désavantage dans les derniers, même en me servant des faits historiques qui m'appartenaient comme à Piron. Cela peut paraître singulier, et n'est pas moins vrai. En voici la raison : c'est que Piron, à l'aide de ces invraisemblances de moyens, admises une fois dans la première moitié de sa pièce comme elles l'ont été, produit dans la dernière plus de curiosité et d'attente que je n'en pourrais produire avec des moyens raisonnables. Il en résulte que dans la partie la plus importante du drame, celle des deux derniers actes, je ne pourrais l'emporter que par la vraisemblance et le style, et qu'il l'emporterait toujours par l'effet théâtral, et c'est le point décisif sur la scène. Ce n'était donc pas la peine de travailler de nouveau pour ne pas l'obtenir. Il vaut mieux se tenir pour battu, et on le mérite quand on a engagé étourdiment le combat. Si j'avais besoin de dédommagement sur des objets dont je parle aujour-

d'hui avec autant d'indifférence qu'ils m'ont autrefois inspiré d'intérêt, il me suffirait d'un sentiment qui est en moi très-sincère, et que les vrais poëtes et les vrais connaisseurs comprendront fort bien : c'est que je ne voudrais pas, pour tout le succès de Piron, avoir fait son *Gustave*. C'est payer trop cher (selon moi du moins) les honneurs de la scène, qui ne sont pas toujours accompagnés d'estime, que de laisser à la postérité un ouvrage absurde et barbare, qu'il est impossible de lire sans dégoût; et je puis du moins sans rougir me montrer dans mes débris.

Dans la scène première, Arvide, l'un des chefs des Dalécarliens soulevés contre Christierne, raconte à un confident comment il a découvert le fameux Gustave, caché dans le fond d'une de ces mines de cuivre qui font la richesse du pays. (Christierne avait mis sa tête à prix.)

ARVIDE.

Ce guerrier, ce héros dont la fière vaillance
A long-tems du Danois balancé la puissance,
De qui depuis six mois le sort est ignoré,
Que poursuit un tyran de son sang altéré...

LE DALÉCARLIEN.

Gustave ?

ARVIDE.

Il est ici.

LE DALÉCARLIEN.

Comment? Par quel mystère?...

ARVIDE.

Il vit, il est caché dans le sein de la terre.
Cet asyle est le seul où ce chef indompté
Ait pu des assassins tromper la cruauté.
Je descendis hier dans ces obscurs abymes,
Où de la pauvreté les nombreuses victimes

Préparent les métaux que dans ces souterrains
A la nature avare ont arraché leurs mains.
Dans ces vastes cachots long-tems mes yeux errèrent ;
Mais sur un seul objet enfin ils s'arrêtèrent.
Un homme sur le roc appuyé tristement,
Semblait dans ses chagrins plongés profondément.
Des pleurs mal retenus mouillaient son œil farouche,
Et je surpris ces mots échappés de sa bouche :
« Je respire, ô patrie ! et ne puis te venger ! »
Étonné, je m'approche, et veux l'interroger.
Je vois, je reconnais (juge de ma surprise !)
Gustave qu'à mes yeux sa misère déguise :
Tous les deux sous Sténon nous avions combattu.
Sous le poids de ses maux un moment abattu,
Bientôt il se relève avec plus d'assurance ;
Il voit que près de lui je l'observe en silence ;
Lui-même quelque tems fixe les yeux sur moi.
Il ne me connaît point : sans trouble, sans effroi,
Et comme de son sort dédaignant l'injustice,
Il reprit aussitôt son pénible exercice.

Dans la scène suivante, Gustave qu'il a fait venir paraît devant lui.

ARVIDE.

Si je te fais ici paraître en ma présence,
C'est pour te secourir, et non pour t'affliger :
Arvide qui te plaint ose t'interroger.
Je te crois malheureux.

GUSTAVE.

Je le suis.

ARVIDE.

Ta naissance
T'exemptait du travail et de la dépendance.
Tu ne sembles pas fait pour un si vil métier.

GUSTAVE.

Ce n'est point mon état qui peut m'humilier.
Le Nord jadis rempli des mortels les plus braves,
Est aujourd'hui peuplé d'oppresseurs et d'esclaves.
Je ne suis l'un ni l'autre ; il n'importe à quel prix.
C'est là tout mon honneur.

ARVIDE.

Ah ! crois que ton pays

A des enfans encor... peut-être magnanimes...

GUSTAVE.

Qu'est-ce que la vertu qui tremble sous les crimes?

ARVIDE.

On peut la ranimer : unissons nos efforts.
Puis-je savoir ton nom et le sang dont tu sors?
Pourquoi refuses-tu d'expliquer ce mystère?
Va, ne vois rien en moi que ton ami, ton frère.

GUSTAVE.

L'amitié bien souvent n'est qu'un appât trompeur
Que la duplicité présente à la candeur [1].
Eh! que t'importe, hélas! le nom d'un misérable?
Peut-être en l'apprenant tu deviendrais coupable.

ARVIDE.

Tu crains?...

GUSTAVE.

Non, je me tais.

ARVIDE.

Un don digne de toi
Peut vaincre ton silence et t'assurer de moi.
Victime d'un tyran que ta fermeté brave,
Reçois, reçois ce fer : il manquait à Gustave.

GUSTAVE, *saisissant l'épée avec transport.*

Mânes d'un père [2]! enfin votre fils est armé.
Mon père, vois ce glaive... Et toi qui m'as nommé,
Va, j'écarte avec toi des soupçons trop timides.
Je fus souvent trompé par des offres perfides;
Mais ton cœur jusques-là ne peut être avili,
Puisque tu me connais et ne m'as pas trahi.

ARVIDE.

Tu peux seul désormais faire ta destinée.
A notre cause ici la tienne est enchaînée.
Peut-être tu connais nos citoyens altiers.
Obstinément jaloux des droits de leurs foyers,
Ils ont de ces climats conservé la rudesse;
La dépouille des ours est toute leur richesse.

---

[1] Il faut observer que dans la suite de la pièce Arvide devenait traître.

[2] Christierne avait fait décapiter le père de Gustave, comme on l'apprenait dans la première scène.

Ce peuple dans ces rocs dont tu sors aujourd'hui,
Cherche de vils métaux aussi grossiers que lui.
Mais c'est sa pauvreté qui le rend plus terrible,
Et toute servitude à ses yeux est horrible.
Il paie au souverain quelques tributs légers :
Lui-même il les apporte au pied de ces rochers ;
Et des monts escarpés qui bordent sa frontière,
Nul pouvoir oppresseur n'a franchi la barrière.
Le Dalécarlien dans ses forêts caché,
De l'éclat du pouvoir serait effarouché ;
Et tout cet appareil, pompe de l'esclavage,
Semblerait une insulte à sa fierté sauvage.
L'odieux Christierne, au mépris de nos droits,
A voulu nous courber sous le joug de ses lois ;
D'avides exacteurs, armés de sa puissance,
Sont venus tourmenter notre obscure indigence,
Exiger des impôts parmi nous ignorés,
Et des mains de ce peuple ils furent déchirés.
Dès long-tems irrité de notre indépendance,
Pour nous assujettir Christierne s'avance.
Juge dans ce moment, juge avec quel transport
Ce peuple dans tes mains va remettre son sort :
Les chefs, les dignes chefs de ce peuple si brave,
Seront la liberté, la vengeance et Gustave.

Une autre scène offrait le tableau de tout ce que Gustave avait souffert depuis le moment de sa proscription.

Tant de maux ont du ciel épuisé la colère.
Combien j'en éprouvai depuis le jour affreux,
Où Sténon, le dernier de ce sang malheureux,
Sur les bords du Véter, témoins de son courage,
Périt avec les siens dans un champ de carnage!
Fugitif, et souvent dans ces âpres climats,
Pour tromper l'ennemi retournant sur mes pas,
A travers les déserts, les rochers et les glaces,
Précipitant ma course, et dérobant mes traces,
Assiégé de besoin, cent fois prêt à périr,
Craignant jusques aux mains qui m'osaient secourir,
Partout où j'ai traîné ma douleur impuissante,
Je n'ai rien rencontré qu'une morne épouvante.
Si quelquefois touché de ces soins généreux,

Que la simple pitié prodigue aux malheureux,
Trop prompt à m'épancher j'osais nommer Gustave,
Celui qui m'avait plaint n'était plus qu'un esclave;
Nul n'osait plus me voir, nul n'osait m'écouter;
L'univers de son sein semblait me rejeter.
Enfin, pour abréger ma course et mes misères,
Las d'échapper aux coups d'assassins mercenaires,
De chercher des soutiens qui me manquaient toujours,
Je vins dans ce pays ensevelir mes jours.
Cent fois ma propre main aurait tranché ma vie;
Mais au fond de mon cœur la voix de ma patrie
Me défendait la mort où j'allais recourir,
Et je crus que le ciel m'ordonnait de souffrir.
Jamais, jamais ce cœur n'abjura l'espérance.
J'en atteste ce ciel qui soutient ma constance :
Lorsque les compagnons de mes grossiers travaux,
Dans leur noire prison se livraient au repos,
Rarement le sommeil abaissait ma paupière :
Épuisé de fatigue, et couché sur la pierre,
Sans cesse poursuivi de souvenirs cruels,
J'enviais le repos de ces obscurs mortels.
Je fus réduit six mois à cet état horrible :
Dans cet abaissement si profond, si terrible,
Je n'ai pas craint du moins que l'œil de mes bourreaux
Allât chercher Gustave au fond de ces cachots.
Le ciel, dont le courroux va s'appaiser, peut-être,
Y conduisit Arvide, et m'a fait reconnaître.
Il paraît généreux, et même en ce moment,
Son intérêt l'attache à mon ressentiment.
Contre un tyran farouche ici tout se soulève;
L'ouvrage est commencé : permets que je l'achève,
O Dieu qui m'éprouvas, qui par l'impunité
Enhardis trop long-tems un monstre détesté,
Pour prix de tant de maux assemblés sur ma vie,
Je ne veux que l'honneur de venger ma patrie.

Au second acte, Gustave paraissait avec le jeune Éric son ami, et Arvide les présentait aux Dalécarliens assemblés en armes.

ARVIDE.

O vous que nul pouvoir n'a jamais enchaînés,
Intrépides mortels que l'on veut faire esclaves!

Voici deux Suédois et malheureux et braves.
Vous savez respecter ces titres réunis.

UN DALÉCARLIEN.

S'ils sont tels en effet, tous deux sont nos amis.

GUSTAVE.

Oui, mon sort fut à plaindre : il devient moins horrible,
Depuis que votre cœur y daigne être sensible;
Et quant à la valeur, si le destin jaloux
M'en avait refusé, j'en aurais près de vous.

LE DALÉCARLIEN.

Eh bien ! de tous les deux le bras nous est utile.
Nous cultivions en paix notre sol infertile.
D'où vient que Christierne ose nous opprimer?
Notre bras contre lui sans doute a dû s'armer.
Quel est ce roi cruel que notre paix offense?
Nous ne le connaissons que par sa violence;
Mais que veut-il de nous? Jusqu'ici de vos rois
L'équité toujours pure a respecté nos droits.
Pour les anéantir quels sont les siens?

GUSTAVE.

Ses crimes.

LE DALÉCARLIEN.

Les lois ont parmi vous des soutiens magnanimes.
Vos dignes sénateurs...

GUSTAVE.

Ils sont tous massacrés.

LE DALÉCARLIEN.

Que dis-tu? Quel pouvoir au fer les a livrés?
Nous ignorons ici sous nos huttes grossières,
S'il est de vils humains qui tourmentent leurs frères,
Qui répandent le sang pour dominer sur eux,
Et s'il est des tyrans qui font des malheureux.

GUSTAVE.

Ah ! de tous les tyrans qu'a destestés la terre,
Nul n'égala jamais ce monstre sanguinaire.
Je ne fus point témoin de tant d'assassinats;
Mon infortune alors portait ailleurs mes pas :
Mais je puis en tracer une fidèle histoire;
Ils sont en traits de sang gravés dans ma mémoire.
Représentez-vous donc quatre-vingts sénateurs,

D'un peuple menacé courageux protecteurs,
Au palais de leur roi se rassemblant sans crain
Sur le funeste appât de son amitié feinte.
Christierne contre eux porte l'arrêt mortel.
Le premier qui subit cet arrêt si cruel,
Que frappa des bourreaux la hache meurtrière,
O Dieu qui m'entendez ! le premier fut mon père !
Vous frémissez, amis, de tant d'atrocité;
Et vos cœurs vertueux dans leur simplicité,
Sont effrayés du crime, effrayés du parjure.
Vous n'avez point appris à trahir la nature.

LE DALÉCARLIEN.

Ah ! sa voix est la tienne, elle parle à nos cœurs;
Ils entendent le tien.

GUSTAVE.

Hélas ! de tant d'horreurs
Je ne vous ai confié que la moindre partie:
La fureur du tyran n'était pas assouvie.
Un peuple gémissant, soumis et prosterné,
Au glaive des soldats se vit abandonné.
Stockholm en un moment dévasté par leur rage,
Fut inondé de sang, et comblé de carnage;
Et du haut du palais le tyran furieux,
De la destruction rassasiait ses yeux.

LE DALÉCARLIEN.

Quel tableau tes récits offrent à notre vue !
Tant d'inhumanité nous était inconnue.
Répandre tout le sang d'un monstre si cruel,
C'est délivrer la terre, et c'est venger le ciel.
Mais que faisait alors ce guerrier indomptable,
De l'affreux Christierne ennemi formidable,
Ce Gustave?...

GUSTAVE.

Qui? lui !... te serait-il connu ?

LE DALÉCARLIEN.

Non, mais je le chéris sans l'avoir jamais vu.
On le nomme par-tout l'espoir de la patrie;
Christierne l'abhorre, il a proscrit sa vie;
Et puisqu'on le poursuit avec tant de rigueur,
Il faut bien qu'en effet Gustave ait un grand cœur.
L'ennemi des méchans est vertueux, sans doute.

On dit que ce guerrier que le tyran redoute,
Est dans l'art des combats exercé dès long-tems,
Et qu'il a triomphé dès ses plus jeunes ans.
Que ne ferions-nous point sous un chef aussi brave?
Dieu qui nous secourez, ah! donnez-nous Gustave.

GUSTAVE.

Gustave est avec vous.

ARVIDE.

Arvide en est garant.

(*Tous les Dalécarliens témoignent une extrême surprise.*)

GUSTAVE.

Avez-vous cru le voir dans un sort différent?
Fugitif, inconnu, sans asyles, sans guides,
Errant et poursuivi dans des déserts arides;
Souvent pour soutenir mes misérables jours,
Des derniers des humains mendiant les secours;
Voilà quel fut Gustave, et quel il doit paraître,
Et ce n'est qu'à ces traits qu'on peut le reconnaître.
Hélas! depuis un an, c'est la première fois
Que ma douleur captive élève enfin la voix.
C'est vous qui me rendez mon nom, mon existence;
Je renais près de vous au cri de la vengeance.

LE DALÉCARLIEN.

Gustave est avec nous; il doit nous commander.
Oui, lui seul...

GUSTAVE.

Cet honneur que l'on veut m'accorder
Comble tous vos bienfaits et ma reconnaissance;
Il marque votre estime et votre confiance:
Mais je n'ai pas besoin de ce rang glorieux.
Non, soyons tous égaux, étant tous valeureux.
De votre liberté vous vengez la querelle:
A-t-on besoin de chef quand on combat pour elle?
Celui que vous verrez le premier aux combats,
Ce sera votre chef, et vous suivrez ses pas.

LE DALÉCARLIEN.

Non, il faut un guerrier de qui l'expérience
Soumette le courage au frein de la prudence.
Compagnons, je le vois, vous pensez tous ainsi:
Je parle au nom de tous.

GUSTAVE.

Je n'ai point droit ici,
Alors que je dois tout à vos secours propices,
De vous rien refuser après tant de services.
Mais si j'ai quelques droits à cet excès d'honneur,
Le plus sacré de tous est celui du malheur.

Un moment après on annonçait l'approche des Danois et de Christierne.

GUSTAVE.

Amis, voici l'instant qu'attendait votre audace.
L'orage qui grondait de plus près nous menace.
Votre ennemi s'approche, et vous portant des fers,
Il croit de sa puissance effrayer ces déserts.
Venez, il faut l'attendre à ces étroits passages,
Des rochers qui d'Amur hérissent les rivages.
O moment que le ciel dût plutôt m'accorder!
Entre ce monstre et moi le fer va décider.
Marchons, etc.

TIMOLEON,

TRAGÉDIE,

Représentée en 1764.

Le sujet de Timoléon ne paraît nullement dramatique. Un fratricide ne peut être supporté au théâtre que lorsqu'il est livré à une grande passion, et lorsque l'ame du spectateur intéressée par une rivalité d'amour ou d'ambition, ou frappée par ces haines violentes qui divisent quelquefois les frères, se prête sans peine aux combinaisons du poëte. Que le héros d'une république apprenne en revenant dans sa patrie, que son frère veut se faire couronner, que, sans avoir jamais eu aucune espèce d'aversion pour ce frère, il conçoive à l'instant l'idée de le faire périr s'il n'abandonne pas ses projets, que le prélude de la catastrophe ne puisse être qu'une conversation politique sur les avantages et les inconvéniens de la royauté ou de la démocratie, on conviendra facilement qu'un pareil sujet ne saurait être propre à la tragédie. C'est cependant le trait d'histoire que M. de la Harpe choisit trop légèrement ; sa jeunesse, le grand succès que venait d'obtenir Warwick, le desir de traiter un sujet absolument neuf au théâtre, l'aveuglèrent sur l'impossibilité de sortir de cette entreprise avec honneur.

Il se trouve, dans Timoléon comme dans toutes les pièces de l'auteur, un style généralement pur et élégant; le plan offre tout ce qu'un bon esprit qui a eu le malheur de se méprendre, peut tirer d'une fable absolument dépourvue de mouvement et d'intérêt. L'analyse rapide de la fable, quelques citations, suffiront pour donner une idée de cette pièce, condamnée depuis par son auteur avec la plus grande sévérité.

Timoléon, en allant venger les Siciliens de l'oppression de Denis, a laissé à Corinthe sa mère et son frère. Pendant son absence, Eronime, fille d'un roi d'Argos chassé par son peuple, est venue demander un asyle à la famille de ce héros. Isménie, mère de Timoléon, a reçu la princesse dont Timophane son autre fils est devenu aussitôt amoureux. Eronime habituée à la pompe de la royauté, ne veut pour époux qu'un monarque : comme elle aime Timophane, elle n'a rien négligé pour l'engager à se rendre maître de Corinthe; sa main sera la récompense de cette usurpation. L'amant très-faible de caractère, et ne montrant du goût que pour la vie privée, lutte d'abord contre les conseils de la princesse; mais elle persiste dans ses prétentions, et Timophane flottant toujours entre sa passion et ses remords, fait des efforts pour devenir roi; tout concourt à remplir ses vœux, quoique probablement aucune ancienne république n'ait été asservie par un homme aussi timide et aussi incertain.

Les républicains de Corinthe, peu scrupuleux sur les moyens d'empêcher l'exécution du plan de Timophane, ont recours aux Lacédémoniens. Cette intervention d'un peuple aussi

cruel qu'ambitieux, effraie Isménie qui est bientôt rassurée par le retour de Timoléon. Ce guerrier en apprenant les projets de son frère, ne balance pas un moment sur le sort qu'on doit lui réserver s'il y persiste. Cependant, avant de rien entreprendre contre Timophane, il prend la noble résolution de chasser d'abord les Lacédémoniens. La première entrevue des deux frères est froide; Timoléon laisse échapper quelques reproches; mais le péril presse; on vole au combat.

Les deux frères remportent une victoire complète, due principalement à la valeur de Timoléon. Celui-ci, dans un entretien avec Timophane, cherche à lui faire abandonner ses desseins. Mais comme il lui parle avec un peu de dureté, comme sur-tout il lui fait des reproches très-piquans sur son amour pour Eronime, le jeune homme, malgré sa faiblesse, se révolte contre ces remontrances, et le héros sort en menaçant. Isménie lui succède, elle emploie avec douceur tout l'ascendant qu'une mère peut avoir sur un fils qui jusqu'alors lui a été soumis; l'ame tendre de Timophane qui avait résisté à des reproches sévères, s'ouvre sans difficulté à des prières si touchantes; il promet de renoncer à la royauté; et sa mère le quitte remplie de joie et d'espérance. Cette scène est la meilleure de la pièce; M. de la Harpe en a transporté quelques traits dans le rôle de Véturie de sa tragédie de Coriolan.

Cependant il paraît qu'Isménie connaissait bien peu son fils, puisqu'elle a pu compter sur l'engagement qu'il a pris avec elle. Aussitôt après cet entretien, Timophane apprend qu'Eronime va partir; alors son amour se rallume,

et il oublie les promesses qu'il vient de faire. La princesse ramenée par son amant, consent à toutes les mesures qu'il se propose de prendre pour assurer leur union et pour se faire couronner ; Timoléon qui revient bientôt, parle à son frère avec sa sévérité accoutumée ; mais le jeune homme devenu plus fort par l'entretien qu'il vient d'avoir avec Eronime, répond avec la réserve et la dignité d'un prince, ce qui confond Timoléon et met le comble à sa douleur.

Une dernière ressource reste à cette famille pour ramener Timophane à son devoir, c'est d'intéresser l'honneur d'Eronime à cette entreprise, et de lui faire sentir qu'en persistant dans ses projets ambitieux, elle expose son amant aux plus grands dangers. Isménie se charge de cette négociation difficile : son attente n'est pas trompée ; et la princesse consent à sacrifier son amour à la sûreté de Timophane. Mais cet amant inquiet découvre le nouveau projet d'évasion ; sa passion s'augmente par les obstacles ; il ramène encore Eronime, et lui persuade de l'épouser le jour même. Timoléon décidé à perdre son frère s'il devient roi, veut cependant avoir avec lui un dernier entretien, et tenter tous les moyens de le faire renoncer à ses desseins ; ses partisans le suivent ; ils doivent poignarder Timophane si son frère n'obtient rien de lui. Cette scène fait frémir, quoiqu'elle soit froide. Le dénouement est entièrement prévu ; on sait que Timoléon n'a aucun empire sur Timophane ; il n'est pas douteux que d'un côté la sévérité, de l'autre l'orgueil blessé, ne pourront parvenir à aucun accommodement. Timoléon, après quelques vains efforts, s'enveloppe de son manteau, étend la

main, et son frère tombe assassiné. Ce dénouement atroce révolta généralement, et fut la principale cause de la chûte de la pièce.

Quoique M. de la Harpe ait disposé ce sujet vicieux par lui-même avec tout l'art qu'on pouvait attendre d'un esprit juste, et d'un homme qui avait bien étudié la scène, il est possible, en supposant que la fable soit dramatique, de faire quelques observations sur le plan. D'abord, le caractère de Timophane, tel qu'il est conçu par le poëte, n'a rien de théatral; à l'âge qu'avait alors M. de la Harpe, on croit que l'amour fait tout excuser; il n'en est pas ainsi dans une tragédie. Rien n'est plus contraire à l'art que d'offrir des personnages livrés mollement à des passions qu'ils ne savent pas combattre; la simple tendresse n'est permise qu'aux personnages secondaires; il faut que les héros luttent contre leurs penchans, ou, lorsqu'ils s'y abandonnent, il est nécessaire que cet oubli d'eux-mêmes soit marqué par des résultats vraiment tragiques: le rôle de Timophane n'offre aucun de ces avantages. Timoléon n'est guères plus dramatique; sa sévérité annoncée dès le commencement de la pièce, montre assez qu'il ne balancera pas un moment entre sa patrie et son frère; ainsi nulle alternative d'espoir et de crainte. L'opposition d'Isménie aux projets de Timophane, donne lieu, comme je l'ai dit, à une belle scène: mais cet enthousiasme pour la liberté convient-il bien à une femme? Ne doit-on pas supposer plutôt qu'une mère sera éblouie de la grandeur de son fils, et qu'elle prendra son parti contre la colère de Timoléon?

Affiéri, poëte italien bien moins élégant et bien moins pur que M. de la Harpe, paraît avoir

mieux saisi le point de vue sous lequel on peut considérer ce sujet. Dans sa tragédie de Timoléon, le héros a été jusqu'alors plein de douceur et de modération; son frère au contraire, dévoré d'ambition, n'a mis aucune borne à son orgueil. Il résulte de cette combinaison, que lorsque Timoléon se décide à faire périr Timophane, il est obligé de lutter long-temps contre son caractère; les combats qu'il éprouve ont quelque chose de plus dramatique que la sévérité inflexible du héros de M. de la Harpe. La mère est aussi présentée dans l'auteur italien, sous des couleurs plus naturelles; elle ne craint pas que son fils soit roi, elle se fait la plus douce image des honneurs dont elle jouira; ce qui justifie les traditions historiques sur le désespoir de cette mère lors de l'assassinat de son fils; avantage que n'offre pas le plan du poëte français.

Ces critiques paraîtront peut-être un peu minutieuses, sur-tout lorsqu'on se rappellera le peu de cas que M. de la Harpe faisait de sa tragédie de Timoléon; mais on a pensé que l'examen raisonné de cette pièce pourrait fournir quelques vues littéraires; il a semblé d'ailleurs qu'il serait utile de développer les raisons qu'avait l'auteur pour condamner cet ouvrage irrévocablement.

Cette tragédie est écrite un peu plus négligemment que les autres pièces de M. de la Harpe. Les détails les plus agréables sont ceux qui ont pour objet une passion qui était de l'âge du poëte, et qu'il peint dans cette pièce avec une grâce et une délicatesse peu convenables au ton général de l'ouvrage, mais qui doivent plaire dans des morceaux détachés. Timophane cherche à justifier son penchant pour Éronime; il parle du

faux éclat des grandeurs, en fait sentir le vide et soutient que l'amour seul fait le charme de la vie :

Dans nos ennuis cruels, dans nos douleurs extrêmes,
Hélas ! à chaque instant accablés de nous-mêmes,
Las, détrompés de tout, et desirant toujours,
Pouvons-nous porter seuls le fardeau de nos jours?
Il nous faut un objet où notre ame asservie
Retrouve à tout moment le charme de sa vie,
Un attrait plus aimable et des liens plus doux,
Que nous puissions placer entre le sort et nous;
Qui dans cette union, et si pure et si chère,
Nous fasse de l'aimer un bonheur nécessaire.

Lorsque Timophane ramène Éronime, et lui exprime son repentir, elle répond :

Je suis loin d'ajouter à l'horreur qui t'accable.
Si je t'eusse aimé moins, tu serais moins coupable.
Je te pardonne tout en voyant ton amour.
Conçois par la douleur qui t'accable à ton tour,
Quel fut mon désespoir à cet ordre barbare,
Qui m'annonçait l'affront que ce moment répare.
Hélas! as-tu prévu ce que j'allais souffrir?
En songeant à mes maux n'as-tu pas dû frémir?
T'es-tu représenté ton amante trompée;
Ton amante par toi d'un coup mortel frappée?
Et tout prêt à former ce projet plein d'horreur,
L'image de ma mort n'a pas glacé ton cœur!
Hélas! j'allais mourir : c'était là ma vengeance.
Je ne me vante point d'une fausse constance.
Je voulais voir mon père à mes derniers momens;
Je voulais expirer dans ses embrassemens.
Heureuse encor, hélas! si le ciel dans ton ame,
Effaçait par ma mort les traces de ta flamme,
Trop heureuse, en perdant tous mes droits sur ton cœur,
Que mon trépas du moins assurât ton bonheur !

Le rôle de Timoléon offre quelques traits brillans; on doit distinguer surtout le tableau qu'il fait de Lacédémone, lorsqu'il reproche à

ses partisans d'avoir eu recours à cette république ambitieuse.

Vous-mêmes dans vos murs, vous appelez la guerre.
Vous courez au-devant d'un perfide étranger;
Et vous armez le bras qui veut vous égorger!
Vous mettez dans sa main par vous seuls enhardie,
Les feux dont il allait embraser ma patrie!
Vous croyez qu'il vous sert. Sénateurs imprudens,
Ne connaissez-vous plus ces superbes tyrans?
Avez-vous oublié l'esclavage d'Athène?
N'est-ce plus cette Sparte implacable et hautaine
Qui veut être des Grecs la terreur ou l'appui,
Être libre chez elle, et régner chez autrui,
Qui trompe et qui combat, qui joint la politique
A la férocité de l'orgueil despotique?
Ah! vous devez la craindre; elle doit vous haïr.

A l'époque où cette tragédie parut, M. de la Harpe, quoique bien jeune, avait déja beaucoup d'ennemis. Son excellent goût lui faisait apprécier à leur juste valeur les folies qui étaient alors de mode, et sa franchise ne lui permettait pas de dissimuler ses sentimens. Lorsqu'on joua Timoléon, ses adversaires crurent que l'instant était venu d'écraser un jeune homme qui leur portait ombrage, et auquel ils ne pardonnaient pas le succès de Warwick. M. de la Harpe ne fut point effrayé des libelles qui parurent contre lui, libelles où l'on avait la basse cruauté de lui reprocher le malheur de ses premières années. Il répondit avec une assurance qu'on ne voit guères dans un auteur tombé. « S'il arrive, » dit-il, un homme simple et franc, qui, ayant » lu Racine le matin, et voyant leurs ouvrages » le soir avec la meilleure envie du monde » d'avoir du plaisir, ait le malheur de s'en- » nuyer, et leur pardonne de tout son cœur; » si cet homme, ignorant le traité qu'ils ont

» fait entre eux, dit bonnement qu'il ne s'est » point amusé, et qu'apparemment il s'amu- » sera une autre fois davantage : cet homme » sera peut-être fort étonné d'apprendre, quel- » ques jours après, qu'il a vingt ennemis irré- » conciables ; que chacun d'eux va dans vingt » maisons, le représentant comme un homme » odieux ; qu'on fait le roman de sa vie depuis » son enfance, et que les éditions sont plus ca- » lomnieuses les unes que les autres ; qu'on lui » attribue des propos que ne tiendrait pas le » plus imbécille de ses ennemis ; qu'on ameute » contre lui une populace oisive, dont une par- » tie s'exerce continuellement à inventer, et » l'autre à croire ; enfin, qu'on a conclu una- » nimement que, s'il s'avise d'écrire à son tour, » il est de l'intérêt public de ne pas permettre » qu'il ait, comme d'autres, son petit succès » de quelques instans. »

Il paraît que les diatribes littéraires dirigées contre M. de la Harpe, l'affligeaient moins que les calomnies qu'on répandait sur sa conduite. Ses implacables persécuteurs ne rougissaient pas d'employer ce dernier moyen pour perdre un jeune homme abandonné à lui-même, et qui n'avait de ressource que dans sa réputation et dans son travail. « Peut-être, dit M. de la » Harpe, cet homme sera-t-il affligé que ses » ennemis, par un raffinement de méchanceté, » affectent de lui accorder quelques talens, » pour avoir plus droit de décrier sa personne ; » car il y a long-temps que l'envie s'est aperçue » qu'il valait mieux calomnier l'homme que » l'ouvrage, parce que l'ouvrage est sous les » yeux du lecteur, et que l'homme n'y est pas ; » mais il peut se dire à lui-même qu'il n'a ja-

» mais été faux ni injuste; qu'il n'a jamais eu » cette bassesse si commune, de déprécier tout » haut ce qu'il admirait tout bas; s'il se repré- » sente que la franchise qui peut lui nuire est » du moins un meilleur caractère que la poli- » tique lâche qui pourrait le servir; s'il est bien » sûr de n'avoir jamais eu à rougir devant des » amis vertueux, ni sur-tout devant lui-même, » il se consolera du malheur d'être jugé par la » foule qui ne le connaît pas. »

J'ai rappelé ce morceau peu connu, parce qu'il est un des premiers où M. de la Harpe ait pris ce ton de franchise qui tient un peu de la dureté, et qui se fait sentir souvent dans ses ouvrages polémiques. Il est probable que les injustices dont il fut l'objet, à un âge où la faveur publique lui était si nécessaire, et où il croyait y avoir droit par ses talens, contribuèrent beaucoup à donner à son caractère une certaine âpreté dont il ne put jamais se corriger entièrement.

PHARAMOND,

TRAGÉDIE,

Représentée en 1765.

Cette pièce qui n'eut que deux représentations, fut jugée par M. de la Harpe avec une sévérité bien rare dans un jeune poëte. Il la brûla ; et si nous ne l'avions pas entendu quelquefois parler de cet ouvrage, il nous serait impossible d'en donner une idée. Nous allons rassembler tout ce que notre mémoire pourra nous rappeler sur une tragédie où les amateurs impartiaux trouvèrent de grandes beautés, et qui fut jouée deux ans après Warwick.

L'histoire garde le plus profond silence sur Pharamond : on ne connaît aucune de ses actions ; on ignore même le lieu de sa sépulture : ainsi l'imagination du poëte pouvait s'exercer à son aise. Mais cette grande liberté que donnent les sujets de ce genre, est souvent plus nuisible qu'avantageuse. Les conceptions dramatiques gagnent à être liées à des évènemens célèbres ; si elles sont privées de cette ressource, elles peuvent paraître invraisemblables et romanesques. Il faut être beaucoup plus scrupuleux sur les moyens qu'on emploie dans un sujet d'invention, que sur ceux dont on se sert dans un sujet consacré par la tradition ou par l'histoire. L'opinion déja établie sur un évènement

connu, sert le poëte pour peu qu'il veuille s'y conformer; il n'en est pas ainsi de l'incertitude où l'on est à la première représentation d'une tragédie dont le sujet est ignoré; le champ est ouvert aux conjectures et aux critiques; et si les ressorts blessent les vraisemblances, l'ouvrage est jugé avec une sévérité d'autant mieux fondée, que l'auteur n'était gêné par aucune des entraves que l'histoire impose à ceux qui y puisent leurs conceptions.

M. de la Harpe n'était point dans l'âge où l'on fait de semblables réflexions. Séduit par le nom seul de son héros, il crut qu'il suffisait d'inventer une fable qui pût se concilier avec l'idée que nous avons des mœurs de ces temps reculés. Son but principal aurait dû être de faire ressortir les grandes qualités de Pharamond; on va voir que ce fut à quoi il pensa le moins. L'envie d'offrir des situations nouvelles, et de placer de belles tirades poétiques, l'entraîna à des idées romanesques; il ne s'aperçut de son erreur qu'après en avoir été puni.

Pharamond, dans sa vieillesse, est dégoûté des grandeurs, et voudrait trouver dans la retraite le repos qui toujours l'a fui: son fils Claudion, avide de régner, encourage cette disposition, et se flatte d'être bientôt sur le trône. Un des grands chagrins de Pharamond est d'avoir sacrifié autrefois le jeune Mérovée, prince qu'il avait eu d'une première épouse: la mère de Claudion a déterminé le roi à faire périr ce prince; on a chargé Phanès de cet assassinat; il a sauvé l'enfant, l'a élevé dans le métier de la guerre, et lui a ouvert le chemin de la fortune. Sous le nom de Valamir, Mérovée est parvenu au premier rang à la cour de son père.

Pharamond a la plus haute estime pour lui ; cependant le jeune homme qui connaît la faiblesse du roi et l'ambition de Claudion, n'ose encore se découvrir. Ce qui augmente sa haine pour son frère, c'est que tous deux aiment la même femme. Ildigone préfère Valamir, mais il ne pourra l'épouser sans l'aveu du roi.

Pharamond assemble ses guerriers pour les instruire de ses projets d'abdication ; Valamir qui a un si grand intérêt à empêcher que son frère ne soit roi, s'oppose à l'exécution de ce dessein ; il parle avec tant de force que le vieux prince promet de conserver le trône. Claudion, très-irrité contre Valamir, dissimule d'abord son ressentiment ; il cherche à découvrir les secrets du héros ; mais le trouvant impénétrable, il prend le parti lâche de l'accuser de trahison. Le roi le fait arrêter, et donne le même ordre contre un vieillard très-suspect à Claudion, parce qu'il est lié avec Valamir.

Ildigone, instruite de cet évènement, vient se jeter aux pieds de Pharamond ; sans dévoiler le secret de son amant, elle conjure le roi de le faire venir et de l'interroger lui-même. Cette explication si long-temps attendue a lieu enfin. Valamir instruit son père de tous les crimes de Claudion, et déclare qu'il est Mérovée. Il paraît que cette scène produisait beaucoup d'effet ; cependant elle n'offrait qu'une reconnaissance prévue, moyen usé au théâtre.

La déclaration de Mérovée ne suffisant pas, on mande le vieillard qui malheureusement vient de mourir. Cette nouvelle jetterait le roi dans une cruelle incertitude, si Phanès, avant d'expirer, n'avait écrit un billet qui ne laisse aucun doute sur la naissance du jeune héros. Claudion,

furieux de se voir enlever l'espoir du trône, sa révolte; Pharamond donne son épée à Mérovée qui livre un combat où son rival est tué. Le vieux roi, charmé d'avoir retrouvé un fils vertueux, ne persiste pas moins dans le projet d'abdiquer : il remet son sceptre à Mérovée, et lui fait épouser Ildigone.

Il est inutile de s'étendre sur les défauts de ce plan. Il y a quelques situations dramatiques; mais elles sont amenées par des moyens romanesques : l'ouvrage d'ailleurs excitait la curiosité plutôt que l'attendrissement; et l'on sait que ce ressort ne doit être que secondaire dans la tragédie. On a lieu de regretter quelques beaux détails qui furent admirés par les critiques les plus sévères; de ce nombre étaient le discours de Valamir à Pharamond pour l'empêcher d'abdiquer, et la scène de reconnaissance. On aurait désiré que M. de la Harpe eût fait sur cette pièce le même travail que sur Gustave, dont il nous a conservé quelques fragmens.

MENZICOFF,

OU

LES EXILÉS,

TRAGÉDIE,

Représentée en 1775.

Menzicoff, parvenu de l'état le plus obscur à la plus haute fortune à laquelle un particulier puisse prétendre, sut conserver sa faveur sous Pierre I.er, malgré le caractère violent et emporté de ce prince, et malgré les murmures que sa puissance fit naître dans toutes les parties de l'Empire. Après la mort de Pierre, le crédit de Menzicoff ne s'affaiblit point; il avait fra é à Catherine la route du trône : il était naturel que, du moins dans les premiers momens, elle parût reconnaître ses services. Pendant ce règne si court, le pouvoir du favori s'accrut encore; son ambition n'eut plus de bornes, son orgueil n'eut plus de frein. Cette princesse étant morte, et l'héritier du trône n'ayant que douze ans, Menzicoff, maître de l'administration, de l'armée et de la cour, le fut aussi du jeune empereur. Enivré par ses anciens succès, il n'eut pas même l'art d'adoucir les formes d'une tutèle qu'il avait un si grand intérêt à conserver ; Pierre II fut

son captif plutôt que son élève; le ministre devait tout craindre si jamais le prince s'apercevait qu'il était possible de briser un joug si rigoureux.

Menzicoff avait souffert que deux de ses anciens ennemis, d'Olgorouki et Osterman fissent partie de la cour de son pupille. Le mépris qu'il avait pour eux lui avait inspiré cette sorte d'indulgence si outrageante pour ceux qui en sont l'objet; les deux courtisans sentirent vivement cette injure, et se vengèrent avec d'autant plus de facilité, qu'ils dissimulèrent leur ressentiment. D'Olgorouki avait un fils du même âge que l'empereur et qui lui était attaché : cet enfant, formé par son père, parlait souvent au Czar de l'asservissement dans lequel Menzicoff le tenait, et lui vantait les plaisirs de l'indépendance, et lui insinuait avec adresse qu'il dépendait de lui de s'affranchir. Le jeune empereur, malgré sa timidité, prêtait l'oreille à ces discours; insensiblement ils firent sur lui l'effet que l'on attendait. Enfin, au moment où Menzicoff se croyait parvenu au faîte du pouvoir par le mariage projeté d'une de ses filles avec le Czar, ce prince lui fut enlevé par d'Olgorouki, et sa disgrace fut inévitable.

On parut d'abord vouloir garder quelques ménagemens avec lui. Exilé dans ses terres, il pouvait encore y jouir de ses richesses, et conserver cette espèce de considération que l'on a pour les ministres disgraciés. L'orgueil le perdit : pour montrer qu'il n'était pas abattu par son malheur, il traversa Pétersbourg avec la pompe d'un souverain : la magnificence de ses équipages, sa suite nombreuse, irritèrent l'empereur; à peine Menzicoff eut-il quitté la capi-

tale, qu'il fut arrêté, dépouillé de tout ce qu'il possédait, et conduit avec sa famille au fond de la Sibérie; le courage avec lequel cet homme célèbre supporta des rigueurs inouies, a fourni à M. de la Harpe le sujet de sa pièce.

L'histoire n'y est altérée que dans quelques détails. Le poëte suppose que Menzicoff, avant sa disgrace, s'est séparé de sa femme par un divorce, et qu'il a éleyé ses prétentions jusqu'au point d'épouser la veuve de Pierre-le-Grand; il suppose également qu'un homme avec lequel le ministre s'est autrefois trouvé en rivalité d'amour, et qu'il a fait exiler, habite le même lieu où Menzicoff est relégué. La fidélité et la tendresse de la femme du héros, la haine implacable de son ennemi, sont les principaux ressorts de la pièce, dont voici le plan.

Le commandement de cette peuplade d'exilés voisine de Tobolsk, est confié à Bernig, militaire estimable, que l'habitude de voir des malheureux n'a point rendu insensible à leurs maux. Vodemar, cet ennemi de Menzicoff, exhale sa fureur contre ceux qui l'ont opprimé; ayant appris que deux nouveaux bannis viennent d'arriver, il suppose que ce sont des nouvelles victimes de Menzicoff. Bernig cherche à le consoler; mais il rejette ses soins, jusqu'au moment où il apprend que celui qu'il hait est condamné au même supplice que lui. Alors il s'ouvre à Bernig, entre dans quelques détails sur sa disgrace, et raconte que le prétexte dont on se servit pour le perdre, fut un revers qu'il éprouva en combattant Charles XII; mais que le véritable motif se trouvait dans son amour pour Arzénie, jeune personne que Menzicoff voulait

épouser, et dont il était aimé ; Vodemar montre à Bernig tout le fiel dont il est tourmenté ; ce n'est plus la jalousie qui le dévore, c'est la haine et la soif de la vengeance ; il veut jouir des malheurs de celui qui l'a exilé. L'occasion de goûter ce plaisir infernal se présente bientôt ; Menzicoff paraît avec toute la résignation d'un illustre malheureux ; Alexan, son fils, l'accompagne. Bernig lui signifie les ordres de l'empereur, et lui marque les travaux dont il devra désormais s'occuper pour sa subsistance.

Le jeune Alexan, élevé dans la mollesse et dans l'orgueil, se révolte contre ce qu'il regarde comme un outrage. Son père le retient, et demande excuse à Bernig. Resté seul avec Vodemar, ce dernier, sans se faire connaître, l'interroge curieusement sur les circonstances de sa disgrace ; Menzicoff répond à ces questions indiscrètes avec une simplicité et une modération qui attachent à l'instant tout l'intérêt sur lui : il ne cherche point à justifier ses anciennes fautes ; il les avoue même avec candeur, et ne parle de ses ennemis que pour indiquer les causes de son exil. Vodemar se découvre enfin, et met à une cruelle épreuve la constance de Menzicoff, lorsqu'il lui dit ces mots terribles :

Dans un cœur ennemi le tien s'est épanché.

On voit de quoi peut être capable un homme tel que Vodemar. M. de la Harpe n'avait pas assez réfléchi à l'effet que devait produire ce caractère atroce. Sans doute il était nécessaire dans cette tragédie de montrer la résignation de Menzicoff au milieu des plus grandes humiliations ; mais le goût s'opposait à ce que le poëte

imaginât un personnage qui fait le mal sans aucune espèce d'intérêt, et qui ne peut être relégué que parmi ces monstres, heureusement très-rares, dont la peinture n'a rien d'attachant, ni de dramatique.

Deux femmes inconnues sont arrivées à Tobolsk; elles ont accompagné un envoyé de l'empereur : cette nouvelle excite l'attention dans le désert. Il se trouve que l'une de ces femmes est l'épouse de Menzicoff, qui, malgré la conduite qu'il a tenue avec elle, a tout quitté pour venir partager son exil. Arzénie se présente sous les traits les plus touchans : peut-être l'amour paraît-il avoir eu trop d'influence sur cette démarche généreuse. Elle n'est plus jeune; son fils a passé l'âge de l'enfance : peut-on supposer qu'elle ne soit guidée que par une passion qui du reste altérerait la beauté de son dévouement? Il semble que ce rôle eût été plus intéressant, si le devoir et l'amour maternel eussent seuls décidé Arzénie à venir partager l'infortune de son époux et de son fils. Sa passion la rend craintive; elle se figure que Menzicoff n'y répondra pas. Pour éviter un affront qu'elle ne pourrait supporter, elle se résout à parler d'abord à Alexan; ce jeune homme, après avoir reçu les instructions de sa mère, cherche à faire expliquer Menzicoff sur les sentimens qu'il a pour elle. Cet entretien excite le plus vif intérêt; c'est là que ce ministre disgracié révèle à son fils le secret de tous ses anciens projets : la situation où il se trouve dans ce moment donne à ces détails une couleur vraiment originale et tragique. La scène dont je parle peut être considérée comme la meilleure de la pièce; elle sera du nombre de celles que je citerai.

Pendant que Menzicoff s'abandonne à l'espoir consolant d'être réuni à une épouse qui lui aidera à porter le poids de ses malheurs, des revers qu'il ignore sont prêts à l'accabler. L'envoyé de l'empereur est porteur d'une commission qui nomme Vodemar gouverneur de la Sibérie : voilà donc le héros livré aux fureurs de son implacable ennemi. Mais il est encore loin de prévoir jusqu'où la vengeance de Vodemar pourra s'étendre : il revoit Arzénie, obtient son pardon, et se flatte que, quelle que soit la rigueur de son sort, il trouvera du moins des consolations près de l'épouse qui lui est rendue.

Cette espérance s'évanouit bientôt : le premier acte du pouvoir de Vodemar est de faire arrêter Arzénie. Menzicoff au désespoir envoie son fils près d'elle, et l'engage à savoir quels sont les projets du gouverneur. Le jeune homme parvient jusqu'à sa mère ; mais Vodemar l'arrache bientôt de ses bras, et lui apprend qu'il doit se décider à ne la plus revoir. Alexan indigné rencontre un soldat à qui il achète une épée, revient auprès de son père, et lui dit qu'il veut faire usage de cette arme contre le tyran. Menzicoff cherche à calmer son fils ; quand Arzénie se présente à sa vue, elle n'a que le temps de lui donner quelque espoir sur le conseil de Tobolsk, sans lequel le gouverneur ne peut rien faire : Vodemar paraît bientôt ; il soutient à Menzicoff qu'il n'a plus aucun droit sur Arzénie, et cherche à le désespérer par les reproches les plus sanglans et les plus cruels : cette scène, d'autant plus pénible qu'elle offre toute la barbarie qu'un homme puissant peut exercer sur un homme sans défense, est inter-

rompue par la nouvelle de l'arrestation d'Alexan; le soldat auquel il a acheté une épée l'a dénoncé. Sa mère se jette aux pieds de Vodemar pour obtenir sa grace; il est inflexible : le seul espoir qui reste à ces malheureux n'est plus que dans le conseil de Tobolsk, dont on n'a pas lieu d'attendre beaucoup d'indulgence, puisqu'il est entièrement soumis au gouverneur.

Cette suite de désastres imprévus, rassemblés sur la famille de Menzicoff, flétrit l'ame sans la toucher. La férocité de Vodemar n'a rien d'héroïque; si le ministre disgracié avait encore quelques partisans, s'il était possible qu'il reprît sa place, la vengeance de son ennemi serait moins révoltante; mais quel spectacle à offrir aux yeux, que celui de toutes les horreurs que la méchanceté peut inventer contre un malheureux qui n'a pour arme que sa résignation !

Vodemar en revoyant Arzénie, n'a pas senti se rallumer l'amour qu'il avait autrefois pour elle; cependant il veut l'épouser pour désoler Menzicoff.

Et je veux à mon sort la contraindre à s'unir,
Non pour la posséder, mais pour la lui ravir.

Il mande cette épouse infortunée dont le fils va être condamné, et lui offre de le sauver si elle consent à ses vœux. Cette situation qui rappelle celle d'Andromaque, n'est point approfondie; Vodemar ensuite, à l'exemple de Gengiskan, accorde à Arzénie la liberté de voir encore Menzicoff. Les deux époux gémissent ensemble comme Zamti et Idamé; le résultat de leur entretien est qu'Arzénie sauvera son fils. Je n'ai pas besoin d'observer que ces positions terribles où un époux se trouve obligé à consentir

que sa femme passe dans les bras d'un autre, ne sont pas propres au théâtre. L'exemple de Voltaire avait aveuglé M. de la Harpe sur cette monstrueuse inconvenance : dans l'Orphelin de la Chine au moins, la scène est préparée dès le commencement de la pièce, au lieu que dans Menzicoff elle n'est pas même prévue.

Menzicoff tombe dans un sombre abattement après qu'Arzénie l'a quitté pour aller au temple. Il la voit revenir avec un poignard sanglant. La scène qui vient de se passer est encore plus horrible que les précédentes; Vodemar trompait Arzénie en lui promettant la grace de son fils; le jeune homme est égorgé ; et cette mère furieuse a tué le gouverneur à l'autel même où elle était prête à lui donner la main : le peuple s'est déclaré pour elle, et le conseil ne punira point cet assassinat.

Ce dénouement est aussi invraisemblable que froid et peu dramatique. Il détruit absolument l'idée que l'on s'était faite d'Arzénie ; fidèle épouse, bonne mère, elle avait jusqu'alors inspiré beaucoup d'intérêt; mais quand on voit qu'elle a poignardé un homme, tout cet intérêt s'évanouit. A supposer que l'ensemble de la pièce fût plus heureux, il aurait fallu que M. de la Harpe annonçât dès le commencement de quoi Arzénie pouvait être capable ; la fureur qui porte à se venger soi-même d'un ennemi, ne peut se concilier avec le caractère tendre et plein de douceur que l'épouse de Menzicoff montre dans les premiers actes.

Cette pièce dont le plan offre un si grand nombre de défauts, est une de celles que M. de la Harpe a le mieux écrites. L'originalité du sujet l'avait séduit; les encouragemens qu'il

avait reçus de quelques seigneurs Russes qui étaient alors à Paris, l'avaient aveuglé sur les difficultés que la fable présentait. Il faut convenir que le commencement de cette pièce est neuf et tragique : tant de grandeurs qui finissent par tant d'abaissement ; des revers si cruels supportés avec tant de résignation, promettent une situation aussi touchante que morale. Mais cette situation ne peut changer ; elle devient triste et froide comme les longs hivers de la Sibérie. Alors le poëte a besoin de ressorts extraordinaires pour réchauffer son action, et il s'égare tout-à-fait.

Menzicoff eut beaucoup de succès dans les lectures de société : cette tragédie a même conservé une sorte de réputation qu'elle n'a pu acquérir que de cette manière. Lorsqu'on la joua à Fontainebleau, quelques détails furent applaudis ; mais l'ensemble ne produisit aucun effet. Il est à présumer que le public de Paris eût été encore plus sévère que la cour : quelques protections puissantes, de belles tirades pouvaient faire applaudir à la cour des pièces médiocres, ainsi que le fut le Mustapha de Champfort : les jugemens de la ville étaient moins indulgens ; l'ensemble d'une pièce décidait de son sort ; si elle ne présentait que des détails brillans ; si les caractères étaient vicieux ou mal soutenus ; si l'intérêt n'était pas gradué avec art, elle ne pouvait obtenir un succès durable.

Les scènes où M. de la Harpe peint la disgrace de Menzicoff, joignent au mérite d'être parfaitement conformes à l'histoire, celui d'un style plein de naturel et de vérité. Recueillies dans cet extrait, elles pourront produire d'au-

tant plus d'effet, que je n'ai rien négligé pour familiariser le lecteur avec les caractères et la situation des principaux personnages de la pièce.

Bernig vient d'annoncer à Vodemar que Menzicoff est arrivé la veille en Sibérie ; il n'a pu, sans être frappé, voir la résignation du héros ; c'est ainsi qu'il parle :

Il pourra t'étonner : sa fermeté modeste,
Son courage tranquille et sa noble douleur,
Et ses remords sur-tout lui rendent sa grandeur ;
Ce n'est plus ce mortel dont une cour tremblante
Souffrait en gémissant la hauteur insultante,
Dont les regards altiers et les sombres dédains,
Repoussaient loin de lui les timides humains.
Son ame à son état semble être accoutumée ;
Il calme de son fils la douleur enflammée ;
Et jamais courtisan déchu de la faveur,
N'a su mieux profiter des leçons du malheur.
Peut-être.... mais on vient, et Menzicoff s'avance.
Il est avec son fils.

VODEMAR.

O céleste vengeance !

BERNIG, *à Menzicoff.*

As-tu vu le séjour qui te fut préparé ?

MENZICOFF.

Oui.

BERNIG.

Tu vois le terrain dont il est entouré ;
Cultivé par tes mains, il faut qu'il te nourrisse ;
Des humains désormais attends peu de service.
On a mis sous tes yeux, dans ce sauvage enclos,
Les grossiers instrumens des rustiques travaux.
Ne les dédaigne pas : dans ces tristes demeures,
Prévenant tes besoins, ils rempliront tes heures ;
Et cet unique soin doit t'occuper ici.

ALEXAN.

Un subalterne, ô ciel ! peut nous parler ainsi !
Ah ! songe à quelque sort qu'on ait pu nous réduire,
Que celui qui vingt ans gouverna cet empire,

Ministre d'un héros, comme lui glorieux,
Est encor Menzicoff, et même dans ces lieux.

BERNIG.

Jeune homme!

MENZICOFF.

Devant moi, sachez plus vous contraindre,
Mon fils. Et vous, daignez l'excuser et le plaindre;
Il est jeune, et trop tard par mes leçons formé,
A la soumission n'est point accoutumé.
Je n'avais pas pensé, c'est moi qui m'en accuse,
Que jamais avec vous il eût besoin d'excuse.
Le tems et le malheur l'instruiront mieux que moi.
Apprenez lui sur-tout à respecter la loi.
Mon fils, suivez ses pas.

VODEMAR, *à Bernig.*

Ne me fais point connaître:
Sur lui, sur sa disgrace, il s'ouvrira peut-être,
Et de cet entretien je brûle de jouir.

BERNIG.

C'est assez, je te laisse.

VODEMAR, *à part.*

Il faut me contenir.
(Haut.)
Il est donc vrai! c'est toi dont le sort et l'envie
Paraissaient respecter l'invincible génie,
Toi, qui sur les humains dominais d'un coup-d'œil,
Et de qui plus d'un roi daigna flatter l'orgueil;
Qui pus de tes vassaux assembler une armée,
Dont les titres nombreux lassaient la renommée..

MENZICOFF.

Oui, j'étais Menzicoff; cesse d'être surpris.
Tu sais ce que je fus, tu vois ce que je suis;
C'est ainsi de nos mains que le bonheur échappe:
On connaît la fortune au moment qu'elle frappe.
Toi-même quel es-tu? toi qui dans ces climats...

VODEMAR.

Un malheureux obscur que tu ne connais pas,
Étonné de te voir, avide de t'entendre,
Qui de Menzicoff même, ici brûle d'apprendre
Ce qu'il a fait, comment il est dans ces déserts.
D'Olgorouki, dit-on, a causé tes revers?

MENZICOFF.

Son fils a, sous mes pas, creusé le précipice;
De ma fortune enfin l'imposant édifice,
Sappé par tant d'efforts et toujours triomphant,
Devait être abattu par la main d'un enfant.
De ma chûte imprévue il prépara l'ouvrage;
Le Czar le chérissait : ils étaient du même âge;
Et son père en secret dès long-tems mon rival,
Par la main de son fils porta le coup fatal,
Fit rougir l'empereur d'être en ma dépendance;
Lui rappela les droits de la toute puissance,
Fit entendre les cris de son peuple indigné.
Le Czar cède : un arrêt par lui-même signé,
M'exile à Renembourg, loin de la capitale.

VODEMAR.

Eh! quoi! de l'empereur la sentence fatale
Ne te reléguait pas sur ce bord désolé?
Dans tes possessions il t'avait exilé?

MENZICOFF.

Oui, par mes ennemis à peine encor guidée,
Sa main, en me frappant, semblait intimidée.
Je ne perdais pas tout : on me permit alors
D'emporter dans l'exil mes titres, mes trésors.
On eût dit que, content d'abaisser ma puissance,
Le Czar à ses rigueurs mêlait quelque indulgence.
La haine m'attendait à ce nouvel écueil.
Je ne vis pas le piège offert à mon orgueil.
Je voulus en tombant imposer à l'envie,
Que ma disgrace même eût l'éclat de ma vie;
Et de ce rang auguste où le sort m'avait mis,
Descendre encor superbe, et grand dans mes débris.
Je parus sur un char : une nombreuse suite
Remplissait Pétersbourg des pompes de ma fuite.
Ma parure brillante annonçant mes honneurs,
Étalait aux regards ces ordres, ces couleurs,
Ces ornemens des cours, trop éclatantes marques
Des dons qu'à ma fortune avaient fait vingt monarques;
Et je sortais des murs d'où l'on m'avait banni,
Plus en triomphateur, qu'en coupable puni.

VODEMAR.

Ainsi tu consommas ta perte commencée?

MENZICOFF.

Ces restes insultans de ma grandeur passée
Soulevèrent le Czar et le peuple et la cour.
Par un ordre nouveau condamné sans retour,
Au gré des ennemis de mon destin arbitres,
Privé de tous mes biens, déchu de tous mes titres,
Arrêté dans ma route et dépouillé soudain
De ces marques d'honneur qui me rendaient si vain :
« Reprenez, dis-je alors, ces parures frivoles
» De la faveur des rois infidèles symboles.
» Ma dépouille appartient à qui peut s'en saisir,
» Et je plains seulement ceux qui vont en jouir. »
Ainsi dans cet état abject et déplorable,
Dans le triste appareil qui suit un grand coupable,
Sous ce vêtement vil, au malheur destiné,
Avec mes deux enfans dans l'exil entraîné,
Il m'a fallu six mois, prolongeant mes souffrances,
Traverser la longueur de ses déserts immenses.
Ma fille succombant à de si durs travaux,
A trouvé dans la mort le terme de ses maux.
O d'un cœur paternel incurable blessure !
J'ai de mes propres mains creusé sa sépulture.
Quel changement ! avant le jour de mon malheur,
Elle était destinée à ce jeune empereur :
Et ma fille attendue au trône de Russie,
Expire en un désert, à peine ensevelie !

Ces trois scènes sont d'un genre absolument nouveau sur notre théâtre tragique. Il est impossible de mieux peindre la situation et les sentimens d'un ministre qui supporte sa disgrace avec courage : ce qui ajoute encore à l'intérêt que Menzicoff inspire, c'est qu'il ne lui échappe aucun trait contre le prince qui l'a traité avec tant de rigueur, ni contre les ennemis qui ont causé sa perte.

La supposition du divorce de Menzicoff, donne lieu, comme je l'ai dit, à la plus belle scène de la pièce. Un père avoue à son fils des torts dont il est si cruellement puni : cette con-

fidence n'a rien d'humiliant pour le père; le poëte a évité cet écueil avec un art qu'on ne saurait trop admirer. Alexan parle à Menzicoff d'Arzénie.

Je dois être étonné
Que vous gardiez sur elle un silence obstiné.
Je sortais de l'enfance, et pourtant sa disgrace
A laissé dans mon ame une profonde trace.
Il ne m'appartient pas d'être juge entre vous;
Mais c'est ma mère enfin, vous fûtes son époux.
Vous gémissez! La loi rompit cet hyménée;
Mais votre cœur enfin l'avait-il condamnée?
Et ce cœur qui s'est tû sur ce grand intérêt,
Veut-il toujours au mien dérober ce secret?

MENZICOFF.

Non; quoiqu'en rougissant, je m'en vais te répondre.
Cet entretien sans doute a de quoi me confondre.
Je le dois à mon fils : sans rien dissimuler,
L'ame de Menzicoff consent à te parler.
Tu sauras mes erreurs et leur source funeste,
Et l'éternel remords, le seul fruit qui m'en reste.
Je te dois avouer l'inestimable prix
Que je mis aux grandeurs dont hëritait mon fils.
Quel sacrifice, ô ciel! et combien je l'expie!
Si j'ai craïnt devant toi de parler d'Arzénie,
Ah! c'est qu'à ce nom seul, mon ame avec terreur,
De son plus grand forfait se rappelle l'horreur.
Ce nom si long-tems cher, qui maintenant m'effraie,
Fait saigner de mon cœur la plus sensible plaie.
Tantôt quand Vodemar est venu la rouvrir,
Non, tu ne conçois pas ce qu'il m'a fait souffrir.
O de l'ambition fatale tyrannie!
En la sacrifiant, j'adorais Arzénie.
Près d'elle j'ai trouvé ces secrètes douceurs
Qui remplissent souvent le vide des honneurs.
Je venais déposer dans un commerce aimable,
Ce poids des grands emplois qui souvent nous accable.
Combien de fois, hélas! (il m'en souvient toujours),
Las de ce joug brillant imposé sur mes jours,
Traînant autour de moi les soins, les défiances,
Poursuivi de soupçons, entouré de vengeances,

Craignant des ennemis qui m'assiégeaient par-tout,
Craignant même le maître à qui j'immolais tout,
J'allais voir Arzénie, et sa grace touchante
Répandait dans mon ame une paix consolante;
Son amour me rendait un instant de bonheur,
Et l'orage à sa voix se taisait dans mon cœur.

Ces derniers vers sont une heureuse imitation de Racine. Dans Britannicus, l'état de ce jeune prince qui, livré aux orages de la cour, ne trouve du calme qu'auprès de Junie, est peint encore d'une manière plus simple et plus touchante :

Je l'ai vu quelquefois s'arracher de ces lieux,
Le cœur plein d'un courroux qu'il cachait à vos yeux,
D'une cour qui le fuit pleurant l'ingratitude,
Las de votre grandeur et de sa servitude,
Entre l'impatience et la crainte flottant,
Il allait voir Junie, et revenait content.

Cette paix que Menzicoff trouvait auprès d'Arzénie, les graces touchantes qui la lui rendent si chère, ne se concilient pas, comme je l'ai déja observé, avec le dénouement de la pièce.

Menzicoff continuant les aveux qu'il croit devoir à son fils, lui explique les motifs des torts qu'il a eus avec Arzénie: cela fournit au poëte l'occasion de faire un tableau de la Russie. Ce tableau, ainsi qu'on va le voir, n'est point un hors-d'œuvre; il entre naturellement dans les confidences du héros, et n'en produit que plus d'effet.

Que ne peut du pouvoir la soif impérieuse!
Je ne m'excuse point : mais songe au moins, mon fils,
Quel avenir brillait à mes yeux éblouis!
Quel chemin de la fange où j'ai pris la naissance,
Jusqu'au rang dont j'osai concevoir l'espérance;
Et quel champ de lauriers je crus voir devant moi!
Près du trône placé, je n'eus dans mon emploi
Rien qu'une autorité subalterne et précaire :

Il faut pour la garder une éternelle guerre ;
L'on tourne malgré soi contre ses ennemis
Les soins et les talens qu'on doit à son pays.
De mes fautes, hélas ! telle fut l'origine.
Contre des concurrens ligués pour ma ruine,
J'armai tout le crédit entre mes mains remis,
Et pour ne pas tomber tout me parut permis ;
Le prince à ces dangers ne se voit point en butte ;
Il parle, on obéit ; il veut, on exécute ;
Et d'un génie heureux si les cieux l'ont orné,
Dans son brillant essor il n'est jamais borné.
J'embrassais dans le mien une carrière immense.
Possesseur une fois de la toute-puissance,
Jusqu'au grand nom de Czar je voulais m'élever,
Et ce qu'il commença je voulais l'achever.
Que n'eût point fait, grand Dieu ! sous l'œil de mon génie,
De ce peuple naissant la première énergie ;
Ce peuple qui se croit sous la garde du sort,
Et s'avance sans crainte au-devant de la mort ;
Cette terre du nord en héros si féconde,
Qui toujours enfanta les conquérans du monde !
Je voulais, menaçant les murs de Constantin,
Maître des bords d'Asoph, dominer sur l'Euxin ;
De-là faire trembler le Bosphore barbare,
Et contre l'Ottoman déchaîner le Tartare ;
Sur-tout venger du Pruth l'affront encore récent.
Le Danube couvert des débris du croissant,
Eût sous un joug nouveau roulé ses eaux captives ;
Byzance même eût vu nos vaisseaux sur ses rives
Insulter l'Hellespont de sa honte indigné,
Et fouler en vainqueurs l'Archipel étonné.
Alors si quelque tache eût flétri ma mémoire,
Mes fautes se couvraient de l'éclat de ma gloire.

Cette magnifique description avait alors un mérite de circonstance indépendant du mérite poëtique. M. de la Harpe mettait dans la bouche de Menzicoff tous les projets que Catherine II venait d'exécuter ; rarement la louange a été plus délicate. Aussi l'ambassadeur Russe sut à l'auteur beaucoup de gré de cet ouvrage, et l'impératrice le récompensa.

Il est rare qu'une tragédie dont le plan est défectueux, fasse autant d'honneur à un auteur que Menzicoff en fit à M. de la Harpe. C'est sur-tout le style qui distingua l'ouvrage des productions monstrueuses qui eurent tant de vogue à cette époque. Cependant il paraît que l'auteur luttait plus que jamais contre ses implacables ennemis; sa préface exprime la situation pénible où il se trouvait; les obstacles ne le décourageaient pas; mais la nécessité d'en surmonter toujours de nouveaux le fatiguaient, et répandaient beaucoup de tristesse sur sa vie. « Je ne veux accuser personne, dit-il, et j'é-» loigne de moi le souvenir des injustices, sen-» timent pénible qui, trop rappelé et trop ap-» profondi, peut flétrir une ame honnête et sen-» sible, et décourager le talent. Il me suffit » de penser que les hommes équitables et dé-» sintéressés n'auront pas entièrement oublié » tout ce que j'ai éprouvé depuis que je suis » entré dans la carrière des lettres, et qu'ils » me sauront peut-être quelque gré d'employer » ce qui me reste de force et de courage, plu-» tôt à travailler mes écrits qu'à combattre » leurs détracteurs; plutôt à mériter une estime » durable, qu'à disputer des succès du mo-» ment. » Cette disposition, à laquelle on dut quelques années après Coriolan et Virginie, inspire d'autant plus d'estime pour le caractère de M. de la Harpe, qu'elle est bien rare parmi les auteurs qui veulent répondre à d'injustes critiques; il n'appartient qu'à des hommes vraiment supérieurs, de se venger ainsi de leurs ennemis.

LES BARMECIDES,

TRAGÉDIE,

Représentée en 1778.

Cette pièce est tout-à-fait d'invention ; mais l'avant-scène conforme aux traditions historiques, présente l'indication des principaux caractères. Plusieurs bonnes tragédies n'ont pas d'autres fondemens ; ainsi les critiques qui s'élevèrent contre cette combinaison, seraient tombées d'elles-mêmes, si la supposition du poëte avait eu le degré de vraisemblance nécessaire.

On connaît assez généralement l'histoire de la disgrace de Giafar le Barmécide, ministre du Calife Aaron Raschild. Le prince aimait tendrement son Visir ; non-seulement il avait placé en lui toute sa confiance, mais sa société lui était devenue nécessaire. Un obstacle s'opposait à l'intimité du Calife et de Barmécide ; Aaron avait une sœur nommée Abassa, dont la tendresse lui était également précieuse ; et l'usage défendait qu'elle parût devant un étranger. Ainsi la réunion de ces trois personnages dans la même société était impossible. Le Calife pour pouvoir jouir à son aise de l'entretien de deux objets qui lui étaient si chers, imagina de donner Abassa en mariage à Barmécide ; mais il prescrivit une condition que la beauté

de sa sœur, et les qualités aimables du ministre, rendaient difficile à remplir. Les deux époux durent vivre ensemble, sans sortir des bornes de l'amitié fraternelle. Il est toujours imprudent de mettre les hommes à de semblables épreuves : ce que l'on devait prévoir arriva : Abassa eut un fils ; et le Calife furieux ordonna la mort de Barmécide, ainsi que la destruction de toute sa famille. Cette famille composée de quarante personnes fut massacrée, et ce ne fut que long-temps après qu'Aaron se repentit de sa cruauté.

Les remords du Calife furent sur-tout excités par l'attachement que les peuples conservèrent long-temps pour la mémoire de Barmécide. M. de la Harpe en cite un exemple touchant, et d'autant plus vraisemblable, qu'il est conforme aux mœurs orientales. « Un poëte Arabe, » dit-il, qui avait eu part aux bienfaits du » Visir, vint s'asseoir à la porte du palais » d'Aaron, et chanta des vers qu'il avait faits » à la louange de Barmécide. Ce prince en fut » bientôt informé. Il était à table. Il ordonna » qu'on fît venir le poëte devant lui, et lui » demanda pourquoi il osait contrevenir à ses » ordres ? *Seigneur*, répondit l'Arabe, *le Roi* » *des Rois est bien puissant ; mais il y a quel-* » *que chose de plus puissant.* — *Eh quoi ?* dit » le Calife étonné. *Les bienfaits*, répond le » poëte. Aaron fut frappé de cette répartie. Il » prit une très-belle coupe d'or qui était sur la » table et la donna au poëte. *Puisque tu es si* » *reconnaissant*, lui dit-il, *c'est moi que tu* » *dois chanter à présent. Aaron est devenu* » *ton bienfaiteur ; mets son nom à la place de* » *celui de Barmécide.* L'Arabe prenant le vase

» leva les mains au ciel : *ô Barmécide!* s'écria-
» t-il, *comment veut-on que je t'oublie? voilà*
» *encore un présent que je te dois.* »

M. de la Harpe paraît avoir eu pour but dans sa tragédie, de développer ce beau caractère que les écrivains orientaux attribuent à Barmécide. Il le ressuscite donc, en supposant que Saïd son ami, chargé de le faire périr, l'a sauvé. Ce Saïd n'a point borné là son dévouement pour cette famille; il a encore dérobé au danger un enfant du héros qu'on élevait dans les environs de Bagdad. Cet enfant destiné par son protecteur à venger Barmécide, entre dans les gardes du Calife; il se distingue dans plusieurs combats; et sous le nom d'Amarassan, il parvient à la place de grand Visir que son père a occupée autrefois. Pendant ce temps-là le vieux ministre vit obscur sur les frontières de la Syrie.

Sémire, princesse du sang des Omniades, famille qu'Aaron chef des Abassides a détrônée, est à la cour de ce prince. Elle nourrit dans son cœur des projets d'ambition que le Calife veut prévenir en lui faisant épouser Aménor, son fils unique. La princesse déteste Aménor : ayant cru remarquer qu'Amorassan a de la tendresse pour elle, elle aime mieux exciter ce ministre à la révolte, que de s'unir à l'héritier du trône. Saïd, qui connaît seul le secret de la naissance d'Amorassan, excite Sémire; et la conspiration dont il est le chef, est liée avant que le Visir ait le moindre soupçon de ce que son amante exigera de lui.

C'est à ce moment que commence la tragédie de M. de la Harpe. Toutes ces suppositions paraissent un peu romanesques : d'abord il est extraordinaire qu'Amorassan, très-jeune en-

core, soit parvenu, avec la seule protection d'un homme qui n'a aucune influence sur le Calife, à la place de grand Visir; ensuite l'amour que Sémire a pour lui est un ressort peu naturel, puisqu'ils n'ont pu que s'entrevoir; et que cette princesse n'est pas suffisamment fondée à croire que son amant partagera ses projets ambitieux. Cependant ces faits ne choqueraient pas beaucoup le spectateur qui se prête assez volontiers aux suppositions qui remplissent l'avant-scène d'une tragédie; mais, comme on va le voir, la marche de la pièce présente trop souvent les mêmes défauts.

Saïd a donné rendez-vous au Visir dans le souterrain où sont les tombeaux des Califes : celui de Barmécide qu'Aaron a fait élever, est un témoignage de son repentir. Amorassan, à la vue de ce monument, fait de tristes réflexions sur la fragilité des grandeurs; il parle de son amour pour Sémire, et ne conçoit aucun espoir. Saïd lui révèle alors le secret de sa naissance; la princesse paraît aussitôt, déclare au Visir qu'elle partage sa passion, et l'excite à la vengeance. Le jeune homme, frappé de tout ce qu'il vient d'apprendre, entraîné en même temps par les encouragemens d'une femme qu'il aime, par le souvenir de son père, ne balance point à se mettre à la tête de la conjuration.

La jalousie se mêle bientôt aux sentimens qui l'agitent. Sémire lui apprend qu'elle sera forcée d'épouser Aménor le lendemain. Cette nouvelle terrible est à l'instant confirmée par le Calife lui-même qui, instruit de la passion du Visir, a voulu le rendre témoin des ordres qu'il donne à la princesse. Amorassan, seul avec son maître, ne peut lui dissimuler son dépit; il pousse

même la hardiesse jusqu'à lui parler de Barmécide; le Calife, très-irrité d'abord, consent à s'expliquer : il convient qu'il a été injuste une fois dans sa vie; mais il espère que son repentir effacera cette tache de son règne. Cette confidence d'Aaron émeut le Visir; quand il est seul, il délibère s'il abandonnera ses projets; mais le souvenir de Sémire se représente à son esprit; pour la posséder, il est capable de tout entreprendre.

Dans ce moment de trouble, on lui apprend qu'un vieillard qui paraît très-malheureux demande à lui parler. Ce vieillard est Barmécide que Saïd et Amorassan croient mort. Longtemps il a nourri dans sa retraite le dessein de se venger; mais fatigué de haïr, il est enfin revenu à des sentimens plus doux. Barmécide était dans cette disposition, lorsqu'un Arabe, chargé d'une lettre de Sémire pour le Soudan de Damas, tombe malade chez lui, et avant de mourir, révèle le secret de la conjuration sans nommer ceux qui la dirigent. Le vieux ministre sent aussitôt renaître son ancien attachement pour son maître; il part pour le dérober au danger, et arrive à Bagdad.

Qu'on se représente son étonnement et sa douleur, lorsqu'il apprend que son fils, devenu grand Visir, est à la tête des conjurés. Cependant il persiste dans son dessein, espérant obtenir la grace d'Amorassan, pour prix du service qu'il va rendre. Admis près du Visir, il lui annonce sa découverte, et l'invite à le conduire devant le Calife. Amorassan, voyant le danger qu'il court, veut que le vieillard lui remette les indices dont il est porteur; Barmécide s'y refuse avec obstination : son fils est prêt à l'immoler

à sa sûreté ; alors le héros se fait reconnaître, et le Visir est confondu. Revenu à lui-même, il soutient à son père que son entreprise est juste, et lui rappelle le massacre de sa famille ordonné par Aaron. Barmécide a tout oublié ; il sacrifiera le fils même qui lui reste pour sauver son maître.

Ce dévouement qui n'est dicté par aucun motif d'ambition, pourrait être véritablement tragique. Cependant il a été critiqué ; et les efforts que M. de la Harpe a faits pour le défendre, ne l'ont point entièrement justifié. « A Dieu ne » plaise, dit-il, que je fasse à l'humanité cette » injure de croire qu'une telle générosité soit » au-dessus d'elle. Malheur à qui ne concevra » pas que lorsqu'on a été livré vingt-ans au » supplice de haïr, on puisse sentir enfin qu'il » n'y a qu'une vengeance douce, celle de par- » donner. » Cette réflexion est parfaitement juste ; mais elle ne répond pas à l'objection que l'on peut faire sur les motifs du dévouement de Barmécide, motifs qui, comme on le verra, ne tiennent qu'à l'orgueil, et au desir de se signaler à jamais par une action extraordinaire. Quand on sacrifie son fils à de pareils motifs, certainement on ne mérite pas d'être admiré.

Lorsque Barmécide parle des tourmens que fait éprouver la haine, il est vraiment éloquent.

J'ai vécu, j'ai haï : crois-moi, mon fils, long-tems
J'ai nourri dans mon sein d'affreux ressentimens ;
Quel en était le fruit ? Altéré de vengeance,
Tourmenté de ma haine et de son impuissance,
D'une noire fureur épuisant tous les vœux,
Et d'imprécations importunant les cieux,
J'ai consumé mes jours dans l'éternel passage
De la douleur muette aux éclats de la rage,
Et tout ce vain courroux vers le ciel exhalé,

Retombait tristement sur ce cœur accablé.
Voilà qu'elle fut mon sort.

Ces vers sont pleins d'énergie ; on voit que Barmécide a dû nécessairement être ramené à des sentimens plus doux. Mais aussitôt qu'il fait valoir à son fils les raisons qui déterminent sa démarche, l'intérêt se refroidit. De pareils sentimens ne seraient pas dramatiques dans un jeune homme ; que doivent-ils donc paraître quand on les prête à un vieillard qui depuis long-temps doit être revenu de toutes les chimères de l'orgueil ? Aux objections d'Amorassan, Barmécide répond :

Ce que ton père a fait, tu veux l'anéantir,
Détruire mes travaux, attenter à ma gloire !
. . . . . .
Laisse-moi signaler aux yeux de mon pays,
Ce nom de généreux que j'ai porté jadis.
Ce jour me suffira pour rendre à ma mémoire,
Ce que vingt ans d'oubli m'ont dérobé de gloire.

Quand on pense que Barmécide n'a d'autre motif pour dévoiler la conjuration, on ne peut lui conserver l'intérêt qu'il a d'abord inspiré. Il faut en convenir, ces sentimens d'orgueil gâtent une situation très-belle par elle-même. Si le devoir seul eût guidé le vieillard, s'il se fût borné à rappeler à son fils les obligations des sujets envers les souverains, si l'amour de son pays l'eût déterminé, si enfin il eût montré cet heroïsme qui pardonne aux injures, et qui ne s'en venge que par des bienfaits ; alors cette scène eût été aussi tragique qu'elle était neuve au théâtre.

Toute la pièce se ressent nécessairement du vice de cette principale combinaison. Amorassan n'est point touché des remontrances de son

père, et revoyant bientôt Sémire, il est plus que jamais décidé à poursuivre l'exécution de ses projets. Le vieillard tente un dernier effort ; mais comme il ne peut que répéter les mêmes raisons qu'il a déja développées, comme Amorassan vient d'être ranimé par un entretien avec sa maîtresse, ses prières n'ont aucun effet : tandis que le père va chez le Calife où il est mandé pour révéler la conjuration, le fils court se mettre à la tête des conjurés.

Cette situation forcée diminue considérablement l'intérêt; les deux héros de la pièce se trouvent obligés de prendre chacun un parti dont les suites peuvent être affreuses ; dans le combat qui va se livrer, peut-être une fatale rencontre les rendra-t-elle coupables d'un crime auquel on n'ose penser sans frémir. Il faut éviter au théâtre ces sortes de situations qui sont presque toujours invraisemblables ; à supposer même qu'elles fussent possibles, elles glacent le spectateur, et ne produisent qu'une émotion pénible qui n'est pas celle que doit faire naître la tragédie.

Sémire a été arrêtée par ordre du Calife ; son amant assiège le palais pour la délivrer. Dans le combat qui se livre, Aménor est tué ; mais Amorassan, emporté par son ardeur, est entouré et fait prisonnier. La scène se passe de nouveau dans le souterrain ; un monument sépulcral est élevé au jeune prince; c'est là que le Calife veut faire périr le Visir dans les plus affreux tourmens. Cependant Barmécide demande avec les plus vives instances d'être admis devant Aaron; celui-ci, qui ne connaît pas encore son libérateur, refuse de le recevoir dans ce moment ; ainsi il peut très-bien arriver qu'Amo-

rassan soit tué avant que son père sollicite sa grace. Cette circonstance jette nécessairement de la défaveur sur le dévouement de Barmécide. Pourquoi n'a-t-il pas pris ses mesures pour assurer le salut de son fils? Quel inconvénient y avait-il à ce qu'il se nommât au Calife, en lui découvrant la conjuration? On voit trop que l'auteur voulait ménager un coup de théâtre.

Heureusement pour le Visir, Barmécide force la garde; Aaron le reconnaît; comme il l'a long-temps regretté, il ne peut lui refuser une grace méritée d'ailleurs par le plus grand des services. Il pardonne au jeune Barmécide, lui conserve sa place, et l'unit à Sémire. Ce dénouement a été vivement critiqué; on a sur-tout observé qu'il ressemblait à celui de Cinna. M. de la Harpe s'est défendu en soutenant que la situation d'Aaron n'avait aucun rapport à celle d'Auguste. Il avait parfaitement raison, sous le point de vue des sentimens qui animent les personnages des deux pièces; mais il ne pouvait se dissimuler que leur position était absolument la même. Cette distinction que ne faisaient pas les critiques, est très-essentielle au théâtre, où la majorité des spectateurs juge plutôt d'après ce qu'elle voit, que d'après ce qu'elle entend. Voilà pourquoi les réponses de M. de la Harpe ne purent faire revenir le public sur l'idée qu'il s'était faite du dénouement de la pièce. D'ailleurs le poëte n'avait pas assez évité les ressemblances de sentimens, sur-tout dans le rôle de Sémire. Lorsqu'Aaron l'unit à son amant, elle répond presque de même qu'Émilie:

Seigneur, votre victoire est entière et certaine,
Et tant de grandeur d'ame a désarmé ma haine.
A vous seuls à jamais mes jours sont asservis.

Corneille fait dire à l'amante de Cinna, dans la même situation :

Ma haine va mourir que j'ai crue immortelle ;
Elle est morte, et ce cœur devient sujet fidèle.
Et prenant désormais cette haine en horreur,
L'ardeur de vous servir succède à sa fureur.

M. de la Harpe qui ne se dissimulait pas les défauts de cette pièce, avait une prévention particulière en faveur d'une scène qui en effet est remplie de beautés neuves et dramatiques. C'est celle d'Aaron et d'Amorassan, lorsque ce dernier ose rappeler à son maître le sort funeste de Barmécide. On a cru devoir en conserver les principaux traits.

LE CALIFE.

Ton ame est fière et ne peut se contraindre.
Mon fils de tes hauteurs croit avoir à se plaindre ;
Il est jeune et bouillant : il voudrait près de moi,
Partager le fardeau de ton illustre emploi.
Je pardonne aisément ces fougues de son âge,
Qui marquent un cœur noble et tiennent au courage.
Je ne m'offense point qu'un fils, mon héritier,
Aux travaux paternels se veuille associer.
Amenor quelque jour, du moins j'aime à le croire,
Sentira de mon rang et le poids et la gloire.
Toi, respecte le sien, songe qu'il est mon fils.

AMORASSAN.

Moi ! seigneur ! chaque jour en butte à ses mépris,
Je vois de nos destins quelle est la différence ;
Qu'il est quelques heureux qu'au jour de leur naissance
Le ciel marqua du sceau des enfans préférés ;
Qu'un nom cher aux humains d'avance a consacrés,
Et qui dans leur berceau trouvant des diadêmes,
Ont été dispensés d'être grands par eux-mêmes ;
Lorsque d'obscurs mortels laissés dans l'abandon,
S'ils reçurent un cœur au-dessus de leur nom,
Consacrent aux travaux leur généreuse audace
Et n'ont point d'autres droits pour se mettre à leur place,

Et sortir de la foule où tout est confondu,
Que l'éclat des talens, la gloire et la vertu.

Cette réponse est un peu hardie; au moment où le Visir vient de se mettre en secret à la tête d'une conjuration, il semble que la prudence devrait lui prescrire de dissimuler son mécontentement. Cette légère inconvenance est rachetée par la beauté des vers. Le Calife cherche à calmer Amorassan; il lui propose d'accompagner Amenor dans ses voyages. Le Visir lui répond :

Ce fils, votre héritier que l'univers contemple,
A pour guide et pour loi son cœur et votre exemple,
Et n'aura pas besoin que j'aille sur ses pas
Lui prodiguer des soins qu'il ne desire pas.
Quel en serait le prix? Que pourrais-je prétendre?
Des princes que l'on sert quel sort faut-il attendre?
Le maître envers l'esclave a le droit d'être ingrat.
Dans le rang de Visir j'ai défendu l'État.
Ce rang, je l'avoûrai, me pèse et m'épouvante.
J'en voudrais rejeter la charge trop pesante;
Je voudrais...

LE CALIFE.

Que dis-tu?

AMORASSAN.

Quelquefois à la cour
Le prix d'un long service est perdu dans un jour.
C'est-là que la faveur toujours trop recherchée,
N'est qu'un piège funeste où la mort est cachée.
Je voudrais, si je puis, me soustraire aux malheurs
Signalés trop souvent sur mes prédécesseurs.
On a vu leur fortune au plus haut point montée,
Finir par la disgrace...

LE CALIFE.

Et s'ils l'ont méritée?

AMORASSAN.

Méritée!

LE CALIFE.

Oui, sans doute.

AMORASSAN.

On m'a souvent nommé
Un grand homme, un héros que vous aviez aimé,
Un arrêt qui tomba sur sa famille entière,
Par une affreuse mort finit son ministère;
Cependant tout l'empire atteste ses vertus,
Et l'on ne flatte pas un pouvoir qui n'est plus.

LE CALIFE, (*après un moment de surprise et silence.*)

A ce discours hardi je veux bien faire grace.
Je n'aurais pas pensé qu'on eût jamais l'audace
De parler devant moi d'un sujet condamné,
Ni de me reprocher l'ordre que j'ai donné.
J'ai peine à concevoir l'intérêt qui t'anime...
Eh bien! puisque ta bouche a nommé ma victime,
Je descends jusqu'à faire à l'un de mes sujets
Un aveu que sans toi je n'aurais fait jamais.
Oui, je fus une fois ingrat, cruel, injuste.
Mais tu connais peut-être un monument auguste
Qu'au nom de Barmécide on m'a vu consacrer:
Tous les jours j'y descends, et c'est pour y pleurer.

Cette scène est dans le goût de la bonne tragédie : le repentir noble du Calife jette le plus grand éclat sur son caractère. Cependant les ennemis de M. de la Harpe prétendirent qu'elle était invraisemblable, et que le Calife aurait dû punir la hardiesse de son visir. M. de la Harpe justifie parfaitement cette situation. « La critique a-t-elle mieux rencontré, dit-il, lorsqu'elle a soutenu qu'il n'était pas naturel que ce Calife que l'on peint si fier et si terrible, souffre les discours d'Amorassan, et ne les punisse pas? Certes, quand elle fait un pareil reproche, elle a bien méconnu le cœur humain. Oui, sur tout autre objet, Aaron n'aurait pas entendu la moitié de ce qu'il entend, et le despote se serait bientôt fait connaître; mais songez qu'Amorassan a touché l'endroit

» sensible, qu'il a mis, pour ainsi dire, la main
» dans la blessure de ce cœur qui saigne depuis
» long-temps. Aaron surchargé du poids d'un
» long remords, ne résiste pas à la première
» occasion qu'on lui offre de le faire connaître.
» Le mot qui demandait à sortir de son ame,
» il le prononce enfin. C'est ainsi que la nature
» est faite, sur-tout dans les grands cœurs; et
» cette scène est peut-être la plus théatrale de
» la pièce. »

La tragédie des Barmécides est celle de toutes les pièces de M. de la Harpe où l'on trouve le plus de sentences philosophiques. Il sacrifia pour la première fois à cette manie de prodiguer les idées générales, manie introduite par Voltaire, et que l'auteur avait si soigneusement évitée dans Warwick. Elle donne à la tragédie un ton dogmatique et froid, elle en bannit le naturel, et convertit un poëme dont l'intérêt est le principal ressort, en dissertation oiseuse et fatigante. Cependant ce défaut se trouve bien moins fréquemment dans les Barmécides que dans les tragédies contemporaines : pour s'en convaincre, il suffira de comparer l'ouvrage aux productions monstrueuses qui réussissaient alors, et qui sont aujourd'hui tombées dans l'oubli.

BARNEVEL,

DRAME,

Imprimé pour la première fois en 1778.

M. DE LA HARPE voulut faire une tragédie bourgeoise par la même raison qui le décida dans la suite à essayer un drame lyrique. Il paraît que son intention était de voir s'il était possible, en travaillant dans un genre justement proscrit par le bon goût, de trouver des beautés qui fissent excuser les vices du sujet. C'était une tentative sur l'esprit humain, à laquelle l'auteur ne devait pas attacher plus d'importance qu'elle n'en méritait; considérée comme ces *études* que les peintres composent pour s'éclairer sur les ressources de leur art, elle pouvait concourir à l'exécution du projet que M. de la Harpe avait formé, dès sa première jeunesse, d'étudier profondément les diverses branches de la littérature, et d'en éclaircir toutes les questions.

Cependant à l'âge où était alors l'auteur, on ne se résout pas facilement à faire un travail stérile; sans avoir trop d'amour-propre, on peut desirer le prix du temps et de la peine que l'on a consacrés à un ouvrage quel qu'il soit. C'est ce qui explique pourquoi M. de la Harpe fit des efforts dans sa préface pour justifier le tragique bourgeois. Après être convenu que ce genre est bien inférieur à la tragédie et à la comédie, il

avoua qu'il est susceptible de plus d'effets, et que ses résultats moraux sont plus puissans sur le grand nombre ; seulement il insiste pour que les drames soient écrits en vers : il lui paraît que rien n'est plus facile que de présenter en prose plate ou boursoufflée des situations pathétiques, et qu'ainsi les hommes médiocres peuvent y réussir sans difficulté ; mais il soutient qu'il y a un grand mérite à revêtir des charmes d'une belle poësie les caractères des hommes privés, mis à l'épreuve du malheur.

Personne ne contestera cette espèce de mérite ; mais si l'on parvient à prouver que le genre est vicieux, on aura le droit de répondre à M. de la Harpe que l'art et le talent des vers peuvent être mieux employés. L'effet que les drames produisent sur le grand nombre n'est pas une raison que l'on puisse faire valoir en leur faveur : on serait également fondé à leur préférer les supplices et les spectacles horribles qui émeuvent encore plus fortement la multitude. Ce n'est point une imitation servile de la nature dégradée et souffrante que se propose l'art dramatique ; c'est un choix heureux de ce qui élève, embellit ou rend aimables les objets, soit qu'on veuille attendrir, soit qu'on veuille exciter la gaîté. Or, le drame ne peut jamais parvenir à ce résultat dont tous les bons poëtes, depuis Homère, ont cherché à se rapprocher. La vertu y perd nécessairement cet éclat et cette grandeur qui la rendent imposante au théâtre ; les passions n'ont point les ressorts puissans qui les retiennent ou les font agir ; le crime y est bas et méprisable. Quant à la morale que l'on peut recueillir au spectacle, nous sommes depuis quelque temps assez revenus aux idées saines ;

pour apprécier cet effet que les philosophes modernes attribuaient avec tant d'emphase à un art qui n'a et ne peut avoir d'autre objet que l'amusement.

La pièce anglaise qui a fourni l'idée de ce drame est fort célèbre. Elle présente les horribles excès auxquels un jeune homme peut être entraîné par une femme perdue. La vraisemblance des moyens employés par Lillo consiste sur-tout dans la manière dont il a peint cette femme qui profite de l'enthousiasme que les premières faveurs donnent à son amant, dépourvu d'expérience, livré aux passions les plus ardentes, pour lui faire commettre le plus affreux de tous les crimes. Cette vérité dégoûtante ne pouvait être mise sur le théâtre Français : M. de la Harpe le sentit, et crut lever cet inconvénient en donnant à la séductrice de son héros plus de réserve et de décence ; il supposa que cette femme n'était que depuis peu plongée dans le vice, qu'après avoir été abandonnée par son mari, elle employait pour la première fois de honteuses ressources; et qu'une liaison déja longue était formée entre elle et son amant.

Cette précaution de M. de la Harpe sauve, il est vrai, l'extrême indécence du caractère de cette femme ; mais elle ôte à l'ouvrage la vraisemblance qui en faisait le principal mérite. En effet, dans la pièce anglaise, Barnevel ressent moins l'amour que cette espèce de frénésie dont un jeune homme peut être atteint près d'une femme belle et artificieuse : l'objet qui fait naître cette frénésie a tout pouvoir sur lui ; si cet objet est un monstre, il n'y a pas d'horreurs auxquelles il ne puisse porter la victime de ses séductions. Ce tableau fait frémir, mais il est

vrai. Il n'en est pas ainsi de la combinaison de M. de la Harpe : Barnevel a cru aimer la vertu malheureuse dans cette Sara dont il est épris ; elle a eu l'art de lui persuader qu'elle est aussi délicate et sensible ; si elle a manqué à son devoir, ce n'a été que par amour pour lui ; et d'ailleurs son bonheur a été long-temps différé. Il en jouit déja depuis quelque temps ; et c'est au milieu d'une telle liaison, lorsque la première effervescence des sens doit être calmée, lorsque les jouissances du cœur ont dû succéder aux plaisirs ; c'est alors que Sara ne craint pas de proposer à Barnevel d'assassiner un oncle auquel il doit tout. Qu'on se représente la situation de ce jeune homme qui n'a jamais eu de penchans criminels ! Ne doit-il pas être éclairé subitement sur le caractère de celle qu'il a eu la faiblesse d'aimer ? Ne doit-il pas la repousser avec horreur ? Au contraire il lui cède, il devient le plus lâche des assassins, et n'échappe à l'échafaud que par le suicide. Il est inutile d'observer que cette combinaison est fausse ; elle est contraire aux notions générales que nous avons de l'esprit humain ; les exceptions ne sont pas du ressort du théâtre.

Un style plein de pureté et d'élégance fait le principal mérite de cette pièce : quelques morceaux sur-tout méritent d'être conservés.

Barnevel a été élevé chez un respectable négociant ; Lucie, fille de ce négociant, a été la compagne de son enfance. Sara a bientôt fait oublier au jeune homme les charmes d'une liaison innocente qui pouvait être couronnée par un mariage heureux ; mais Lucie gémit de l'inconstance de celui qu'elle a cru aimer comme un frère : sa passion s'augmente encore par la

jalousie que lui inspire sa rivale. Sally cherche à la calmer, en élevant des doutes sur l'amour de Barnevel pour Sara; Lucie lui répond :

Que veux-tu que je croie ?
Pour se flatter soi-même est-il rien qu'on n'emploie ?
Rien qu'en faveur d'un choix qu'on voudrait excuser
Ne se dise le cœur qui cherche à s'abuser ?
Va, j'en sais plus que toi pour me tromper moi-même.
Mais puis-je encor douter ? c'est une autre qu'il aime;
Une autre de son cœur obtient les premiers vœux :
J'ai cru les mériter. O tems ! ô jours heureux !
Jours trop tôt écoulés de paix et d'innocence !
Quel charme se mêlait aux jeux de mon enfance !
Qu'aisément près de lui j'ai dû m'accoutumer
Au funeste penchant qui me porte à l'aimer !
C'est pour moi que croissaient sous les yeux de mon père
Les graces de son âge et de son caractère.
Nous confondions ensemble, au sein de nos loisirs,
Nos soins, nos volontés, nos vœux et nos plaisirs.
Combien il chérissait ces tendres complaisances,
Ces légères faveurs, ces douces préférences,
Que l'ame, ouverte alors au plus pur sentiment,
Sans y mettre de prix, prodigue innocemment !
Qui n'eût cru qu'il m'aimait ? Combien je fus trompée !
De quel coup douloureux je me sentis frappée,
Quand j'appris que Sara l'enchaînait sous sa loi !
J'ignorais jusques-là ce qu'il pouvait sur moi.
Son fatal changement m'a fait trop tard connaître
A quel point de mes vœux il s'est rendu le maître;
Et l'amour m'accablant de son pouvoir vainqueur,
S'est offert à mes yeux sous les traits du malheur.
Il n'a voulu régner sur cette ame trahie
Que par le désespoir et par la jalousie;
Et je n'ai pas la force, hélas ! de rejeter
Le joug humiliant que je dois détester.

Il était impossible de mieux peindre les regrets d'une jeune personne sur l'inconstance de celui qu'elle était fondée à regarder comme un époux que le devoir et l'amour lui destinaient. Barnevel a un ami au moins aussi inté-

ressant que Lucie ; cet ami trouve le moyen de lui arracher son secret ; il découvre que le jeune insensé est prêt à partir avec Sara ; ne pouvant le détourner de ce dessein, il obtient du moins que Barnevel ne l'exécutera pas avant une nouvelle entrevue.

Je reçois ta parole.
Crois que la mienne aussi ne sera point frivole.
Crois-moi, cher Barnevel, tu sauras quelque jour
Qu'il est d'autres liens que ceux de ton amour,
Qu'il est d'autres plaisirs, d'autres devoirs encore.
Fais que la passion dont l'excès te dévore,
Ne ferme point ton ame à d'autres sentimens.
Sois sûr qu'il est un terme aux erreurs des amans ;
Songe à ce que tu dois à ton oncle qui t'aime,
A ton maître, à sa fille, et peut-être à moi-même,
A moi qui sais te plaindre, et crains de te blâmer.
Pourrais-tu te résoudre à ne plus nous aimer ?
Au bonheur de tes jours ici tout s'intéresse.
Ah ! n'abandonne point pour cette folle ivresse,
Qui trompe si souvent, qui coûte des regrets,
L'amitié, la vertu qui ne trompent jamais.

Ces remontrances sont bien fortes ; mais on présume que Barnevel les oubliera anssitôt qu'il reverra sa maîtresse. Sara annonce son caractère dans un monologue ; elle a toujours été malheureuse ; c'est autant pour se venger des hommes, que pour satisfaire sa cupidité, qu'elle veut entraîner Barnevel au crime.

Sexe barbare et vain qui nous prends pour victimes,
J'ai tourné contre toi ton art et tes maximes.
Tu m'appris qu'à soi-même il faut tout immoler.
Tyrans ! pour vous punir, il faut vous ressembler.

Quand Sara aurait étudié la doctrine d'Helvétius, elle ne l'aurait pas résumée en des termes plus précis et plus clairs ; on va voir la manière dont elle applique cette belle philosophie. Elle

dit d'abord à son amant qu'elle est complètement ruinée : sa dernière ressource est de se retirer chez un parent qu'elle a dans le comté d'Oxford. Barnevel s'oppose à ce dessein ; Sara paraît y persister : alors le jeune homme se rappelle que son ami lui a souvent dit qu'il pouvait être trompé. Cette idée le frappe dans ce moment ; il s'exprime avec une délicatesse et un charme qui attendriraient une toute autre femme que Sara.

Écoute. Prends pitié de ce cœur qui t'implore.
On m'a dit.... aujourd'hui l'on me disait encore
Que ton sexe abusant de nos tendres erreurs,
Nous trompe quelquefois même en versant des pleurs ;
Que la douceur aimable en tous ses traits empreinte,
Sert à mieux déguiser l'artifice et la feinte.
Dois-je le croire, hélas ! faut-il s'accoutumer
A craindre des attraits qu'il est si doux d'aimer ?
Peut-on, lorsque l'on plaît, chercher un autre empire,
Lorsque l'on sait charmer, peut-on songer à nuire ?
A-t-on par un contraste aussi vil qu'odieux,
La trahison dans l'ame, et l'amour dans les yeux ?
Je ne puis me prêter à cette horrible idée.

Barnevel ne persiste pas long-temps dans cette idée si contraire à sa passion. Il reçoit une lettre par laquelle son oncle lui ordonne de partir sur-le-champ pour une des échelles du Levant. Cette lettre augmente encore sa frénésie. Sara lui propose d'abord de le suivre, témoignage d'amour qui enivre le jeune homme ; ensuite cette femme artificieuse s'exagérant la difficulté d'exécuter ce dessein y renonce ; Barnevel est au désespoir ; Sara lui porte enfin le dernier coup.

Jusqu'au bord de la mer j'accompagne tes pas.
Je te verrai monter sur le vaisseau funeste,
Où t'entraîne un pouvoir qu'avec toi je déteste.

Ma voix t'appellera jusqu'à ce que les vents
Trop loin de ton oreille emportent mes accens.
Je te suivrai des yeux : attachée à la rive,
Je suivrai du vaisseau la trace fugitive ;
Et lorsqu'enfin les flots, trop prompts à t'enlever
De ce dernier plaisir auront pu me priver,
Toute à mon désespoir, et te nommant encore,
J'enfonce ce poignard dans ce cœur qui t'adore.

Ce dernier tableau est très-poétique. Barnevel poussé à bout, consent à tout ce que Sara exige de lui. Depuis cette scène qui termine le troisième acte, la pièce n'a plus aucun intérêt. Barnevel se rend à la maison de campagne de son oncle ; il a tout le temps de penser au crime qu'il est sur le point de commettre ; cependant il exécute cet assassinat comme un scélérat consommé. On l'arrête ; Sara le désavoue ; et Lucie que l'auteur a peinte si douce et si tendre, va trouver le coupable dans sa prison, se tue à ses yeux et lui remet le poignard qui le dérobe au supplice. Ce dénouement est froid et atroce.

Le style seul, comme on le voit, put faire lire cette pièce que M. de la Harpe n'avait pas le dessein de conserver dans ses œuvres. L'ouvrage annonça dans l'auteur ce talent particulier de rendre avec noblesse les plus petits détails, talent qui se retrouve dans le drame de Mélanie, le meilleur qui existe, sur-tout depuis que l'auteur en a corrigé les deux premiers actes.

LES MUSES RIVALES,

OU

L'APOTHEOSE DE VOLTAIRE,

COMÉDIE

EN UN ACTE ET EN VERS,

Représentée en 1779.

Le titre de cette pièce en explique le sujet. Voltaire s'étant exercé dans tous les genres, les Muses se disputent pour savoir quelle est celle qu'il a le plus honorée. On sent que ce cadre fort commun ne peut donner lieu qu'à des éloges outrés qui ont perdu tout leur effet depuis que Voltaire philosophe, historien et poëte épique, a été réduit à sa juste valeur. Il fallait tout le talent de M. de la Harpe pour rendre cette pièce supportable, même à l'époque où elle fut jouée. Le style en est élégant et facile, et le poëte a l'art d'en varier le ton, en opposant alternativement Thalie à Melpomène, et Momus à Clio. Le rôle le plus difficile à introduire dans cette pièce était celui de la Muse de la comédie. Les plus grands admirateurs de M. de Voltaire avaient toujours été d'accord sur l'extrême médiocrité de ses productions dans ce genre. M. de la Harpe se tira de ce pas difficile en

homme d'esprit. Dans les Muses Rivales, Thalie convient elle-même qu'elle aura peu de part au concours qui vient de s'ouvrir.

Le burin, la trompette, et sur-tout le poignard,
Vont diviser tout le Parnasse.

URANIE.

La paisible Thalie y prendra peu de part.

THALIE.

Je me rends justice sans peine.
Il faut que chacun ait son tour.
Ce fut jadis le mien : j'ai régné sur la scène ;
Mais votre grand Voltaire à ma sœur Melpomène
A fait assidument sa cour.
Ce fut par passe-tems qu'il me rendit visite.
Je n'en rendrai pas moins hommage à son mérite.
J'aime ses complimens, je leur applaudis fort ;
Et mon ami Préville est charmant dans Friport.
Je conserve ces fruits de sa plume immortelle.
Je conviens qu'avant vous d'autres doivent passer ;
Je vous laisse briguer la place la plus belle ;
Mais Nanine à la main, je prétends l'embrasser.

Les Muses Rivales furent reprises au mois de juillet 1791, à l'époque de la translation de Voltaire à Paris. L'auteur y avait ajouté une tirade de circonstance. On suit ses intentions en supprimant cette pièce, si contraire aux principes qu'il soutint dans ses dernières années. Le même motif a empêché de réimprimer le dithyrambe aux mânes de Voltaire.

LES BRAMES,

TRAGÉDIE INÉDITE,

Représentée en 1783.

Cette pièce, plus que tous les autres ouvrages dramatiques de M. de la Harpe, paraît tenir à l'école que Voltaire avait formée dans sa vieillesse. Les élèves de cette école pensaient que pour donner à la tragédie un but philosophique, il fallait abandonner les anciens ressorts, et se borner entièrement à la défense de quelque opinion religieuse, politique ou morale. Cette combinaison, qui prive la tragédie de ses ressources les plus précieuses, après avoir inspiré à Voltaire les Scythes et les Guèbres, produisit depuis des pièces telles que les Druides de M. Leblanc, les Illinois de M. de Sauvigny, monstres dramatiques que nos tragédies républicaines ont pu seules surpasser en absurdité.

On pourrait s'étonner qu'un homme doué d'un goût aussi sévère que l'était M. de la Harpe, se soit exercé dans ce genre. Mais il faut pour en juger sainement, se reporter à l'époque où cette pièce fut composée. L'auteur avait besoin de succès; sa fortune toujours incertaine le mettait dans la nécessité de se rappeler souvent au souvenir du public; c'était le seul moyen de fermer la bouche à ses ennemis. Dans cette position, il fallait bien se conformer

un peu au goût du temps. D'ailleurs M. de la Harpe, malgré ses excellens principes en littérature, partageait alors quelques-unes des erreurs contemporaines. Quand il n'aurait voulu qu'essayer une fois le parti qu'on pouvait tirer d'un genre que probablement il condamnait en secret, son entreprise n'aurait rien d'extraordinaire.

Il est permis de penser que son excellent esprit fut le principal obstacle qui s'opposa au succès de sa pièce. Cette opinion, qui a l'air d'un paradoxe, peut être soutenue d'une manière satisfaisante. En effet, si M. de la Harpe n'eût pas été scrupuleux sur les ressorts qu'il voulait employer, s'il eût profité de l'art du décorateur, s'il eût prodigué les coups de théâtre dont le sujet était tres-susceptible, il est à présumer que sa tragédie aurait réussi. Mais en traitant une fable invraisemblable et romanesque, il s'imposa la loi d'être sage; de ce mélange du vice de la principale conception, et de la régularité des détails, devait nécessairement résulter un ensemble froid et sans intérêt. Au théâtre, quand on se hasarde à secouer le frein des règles, il faut le secouer tout-à-fait : il n'y a pas de succès à attendre, si l'on veut composer timidement avec le mauvais goût. Voilà pourquoi tant de poëtes modernes, si inférieurs à M. de la Harpe, ont eu plus fréquemment que lui des triomphes d'un moment.

Le sujet de la tragédie des Brames est puisé dans un récit de l'abbé Raynal, qui a bien l'air d'un roman. On sait que cet historien ne se faisait aucun scrupule de ranimer de temps en temps l'attention de ses lecteurs par des aventures de son invention. Dans le premier livre de

son histoire, il parle de la religion et des mœurs des Brames ; il montre combien leur doctrine était mystérieuse; et voici le conte qu'il fait pour prouver qu'ils ne le communiquaient à personne. Selon l'historien, Akebare, empereur du Mogol, avait la manie de connaître toutes les religions que l'on suivait dans ses vastes états. Sa curiosité fut satisfaite sans difficulté relativement aux sectes qui ne répugnent pas à faire des prosélytes ; mais il ne put rien arracher à la discrétion des Brames. Irrité de cet obstacle qui l'empêchait de compléter les connaissances qu'il voulait acquérir, il se servit d'un moyen assez singulier pour arriver à son but. Par son ordre, on remit aux Brames un enfant appelé Feizi, et l'on parvint à leur faire croire qu'il était de la race sacerdotale. Un vieux prêtre se chargea de l'élever, et l'initia bientôt dans les mystères. Feizi ayant atteint l'âge des passions, devint amoureux de la fille du Brame ; le père qui s'en aperçut ne mit aucun obstacle à cette inclination, et bientôt il proposa au jeune homme d'entrer dans sa famille. Feizi se repentit alors de l'engagement qu'il avait pris avec Akebare de lui dévoiler la doctrine des Brames; l'idée de trahir son bienfaiteur le révolta, et pressé par ses remords, il avoua tout au prêtre. Celui-ci, sans lui faire de reproches, voulut se poignarder : retenu par Feizi, il déplore son imprudence, et ne se calme qu'au moment où le jeune homme jure sur les livres saints de ne jamais révéler les mystères auxquels il avait été initié.

Ce récit ne paraît pas fort dramatique; il fallait inventer des ressorts qui pussent donner de l'intérêt à une fable qui en est dépourvue ; ceux qu'emploie M. de la Harpe rentrent assez natu-

rellement dans le sujet. C'est Akebare qui est le héros de la pièce, et qui joue presque entièrement le rôle de Feizi; delà quelque chose de plus noble et de plus héroïque dans les développemens du caractère principal.

Timer-Kan, empereur des Indes, de la race de Tamerlan, ne se borne point à desirer de connaître la doctrine des sectes répandues dans ses états; il veut les anéantir toutes pour les convertir au mahométisme. C'est conformément aux préceptes du prophète, les armes à la main, qu'il prétend terminer en peu de temps cette mission. Son fils Akebare a entendu parler de la religion des Brames : les récits qu'on lui en a faits l'ont séduit, et autant par zèle que par l'inquiétude naturelle à son âge, il a quitté furtivement le palais de son père pour se retirer à Benarès, siège principal des sciences de l'Indostan.

Arrivé dans cette ville, Akebare s'est donné pour un orphelin de la race sacerdotale. Obarès, chef des Brames, l'a adopté, l'a instruit, et lui a permis de prétendre à la main de sa fille, dont le jeune homme est éperdument amoureux. Depuis deux ans, le prince est parmi les Brames, sans que son père ait pu découvrir son asyle. Enfin Timer-Kan est instruit de la conduite d'Akebare; pour le rappeler à son devoir, il vient avec une armée à Benarès, où deux autres motifs l'amènent en même temps. D'abord il veut exécuter son projet favori qui est de convertir les Brames et d'en faire des musulmans; ensuite il a l'intention de réduire quelques tribus de Patanes révoltés, qui infestent les environs de Benarès. C'est à ce moment que commence la tragédie de M. de la Harpe.

Les Brames réunis dans l'intérieur du temple reçoivent Akebare parmi eux; il jure de ne jamais révéler leurs mystères, et le grand-prêtre annonce qu'il s'est décidé à lui donner sa fille Indamène. Un autre objet occupe en même temps l'assemblée; l'empereur Timer-Kan arrive avec une armée : n'a-t-on pas lieu de craindre qu'il ne profane le temple de Brama? Les prêtres se rassurent par le souvenir du respect qu'ils ont toujours inspiré : ils resteront muets dans la querelle de l'empereur et des Patanes. Cependant ils recevront l'empereur dans la première enceinte du temple; Akebare doit lui être présenté. Cette disposition donne beaucoup d'inquiétude au jeune prince qui, se trouvant bientôt avec Indamène, lui témoigne le desir de hâter l'instant où ils seront unis par des nœuds indissolubles. Indamène, ignorant le secret de son amant, s'étonne de le voir si triste au moment où il doit être parfaitement heureux. Cet entretien est interrompu par Obarès, qui annonce l'arrivée de l'empereur, et qui met le comble à l'embarras d'Akebare. Cet embarras s'augmente encore par une lettre que le jeune homme reçoit de son père; tout est découvert : il ne peut plus espérer de rester dans la famille à laquelle il s'est attaché.

Il est alors obligé de découvrir à Indamène le secret de sa naissance; cet aveu porte le désespoir dans le cœur de la jeune personne, qui sait que les lois des Brames lui défendent de s'unir à un étranger. Le prince cherche en vain à la rassurer. Obarès, instruit de tout, déplore l'erreur dans laquelle il s'est laissé entraîner : il n'adresse aucun reproche à sa fille; elle n'a fait que lui obéir en partageant l'amour d'Akebare.

Ce prince seul mérite toute son indignation pour avoir abusé ainsi de la bonté facile de son bienfaiteur. Quoiqu'il ait fallu passer sur bien des invraisemblances pour se prêter à ces préparations, cependant ce début, fait avec art, excite de l'intérêt : malheureusement la suite n'y répond pas.

L'empereur entre dans le temple, et confie à un de ses généraux ses projets contre les Patanes et contre la religion des Brames : cependant le premier objet qui doit l'occuper, c'est son fils. Obarès se présente devant Timur; il lui raconte avec candeur et simplicité la manière dont il a été trompé par Akebare; et conservant la douce indulgence prescrite par son culte, il oublie l'injure qu'on lui a faite, pour se borner à demander la grace du jeune prince. Cette scène est dramatique : on remarque dans les discours d'Obarès une onction et une bonté qui contrastent fort bien avec la violence de l'empereur.

Akebare paraît enfin devant son père qui lui fait les reproches les plus sanglans sur sa conduite. On conçoit qu'un jeune homme engagé par le double lien de la religion et de l'amour, ne doit pas recevoir avec soumission les remontrances de son père; il se justifie en développant la morale des Brames. Dans cette scène, les deux interlocuteurs ont des principes si différens, qu'il est impossible qu'ils s'accordent; la situation manque donc son effet, puisqu'elle dégénère en dispute. Akebare, quoique formé par les Brames, est loin d'avoir leur modération. Ne trouvant point de moyen pour conserver sa liaison avec Indamène, il prend la résolution de se révolter contre son père : les Pa-

tanes qui sont dans les environs de la ville lui en offrent l'occasion; il court se mettre à leur tête.

Il est facile d'appercevoir le vice de cette combinaison; elle détruit tout l'intérêt que l'on avait pris jusqu'alors aux Brames et à Akebare. Que penser d'une doctrine qui peut armer un fils contre le pouvoir légitime de son père? D'ailleurs ce dessein du jeune prince, formé précipitamment et sans aucune réflexion, ne produit d'autre effet que la surprise. Il n'est ni motivé, ni justifié par ces combats des passions qui sont les ressorts ordinaires de la tragédie.

Akebare, avec le secours des Patanes, s'empare du temple de Bénarès; le grand-prêtre vient lui reprocher sa révolte; mais le jeune homme veut la concilier avec les principes de la religion de Brama. Delà naît encore une autre dispute non moins oiseuse que la première, parce qu'il est bien certain que la douceur d'Obarès ne pourra prévaloir contre l'emportement d'Akebare.

Cependant l'empereur fait le siège du temple; on vient avertir le prince que l'assaut va être donné; il vole au combat malgré les prières du grand-prêtre. D'abord il repousse Timur, et le poursuit dans la campagne; mais le père et le fils se rencontrant, le dernier veut se soustraire à un crime affreux; on l'empêche de se retirer; il met bas les armes, et l'empereur le fait prisonnier. Cette nouvelle apportée dans le temple y répand la consternation; Obarès ordonne des préparatifs qui ne sont pas expliqués au spectateur: on devine seulement que les Brames ne se soumettront point aux volontés de Timur.

Ce prince paraît avec Akebare et ses soldats ; il reproche aux prêtres d'avoir porté son fils à la révolte, et ne leur fait espérer leur grace qu'à la condition qu'ils se feront mahométans. Cette proposition un peu brusque n'effraye point Obarès ; il fait un signe ; le fond du théâtre s'ouvre, et l'on voit de tous côtés des fosses d'où sortent des flammes ; les Brames sont rangés autour. Alors Obarès proteste qu'il ne changera pas de religion, et qu'il se jettera dans les flammes avec les autres prêtres plutôt que d'embrasser le mahométisme. Ce spectacle étonne Timur qui laisse à Obarès le temps de lui faire un long discours sur la tolérance et sur les devoirs des rois. Ce discours produit un effet qu'on était loin d'attendre ; l'empereur s'appaise ; et comme en faisant un accord, il faut que chacune des parties sacrifie quelque chose, Timur renonce à convertir les Brames, et Obarès consent à ce que sa fille épouse Akebare qui n'est pas de la race sacerdotale.

Il est inutile de relever les défauts de ce dénouement ; M. de la Harpe les a sentis depuis plus que personne. L'exemple d'un homme doué d'un goût si pur qui tombe dans de si grandes erreurs, donne une idée de l'influence que les faux principes, quand ils sont consacrés, peuvent exercer sur les meilleurs esprits. Cette pièce, inférieure aux autres tragédies de M. de la Harpe, sous le rapport du plan et des caractères, l'est aussi sous le rapport du style. On voit qu'elle a été écrite avec précipitation ; les lieux communs de la philosophie s'y font trop souvent remarquer ; et les sentimens ne sont pas exprimés avec cette énergie qui caractérise les rôles de Warwick, de Philoctète et de Coriolan.

Cependant l'ouvrage offre quelques tirades qui méritent d'être conservées : telle est la réponse d'Obarès à Timur lorsque ce prince se plaint de la conduite de son fils, sans soupçonner cependant que le grand-prêtre y ait eu part.

J'ai mérité de toi ces justes témoignages.
Quand ton fils, violant nos lois et nos usages,
A jusque dans ce temple osé porter ses pas,
Ton fils m'avait trompé : je ne te trompe pas.
Ne pense pas non plus qu'un prosélyte illustre
Au culte de Brama donnât un nouveau lustre.
Cette orgueilleuse erreur n'entre point dans ces lieux.
Que peut ajouter l'homme à l'ouvrage des cieux !
Le prince t'est rendu. Que ton ame offensée
Ne me demande point quelle était sa pensée,
Quels desseins loin de toi l'ont ici retenu :
Ce soin m'est étranger. Dès que je l'ai connu,
J'ai cru de mon devoir d'éviter sa présence :
Tu peux l'interroger ; il est en ta puissance.
Je dois dire pourtant, quoiqu'il m'ait outragé,
Dans de cruels chagrins, quoique par lui plongé,
Qu'à tes yeux sa jeunesse est digne d'indulgence.
Des vertus dans son sein le ciel mit la semence ;
Le tems peut la mûrir, et tu dois l'espérer.
S'il reconnaît sa faute, il peut la réparer.
Pour lui, je l'avoûrai, j'avais le cœur d'un père,
Et de ce cœur déçu la douleur est amère :
Je sais souffrir mes maux ; je sais m'y condamner ;
C'est à moi de gémir ; à toi de pardonner.

Le rôle d'Indamène est tendre et délicat ; dans les premières scènes sur-tout, elle s'exprime avec une élégance et une douceur qui rappellent l'école de Racine. Son amant murmure contre le délai qu'on apporte à son bonheur. Elle le rassure, et lui montre les charmes de l'espérance, lorsqu'on peut s'y fier sans crainte.

Je conçois, je chéris ta tendre impatience :
Mais d'un bonheur prochain la flatteuse assurance

Doit dans un jour si beau seule nous occuper.
Ah ! l'espoir est bien doux quand il ne peut tromper !
Je crois de mon amant égaler la tendresse ;
Et loin de ressentir le chagrin qui le presse,
Je songe qu'aujourd'hui chaque heure, chaque instant,
Rapproche de mon cœur le bonheur qui m'attend.
De ma félicité, que nul trouble n'altère,
Je jouis par avance, et la sens toute entière.

Akebare qui cache toujours à Indamène la cause de son inquiétude, n'est point rassuré par ces témoignages d'amour : il exige de sa maîtresse qu'elle lui promette d'être à lui, quoi qu'il puisse arriver. La réponse de la jeune personne est pleine d'élégance et de grace.

En pourrais-tu douter ? Ta crainte est une injure.
Ton cœur a-t-il besoin que le mien le rassure ?
N'as-tu pas vu sur moi quel était ton pouvoir,
Quel plaisir je sentais à suivre mon devoir,
Combien à mes regards ta présence était chère !
Mon destin, mon hymen dépendait de mon père ;
Mais ton premier aspect m'annonça mon vainqueur,
Et mon père a choisi, comme eût choisi mon cœur.
Rappelle-toi du moins, rappelle la journée
Où je fus devant toi dans ces lieux amenée.
Les ordres d'Obarès, en prévenant tes vœux,
Écartèrent le voile abaissé sur mes yeux ;
Je tremblais, et peut-être, en mes tendres alarmes,
Mon trouble en ma faveur parlait mieux que mes charmes :
Mais je n'osais compter sur leur peu de pouvoir ;
Tous mes sens palpitaient et de crainte et d'espoir.
Dans tes premiers regards j'interrogeai ton ame :
J'y crus voir de l'amour étinceler la flamme :
Heureuse, dans mes yeux je laissai voir le mien ;
Tout pleins de mont riomphe, ils avouaient le tien.

Les tragédies modernes qui ont eu le plus de succès, sont loin de présenter des tirades aussi pures et aussi élégantes. Malgré cette supériorité qui se fait beaucoup plus sentir à la lecture

qu'au théâtre, M. de la Harpe ne fit point imprimer sa tragédie des Brames. La justice sévère qu'il se rendit, n'empêcha pas que ses ennemis ne profitassent de sa chûte pour réveiller les anciennes critiques qui avaient été faites de ses autres ouvrages.

POLYXENE,

OUVRAGE INÉDIT.

Il paraît que le succès de la tragédie de Philoctète, considérée avec raison comme une des plus belles imitations que nous ayions des anciens, avait décidé M. de la Harpe à transporter l'Hécube d'Euripide sur la scène française. Mais le sujet était beaucoup moins heureux; ce sont sans doute les difficultés insurmontables qu'il présente, qui l'ont empêché de terminer cette pièce. Il n'en reste qu'une seule scène qui est la première; elle est pleine de beaux détails, et prouve que M. de la Harpe aurait imité Euripide avec autant de succès qu'il avait imité Sophocle.

L'Hécube grecque a une double action; d'un côté l'ombre d'Achille demande le sacrifice de Polyxène; de l'autre, Polydore a été égorgé par Polymestor à qui Priam l'avait confié: Hécube, cette mère si malheureuse, est partagée entre les alarmes que lui inspire le danger de sa fille, et le désespoir où la livre la mort de son fils. Il y a dans cette pièce des situations pathétiques; mais elles manquent de liaison, et ne forment pas un ensemble régulier.

D'après ce qui nous reste de la tragédie de M. de la Harpe, il paraît qu'il avait supprimé l'épisode de Polydore, et qu'il s'était borné à peindre le sacrifice de Polyxène dont il avait

rendu Pyrrhus amoureux. L'ombre d'Achille demandait ce sacrifice; les Grecs voulaient l'offrir pour obtenir un vent propice; mais Pyrrhus s'y opposait, et se déclarait le protecteur d'Hécube et de sa fille. Cette combinaison avait l'inconvénient de trop rappeler le sujet de l'Iphigénie de Racine; cependant elle pouvait donner lieu à quelques beautés particulières. Telle est la scène du poëte grec, où la veuve de Priam rappelle à Ulysse les services qu'elle lui a rendus autrefois, et implore sa compassion pour Polyxène. M. de la Harpe avait déja traduit cette scène dans son essai sur les tragiques grecs; il est à présumer qu'il l'aurait fait entrer dans sa pièce. Pour remplir son dessein, et pour mettre en même temps le lecteur à portée de juger les ressources que le sujet présentait à l'auteur, on placera cette scène déja connue à la suite de la première qui nous est restée; et cet article présentera la réunion de tout ce que l'auteur a laissé sur cette tragédie.

Ulysse vient trouver Pyrrhus, et lui annonce les volontés des Grecs.

ULYSSE.

Oui, des Grecs assemblés l'ordre vers vous m'amène.
Est-il vrai que Pyrrhus épouse Polyxène,
Que l'amour sous son joug abaissant ce grand cœur,
Fait monter une esclave au trône du vainqueur?
Avez-vous espéré qu'on vît d'un œil tranquille
La fille de Priam s'unir au fils d'Achille?

PYRRHUS.

Et de quel droit, seigneur, vient-on m'interroger?
Quels que soient mes desseins, pense-t-on les changer?
De ma captive enfin ne suis-je pas le maître?

ULYSSE.

La Grèce avec raison peut se plaindre peut-être,
Que des rois vos égaux méconnaissant les droits,

Seul vous ayez choisi le prix de vos exploits?
Le sort, vous le savez, dut règler le partage :
Tout a subi ses loix : Pyrrhus seul s'en dégage ;
Et quand chacun de nous, docile à cet accord,
Attendait le butin que lui marquait le sort,
Il enlève sa proie, et devant lui tremblantes,
Hécube et Polyxène ont marché vers ses tentes.
Ce droit que votre orgueil ne dut pas obtenir,
Au seul Agamemnon pouvait appartenir.

PYRRHUS.

Je vous entends, on vient m'annoncer sa colère ;
Et je devais sans doute attendre pour lui plaire,
Qu'il osât de mon bien, disposant à son gré,
Renouveler l'affront dont Achille a pleuré.
Mais que veut-il encor? que faut-il qu'on lui cède?
N'a-t-il pas assouvi la soif qui le possède?
Lui seul de la victoire il recueille le fruit ;
Il dévore Ilion, et moi je l'ai détruit.
Je n'ai de ses trésors voulu que Polyxène ;
Et quand j'ai renversé cette ville hautaine,
Que fatiguaient en vain vos dix ans de combats,
Je n'attends rien du sort, j'attends tout de mon bras ;
Ce qu'il sut conquérir, il saura le défendre.
Agamemnon sur moi n'a plus rien à prétendre :
Ilion en tombant m'affranchit de ses lois.
Veut-il porter toujours ce nom de roi des rois?
Les dieux ont mis un terme à sa puissance altière,
Et son autorité finit avec la guerre.
Toutefois j'y consens, si ce joug vous est doux,
Vous pouvez à loisir l'appesantir sur vous.
Mais si l'on veut m'ôter le bien que je préfère,
Le fils pourra venger les injures du père.

ULYSSE.

Agamemnon, seigneur, par le tems éclairé,
Aux conseils du courroux moins que vous est livré.
Il oublie avec nous notre commun outrage,
Il sait tout ce qu'on doit à votre grand courage ;
Et des dangers publics tristement occupé,
Il se plaint que Pyrrhus en soit si peu frappé,
Qu'il paraisse insulter au deuil de la patrie.
Quel tems pour un hymen, quand Neptune en furie
Des mers à nos vaisseaux a fermé le chemin?

Quel Dieu propice à Troie et pour nous inhumain
Aux Grecs infortunés que toujours il arrête,
Oppose tour à tour le calme et la tempête?
Quand nos vœux nous portaient vers des bords ennemis,
Les vents n'osaient souffler sur les flots endormis,
L'Aulide retenait notre flotte enchaînée;
Et quand de nos travaux la course est terminée,
Quand nos pères vieillis, nos épouses en pleurs
Au sein de leurs foyers rappellent les vainqueurs,
L'orage nous repousse, et les eaux menaçantes
Refusent de porter nos pouppes triomphantes.
La foudre gronde au loin sous un ciel courroucé;
L'olympe et les enfers en semblent menacé.
Calchas d'un front sinistre et d'un regard sévère,
A des mânes d'Achille annoncé la colère.
Achille est irrité : dans l'horreur de la nuit,
Sa tombe est ébranlée, et son ombre gémit.
Et vous, prêt à former une coupable chaîne,
Avez-vous oublié qu'épris de Polyxène,
Par un hymen trompeur dans le piège attiré,
Ce héros malheureux à la mort fut livré?
Achille! et c'est ainsi que ton fils te révère?
C'est ainsi que Pyrrhus songe à venger un père?

PYRRHUS.

Troie en cendre, et Priam dans son sang étendu,
A ce reproche indigne ont pour moi répondu.
Ah! ma main n'a que trop ensanglanté ces rives!
Mais je n'étendrai pas sur des femmes captives
Les fureurs de la guerre et ses droits odieux :
Qui pardonne aux vaincus n'offense point les dieux.
Contre l'ingratitude ils arment leur vengeance.
Je vois qu'avec mon père ils sont d'intelligence.
Il a tout fait pour vous : qu'avez-vous fait pour lui?
Il vous donna son sang, et vous jusqu'aujourd'hui,
Quels honneurs, quels tributs offrez-vous à sa cendre?
Quels hommages sacrés vous a-t-on vu lui rendre?
Achille et sa mémoire ont-ils sur vous des droits?
Il fut aux yeux des Grecs dépouillé par vos rois,
Et de l'armure encor qu'honora son courage,
Ulysse a sur son fils emporté l'héritage.
Tel est donc des bienfaits le retour odieux!
Ainsi l'homme jaloux traite ces demi-dieux,

Dont toujours la grandeur en secret l'humilie.
Vivans, il les outrage, et morts, il les oublie !
Achille s'en indigne, et ne m'étonne pas ;
Son tombeau qui murmure accuse des ingrats.
Allez, dites aux Grecs que par des soins plus justes,
Ils appaisent les cris de ces mânes augustes,
Que Pyrrhus de leurs rois ne craint point le pouvoir,
Et d'Ulysse sur-tout n'apprend pas son devoir.

ULYSSE.

Je vois trop qu'en effet ce triomphe d'Ulysse,
Décerné par vingt rois pour prix d'un long service,
Est leur crime à vos yeux et ne peut s'expier.
Il m'est trop glorieux pour m'en justifier.
Mais de soins plus pressans mon ame possédée,
De cette concurrence éloignait toute idée.
L'État m'occupait seul ; mon plus grand ennemi,
Si l'État l'ordonnait, deviendrait mon ami.
Tel je fus dans Lemnos, quand d'un front intrépide,
J'abordai Philoctète armé des traits d'Alcide ;
Et moi-même, malgré ses cris et ses transports,
Du sein de ces rochers l'amenai sur ces bords.
Il écouta les dieux quand il suivit Ulysse.
Je vous ai sous vos pas montré le précipice ;
Vous dédaignez mes soins ; mais quand pleins de fureur,
Tous les Grecs contre vous poussant un cri vengeur,
Ne verront dans Pyrrhus, qui brave leur disgrâce,
Que l'auteur des fléaux dont le ciel les menace,
Vous sentirez trop tard, quelque soit la fierté
Dont s'enfle un jeune cœur de ses succès flatté,
Qu'à respecter la Grèce il fallait se contraindre,
Ménager plus ses rois, et peut-être les craindre.

Cette scène d'exposition ne laisse rien à desirer ; elle rappelle tous les grands évènemens qui ont précédé l'action, et établit parfaitement les deux caractères. D'après les conjectures que l'on peut se permettre, il semble que l'ombre d'Achille devait s'expliquer ensuite plus clairement, et qu'Hécube, instruite du sort destiné à sa fille, venait implorer Ulysse. La situation de cette malheureuse mère est terri-

ble ; cependant l'on a encore quelque espoir quand on se souvient qu'elle a sauvé la vie à celui dont elle sollicite la pitié. M. de la Harpe a très-bien rendu ce beau morceau d'Euripide.

Souviens-toi de ce jour où d'une voix tremblante,
Et pressant mes genoux d'une main suppliante,
Pâle, défiguré par l'effroi de la mort,
A ma seule pitié tu remettais ton sort.
Je reçus ta prière, et j'épargnai ta vie ;
Je te fis échapper d'une terre ennemie.
Tu dois à mes bontés ce jour qui luit pour toi ;
Et tu peux à ce point être ingrat envers moi !
Ulysse outrage ainsi ma fortune abattue !
S'il vit, c'est par moi seule, et c'est lui qui me tue !
Il m'arrache ma fille ! ah ! cruel ! et pourquoi ?
Quel dieu vous a dicté cette exécrable loi ?
Quel dieu peut condamner une fille innocente ?
Si le ciel a besoin d'une offrande sanglante ;
Vous a-t-il donc prescrit d'arroser ses autels,
Non du sang des taureaux, mais du sang des mortels ?
Est-ce Achille aujourd'hui qui veut une victime ?
Si ses mânes vengeurs s'arment contre le crime,
O Grecs ! sacrifiez à l'ombre d'un héros,
L'auteur de son trépas, l'auteur de tous nos maux
Sacrifiez Hélène, odieuse furie,
Et non moins qu'aux Troyens, fatale à sa patrie.
Si d'une offrande illustre Achille est si flatté,
S'il veut voir sur sa tombe immoler la beauté,
Hélène à qui les dieux l'ont donnée en partage,
Remporte encor sur nous ce funeste avantage.
Hélène est plus coupable, et plus belle à-la-fois.
O vous, à qui j'adresse une débile voix !
Vous que j'ai vu jadis dans un jour de détresse,
Prosterné devant moi, supplier ma vieillesse,
Que l'équité vous parle, et soit juge entre nous ;
Faites ici pour moi ce que j'ai fait pour vous.
J'ai plaint votre infortune, et vous voyez la nôtre ;
Vous pressiez cette main, et je presse la vôtre.
Hécube est à vos pieds, Hécube est mère, hélas !
Hélas ! n'arrachez point ma fille de mes bras :
Ne versez point son sang ; c'est assez de carnage :

Mes revers sont affreux; ma fille les soulage,
Console mes vieux ans, appaise mes douleurs,
Et me fait quelquefois oublier mes malheurs.
Ah! ne me l'ôtez pas, ne me privez point d'elle.
La victoire jamais ne doit être cruelle.
Quel vainqueur peut compter sur un bonheur constant?
Je suis des coups du sort un exemple éclatant.
Je régnais; j'étais mère, et je me crus heureuse.
Ma fortune a passé comme une ombre trompeuse.
Un jour a tout détruit, et je ne suis plus rien.
Prenez pitié de moi, laissez-moi mon seul bien:
Parlez à tous ces chefs, et que votre sagesse,
De tant de cruautés fasse rougir la Grèce, etc.

Cette prière est peut-être un peu longue; il est à présumer que M. de la Harpe l'aurait abrégée et lui aurait donné plus de mouvement, s'il l'eût fait entrer dans sa tragédie de Polyxène. Du reste, elle est pleine de sentimens vrais et de souvenirs touchans: c'est un des morceaux les plus pathétiques du théâtre grec. Ulysse est inflexible, et répond cependant sans dureté aux instances d'Hécube: Polyxène se résigne à son sort avec courage; ses adieux à sa mère sont en même temps pleins de tendresse et de constance.

O ma mère! c'est assez combattre la puissance:
Ne souffrez pas du moins d'indigne violence.
Voulez-vous qu'à l'instant d'un bras injurieux,
De farouches soldats vous traînant à mes yeux,
Insultent à ce point votre rang et votre âge?
Sauvez-nous toutes deux de ce comble d'outrage.
Donnez-moi votre main: à mes derniers momens
Accordez la douceur de vos embrassemens.
Ma mère! de ce nom que ma tendresse implore,
Pour la dernière fois ma main vous nomme encore.
Mes yeux à la clarté vont cesser de s'ouvrir.
Adieu, vivez, ma mère; et moi, je vais mourir.

On ne peut dire quel aurait été le dénouement de cette tragédie. Celui d'Euripide était

impraticable, puisque dans sa pièce c'est Pyrrhus qui tue Polyxène : ici le fils d'Achille est amoureux de sa captive, il est prêt à l'épouser; comment imaginer qu'il l'immolera? Dans l'hypothèse où M. de la Harpe aurait voulu conserver le dénouement grec, il n'aurait pu qu'employer le moyen dont s'est servi Lafosse dans sa Polyxène; il consiste à présenter la princesse brûlant de finir une vie malheureuse, et se précipitant au-devant du fer de Pyrrhus levé sur Ulysse. On doit croire que M. de la Harpe avait trop de goût pour imiter un coup de théâtre aussi invraisemblable : c'est, comme on l'a déja observé, la difficulté de dénouer cette pièce, qui paraît avoir découragé l'auteur. Après avoir fait une scène telle que celle qu'il a laissée, il a dû beaucoup regretter de ne pouvoir continuer un ouvrage aussi bien commencé.

LA VENGEANCE D'ACHILLE,

TRAGÉDIE LYRIQUE,

OUVRAGE INÉDIT.

On a déja eu lieu de remarquer que M. de la Harpe, malgré ses excellens principes littéraires, n'avait pas dédaigné de s'essayer quelquefois dans des genres que son goût devait désapprouver. Était-ce un sacrifice aux préjugés de son temps? Était-ce une simple tentative qui avait pour objet de s'éclairer sur les ressources offertes par les nouvelles théories? C'est une question qu'il est inutile d'approfondir ici.

Dans le siècle de Louis XIV, époque à laquelle on eut le bon esprit de ne jamais confondre les genres, le grand opéra avait pris le seul caractère qui pouvait lui convenir. Quinault, si exalté pour les littératures modernes, et si bien apprécié par Boileau sous les rapports du talent poëtique, eut l'art de n'employer que les moyens qui étaient propres au théâtre qu'il voulait créer. La fadeur des sentimens, la mollesse des expressions, défauts insupportables à la lecture, devinrent des qualités pour des drames destinés à être mis en musique. Joignez à cela qu'il n'eut pas l'orgueil de donner à ce

genre plus d'importance qu'il n'en méritait; abandonnant à la tragédie les situations violentes et pathétiques, les sentimens élevés, et la vigueur de la diction, il se borna à présenter des scènes propres à enchanter les yeux, et pour adapter la versification à la musique, il se fit un système de poësie particulier. Cette réserve sage et modeste est ce que l'on a le moins loué dans Quinault, et doit cependant être considérée comme sa qualité la plus estimable.

Les élèves de l'école moderne se conduisirent d'une manière bien différente; enthousiastes de Quinault, ils se gardèrent bien de suivre son système. Ils introduisirent la tragédie sur le théâtre des ballets et des machines; et se servant du procédé le plus facile, ils défigurèrent les chefs-d'œuvre de la scène française pour en faire des canevas lyriques; abus qui fut porté si loin, que l'autorité se crut obligée de le réprimer.

M. de la Harpe avait trop de talent, et respectait trop les productions de nos grands maîtres, pour employer un moyen si vulgaire. Il conçut l'idée d'une fable tragique qu'il chercha à rendre propre au genre de l'opéra. Cet ouvrage, comme on va le voir, n'a aucun rapport avec la tragédie de Briséïs, faite sur le même sujet, et dans laquelle on trouve quelques beautés.

Thétis est dans son palais avec les néréïdes et les tritons; elle entend, comme la mère d'Aristée, les plaintes de son fils. Aussitôt elle ordonne aux flots d'ouvrir leurs barrières, et Achille est introduit. Il raconte l'injure qu'il vient de recevoir d'Agamemnon : Thétis le console et lui fait espérer sa médiation près de Jupiter : pour dis-

traire le héros, on ne manque pas de lui donner une fête, après laquelle il retourne dans sa tente. Plein d'indignation contre les Grecs, il fait des vœux pour leur défaite : ses souhaits s'accomplissent; et Euripile le supplie de prendre les armes ; Achille est inflexible. Cependant Antiloque vient d'être frappé à mort ; il expire devant le héros qui permet enfin que Patrocle se mette à la tête des Grecs : ce guerrier prend l'armure de son ami et marche au combat.

Malgré le succès qu'Hector a obtenu, l'épouvante est dans Troie. Andromaque, à la tête des femmes Troyennes, se rend au temple de Pallas, pour offrir un voile à la déesse. Cassandre prophétise les désastres de sa patrie ; mais, selon l'ordre des dieux, on ne croit pas à ses oracles. Hector paraît triomphant ; il a vaincu Patrocle ; et les Troyens célèbrent cet exploit.

Achille instruit de la mort de son ami, exprime ses regrets ; à ce moment arrivent Ulysse et Ajax qui rappellent d'une manière abrégée la fameuse scène de l'Iliade : le héros vengera son ami, mais il ne pardonnera point à Agamemnon ; Thétis qui survient appaise le courroux de son fils.

Tout est prêt pour le combat qui doit avoir lieu entre Hector et Achille. Le prince Troyen sort des portes avec Andromaque et Astianax ; la scène des adieux est imitée d'Homère, et le poëte a conservé jusqu'à l'effroi de l'enfant qui force le guerrier à ôter son casque pour embrasser son fils. Cette situation touchante précède immédiatement le dénouement ; Achille paraît ; le combat s'engage : Hector est tué.

Il est aisé de voir que ce sujet n'est pas propre

à l'opéra. Il ne présente presque aucuns développemens susceptibles d'être embellis par la musique. La scène du palais de Thétis, et le sacrifice des femmes Troyennes, sont les seules inventions qui soient conformes au genre; toutes les autres combinaisons ne peuvent appartenir qu'à la tragédie.

L'auteur a quelquefois imité Homère très-heureusement; l'allégorie des prières mérite sur-tout d'être remarquée. Pour mettre le lecteur à-portée d'en juger, on rappellera le passage du poëte Grec.

« Les prières sont filles du grand Jupiter: » boîteuses, couvertes de rides, baissant l'œil » et ne regardant que de côté, elles suivent » constamment l'injure, l'injure vigoureuse, » qui, d'un pas ferme et léger, les devancent » facilement et parcourt la terre en nuisant aux » hommes; elles viennent réparer ses torts. » Ces filles de Jupiter sont prodigues de biens » envers celui qui les reçoit avec respect, et » prête l'oreille à leurs vœux. Si quelqu'un les » refuse, s'il les rejette avec obstination, elles » vont supplier Jupiter de lui envoyer aussitôt » l'injure, pour qu'il subisse une peine ter- » rible. »

M. de la Harpe n'a laissé échapper aucune des principales images de cette belle allégorie.

Les prières gémissantes,
Divinités suppliantes,
Sont filles de Jupiter.
Leur voix est humble et plaintive,
Leur marche est faible et tardive :
L'injure au front superbe, à l'œil terrible et fier,
S'avance et court devant elles,
Tandis que ces immortelles
La suivent, dans les pleurs, levant au ciel leurs mains,

Pour réparer les maux qu'elle fait aux humains.
Le mortel qui les révère,
Éprouve à son tour leurs soins;
Elles portent à leur père
Et ses vœux et ses besoins.
Malheur à qui les outrage!
Les maux seront son partage :
Jupiter venge leur deuil;
A tous les traits de l'injure
Il livre cette ame dure,
Dont rien n'a fléchi l'orgueil.

Cette imitation si fidèle a encore l'avantage d'être élégante et harmonieuse; elle peut être comparée aux morceaux que l'on admire le plus dans Quinault.

ABOULCASEM,

DRAME LYRIQUE,

OUVRAGE INÉDIT.

L'OPÉRA COMIQUE prit à la fin du dix-huitième siècle un caractère plus grave que celui qu'il avait auparavant. M. Marmontel, dans Zémire et Azor, joignit aux ressorts que la féerie peut offrir, une sorte de pathétique jusqu'alors étrangère à ce genre. M. Sedaine, encore plus hardi, s'avisa d'introduire sur un théâtre entièrement consacré à la gaîté, les tableaux lugubres du drame moderne, et les extravagances de l'ancienne tragédie anglaise. Ces deux auteurs avaient obtenu de grands succès. Ceux qui croyaient voir la perfection des arts dans la manie de les dénaturer, applaudissaient à ces innovations; les partisans du vieux goût au contraire regrettaient les Pannard et les Collé; ils reprochaient à M. Marmontel une froideur et un défaut d'invention qui rendaient ses pièces dépourvues de toute espèce de charme si elles n'étaient pas soutenues par la musique; ils trouvaient que M. Sedaine, sacrifiant tout à l'effet, confondait tous les genres, foulait aux pieds toutes les règles, et donnait aux jeunes gens l'exemple dangereux de prétendre à des succès en bornant leurs études à celles de la pantomime et de la décoration. Il est possible que

la musique ait gagné quelque chose à ces nouvelles conceptions : je ne suis pas en état d'en décider ; mais il est certain que cet engoûment pour le drame lyrique a été très-funeste à la saine littérature ; delà tant de tragédies aux petits spectacles, et tant de mélodrames au théâtre Français.

Il paraît que M. de la Harpe, censeur sévère des absurdités de tous les genres, voulut essayer si l'on pouvait faire un drame lyrique sans déraisonner tout-à-fait. Un conte des Mille et une nuits lui offrit le canevas d'une pièce où l'on trouve de la magnificence, des fêtes, des ballets, moyens que Quinault avoit prodigués jusqu'à la satiété dans les sujets même qui s'y prêtaient le moins. A ces avantages que présentait la fable d'Aboulcasem, se joignaient quelques situations intéressantes qui n'avaient pas besoin d'être approfondies, et qui, par cette raison, convenaient au genre de l'opéra.

Cet Aboulcasem est un homme très-riche et très-généreux, qui vit sous le règne du calife Aaron-Raschild, si souvent célébré dans les romans orientaux. Le caractère de ce personnage est peint, dès la première scène, de manière à le faire aimer. Il répond au Calife qui lui parle de son immense fortune :

Oui, seigneur, en partage,
Je reçus, il est vrai, des trésors précieux :
Mais l'opulence enfin n'est un présent des cieux,
Que pour qui sait en faire usage.
De ce qu'à l'indigence ils avaient destiné,
Je me crois le dépositaire :
De tous les malheureux ils m'ont fait tributaire,
Et je jouis quand j'ai donné.
Ces trésors ne sont pas les nôtres ;
Mon cœur en a réglé l'emploi.

Ce que je possède est aux autres,
Le bien que je fais est à moi.

Ces vers sont pleins de grace et de délicatesse; on pourrait observer que le héros parle un peu trop avantageusement de lui-même; mais à l'opéra on n'y regarde pas de si près : pourvu que les vers soient harmonieux, pourvu qu'ils ne présentent pas des idées trop compliquées, on s'inquiète peu si les personnages tiennent un langage parfaitement convenable.

Aboulcasem étant très-riche et très-généreux, on conçoit qu'il doit donner de superbes fêtes : le Calife dont le camp est dans les environs, se déguise et vient voir ce sujet dont il a déja entendu parler. Aboulcasem le reçoit magnifiquement et lui offre des présens; le prince ébloui de tant de richesses, demande à son hôte s'il est heureux; celui-ci soupire, et se plaint de la perte d'une femme dont il était aimé, et qui lui a été enlevée. Il se trouve que cette femme, nommée Dardané, est entre les mains du Calife, qui en est aussi amoureux. Cependant Aaron ne découvre pas son secret; il craint seulement que Dardané ne perde jamais le souvenir de son premier amant.

Revenu dans son camp, il fait de vains efforts pour toucher sa maîtresse; elle lui avoue enfin qu'elle aime un autre homme que lui. Cette confidence qui, dans une tragédie, mettrait le héros hors de lui-même, n'irrite point le Calife; il se borne à déplorer son sort. Cependant on vient l'avertir que le gouverneur de la province, jaloux des richesses d'Aboulcasem, l'a fait arrêter; le prince ne songeant plus qu'à la manière dont ce digne sujet l'a reçu, et oubliant leur rivalité, sort pour aller le délivrer. Il s'em-

pare du palais du gouverneur, ordonne qu'on le punisse; et avant de faire sortir Aboulcasem de sa prison, il fait venir Dardané, afin de tenter une dernière épreuve. Il exige qu'elle aille voilée près de son amant, qu'elle déguise assez sa voix pour lui faire croire qu'elle est la fille du gouverneur; et que, dans cette situation, elle lui offre la liberté à condition qu'il lui sacrifiera celle qu'il aime. Dardané est obligée d'obéir; devenue rivale d'elle-même, elle craint que son amant ne la trahisse; cependant il n'y a pas moyen de reculer; le Calife caché entendra cet entretien.

Cette scène est intéressante et dramatique. M. de la Harpe y a saisi le véritable ton de l'opéra; depuis Quinault, on a vu très-peu de vers aussi propres au chant. Aboulcasem, touché des soins qu'il reçoit d'une femme inconnue, lui demande quel sera son sort, la jeune personne lui répond :

Il dépend de toi seul : oui, toi seul en ce jour
De ton destin es l'arbitre suprême.
Tu peux espérer tout du ciel et de moi-même,
Si ton cœur fait tout pour l'amour.

ABOULCASEM.

L'amour!...

DARDANÉ.

Il a pris ta défense.
C'est lui qui m'arme en ta faveur,
Contre un père cruel qui poursuit l'innocence.
Sa fille te dérobe à sa noire fureur.
Par mes dons ta garde est séduite,
Et tout est prêt pour notre fuite.
J'abandonne pour toi mes parens, mon pays;
Mais ton cœur, mais ta main doit en être le prix.

ABOULCASEM.

Cet instant de mes maux a comblé la mesure.
Plaignez un cœur réduit au plus terrible état,

Qui souffre, qui gémit de vous paraître ingrat,
Mais qui ne peut être parjure.

DARDANÉ.

Comment!

ABOULCASEM.

En d'autres nœuds ce cœur est retenu;
A vos généreux soins croyez qu'il est sensible,
Mais pour lui l'inconstance est un crime impossible.

DARDANÉ, *à part.*

Ah! le mien l'avait bien connu.
(*Haut.*)
Eh quoi! l'attente du supplice,
L'aspect du plus affreux trépas...
Je ne te parle point de ta libératrice :
Je suis loin d'espérer que mes faibles appas
Produisent sur ce cœur qui me brave et m'offense,
L'effet que la reconnaissance
En ma faveur ne produit pas.
Mais ton propre danger...

ABOULCASEM.

Mon désespoir l'oublie.
Allez, abandonnez ma vie
Aux maux qui viennent l'assiéger:
Le plus cruel pour moi, c'est de vous outrager.

DARDANÉ.

Et quel est donc l'objet d'une telle constance?

ABOULCASEM.

Je l'ai perdu!... Si le ciel par pitié
Pour un moment du moins me rendait sa présence,
D'un seul de ses regards je me croirais payé.

DARDANÉ.

S'il te peignait mon ame, hélas! qu'il serait tendre, etc.

On voit que, dans ces vers, il ne se trouve aucune idée compliquée; tout est propre au chant, et rien ne blesse l'harmonie. Il est inutile de s'étendre sur le dénouement; le Calife qui était caché paraît; et ne voulant point

céder en générosité aux deux amans, il les unit.

Cet opéra est bien supérieur à ceux de Marmontel et de Sedaine, sur-tout sous le rapport du style. On pourrait y relever le défaut d'action ; mais au moins rien n'est forcé, rien n'est amené péniblement : il n'en est pas ainsi de la Fausse Magie, de Sylvain, etc., où le peu de mouvement est produit par des moyens invraisemblables. Cependant, comme cet ouvrage n'ajouterait rien à la gloire littéraire de M. de la Harpe, comme d'ailleurs il ne pourrait avoir aucun succès à la représentation, je n'ai pas cru devoir l'insérer dans ses œuvres ; il n'a jamais été imprimé.

JÉRUSALEM
DELIVRÉE.

JÉRUSALEM DELIVRÉE.

CHANT PREMIER.

ARGUMENT.

L'ange Gabriel, envoyé par le Très-Haut, ordonne à Godefroi de presser le siège de Jérusalem. Godefroi assemble et harangue le conseil des princes croisés, qui le proclame Général, d'après l'avis de Pierre l'Hermite, suivi d'un suffrage unanime. Revue et dénombrement de l'armée et de ses chefs. Marche de l'armée chrétienne vers Jérusalem. Alarmes et préparatifs du soudan Aladin.

Je chante ce héros qui par de saints combats,
Signalant pour le ciel son armée et son bras,
Conquit du Rédempteur la tombe délivrée.
Des enfers contre lui la fureur conjurée
Lui vendit son triomphe au prix de longs travaux,
Et d'Afrique et d'Asie appela les drapeaux,
Déchaîna dans son camp la discorde rebelle.
Godefroi soutenu d'une main immortelle,
Ramena ses guerriers des routes de l'erreur,
Sous l'étendard sacré qui le rendit vainqueur.

Toi, qui n'as point cueilli près du berceau des fables,

Du profane Hélicon les palmes périssables,
Mais qui ceins à jamais ton front religieux
De l'or pur des rayons qui sont le jour des cieux;
Toi, dont la voix se mêle aux chœurs de l'empyrée,
Parle, muse céleste, à mon ame inspirée.
Viens, de tes feux sur moi fais briller la clarté,
Et pardonne à mes vers d'orner ta vérité.
Oui, quoique ses attraits doivent seuls lui suffire,
La douce poésie à leur sévère empire,
Ajoute un charme heureux, dont la séduction
N'est qu'un art innocent, quand il sert la raison.
Ainsi nous présentons à l'enfance abusée,
Des breuvages amers la coupe déguisée,
Dont les bords teints de miel lui dérobent l'aigreur,
Et l'enfant boit la vie, en savourant l'erreur.

Et toi qui m'as sauvé, dont l'étoile puissante,
Guida jusques au port ma fortune flottante,
Lorsque battu des flots, et d'écueils entouré,
Je n'attendais plus rien qu'un naufrage assuré,
O magnanime Alphonse! accueille cet ouvrage,
Dont mes vœux dès long-tems te promettaient l'hommage.
Peut-être quelque jour, plein de la même ardeur,
(Et ma muse n'est pas un augure trompeur)
Tout ce que de ces chants elle daigne m'apprendre,
Ma voix en ton honneur pourra le faire entendre.
Ah! si jamais le ciel, au gré de nos souhaits,
Dans l'empire chrétien fait renaître la paix,
De ses peuples rivaux si la puissance unie
Dispute au Musulman sa conquête impunie,
Tu dois être leur chef: c'est alors que ton bras
Doit porter devant eux le sceptre des combats;
Accepte ce présage, et soit qu'en Idumée
Tu conduises un jour leur flotte ou leur armée,
Rival de Godefroi, souris à mes concerts,
Et prélude à ta gloire en écoutant mes vers.

Déja depuis cinq ans l'Orient en alarmes,
N'opposait aux Croisés que d'impuissantes armes.
Antioche surprise avait reçu leurs voix:
Nicée était le prix de leurs sanglans exploits.

Tortose succomba : de sa vaste ruine,
L'innombrable Persan couvrit la Palestine.
Mais l'hiver suspendait ses succès éclatans,
Et la victoire oisive attendait le printems ;
Quand l'Éternel, assis au trône de lumière,
Qui s'élève au-dessus de la céleste sphère,
Autant que le ciel même au-dessus des enfers,
Regarde, et d'un coup-d'œil embrasse l'univers.
Il arrête ses yeux aux champs de la Syrie ;
Sur tous ces fiers Croisés, qui loin de leur patrie,
Sont venus relever les autels avilis :
Il pénètre les cœurs dans leurs derniers replis.
Le mépris des honneurs, l'ambition sublime
De venger les lieux saints, de délivrer Solyme,
Voilà ce qui remplit le cœur de Godefroi :
Il dédaigne la gloire et combat pour la foi.
Dieu voit d'autres desseins dans le cœur de son frère :
Baudouin est épris des grandeurs de la terre.
D'un fol amour Tancrède a ressenti les traits ;
Il languit, et pour lui le jour n'a plus d'attraits.
Il traîne en vain le joug, et n'en voit pas la honte.
L'avide Boëmond, sur les bords de l'Oronte,
Y médite à loisir un empire nouveau,
De son règne naissant caresse le berceau ;
Et d'Antioche enfin il a fait sa patrie.
Il appelle en ses murs les arts et l'industrie,
Et du culte et des lois prépare la splendeur :
Occupé tout entier des soins de sa grandeur,
Il paraît oublier le reste de la terre.
Mais le bouillant Renaud, plein du feu de la guerre,
Impatient de vaincre, ennemi du repos,
Amoureux seulement du plaisir des héros,
Ne veut que des combats, ne voit rien que la gloire.
Guelfe, de ses aïeux lui racontait l'histoire ;
Et Renaud, le suivant de l'oreille et des yeux,
Palpitait au récit de ces faits glorieux.

Le Tout-Puissant alors près de son trône appelle
De ses secrets desseins le ministre fidèle ;
Gabriel, l'ornement des célestes lambris,
Qui siège au premier rang des immortels esprits.
Interprète docile, et messager propice,

Il apporte aux humains des ordres de justice,
Vient parler aux cœurs purs, et de la terre aux cieux
Reporte incessamment notre hommage et nos vœux.
« Va, dis à Godefroi : qui te retient encore ?
Jérusalem gémit, et c'est toi qu'elle implore.
N'as-tu pas entendu les soupirs de Sion ?
C'est à toi de finir les jours d'oppression.
Rassemble tous les chefs, et pour ce grand ouvrage,
Fais cesser les délais où s'endort leur courage.
Va, sois leur général : leur choix suivra mon choix :
Ils marchaient tes égaux ; qu'ils marchent sous tes loix. »
Dieu dit : de ses décrets le ministre invisible,
Revêt son être pur d'une forme sensible.
Son corps aërien semble être d'un mortel,
Mais resplendit encor de tout l'éclat du ciel.
Tout respire en ses traits la fraîche adolescence,
Dont le charme est mêlé de jeunesse et d'enfance.
Sa chevelure d'or rayonne en voltigeant ;
L'or reluit aux deux bouts de ses ailes d'argent ;
Ses ailes, dont le vol insensible et rapide,
En divisant des airs la carrière fluide,
Fend les vents et la nue, et traverse les mers [1].
L'ange élancé des cieux plane sur l'univers.
Aux sommets du Liban il s'arrête : sa vue
Des pavillons chrétiens mesure l'étendue ;
Et reprenant son vol vers la terre porté,
Aux plaines de Tortose il s'est précipité.

A l'heure où du soleil attendu sur la terre,
Le disque à peine éclos aux bords de l'hémisphère,
Semble encore à moitié se cacher sous les flots,
Bouillon à l'Éternel consacrant ses travaux,
Faisait monter vers lui l'encens de la prière ;
Lorsque de l'Orient, source de la lumière,
L'ange, avec le soleil qui renaît dans les cieux,
Mais plus brillant encore, apparaît à ses yeux.

« Godefroi, le printems aux combats te rappelle.
Solyme assujettie au joug de l'Infidèle,
N'attend que le secours d'un bras libérateur.
Va, des princes croisés réveille la lenteur.
Assemble le conseil : tous ils vont y paraître,

Et pour leur général tous vont te reconnaître.
C'est Dieu qui t'a choisi : je te parle en son nom.
Appelé par lui-même à délivrer Sion,
Juge quelle victoire à ton zèle est promise,
Et ce que peut l'armée à tes ordres soumise. »
Il dit, et disparaît dans des flots de clarté.
Bouillon est quelque tems interdit, agité ;
Son œil est ébloui, son ame est étonnée.
Mais bientôt admirant sa haute destinée,
Le message d'un ange, et l'oracle d'un Dieu,
Son cœur est tout entier rempli d'un nouveau feu :
Il brûle d'accomplir la parole divine,
D'achever les exploits que le ciel lui destine ;
Non que d'un choix si grand ce héros honoré,
S'enivre de l'orgueil de se voir préféré ;
Mais dans la volonté de l'arbitre suprême,
Sa volonté s'enflamme, et l'enlève à lui-même.

Aussitôt invités au nom de Godefroi,
Ses nobles compagnons, les soutiens de la foi,
Sous les murs de Tortose auprès de lui se rendent.
Aux plus lointains quartiers ses messages s'étendent.
Il exhorte, il conjure, il presse, il parle au cœur :
Ses avis sont par-tout les ordres de l'honneur.
Il plaît en subjuguant, et le ciel qui l'inspire,
Aux cœurs qu'il lui soumet fait aimer son empire.
Tous les grands de l'armée, au conseil appelés,
Hors le seul Boëmond, déja sont rassemblés.
De ce sénat guerrier, Bouillon l'ame et l'attente,
Se lève, et d'une voix assurée, éclatante,
Plus grand et plus auguste en ce jour solemnel :
« Soldats de Jésus-Christ (dit-il) que l'Éternel
A choisis pour venger son culte et sa puissance,
Et rendre l'Orient à son obéissance ;
Qui, conduits par sa main sur la terre et les mers,
Avez conquis pour lui tant de peuples divers ;
Avons-nous donc quitté notre douce patrie,
Et des vents et des flots essuyé la furie ?
Avons-nous sur ces bords cherché tous les dangers,
Pour remplir d'un vain bruit les climats étrangers ?
Pour ceindre les lauriers dont la gloire se pare,
Ou posséder en paix une terre barbare ?

Non, c'est pour des chrétiens un trop indigne prix ;
Qu'une grandeur mondaine, objet de nos mépris,
Et notre sang en vain est versé par la guerre,
Si nous perdons le ciel, en conquérant la terre.
Mais quel fut en partant l'objet de tous nos vœux ?
Qu'avons-nous juré tous ? d'affranchir les saints lieux ;
De forcer les remparts de Solyme avilie,
D'arracher la Judée au joug qui l'humilie,
De créer dans l'Asie un empire nouveau,
Où la foi, libre enfin auprès de son berceau,
Vînt adorer du Christ la tombe abandonnée,
Et relever sa croix trop long-tems profanée.
Tel fut notre serment : l'avons-nous accompli ?
Depuis qu'à notre aspect tant de rois ont pâli,
Qu'ont produit nos travaux, nos combats, nos fatigues ?
Nous avons confondu leurs renaissantes ligues,
De leurs nombreux soldats dissipé les essaims :
C'est peu pour notre gloire, et rien pour nos desseins.
Que sert de promener nos forces égarées,
De menacer encor de nouvelles contrées,
Si ce grand armement de l'empire chrétien,
N'est puissant qu'à détruire, et ne peut fonder rien ?
Eh ! que peut-on fonder sur les forces humaines ?
Qu'attendons-nous ici ? Sur ces rives lointaines,
Tout ce qui nous entoure est armé contre nous ;
Le Grec, vous le savez, est perfide et jaloux :
Des secours de l'Europe il ne faut rien attendre ;
Nos conquêtes déjà nous coûtent à défendre ;
Chaque jour, chaque instant en accroît le fardeau,
Et nos propres exploits nous creusent un tombeau.
Mais les Turcs terrassés, Antioche réduite,
Soliman détrôné, les Persans mis en fuite....
Ces titres sont brillans, ces succès glorieux ;
Mais sont-ils notre ouvrage, ou bien celui des cieux ?
Ce sont-là les bienfaits de l'arbitre suprême ;
Et si nous les tournons contre leur auteur même,
S'il faut que par lui seul jusqu'ici protégés,
Nous trompions le devoir dont il nous a chargés,
S'il retire sa main ; notre nom formidable,
La terreur de l'Asie ; en deviendra la fable.
Faisons tout pour le ciel ; il fera tout pour nous.
Marchons au terme heureux où nous aspirons tous.

C'est à Jérusalem que la palme promise
Doit couronner enfin notre sainte entreprise.
Les chemins sont ouverts, et la saison nous rit :
Marchons, l'honneur l'exige, et le ciel le prescrit.
Princes qui m'entendez, c'est vous que j'en atteste,
Et j'atteste avec vous la puissance céleste,
L'Europe, l'univers, et la postérité :
Pour frapper ce grand coup si long-tems médité,
Tout est mûr ; tout promet une victoire entière ;
Mais tout est hasardé, pour peu que l'on diffère.
Saisissez cet instant, et songez qu'à la fin
L'Égypte peut venir au secours du Jourdain. »

L'assemblée à ces mots, par un léger murmure,
D'un triomphe nouveau semble accueillir l'augure ;
Lorsqu'on voit se lever ce prêtre du Très-Haut,
Des combats du Seigneur l'apôtre et le héraut,
Qui, la croix à la main, fit armer cent provinces,
Illustre solitaire, assis parmi les princes,
Le vénérable Pierre : « Oui, je dois le premier
» Me ranger à l'avis de ce sage guerrier,
(Dit-il), et qui de nous en peut avoir un autre ?
Cet avis, je le vois, est devenu le vôtre.
La vérité vous frappe, et nul n'a balancé.
Je n'ajoute qu'un mot : lorsque dans le passé
J'apperçois nos erreurs, nos délais, nos traverses,
Nos projets avortés, nos fortunes diverses,
J'en recherche la cause ; et pourquoi se flatter ?
Il n'en est qu'une enfin ; vous n'en pouvez douter.
C'est cette autorité partagée, affaiblie,
Ce choc des volontés que rien ne concilie.
S'il n'existe un pouvoir fait pour les réunir,
Fait pour diriger tout, récompenser, punir,
Je le répète encor, l'autorité flottante
Est égale dans tous, et dans tous impuissante.
Ah ! qu'une seule main en règle les ressorts,
Et les membres unis ne feront qu'un seul corps.
Il faut qu'un seul commande, et que tous obéissent.
Que pour nommer un chef vos voix se réunissent ;
Et qu'il ait dans ses droits et dans sa dignité,
Du suprême pouvoir toute la majesté. »

Pierre n'en dit pas plus : ô puissance invisible !
O du cœur des humains moteur irrésistible,
Esprit dont le vieillard vient de dicter les lois,
Tu rendis tous les cœurs dociles à sa voix,
Étouffas de l'orgueil la jalouse semence,
Et des pouvoirs rivaux la sombre concurrence !
Guelfe, Raymond, Guillaume et Dudon, les premiers,
Proclament Godefroi : les plus grands chevaliers,
Et Tancrède et Renaud y joignent leur suffrage.
Tous à leur général déja rendent hommage.
Tous se sont écriés : « Qu'il règle tous nos pas,
Le travail, le repos, les marches, les combats.
Que lui seul à son choix agisse et délibère,
Qu'il décide en quels lieux on doit porter la guerre.
Tous à ses volontés sont prêts à concourir :
Nous jurâmes de vaincre, et jurons d'obéir. »

De ce choix éclatant la nouvelle est semée.
Bouillon sort du conseil, et se montre à l'armée.
Il paraît digne à tous de ce rang glorieux.
Au milieu des soldats, calme et majestueux,
Il reçoit sans fierté les honneurs militaires,
Accueille d'un souris ces tributs volontaires,
Payés par le respect bien moins que par l'amour.
Il donne l'ordre aux chefs ; il veut qu'avec le jour,
Son armée, à leur voix, dans les champs étendue,
Se range à ses drapeaux, et défile à sa vue.

Jamais l'astre du jour s'élevant dans les cieux,
Ne fit voir à la terre un front plus radieux.
Déja vingt nations, à ce signal dociles,
En bataillons serrés, en escadrons agiles,
Développent leur rang aux yeux de Godefroi.
O combien d'étendards arborés sous sa loi !
Toi qui perces des tems la nuit injurieuse,
O toi du noir oubli toujours victorieuse !
Mémoire, ouvre pour moi tes antiques dépôts ;
Redis-moi tous les noms des chefs et des héros,
Tous ces peuples divers ne formant qu'une armée.
Parle, et que désormais leur longue renommée,
Par l'outrage des ans ne pouvant se ternir,
Arrive entière et pure aux siècles à venir.

Les Français les premiers, sous le brave Clotaire,
Portaient du lys royal l'enseigne héréditaire.
Venus des champs heureux qu'embrassent de leurs eaux
Quatre fleuves unis par de nombreux canaux [3],
Hugues que moissonna cette guerre homicide,
Le frère de leur roi, fut autrefois leur guide.
Clotaire le remplace, et né du même sang,
Porte le nom des rois s'il n'en a pas le rang.
Mille guerriers chargés d'une armure pesante,
Accompagnent des lys la bannière imposante;
Et semblables de traits, et d'armes et d'habits,
Suivent en nombre égal les escadrons hardis,
Que Robert amena des rives de Neustrie.
Adhémar et Guillaume, honneur de leur patrie,
Tous deux du Dieu vivant pontifes et soldats,
Attachés aux autels, exercés aux combats,
Annoncent sa parole et vengent son injure.
Un casque a recouvert leur longue chevelure.
Tous deux devant Bouillon précèdent aujourd'hui,
L'un les guerriers d'Orange, et l'autre ceux du Puy.
Baudouin vient ensuite, et conduit dans la guerre
Les Boulonais, accrus des troupes de son frère;
Et le comte de Chartre avance sur ses pas:
On prise ses conseils, on redoute son bras.
Guelfe paraît: son cœur digne de sa naissance,
Rehausse encore en lui l'éclat de la puissance.
Des héros du sang d'Este illustre rejeton,
Des Guelfes non moins grands l'heureuse adoption
A joint à ses états tout ce vaste héritage
Du belliqueux Suève autrefois le partage,
Qui s'étend sur les bords du Danube et du Rhin,
De Guelfe et de son nom domaine souverain.
Les peuples qu'il régit, robustes sous les armes,
Aux travaux, aux dangers se livrent sans alarmes,
Quoique dans la longueur de leurs âpres hivers,
La chaleur des foyers, les vins et les concerts,
Aux loisirs indolens abandonnent leur vie.
Cinq mille ont suivi Guelfe aux champs de la Syrie:
A peine un tiers en reste aux combats échappé.

Le Belge aux blonds cheveux, de commerce occupé,
Qui couvre de troupeaux les campagnes fécondes,

Que la Sambre et la Meuse arrosent de leurs ondes,
Inquiet dans ses murs, et prompt dans les hasards,
Sous un autre Robert marche, et ses étendards
Flottant associés à ceux des insulaires,
Dont le sol entouré de digues tutélaires,
Conquis sur l'élément qui brise les cités,
Insulte au vain effort de ses flots irrités.
Le Batave est assis sur la mer menaçante.

Des enfans d'Albion la troupe plus puissante
Se grossit des secours d'un peuple reculé,
Du sauvage habitant des glaces de Thulé,
Lieux où l'antique erreur vit les bornes du monde.
L'Anglais, habile archer que l'Islandais seconde,
S'applaudit de marcher sous le fils de son roi.

Mais des jeunes héros, défenseurs de la foi,
Nul n'est plus fier, plus beau, plus vaillant que Tancrède:
Renaud seul le surpasse, et tout autre lui cède.
Si quelque ombre se mêle à ces traits éclatans,
C'est l'amour, l'amour seul, erreur de son printems;
Fatale passion dont il n'est pas le maître,
Qu'au milieu des combats un seul regard fit naître,
Qui vit de ses chagrins, se nourrit de ses pleurs.
On dit qu'en ce grand jour où les chrétiens vainqueurs
Pressaient de tous côtés le Persan mis en fuite,
Tancrède fatigué d'une longue poursuite,
Las et brûlant de soif, passa près d'un berceau,
Où l'attirait le bruit et la fraîcheur de l'eau.
Il entre, il apperçoit sous une riche armure,
Mais sans casque, et penché sur un lit de verdure,
Un jeune objet, un front et des yeux pleins d'appas,
Pleins du feu de son ame et du feu des combats.
Immobile et ravi, Tancrède considère
Les traits et le maintien de la belle guerrière.
Il admire, il adore, il prolonge, insensé!
Le funeste regard dont son cœur est blessé.
Il a reçu le trait: le trait est sans remède.
Déja le casque en tête, elle fond sur Tancrède;
Mais le chrétien vainqueur accourt de tout côté;
Elle est seule, elle cède à la nécessité,

S'éloigne ; elle a vaincu par sa seule présence.
Tancrède incessamment rappelle en son absence
Le lieu, l'instant, la place, et cet objet charmant
Qu'il aime pour jamais et n'a vu qu'un moment.
Empreinte au fond du cœur, il porte son image,
Immortel aliment du feu qui le ravage,
Et son front abattu dit à qui le peut voir :
Hélas ! Tancrède brûle, et brûle sans espoir.
Tel il paraît ici dans l'appareil des armes,
Triste, sombre, oppressé de soupirs et de larmes.
Un nombreux escadron, pour le suivre aux combats,
Abandonna Capoue, et ses riants climats,
Où la nature ensemble, et l'art et le génie,
Étalent les trésors de la belle Ausonie.

Le carquois sur l'épaule, et leur arc à la main,
Deux cents Grecs sont rangés aux ordres de Tazin.
Leurs chevaux sont légers, laborieux, dociles,
A conduire, à nourrir également faciles.
Leur sabre se recourbe, et pend à leurs côtés.
Le Grec, tel que jadis les Parthes indomptés,
Attaque et fuit, revient et s'échappe à la vue,
Et décoche en courant la flèche inattendue.
Leur chef les amena des remparts Byzantins :
Tazin est venu seul au secours des Latins.
O honte ! ô crime ! ô Grèce ainsi dégénérée !
La croix brille à tes yeux ; l'Europe conjurée
Combat sur tes confins, combat tes ennemis ;
Et tes lâches enfans dans la paix endormis,
Se cachent dans leurs murs ! Tu demeures tranquille,
Et de l'événement spectatrice immobile !
Ah ! si tu sers enfin, si l'on voit dans nos jours
L'impérieux croissant arboré sur tes tours,
N'en accuse que toi : vois dans ton esclavage
Un châtiment trop juste, et non pas un outrage.

Devant le général vous passez les derniers,
Mais aux champs de l'honneur vous êtes les premiers.
Vous, de ce camp fameux élite redoutée,
Et dont le nom remplit l'Asie épouvantée,
Nobles Aventuriers [5] ! qu'on ne nous vante plus
La fable de Jason, la chimère d'Artus,

Jeux de l'antiquité, grandeurs imaginaires,
Frivoles alimens des erreurs populaires.
Voici les vrais héros à qui tout doit céder.
Mais qui donc est entre eux digne de commander?
Dans ce choix difficile on rend honneur à l'âge.
A leur tête est placé celui dont le courage
A vieilli plus long-tems dans les travaux de Mars,
A vu plus d'ennemis, couru plus de hasards.
C'est Dudon : de ses ans la sage expérience
N'a point encore en lui refroidi la vaillance.
Sous ses cheveux blanchis il garde sa vigueur;
Son sang qu'il prodigua réchauffe encor son cœur,
Et des marques du fer sa vieillesse est parée.
On distingue parmi cette élite admirée,
Eustache, le dernier des frères de Bouillon,
Dont la valeur déja soutient un si beau nom,
Et Gernaud, l'héritier du trône de Norvège,
Des rangs et des grandeurs vantant le privilège,
Roger, les deux Gérard, Enguerrand et Gaston,
Raimbaud, le sage Ubalde, et vous, brave Obizon,
Et vous, Lancastre, issu de tant d'aïeux célèbres,
Vos noms ne seront plus perdus dans les ténèbres [6].
Trois frères à mes yeux brillent au même rang,
Unis par les exploits autant que par le sang,
Le jeune Achille, Sforce, et sur-tout Palamède,
Le valeureux Othon suit Rodolphe et Salcède,
Othon qui s'empara du fameux écusson,
Où sort un enfant nud des griffes d'un dragon :
Ce guerrier fut nourri dans les climats de l'Ourse.
Mais où m'entraînez-vous, haletant dans ma course [7],
Odoart et Gildippe, ô vertueux époux,
Couple rare, assorti par des liens si doux,
En valeur, en amour l'un à l'autre semblables,
Et jusques dans la mort toujours inséparables?
Oh! que n'enseignent point les leçons de l'amour?
Gildippe, loin des jeux d'un paisible séjour,
Vint braver le trépas : sur un coursier rapide,
A côté d'un époux elle vole intrépide.
Du coup qui blesse l'un, l'autre se sent mourir :
Si l'une perd son sang, l'autre est prêt à périr.
En eux une même ame à deux corps est unie;
En eux au même fil tient une double vie.

Tels on voyait ces chefs à leur rang s'avancer ;
Mais le jeune Renaud semble tout éclipser.
Il courut aux combats, au sortir de l'enfance,
Et devance déja son âge et l'espérance.
Redoutable et charmant, fier et doux tour-à-tour,
Armé, c'est le dieu Mars : désarmé, c'est l'amour [8].
Il lève un front orné de jeunesse et de gloire,
Qui fixe les regards, et montre la victoire.
Fils du puissant Berthold, qui régnait sur les bords
Dont l'Adige épanché féconde les trésors.
De la belle Sophie il reçut la naissance,
Et l'auguste Mathilde éleva son enfance.
Il apprit sous ses yeux, entendit de sa voix
Tout ce que le devoir commande aux fils des rois.
Mais lorsque des climats où l'aurore s'éveille,
La trompette guerrière eut frappé son oreille,
Par ces sons imprévus tout-à-coup animé,
(Et son troisième lustre à peine était fermé),
Il fuit seul, il parcourt une route inconnue,
Il traverse des mers l'orageuse étendue,
Franchit la Grèce, et vole aux tentes des chrétiens.
Fuite héroïque, et digne en effet qu'un des tiens,
Renaud, imite un jour cet élan magnanime :
Renaud toujours fidèle à cet instinct sublime,
Combat depuis trois ans, et d'un duvet léger
A peine son menton commence à s'ombrager.

Après les escadrons, et leurs lignes brillantes,
Suivent du fantassin les phalanges pesantes.
A leur tête est Raymond, chevalier plein d'honneur,
En qui l'âge et la guerre ont mûri la valeur.
Souverain des pays où roule la Garonne,
Que baigne l'Océan, que Pyrène couronne,
Sa bannière commande à sept mille soldats,
Patiens au travail, avides de combats,
Ardens, disciplinés : des côteaux de Touraine,
Que réfléchit la Loire en son onde incertaine,
Viennent aussi nombreux, mais bien moins redoutés,
Ceux de Blois et de Tours indolentes cités.
Amboise les conduit : leurs vergers, leurs ombrages,
Ont amolli chez eux les corps et les courages.
L'armure qui les couvre épuise leur vigueur,

Et prompts au premier choc, ils tombent de langueur.
Mais Alcaste entouré d'une lourde cuirasse,
La visière haussée, et l'œil armé d'audace,
D'un épais bouclier porte le triple airain :
Tel parut Capanée, effrayant le Thébain.
Avec lui descendus de leurs Alpes antiques,
Les durs Helvétiens, ses compagnons rustiques,
Ont appris à forger d'un bras déterminé,
Et le coûtre et le soc en glaive façonné.
Leurs mains qu'endurcissait un grossier labourage,
Du fer agriculteur ont ennobli l'usage.
Les pâtres de Morat ont défié les rois.

Le dernier étendard étalait à-la-fois,
Et la triple tiare, et les clefs pacifiques,
Des successeurs de Pierre attributs symboliques;
Et du Pontife, auteur de ces saints armemens,
Les sujets sont soldats contre les Musulmans.
D'un double bataillon le digne capitaine,
Fier d'un nom qui remonte à la grandeur romaine,
Camille ose nourrir l'espoir ambitieux
D'égaler les consuls qu'il compte pour aïeux,
Et de montrer que Rome, en perdant sa puissance,
Perdit sa discipline, et non pas sa vaillance.

Dès que le général de tant de nations,
Eut ainsi dénombré ses braves légions,
Sa volonté suprême alors fut proclamée :
« Demain que tout soit prêt, dit-il, et que l'armée
Marche à la Cité sainte : il la faut investir,
Avant que l'ennemi puisse la garantir.
Allez, et vous vaincrez. » Ces mots d'un chef si sage,
Qui jamais de l'orgueil n'a connu le langage,
Aiguillonnent l'ardeur qu'inspirait ce grand jour,
Et leurs vœux du soleil invoquent le retour.

Toutefois de Bouillon l'active prévoyance
S'occupait des périls que cachait sa prudence.
Il sait trop qu'en effet par un traité certain,
Le Nil est aujourd'hui l'allié du Jourdain :
Que le Soudan du Caire assemble son armée,
Et qu'à de hauts projets toujours accoutumée,

L'inquiète fierté de ce grand potentat
Ne peut être en repos, quand l'Orient combat.
Bouillon, pour s'assurer les secours qu'il espère,
Choisissant de Henri l'utile ministère,
A recours à son zèle aussi prompt que discret:
« Il faut quitter ce camp, dit-il, et qu'en secret
Un navire léger te transporte à Byzance.
Une main qui toujours obtint ma confiance,
M'instruit que l'héritier du monarque Danois,
Distingué par la gloire entre les fils des rois,
Avide des dangers dont notre foi s'honore,
Est tout prêt à descendre aux rives du Bosphore.
Des régions du pôle il amène aujourd'hui
Des soldats exercés à vaincre près de lui.
Mais je connais des Grecs l'adresse insidieuse,
Ils voudront arrêter sa course audacieuse.
Pour détourner ailleurs ses desseins et ses pas;
Enfin pour nous ôter le secours de son bras,
Ils vont tout employer, promesses, artifices.
Va, réclame pour moi ses généreux services.
Atteste auprès de lui notre intérêt, le sien,
Son honneur engagé, celui du nom chrétien;
De quel front il irait trahir sa renommée,
Et cacher dans sa cour sa fuite diffamée!
Qu'il vienne, je l'attends, il nous doit son appui;
Tout délai désormais est indigne de lui.
Mais ne suis point ses pas, et demeure à Byzance;
Demeure, et presse encor cette ingrate puissance,
Qui refuse un secours depuis cinq ans promis;
Rappelle nos traités, qu'ils soient enfin remplis.
De mes ordres chargé, que le sceau de ton maître
A la cour d'Alexis te fasse reconnaître.
Cours, les momens sont chers. » Il part, et le héros
Donne quelques instans au besoin du repos.

Mais aux premiers rayons de l'aurore naissante,
Le clairon belliqueux, la trompette éclatante,
Font retentir le camp de leurs sons répétés.
Jamais dans les ardeurs des plus brûlans étés,
Un orage attendu qu'annonce le tonnerre,
Et qui vient en grondant désaltérer la terre,
N'apporta plus de joie au laboureur charmé,

Que de l'airain sonnant le bruit accoutumé
N'en inspire aux soldats que le repos irrite :
On s'arme, et vers ses rangs chacun se précipite.
Bientôt les bataillons, l'un sur l'autre appuyés,
Sous leurs drapeaux divers en ordre déployés,
Marchent, et devant eux l'enseigne impériale
Éleve vers le ciel une croix triomphale.

Cependant le soleil en son cours radieux,
Montait sur l'horizon couronné de ses feux.
Alors sous les rayons qui frappent sur l'armée,
Étincelle du fer la lumière enflammée,
Et jaillissant au loin, d'innombrables éclairs,
Comme un vaste incendie, ont embrasé les airs.
De l'acier, de l'airain le choc et le murmure,
Les coursiers hennissans sous leur bruyante armure,
Forment des sons confus de menace et d'effroi.
Par les soins vigilans du sage Godefroi,
Une troupe légère, en avant détachée,
Prévient de l'ennemi toute embûche cachée,
Court à la découverte, et trace le chemin :
Par-tout des travailleurs l'infatigable main
Fouille le sol vaincu : les roches s'applanissent,
Dans l'épaisseur des bois les routes s'éclaircissent.
Les fossés sont comblés, les passages ouverts;
Tout est franchi, torrens, rochers, monts et déserts.
Est-il encor pour eux d'assez forts adversaires ?
Ainsi, lorsqu'entraînant les fleuves tributaires,
L'Éridan souverain, loin de ses bords domptés,
Roule plus orgueilleux sur les champs dévastés,
Il n'est contre les flots ni digue, ni défense.
Tripoli, qui renferme en son enceinte immense
Un peuple de soldats, et de riches trésors,
Eût peut-être un moment arrêté leurs efforts.
Mais son roi n'osa pas défier leur vaillance,
Et par d'humbles présens briguant leur alliance,
Prompt à subir des lois qu'il craignait de braver,
Il ouvrit ses états, afin de les sauver.

Des hauteurs de Séir, de ces monts dont la cime
Domine à l'Orient les remparts de Solyme,

Les fidèles en foule aux plaines descendus,
Au-devant des vainqueurs si long-tems attendus,
De leurs dons, de leurs vœux leur apportent l'hommage.
O quelle douce joie éclate à leur passage !
Tous veulent reconnaître, entendre ces héros;
On répète leurs noms, on bénit leurs travaux;
On veut voir et toucher leurs armes étrangères.
Pour guides désormais ils n'auront que des frères.
Bouillon met à profit ce zèle utile et cher,
Mais ne s'éloigne point des secours de la mer.
Il suit les bords; il sait qu'aux plages de Syrie,
Des navires amis, qu'a chargés l'industrie,
De Joppé, de Sidon appelés par ses soins,
Peuvent seuls de son camp prévenir les besoins.
Dans les îles des Grecs pour lui les blés jaunissent;
Des raisins de Chio pour lui les sucs mûrissent.
Des pavillons chrétiens l'Archipel est couvert,
Et pour ceux du Croissant n'a plus d'asyle ouvert.
Le Génois apportant des armes et des tentes,
Et du Vénitien les flottes opulentes,
Et celles de Sicile, échangeant leurs trésors,
Entassent sur les flots la richesse des ports,
Tout ce qui peut nourrir les soldats et la guerre;
Et laissant à leur course une libre carrière,
L'ennemi, sans troubler leur ligue et leurs efforts,
A de la Palestine abandonné les bords.

Cependant cette voix si prompte et si légère,
Du faux comme du vrai bruyante messagère,
Éclate, et va conter de climats en climats,
Godefroi vers Solyme avançant à grands pas,
Les forces des Croisés qu'elle grossit encore,
Les triomphes nombreux dont l'éclat les décore;
Redit les faits, les noms, les titres et les rangs,
Et déja de Sion menace les tyrans.
Toujours dans ses effets la terreur est extrême,
Et l'attente du mal pire que le mal même.
Les sinistres rapports, l'erreur et les vains bruits,
Courent dans les remparts, et troublent les esprits.
Au-dehors, au-dedans, l'alarme est répandue;
Aux plus vagues rumeurs l'oreille est suspendue;
Et le vieux roi, parmi ses conseillers tremblans,

Ne roule dans son cœur que des projets sanglans.
Aladin est son nom : né cruel et féroce,
L'âge avait tempéré son naturel atroce.
Mais nouveau souverain d'un Etat menacé,
Sa rage se réveille dans son cœur offensé.
A l'aspect des chrétiens, que la victoire anime,
Tout prêt à l'assiéger dans les murs de Solyme,
Il frémit, agité de soupçons inquiets;
Il craint ses ennemis, et même ses sujets.
Deux cultes opposés partageaient son empire :
Les uns pleins de la foi que le ciel même inspire,
Suivent d'un Dieu sauveur les dogmes révélés;
Les autres plus nombreux, dès l'enfance aveuglés,
Rendent à Mahomet de profanes hommages.
Lorsqu'Aladin soumit ces malheureux rivages,
Son bras appesanti sur le peuple chrétien,
L'accabla des fardeaux qu'il épargnait au sien.
Il craint ces souvenirs : de funestes pensées
Réchauffent ses fureurs que l'âge avait glacées,
Et lui rendent la soif du sang qu'il répandit.
Tel le serpent cruel que l'hiver engourdit,
Sous les feux de l'été revit, siffle et s'élance :
Tel nourri loin des bois, et dompté dès l'enfance,
Le lion que son maître offense imprudemment,
Retrouve sa colère, et son rugissement.

« Voyez-vous (disait-il) cette race infidèle?
Sur son front, dans ses yeux l'alégresse étincelle.
Notre deuil fait sa joie, et nos maux lui sont doux;
Elle rit des dangers dont nous frémissons tous.
Sans doute elle s'apprête à quelque perfidie;
Sans doute que sa main en secret enhardie,
Trame contre mes jours quelque affreux attentat,
Ou prompte à consommer la perte de l'Etat,
Elle brûle d'ouvrir nos murs et nos barrières
A nos vils ennemis qu'elle appelle ses frères.
Non, non, je préviendrai leur coupable dessein :
Le glaive auparavant déchirera leur sein.
Dans les bras maternels j'égorgerai l'enfance;
J'éteindrai dans le sang le feu de ma vengeance.
Ils auront pour bûchers leurs temples embrasés;
Et devant l'autel même où leurs vœux abusés

Offrent un culte impie et digne de ces traîtres,
Au tombeau de leur Dieu j'immolerai leurs prêtres. »
Tel rugissait ce monstre au fond de son palais.
S'il n'exécute pas ses barbares projets,
Ce n'est pas sa pitié qui sauve l'innocence;
Non; sa lâcheté seule enchaîne sa vengeance.
Les maîtres des tyrans, la peur et l'intérêt,
Dictèrent la menace, et révoquent l'arrêt.
Aladin n'ose pas, par ce coup exécrable,
Rendre à jamais pour lui la victoire implacable.
Malgré lui de sa rage il réprime l'excès,
Mais pour en faire ailleurs retomber les effets.
Par-tout où l'ennemi peut trouver un passage,
Il fait porter soudain la flamme et le ravage.
Toute sa prévoyance est de la cruauté :
Dans la destruction il met sa sûreté,
Et couvre son pays de ruines fumantes.
Il détruit des guérets les promesses naissantes,
Les travaux, la culture, espoir d'un peuple entier,
Brûle du laboureur le chaume hospitalier,
Et de poisons mortels infecte les eaux pures.
Il veille sur Solyme où d'énormes structures
Doivent des assaillans déconcerter l'effort.
Forte de trois côtés, mais faible vers le Nord,
C'est par-là qu'aux assauts la ville était ouverte :
Par un nouveau rempart cette enceinte est couverte.
Par ses ordres pressans en foule est rassemblé
L'étranger mercenaire aux citoyens mêlé,
Et dans l'ombre caché, le tyran ne confie
Qu'à des murs, à des tours sa fortune et sa vie ».

FIN DU PREMIER CHANT.

NOTES

SUR LE PREMIER CHANT.

Page 148, *vers* 20.

Ses ailes dont le vol insensible et rapide,
En divisant des airs la carrière fluide,
Fend les vents et la nue, et traverse les mers.

. . . Quæ sublimem alis sive æquora suprà,
Seu terram, rapido pariter cum flamine portant. VIRG.

Page 149, *vers* 16.

Va, dans la volonté de l'Arbitre suprême,
Sa volonté s'enflamme, et l'enlève à lui-même.

Le poëte italien ajoute ici, *comme l'étincelle dans la flamme, come favilla in fiammâ.* Ce rapport m'a paru forcé et même faux : l'étincelle ne s'embrase point dans la flamme; elle en vient et s'y consume, ou se perd dans l'air. De plus, cette petite similitude n'ajoute rien à la pensée.

Page 153, *vers* 3.

Vénus des champs heureux qu'embrassent de leurs eaux
Quatre fleuves unis par de nombreux canaux.

L'Isle de France arrosée par la Seine, la Marne.

Page 154, *vers* 34.

Il prolonge, insensé!
Le funeste regard dont son cœur est blessé.

Il y a ici deux vers que sûrement personne ne regrettera.

O maraviglia! amor ch' appena è nato,
Giá grande vola e trionfa armato.

« O merveille ! l'amour à peine né, vole déja grand, et » triomphe d'un guerrier. »

C'est ce malheureux esprit des sonnets italiens, insupportable dans le style sérieux, et ridicule dans l'épopée, qui donnait de l'humeur à Boileau, et non sans raison.

Mais il ne fallait pas oublier que les beautés prédominent par-tout ; et par exemple ici l'on peut observer que dans ce chant de plus de sept cents vers, où la diction d'ailleurs est assez souvent faible, ce *concetto* est du moins le seul que l'on rencontre.

Page 155, avant-dernier vers.

« Nobles Aventuriers !

On dirait aujourd'hui les volontaires, mot qui par lui-même n'est pas assez noble pour notre poësie, mais qu'elle pourrait aisément relever par l'accompagnement. J'ai préféré le mot de l'original, Aventuriers (*Aventurieri*), bien plus difficile à ennoblir, et qu'il a fallu faire attendre pendant quatre vers qui en donnent une haute idée, et disposent l'imagination et l'oreille à le recevoir ; car aujourd'hui le mot d'*Aventurier* est une injure, tant les mots changent quelquefois de valeur avec le temps ! Mais c'est que le temps change aussi les choses : depuis que tous les genres de mérite sont classés dans l'ordre social, hors de cet ordre il n'y a rien de grand, ce qui n'était pas si général avant que les grandeurs souveraines fussent assez affermies et assez étendues pour se subordonner toutes les autres.

Je me suis cru obligé de conserver ce mot d'*Aventuriers* dans l'acception qu'il avait alors, par respect pour ce qu'il y a de plus essentiel dans l'épopée, la fidélité des couleurs locales qui doivent toujours vous reporter à l'époque de l'action ; or alors un brave guerrier, quel qu'il fût, devenait un illustre *Aventurier*, si ses exploits le faisaient rechercher et redouter. D'ailleurs cette troupe des *Aventuriers* est d'une heureuse invention dans le poëme ; c'est l'élite de l'armée, et la valeur, qui alors consistait en grande partie dans la force du corps, faisait marcher de pair dans cette troupe les simples particuliers avec les fils de souverain. Rien n'est plus conforme aux mœurs du XIIe siècle et de la chevalerie. Le seul nom de Tancrède rappelle ici la fortune extraordinaire qu'avaient faite trois gentilshommes de ce nom qui se firent une très-belle souveraineté de ce qui fait aujourd'hui une partie du royaume de Naples. C'est d'eux que descendait le Tancrède du Tasse, qui par conséquent était alors un prince ; aussi a-t-il sous ses ordres un corps considérable, composé de Cam-

paniens et de Toscans. On verra dans la suite quel parti le poëte a tiré de cette troupe des *Aventuriers*, qui n'ont aucun commandement dans l'armée, mais qui sont à la tête de toutes les attaques, et déterminent tous les succès.

Page 156, *vers* 22.

6 Vos noms ne seront point perdus dans les ténèbres.
Nec tu carminibus nostris indictus abibis. VIRG.

Ibïd., *vers* 30.

7 Mais où m'entraînez-vous, haletant dans ma course?
Quò fessum rapitis, Fabii! VIRG.

Page 157, *vers* 6.

8 Armé, c'est le dieu Mars; désarmé, c'est l'Amour.

Ce vers remarquable par son heureuse précision, qui en rend deux de l'italien, est de Voltaire, et je n'ai pas cru qu'il fût même permis d'essayer une autre version. Voltaire a mis ce vers dans l'opéra de *Samson*, et il pouvait être mieux placé; car il s'en faut de beaucoup qu'il convienne à Samson comme à Renaud. Jamais on ne se représentera Samson sous les traits de l'Amour; mais le vers est parfaitement tourné, quoique les connaisseurs, ceux qui sont dans le secret de la poësie, sachent très-bien que ce ne sont pas là les vers les plus difficiles à faire.

Il n'y a dans ce beau portrait de la jeunesse de Renaud qu'un trait que je n'ai pas cru pouvoir mettre en usage de manière à le faire valoir. : « A peine dans la saison des » fleurs, déja il fait paraître des fruits. » Cette opposition *des fleurs et des fruits* était déja vieille au temps du Tasse : aujourd'hui elle est presque triviale. De plus, *les fruits* ne vont pas à une peinture de ce genre.

Page 161, *vers* 28.

9 Du faux comme du vrai bruyante messagère.
Tam ficti pravique tenax quàm nuncia veri. VIRG.

Voltaire a traduit dans la Henriade :

Du vrai comme du faux la prompte messagère.

En traduisant le Tasse qui a pris aussi ce vers à Virgile,

j'ai nécessairement retrouvé celui de Voltaire, qui en est la traduction fidèle et facile, et n'y ai fait d'autre changement que celui de l'épithète. Il y en a une meilleure version, mais dont le mérite tient exclusivement au rhythme lyrique, celle de Rousseau :

Et messagère indifférente
Des vérités et de l'erreur.

Messagère indifférente est excellent, et rend supérieurement l'idée du *tam quàm* de Virgile, mais ne pouvait entrer en aucune manière dans un vers alexandrin, parce que le mot *messagère* est le seul propre, et ne peut être suppléé : *trompette, courrière*, etc. ne vaudraient rien. On ne peut pas dire *la courrière du vrai*, ni *du faux*, et *trompette indifférente* serait ridicule. C'est ainsi que chaque mesure de vers, chaque genre de poësie a des beautés propres, que le talent sait trouver, et que le goût défend de déplacer.

Page 163, *dernier vers.*

1° La marche de ce chant est très-régulière, et conforme en tout aux principes. Les premiers personnages y sont heureusement annoncés, et celui de Godefroi est déja mis en action par Dieu même, ce qui en caractérise l'importance et la supériorité. Comme le sujet est une entreprise religieuse, il convenait que le héros de l'ouvrage le fût de la religion. Son élévation est du choix de Dieu même, et sa piété l'en rend digne, sans ôter rien aux qualités d'un guerrier, qui lui concilient les suffrages des plus fameux de ces Croisés, ce qui est fait pour donner de lui la plus haute idée.

Il y a de l'adresse à montrer d'abord les divers caractères sous le regard de celui qui voit tout, à y revenir une seconde fois au milieu des détails du dénombrement de l'armée, pour en diversifier la couleur généralement descriptive. C'est là que des récits rapidement épisodiques, tels que ceux des amours de Tancrède, de l'union d'Odoart et de Gildippe, des premières années de Renaud, sont des modèles de disposition et d'exécution : la mesure en est parfaite. Ce court exposé de la première rencontre de Tancrède et de Clorinde a déja de l'intérêt, et déja aussi l'héroïsme particulier de Renaud, qui est celui d'une valeur

bouillante et d'une fierté impétueuse, comme dans Achille, attire l'attention sur lui, sans que ces deux morceaux, quoique placés au milieu d'une revue générale de l'armée, soient de nature à détourner trop l'attention de l'objet principal.

Le dénombrement en lui-même est ce qu'il doit être, suffisamment varié pour le fond; il ne laissait à desirer qu'un peu plus d'expression poëtique, ce que j'ai tâché de suppléer dans la version : il est d'ailleurs dans le goût antique; c'est un des endroits où l'on s'apperçoit que le Tasse avait les yeux sur l'Iliade et l'Énéïde.

Le discours de Godefroi est d'une éloquence convenable, toujours inspirée par l'esprit religieux, et faite pour répandre de l'intérêt sur sa cause et sur lui. Au contraire, les fureurs d'Aladin, et les mesures atroces qu'il médite, jettent de l'odieux sur le parti musulman; et c'était une précaution importante, que le Tasse n'a jamais oubliée dans tout le cours de son poëme, où il fallait que l'intérêt se portât sur les agresseurs, ce qui n'est pas dans l'ordre commun. Cet art a manqué à Virgile, qui dans des circonstances à-peu-près semblables, puisqu'Énée aussi est agresseur, a laissé dériver l'intérêt sur le jeune Turnus : c'est une des fautes de son plan, et ce n'est pas la moindre.

La poësie de style brille particulièrement dans le portrait de Gabriel, dans la marche et l'approvisionnement de l'armée chrétienne, dans les ravages d'Aladin autour de Jérusalem, etc. Le premier morceau sur-tout est d'un coloris neuf : c'est une peinture dont il n'existait point de modèle dans la poësie ancienne, et qui fait honneur à la belle imagination du Tasse. Ce n'est pas qu'à la fin de son tableau, il n'ait profité du vol de Mercure dans l'Énéïde; mais aucun poëte de l'antiquité n'a peint un ange, et c'est un ange qu'il fallait peindre : le poëte y a réussi.

FIN DES NOTES DU PREMIER CHANT.

CHANT SECOND.

ARGUMENT.

Conjurations magiques d'Ismen sur une image de la Vierge, qu'Aladin, par le conseil du magicien, a fait transporter d'un temple chrétien dans une mosquée. La sainte image est enlevée pendant la nuit, et le Soudan, pour s'en venger, ordonne le massacre de tous les chrétiens. La jeune Sophronie se dévoue pour les sauver, et s'accuse de l'enlèvement de l'image. Olinde, son amant, lui en dispute la gloire, et tous deux sont condamnés au feu. Clorinde obtient leur grace pour prix de ses services qu'elle vient offrir au sultan, et l'hymen unit Olinde et Sophronie. Ambassade du roi d'Égypte vers Godefroi. Harangue d'Alète, l'un des députés. Réponse de Godefroi. Le compagnon d'Alète, le Circassien Argant, déclare la guerre, et passe aussitôt à Jérusalem au service d'Aladin.

Tandis que le Soudan voit l'orage approcher,
Seul, et dans le secret, Ismen vient le chercher,
Ismen, dont tant de fois la magique puissance,
De l'Érèbe effrayé força l'obéissance,
Dont la voix fait trembler le trône des enfers,
Donne aux démons soumis des ordres ou des fers,
Entr'ouvre les tombeaux, et par un art impie,
Rend aux morts évoqués la parole et la vie.
De la foi des chrétiens déserteur abhorré,
Il se souvient encor de ce culte sacré,
Mais pour le profaner; et des deux lois contraires,
Ses noirs enchantemens confondant les mystères,
De l'enfer et du ciel font un mélange affreux.
Des antres, confidens de son art ténébreux,
Ismen vient de quitter l'obscurité profonde,
Et tout plein des forfaits qu'il cache aux yeux du monde,
Conseiller d'un tyran, et plus méchant que lui,
A son maître en ces mots il offre son appui.

« Il approche, seigneur, ce conquérant terrible ;
Mais ne redoutons rien : il n'est rien d'invincible.
Qu'à remplir son devoir chacun soit décidé :
De la terre et du ciel le brave est secondé.
Comme roi, comme chef, tes soins et ta prudence,
Ont fait tous les apprêts d'une juste défense ;
Et si nous suivons tous un exemple si beau,
Cette terre aux chrétiens n'ouvrira qu'un tombeau.
Je puis aussi, je puis, si tu daignes m'en croire,
Aider à tes travaux, en partager la gloire.
J'offre, pour te servir dans tes dangers pressans,
Tout ce que m'ont appris et mon art et mes ans.
De mes enchantemens le ministre fidèle,
L'enfer sera forcé de prendre ta querelle.
Fais le premier essai de mon art souverain.
Dans un temple du Christ, un autel souterrain
Présente sous un voile un objet qu'on vénère,
Celle qu'ils ont nommée, et leur reine et leur mère,
Qu'ils appellent encore, en leur crédulité,
La mère de leur Dieu mort et ressuscité.
Devant l'image sainte, et d'encens parfumée,
Veille une lampe d'or, nuit et jour allumée,
Et d'un peuple dévot les présens assidus,
Sont autour de l'autel en ordre suspendus.
Que par toi cette image à son temple arrachée,
Dans celui du prophète aujourd'hui soit cachée ;
Et j'y vais attacher un charme si puissant,
Que désormais liée aux destins du Croissant,
Tant que tu garderas cette image ravie,
Elle doit assurer ton empire et ta vie. »

Il dit et persuade : Aladin forcené
Vole, et malgré les cris du prêtre consterné,
D'une profane main saisit l'auguste image,
L'emporte en sa Mosquée, où d'un impur hommage
Dieu détourne sans cesse un regard plein d'horreur.
C'est là, c'est dans l'asyle où triomphe l'erreur,
Qu'Ismen, croyant en vain commander au ciel même,
Sur le dépôt sacré murmure le blasphème.

Mais à peine le jour à la terre est rendu,
Que par-tout, d'un regard inquiet, éperdu,

On cherche en vain l'image en ce lieu solitaire,
L'image a disparu : l'Iman dépositaire
De ce coup imprévu court instruire Aladin :
Tous deux aux chrétiens seuls imputent ce larcin.
De leur zèle en effet ce coup fut-il l'ouvrage ?
Ou le Très-Haut lui-même, indigné de l'outrage,
Confondait-il ainsi la folle impiété ?
Sous le rideau du tems ce secret est resté :
Mais au pouvoir divin le fidèle aime à croire ;
Et sans chercher plus loin, la foi peut rendre gloire
Au Dieu qui déroba, par des soins protecteurs,
L'image de sa mère à ses profanateurs.

Aladin, pour trouver le vol et le coupable,
Ordonne une recherche active, inexorable.
L'asyle domestique, à chaque instant troublé,
Par l'œil inquisiteur est par-tout violé.
Le soupçon va cherchant des traces, des indices,
Invite un délateur, menace les complices :
Ismen s'épuise en vain : son art est confondu :
On interroge tout, et rien n'a répondu.
Le tyran s'abandonne aux transports de sa haine.
« Non, je n'aurai point fait une menace vaine,
Et le coupable encor ne m'est pas échappé :
Que dans la mort de tous il meure enveloppé ;
Et puisqu'on l'ose ainsi soustraire à ma justice,
Avec le criminel que l'innocent périsse.
Que dis-je l'innocent ? Dans ce peuple odieux,
Qui donc peut être encore innocent à nos yeux ?
Avons-nous un ami parmi ces infidèles ?
Si tous n'ont pas trempé dans ces trames nouvelles,
Leurs attentats passés m'ont trop justifié.
Courez ; que dans son sang ce peuple soit noyé.
Portez chez eux le fer, la flamme et le ravage,
Et vengez votre maître à force de carnage. »

L'arrêt de sa fureur est bientôt annoncé.
Tout ce peuple proscrit, d'épouvante glacé,
N'ose ni supplier, ni fuir, ni se défendre ;
Et quelle voix pour lui pourrait se faire entendre ?
Mais lorsqu'aux assassins il se croyait livré,
Il trouva son salut sans l'avoir espéré.

Au printems de ses jours, modeste et retirée,
Mais des regards du ciel en secret honorée,
Une vierge vivait dans l'humble piété;
Belle, et vouant à Dieu l'oubli de sa beauté;
Étrangère aux erreurs de la foule mondaine:
Elle a les traits d'un ange et l'ame d'une reine.
Dans un asyle obscur, loin d'un monde imposteur,
Elle fuit la louange et l'œil adorateur.
Mais elle fuit en vain, et sa retraite encore
A ses touchans attraits donne un prix qu'elle ignore.
Ah! la beauté jamais peut-elle se cacher?
Nos yeux sont-ils en vain ardens à la chercher?
Tu ne le permis pas, amour! d'une main sûre,
Tu sais ouvrir pour toi la plus chaste clôture,
Et dans l'ombre des murs fermés à tout danger,
Introduis les larcins d'un regard étranger.
Argus aux yeux voilés, il n'est rien sur la terre,
Que ton bandeau ne couvre, ou que ton feu n'éclaire:
Toi seul au jeune Olinde un jour as révélé,
Ce trésor que long-tems la retraite a célé.
Il a vu Sophronie, et l'adore en silence;
Sa bouche d'un aveu craint de risquer l'offense;
Et devant sa vertu toujours intimidé,
S'il a desiré tout, il n'a rien demandé [1].
Pour exprimer sa flamme, il n'a d'autre langage
Que des soupirs perdus, et qu'un muet hommage;
Et jusqu'à ce moment Olinde infortuné,
A caché son amour, ou l'a vu dédaigné.
Aux cris de mort, au bruit des édits sanguinaires,
Sophronie a frémi, mais du sort de ses frères;
Et le zèle héroïque, allumé dans son sein,
Conçoit de les sauver le généreux dessein.
Cette haute pensée élève son courage.
Elle hésite pourtant, et son sexe et son âge,
Des devoirs de tous deux l'étroite austérité,
Mêlent à ses projets quelque timidité.
Le courage l'emporte, il commande, il décide;
La vertu la rassure et la rend intrépide [2].
Seule, vers le palais, elle porte ses pas,
Et semble ne montrer ni cacher ses appas.
Dans son noble maintien, recueillie, assurée,
Du voile virginal elle marche entourée.

Elle n'a négligé, ni soigné ses atours :
On ignore, à la voir, si l'art et ses secours
Ont de tant de beautés relevé l'assemblage :
De la nature en elle on admire l'ouvrage.
L'innocence la pare, et le ciel l'embellit [3].
Toute entière à l'objet dont ce ciel la remplit,
Elle avance au milieu du peuple qu'elle étonne,
Du murmure flatteur qui par-tout l'environne.
Tous les yeux sont sur elle, et les siens sont baissés.
On la mène au tyran : ses regards courroucés
Auraient pu de toute autre ébranler le courage :
Elle, sans se troubler à son aspect sauvage,
« Sultan (dit-elle) un mot arrêtant ton courroux,
Va désarmer ton peuple et suspendre ses coups.
Je viens te découvrir, et mettre en ta puissance,
Le ravisseur secret que cherche ta vengeance. »

A sa voix, à ce front calme avec dignité,
Où la grace ingénue adoucit la fierté,
L'ame du vieux Soudan semble être désarmée :
De son front ténébreux la menace est calmée.
Il devenait amant, si la férocité
Pouvait sentir l'amour comme la volupté.
Mais la beauté sévère éloigne un cœur farouche :
Soit qu'en elle pourtant quelque charme le touche,
Soit surprise ou plaisir, Aladin s'attendrit.
« Déclare tout, dit-il, et d'un peuple proscrit
Je vais en ta faveur révoquer la sentence. »
— « Punis donc la coupable ; elle est en ta présence.
C'est moi que tu poursuis, qui dois subir mon sort,
Qui dérobai l'image, et viens chercher la mort. »

Artifice inspiré par la vertu suprême !
O mensonge plus beau que la vérité même !
Dans le péril commun, seule, loin de trembler,
Tout entier sur sa tête elle veut l'appeler.
Aladin quelque tems s'arrête et délibère ;
Dans son étonnement, il suspend sa colère,
Et veut savoir d'abord, quel conseil, quelle main
La guida, la servit dans ce hardi dessein.
« Je n'eus point de conseil, point de secours, dit-elle ;
J'ai craint de partager une gloire si belle.

J'ai tout médité seule, et seule j'ai tout fait. »
— « Et sur toi seule aussi doit tomber le forfait :
Seule tu porteras le poids de ma vengeance. »
— « Moi-même à cet arrêt j'ai souscrit par avance.
Tout l'honneur est à moi : la peine m'appartient. »
Le dépit du tyran s'irrite et se contient.
« Et dans quel lieu l'image est-elle renfermée ?
Réponds. » — « Elle n'est plus : le feu l'a consumée.
La mettant à l'abri de toute impiété,
J'ai cru de notre Dieu suivre la volonté.
Tu ne reverras plus cet objet vénérable,
Que la religion dut rendre inviolable.
Enfin que cherches-tu ? le vol ? le criminel ?
L'un est devant tes yeux : l'autre, graces au ciel,
Est hors de ton pouvoir : je reste ta victime.
Cessons pourtant, cessons d'appeler vol ou crime
Tout ce que justement mes mains ont entrepris :
Ce qui fut usurpé devait être repris. »

La rage du tyran est enfin déchaînée ;
Tout tremble des éclats de sa voix forcenée.
Plus d'espoir de pardon : la beauté, la candeur,
Et d'un cœur innocent la naïve grandeur ;
Rien ne peut plus sauver l'aimable Sophronie.
L'amour lui-même en vain contre la tyrannie
Voudrait de tant d'attraits lui faire un bouclier :
Le barbare Aladin va la sacrifier.
« Dans les feux d'un bûcher que la coupable expire. »
Il dit : on la saisit, on arrache, on déchire
Les chastes vêtemens qui voilaient ses appas ;
Déja le poids des fers meurtrit ses faibles bras.
Elle se tait ; son cœur ne connaît point la crainte,
Mais du trouble des sens laisse voir quelque atteinte.
Son teint garde ses lys en perdant ses couleurs,
Et n'a point de la mort les livides pâleurs.

A l'appareil, au bruit de cet affreux spectacle,
D'un dévoûment unique et qui semble un miracle,
Le peuple vers la place en foule s'est porté.
Dans les flots de ce peuple Olinde épouvanté
Court.... La victime encor ne s'est point fait connaître ;
Mais le bûcher s'élève, et c'est elle peut-être !...

Quel doute pour l'amour ! De moment en moment,
Ce doute dans son cœur devient pressentiment.
Il approche, il voit... Ciel ! il voit l'infortunée,
Au milieu des bourreaux l'innocence enchaînée,
Des barbares hâtant ces apprêts détestés.
Il pousse, presse, heurte ; il s'élance : « arrêtez,
Arrêtez : quelle erreur ! ... Elle n'est point coupable.
Comment d'un si grand coup la croyez-vous capable ?
Une fille ! ... à cet âge ! ... un sexe faible ! ... hélas !
Elle vous abusait... Non, ne la croyez pas.
Comment seule et sans aide, et de son bras débile,
A-t-elle pu charger un fardeau difficile ?
Quels moyens, quelle route a-t-on su lui marquer ?
Tout ce qu'elle eût pu faire, elle peut l'expliquer.
Qu'elle parle... Mais non, vous voyez son silence.
C'est moi, Sultan, c'est moi qui t'ai fait cette offense,
Qui conçus ce projet, et qui l'ai consommé... »
(Tant il aimait, hélas ! même sans être aimé !)
Il étonne, il émeut, on se tait : il ajoute :
« Je suis monté de nuit jusques à cette voûte,
Par où dans ta Mosquée entrent l'air et le jour,
Et de là descendu dans cet obscur séjour,
Et la force et l'adresse aidant à mon courage,
J'ai vaincu tout obstacle, et j'ai ravi l'image.
Par les mêmes chemins le ciel m'a ramené :
Que l'innocent objet par ta voix condamné
Me rende le trépas que me doit ta justice.
Qu'il cesse d'usurper mon crime et mon supplice.
Je réclame ces fers, ces feux et ce bûcher :
C'est à moi d'y périr et de l'en arracher. »

Sophronie un moment lève sur lui la vue,
Et d'une pitié tendre au fond du cœur émue :
« Que viens-tu faire, hélas ! quel aveugle transport
Peut te rendre jaloux des honneurs de ma mort ?
Crains-tu que sans appui ma fermeté se lasse,
Et ne puisse d'un roi soutenir la menace ?
Va, ce cœur saura bien suffire à mon trépas,
Sans ce triste secours qu'il ne demande pas. »
Mais elle parle en vain : il ne veut rien entendre,
S'accuse et la défend : lutte sublime et tendre,
Où la vertu, l'amour combattent pour périr,

Où le vaincu doit vivre, et le vainqueur mourir!
Le roi ne peut souffrir leur audace rivale :
Ce généreux combat l'outrage et le ravale :
Il croit qu'on l'avilit en bravant ses bourreaux.
« Il faut donc les en croire, et que tous deux égaux,
Ils obtiennent (dit-il) ce que tous deux demandent.
Que la mort soit pour eux la palme qu'ils prétendent. »

Au funeste poteau dos à dos attachés,
Privés de ces regards que leur cœur eût cherchés,
Telle est la cruauté du sort qui les rassemble,
Qu'ils ne pourront se voir en expirant ensemble.
On dresse le bûcher qui s'enflamme autour d'eux.
Olinde éclate alors en sanglots douloureux :
Il gémit : « Est-ce ainsi, trop chère Sophronie,
Est-ce ainsi qu'avec moi tu devais être unie?
O ciel! était-ce là les liens et les feux,
Que ton amant croyait réservés pour tous deux?
Ah! l'amour à mon cœur en avait promis d'autres.
Quel retour! quels destins plus cruels que les nôtres!
Le ciel a jusqu'ici séparé notre sort,
Et ne nous a rejoints, hélas! que dans la mort!
Que dis-je? heureux du moins, et trop heureux encore,
Si mourant pour toi seule, Olinde qui t'adore,
Olinde que de toi rien n'a pu détacher,
Au lieu du lit d'hymen partage ton bûcher!
Ce n'est point mon trépas, c'est le tien que je pleure.
Que j'aimerai le mien, combien ma dernière heure
Me sera douce encor, si je puis obtenir
Que l'amour, rapprochant notre dernier soupir,
Sur ta bouche mourante appelle enfin la mienne,
Et recueille mon ame en exhalant la tienne. »

Sophronie à sa plainte, à ses gémissemens,
Répond avec douceur : « Ami, de tels momens
Veulent d'autres regrets, de plus nobles pensées.
Ah! songe, il en est tems, à tes erreurs passées,
A ce prix glorieux qu'un Dieu garde pour nous :
Offre-lui tes tourmens : tu les trouveras doux.
Lève les yeux, et vois ce soleil son ouvrage :
Comme il est beau ! ce jour n'est que la faible image

De ce jour éternel qui va luire pour toi,
Et qui semble déja se découvrir à moi. »

Tout le peuple, témoin d'un entretien si tendre,
D'une juste pitié ne saurait se défendre.
Le musulman tout haut déplore leur trépas;
Le chrétien désolé pleure aussi, mais tout bas.
Le tyran est ému; jusqu'à son ame dure,
Pénètre malgré lui je ne sais quel murmure,
Un secret mouvement qui semble l'indigner,
Et que sa cruauté ne peut lui pardonner.
Il détourne les yeux, se trouble et se retire.
Au milieu des regrets que ton malheur inspire,
Toi seule, Sophronie, attendant le trépas,
Fais couler tant de pleurs, et tu n'en verses pas.

En ce terrible instant dans l'enceinte s'avance
Un guerrier (si du moins on en croit l'apparence);
Son habit étranger, ses armes, son coursier,
Attirent les regards; mais au fameux cimier,
Au casque surmonté d'un tigre qui menace,
On reconnaît Clorinde, et déja dans la place
Le nom de la guerrière a par-tout retenti.

Clorinde a méprisé d'un sexe assujetti
Les travaux délicats, la molle et vaine adresse;
L'aiguille et les fuseaux offensaient sa jeunesse,
Et les jeux, la parure, objet de ses dédains,
Lui semblaient avilir son courage et ses mains.
Un orgueil héroïque arme son front sévère;
Mais ce front est charmant, et son orgueil sait plaire;
Et quand sous des drapeaux Clorinde a combattu,
La licence des camps respecta sa vertu.
Dès ses plus jeunes ans déja sa main habile
Savait soumettre au mors un coursier indocile.
A la lutte pénible elle endurcit ses bras,
A la course légère elle assouplit ses pas,
Apprit à manier et la lance et l'épée.
De jeux hardis, sanglans, sa vaillance occupée,
Poursuit dans les forêts les tigres et les ours:
Aux combats, à la gloire, elle a voué ses jours,
Et bravant tout danger, cette amazone altière

A la chasse est un homme, un lion dans la guerre :
Des confins de la Perse, elle venait alors
De son bras aux chrétiens opposer les efforts.
Ils en ont fait souvent la rude expérience ;
On vit plus d'une fois leur sang rougir sa lance.
Clorinde, en approchant de ce théâtre affreux,
Voit d'un œil attentif ce couple malheureux,
Le désespoir de l'un, et le calme de l'autre,
Que son sexe est ici plus ferme que le nôtre.
Elle observe pourtant dans ce jeune homme en pleurs,
Que l'intérêt d'un autre attendrit ses douleurs ;
Et qu'il plaint sa compagne encor plus que lui-même ;
Que gardant le silence en ce moment suprême,
Sophronie immobile, au ciel fixant les yeux,
Semble loin de la terre, et déja dans les cieux.
Clorinde les regarde, et répand quelques larmes ;
Mais sur-tout Sophronie, et son âge et ses charmes,
Parlent plus puissamment à ce cœur généreux :
Toujours la fermeté plaît dans les malheureux.
Plus que les pleurs d'Olinde elle aime ce silence ;
Et croyant sur leur front lire leur innocence,
Interroge un vieillard : « Ces deux infortunés,
Qui sont-ils ? et pourquoi les a-t-on condamnés ?
Qu'ont-ils fait ? » Elle apprend leur étonnante histoire,
Et n'y voit de certain que ce qui fait leur gloire.
Son cœur n'a pas de peine à les justifier,
Et croit en leur faveur devoir tout employer.
Elle avance, menace, écarte et fait éteindre
Ces feux cruels, déja tout près de les atteindre,
Et parlant aux soldats avec autorité,
« Qu'aucun de vous ici n'ait la témérité,
(Dit-elle) d'achever ce barbare supplice.
Clorinde va du prince éclairer la justice.
N'en craignez nul reproche, et je prends tout sur moi. »
Son aspect et son nom font respecter sa loi.
Elle part, en laissant tous les cœurs dans l'attente.
Mais bientôt sur sa route Aladin se présente :
Instruit que dans Solyme elle venait d'entrer,
Par ses empressemens il la veut honorer.

« Seigneur, je suis Clorinde, et puis croire peut-être,
(Dit-elle) que mon nom me fait assez connaître.

Je viens défendre ici notre loi, tes états,
Et tu peux à ton gré disposer de mon bras.
Soit qu'il faille combattre au sein de ces murailles,
Où chercher l'ennemi dans le champ des batailles,
Quelque poste qu'on m'offre en ce péril commun,
Parle, je n'en redoute et n'en dédaigne aucun. »

« Quel pays, dit le roi, quelle terre ignorée,
Des regards du soleil est si loin retirée,
Que le nom de Clorinde y puisse être inconnu,
Et que de tes exploits le bruit n'y soit venu ?
Le secours de ton bras, guerriere renommée,
Rassure mon empire et vaut plus qu'une armée.
Déja ce Godefroi, que tu sauras punir,
Pour mon impatience est trop lent à venir.
Est-il emploi trop haut pour un si grand courage ?
Tu dois seule du tien déterminer l'usage.
Commande à mes soldats, et prescris leur devoir,
Leur monarque sur eux te donne son pouvoir. »

Clorinde lui rend grace : « Il est peu de justice
A vouloir que le prix précède le service,
(Reprend-elle aussitôt) ; mais ta bonté, seigneur,
Enhardit ma demande ; une seule faveur
De mon zèle pour toi me paiera par avance.
Pour deux infortunés j'implore ta clémence.
Accorde-moi leur vie à titre de présent ;
Ce couple condamné que je crois innocent,
A peut-être sans cause attiré ta colère ;
Et je ne prétends pas pénétrer ce mystère.
Mais je suis loin aussi de la commune erreur,
Qui contre ces chrétiens arme un peuple en fureur.
Je vois par notre loi cette erreur expliquée.
C'est ton Ismen qui seul profana la mosquée.
Le prophète défend, comme une impiété,
Qu'il entre aucune image en ce lieu redouté [5].
Tu le sais, et combien l'ont souillé plus encore
Ces signes étrangers que notre culte abhorre !
Quand ils ont disparu de son temple outragé,
Sans doute Mahomet s'est lui-même vengé.
Mais qu'Ismen à son gré s'exerce à de vains charmes,
A ces enchantemens qui pour lui sont des armes ;

M..

Nous, regardons toujours comme un appui meilleur
Les armes des guerriers, le fer et la valeur. »
Le roi, quoique son ame implacable, inhumaine,
Ne puisse à pardonner se résoudre sans peine,
Craint pourtant qu'un refus ne le prive aujourd'hui
D'un si puissant soutien qui vient s'offrir à lui.
Jaloux de s'attacher cette illustre étrangère,
Il cède à ses raisons, et plus à sa prière.
« Qu'ils te doivent (dit-il) leurs jours, leur liberté :
Un tel intercesseur serait-il rebuté?
Qu'ils vivent : Aladin qui te les abandonne,
Innocens, les absout, coupables, te les donne. »

Tous deux furent ainsi délivrés de la mort.
Heureux danger! d'Olinde il a changé le sort.
Sophronie à ses vœux cesse d'être inflexible;
Elle était généreuse; elle devient sensible.
Il mourait pour la suivre, il vivra pour l'aimer;
Et du bûcher fatal qui dût les consumer,
L'Amour les appelant aux autels d'hyménée,
Y conduit la vertu, par ses mains couronnée.
Mais toujours des tyrans elle blesse les yeux;
Ils craignent son pouvoir; Aladin soupçonneux
Bannit de ses États ce couple qu'on admire.
Il enchaîne, ou relègue aux confins de l'Empire,
De ses sujets chrétiens ceux qu'il peut redouter.
Le mérite en ses murs n'a plus droit d'habiter;
Et pour mieux s'assurer contre ceux qu'il outrage,
Leurs femmes, leurs enfans sont gardés en ôtage.
Il faut s'en séparer : quels adieux! quels momens!
Combien de pleurs mêlés à leurs embrassemens!
Les uns vont aux déserts errer dans les alarmes;
Hardis dans le malheur, d'autres prennent les armes,
Sous les drapeaux chrétiens sont en foule accourus,
Au moment où l'armée entrait dans Emmaüs.
La distance est d'un jour, d'Emmaüs à Solyme.
Godefroi, quelque ardeur dont le soldat s'anime,
Voit loin de son midi le soleil descendu :
Il s'arrête, et le camp par son ordre est tendu.
Déja la nuit approche, alors que près des tentes,
Deux étrangers, chargés du luxe de leurs mantes,
Ceints d'un riche turban, et traînant après eux

De pages, d'écuyers un cortège pompeux,
Au général chrétien demandent audience.
D'un message de paix tout porte l'apparence.
Du monarque d'Egypte ils sont ambassadeurs.

Alète, l'un des deux, est né loin des grandeurs.
Le talent de flatter le tira de sa fange.
Habile à feindre, il sait, par un adroit mélange,
Plaire à-la-fois au maître, et nuire au courtisan.
De mensonge et d'intrigue invisible artisan,
Cachant sous un air doux son perfide génie,
Il semble encor louer alors qu'il calomnie.
Son éloquence enfin, et sa dextérité,
Jusqu'aux premiers emplois par degrés l'ont porté.
L'autre, le fier Argant, soldat de Circassie,
Par sa seule bravoure est connu dans l'Asie.
Aux milices d'Égypte il porta ses lauriers;
Satrape de l'Empire, il commande aux guerriers.
Argant dans les combats est terrible, indomptable;
Il ose et brave tout; mais farouche, intraitable,
Du ciel et des humains superbe contempteur,
Foulant aux pieds les lois, le devoir et l'honneur,
Cet effréné soldat ne connaît sur la terre
De loi que son épée, et de droit que la guerre.

Tous deux sont introduits, et d'un œil curieux,
Semblent d'abord chercher ce Godefroi fameux.
Sans appareil, sans faste et sur un humble siège,
Les chefs, les chevaliers forment tout son cortège.
De sa propre grandeur il est environné.
Le dédaigneux Argant s'est à peine incliné.
Alète, prodiguant un politique hommage,
Lui rend tous les honneurs commandés par l'usage.
La main sur sa poitrine, et sans lever les yeux,
Il courbe devant lui son front respectueux.
La persuasion flatteuse, insinuante,
Coule comme le miel de sa bouche éloquente.
Son langage, celui des peuples Syriens,
N'était plus dès long-tems étrangers aux chrétiens.

« Chef de tant de héros, qui dans ce rang insigne,
Sait honorer un choix dont toi seul parus digne,

Le bruit de ton grand nom ne se renferme pas
Dans les vastes pays qu'a subjugués ton bras.
De la puissante Égypte il a franchi les rives ;
Il tient les nations à tes pas attentives.
Jusqu'à mon maître enfin tes exploits sont portés :
Sa bouche avec plaisir souvent les a contés.
Le premier il les range au nombre des merveilles,
Et la gloire jamais n'offensa ses oreilles.
La valeur qui fait naître ou l'envie ou l'effroi,
Il l'admire par-tout, et la chérit dans toi.
Oui, quoique séparés de culte et de croyance,
Il veut que l'amitié forme votre alliance,
Que l'accord entre vous par l'honneur soit tracé.
Mais aujourd'hui qu'enfin vers Solyme avancé,
D'un roi son allié tu menaces l'Empire ;
Il croit de ses desseins devoir ici t'instruire.
Il souhaite, seigneur, que bornant tes projets,
Et content des États acquis par tes succès,
Tes armes désormais respectent les contrées,
De l'appui de son sceptre à tes yeux honorées ;
Et lui-même à ce prix, devenu ton soutien,
Te promet son pouvoir pour affermir le tien.
Des Turcs et des Persans, qui cherchent la vengeance,
Cette seule union détruira l'espérance.
A ce prix, il consent lui-même à cimenter
Un pouvoir que sans doute il peut inquiéter.
C'est ce qu'il a voulu te faire ici connaître,
Pour prévenir les maux qu'un refus ferait naître. »

« Tes triomphes, seigneur, rapides et nombreux,
Seront l'étonnement de nos derniers neveux.
Que te faut-il de plus ? Tu peux par la victoire
Conquérir plus d'États, mais non pas plus de gloire.
La tienne est à son comble : il la faut dérober
Aux hasards d'une guerre où tu peux succomber.
Ces revers sont communs : quel guerrier les ignore ?
Vainqueur, que gagnes-tu ? quelque province encore,
Faible surcroît, sans doute, à ce point de grandeur ;
Mais vaincu, tu perds tout, et jusques à l'honneur.
Peut-être qu'en secret jaloux de ta fortune,
Des ennemis cachés, que son lustre importune,
Te feront préférer des conseils hasardeux,

Rejeter un bien sûr pour un espoir douteux,
Fuir la paix en un mot, comme on doit fuir la guerre :
L'ambition sur-tout, perfide conseillère,
L'orgueil de dominer, et la soif d'acquérir,
Fièvre qui nous dévore et qu'on aime à nourrir,
L'espoir de toujours vaincre, erreur toujours si chère,
Piège où tombe aisément une ame ardente et fière,
Pour te persuader pourront bien plus que moi,
Te montreront la route, ouverte devant toi,
Qu'il n'est rien de si grand que ta valeur n'achève,
Et qu'il ne faut poser le redoutable glaive,
Qu'alors que l'Orient au joug assujetti,
Verra de Mahomet l'Empire anéanti.
Belles illusions! séduisantes amorces!
Consulte la raison, et mesure tes forces.
Si le Turc irrité, si de l'État Persan
Les peuples réunis sous le fils de Cassan [6],
Renouvellent la guerre à peine suspendue,
Si de l'Égypte au loin la puissance étendue,
Respectée au-dedans, formidable au-dehors,
Prodigue contre toi ses soldats, ses trésors,
Où sera ta défense? Où sera ta ressource?
Crois-tu seul arrêter ce torrent dans sa course?
Ou bien espères-tu les secours d'Alexis,
Sur la foi des traités qu'il a cent fois trahis?
Qui connaît mieux que toi le Grec avare et traître?
Par un seul trait du moins tu devrais le connaître.
(Car je n'en veux point d'autre, et je ne parle pas
Des pièges que sans cesse il sema sur tes pas.)
Le Grec de ses États t'a fermé le passage :
Est-ce lui qui pour toi viendra braver l'orage?
Ce qu'on accorde à tous, il te l'a refusé.
Mais non : jusques ici du sort favorisé,
Godefroi jusqu'au bout compte sur son armée :
Vois qu'elle est par la guerre à demi consumée,
Que de tes ennemis le nombre est augmenté.
Si le ressentiment et la nécessité,
Si le salut commun contre toi les rassemble,
Vaincus séparément, le seront-ils ensemble?
Eh! bien, ils le seront, je le veux; je consens
Que les Égyptiens, les Turcs et les Persans,
Que vingt peuples en vain conjurent ta ruine :

Tu vaincras tout : eh ! bien, vaincras-tu la famine?
Regarde autour de toi ce pays dévasté,
Tout ce qu'il put produire à Solyme emporté,
La famine insultant à l'audace trompée :
Contre cet ennemi tireras-tu l'épée ?
Ta flotte te rassure ! . . . Et dans tes grands desseins,
Au caprice des vents tu soumets tes destins !
Tu crois qu'à tes besoins la mer sera fidèle,
Et qu'aux vœux des humains cet élément rebelle,
Pour toi sera docile et recevra des fers,
Et peut-être qu'aussi tu commandes aux mers !
L'Égypte cependant à tes flottes chrétiennes,
Dès qu'elle le voudra, peut opposer les siennes,
Peut tenir le rivage à tes convois fermé,
Et ce secours détruit, ton camp est affamé ;
Ou bien si de ce camp la victoire s'exile,
Tu rends de tes vaisseaux l'armement inutile ;
Et la terre et la mer, tout menace, et tu dois
Sur les deux élémens triompher à-la-fois.
Voilà dans quel détroit la fortune s'enferme.
La carrière où tu cours, si l'on n'y met un terme,
A conduit trop souvent à des regrets amers,
Et par de grands succès mène à de grands revers.
Pardonne : si malgré les raisons que j'expose,
Tu rejettes la paix que mon maître propose,
Pardonne à cette voix qui ne sait point flatter ;
Mais parmi les vertus qu'en toi j'ai dû vanter,
Je croirai que ce ciel dont la main les dispense,
N'a pas à ton courage égalé ta prudence.
Puisse-t-il t'inspirer de plus doux sentimens !
Puisse l'Asie, après ces longs déchiremens,
Reposer dans la paix, en célébrer les fêtes,
Et toi-même goûter le fruit de tes conquêtes !
Et vous dont la vaillance en partagea l'honneur,
Nobles guerriers, gardez qu'un appât suborneur,
Que du sort envers vous la longue complaisance
Ne vous fasse oublier toute son inconstance.
Aux nochers échappés des périls de la mer,
L'asyle heureux du port n'en devient que plus cher.
Vous, quand le même abri vous dérobe aux naufrages,
Ne l'abandonnez pas pour chercher les orages. »

Ce discours que son art apprêta vainement,
N'excite autour de lui qu'un sourd frémissement.
De Bouillon et des chefs l'ame en est offensée.
Trois fois dans leurs regards il cherche leur pensée,
Et trois fois leur maintien, et sombre et dédaigneux,
N'exprime que l'horreur d'un traité si honteux.
Bouillon lève un œil fier, reporté sur Alète :
« Du Soudan qui t'envoie honorable interprète,
Tu sais de ton emploi dignement t'acquitter,
Avec un art égal menacer et flatter.
C'est d'un ambassadeur remplir le ministère;
Mais n'attends d'un guerrier que la franchise austère.
Si ton roi sait en nous estimer la valeur,
En lui ce sentiment est celui de l'honneur.
Nous en savons le prix, nous y sommes sensibles.
Quant à ces armemens, à ces ligues terribles,
Dont tu crois faire ici redouter les effets,
Apprends à nous connaître, et conçois nos projets.
Tout ce que des chrétiens a tenté la vaillance,
Tout ce qu'a surmonté leur force et leur constance,
N'eut pour but que ces murs, promis à leurs travaux,
Dont tu veux détourner leurs pas et leurs drapeaux.
Ils venaient délivrer ces murailles sacrées
Par un joug odieux long-tems déshonorées,
De leurs frères captifs terminer les malheurs,
Et du ciel à ce prix mériter les faveurs.
Juge avec quel transport un chrétien sacrifie
A ce grand intérêt son repos et sa vie,
Et même cet honneur passager et mortel,
Qu'efface en nous l'espoir d'un triomphe éternel.
L'avide ambition et l'abjecte avarice
N'ont point mis dans nos cœurs leur rage usurpatrice.
Que le souverain maître et du ciel et des cœurs
Étouffe en notre sein ces profanes ardeurs,
Si de les ressentir nous devenions capables :
Si l'un de nous suivait ces mouvemens coupables,
Que ce Dieu, de tout bien le principe et l'auteur,
Arrache de son ame un levain corrupteur.
Lui seul fut notre guide, et seul riche en miracles,
Il a de notre route écarté les obstacles.
Sa main peut à son gré courber l'orgueil des monts,
Ou combler ou fermer les abymes profonds,

Tempérer des étés les chaleurs ennemies,
Fondre des durs hivers les glaces affermies,
Amollir les rochers, dessécher les torrens,
Calmer l'onde irritée, ou déchaîner les vents.
Les nombreux bataillons devant lui disparaissent;
Les murs sont ébranlés, et les remparts s'abaissent.
Son nom est notre force, et son bras notre appui.
Nous marchons à sa voix, nous n'espérons qu'en lui,
Et non dans les secours d'Europe ou de Byzance,
Dans ces flottes vers nous apportant l'abondance,
Dans ces glaives enfin, cinq ans victorieux,
Ces armes des humains, impuissantes comme eux,
Celles de notre Dieu sont en effet les nôtres:
Tant qu'il sera pour nous, nous n'en craignons point d'autres.
Mais quand même éloigné par nos égaremens,
Ou bien pour accomplir ses secrets jugemens,
Il cesserait enfin de nous être propice,
Quand il retirerait cette main protectrice,
Qui de nous se plaindrait, en démentant son vœu,
De trouver son tombeau près du tombeau d'un Dieu?
Tous en prenant la croix, tous ont promis leur vie:
A quel autre destin porteraient-ils envie?
Ils mourront, s'il le faut, mais vengés, et leur bras
Saura faire au vainqueur expier leur trépas.
Cesse donc de penser qu'un orgueil téméraire,
En haine de la paix nous fait chercher la guerre.
Godefroi de ton maître acceptant l'amitié,
Avec plaisir en lui peut voir un allié.
Mais se croit-il aussi roi de cette contrée?
De quel droit prétend-il m'en défendre l'entrée?
Non; qu'il gouverne en paix ses tranquilles États,
Sans nous dicter des lois dont nous ne voulons pas.

Ces mots au cœur d'Argant soudain portent la rage;
Elle enflamme son front, ses yeux et son visage;
Ses lèvres ont pâli, tout son corps a tremblé.
Il s'avance, et d'un ton par la fureur troublé:
« Tu refuses la paix (dit-il), tu veux la guerre,
Tu la veux, tu l'auras, j'en jure, et sur la terre
Les sujets de discorde ont-ils manqué jamais?
Va, c'est montrer assez ton horreur pour la paix. »
Il dit, et courbe en pli l'un des pans de sa mante,

Le referme, à Bouillon fièrement le présente ;
Et d'un air, d'un accent encor plus forcenés :
« Toi dont rien n'a vaincu les mépris obstinés,
Puisque les grands périls sont en droit de te plaire,
Tiens, ici je t'apporte, ou la paix, ou la guerre ;
Choisis l'une des deux, mais choisis à l'instant. »
A ce ton de menace, à ce geste insultant,
Sans même de Bouillon attendre la réponse,
Le conseil indigné d'un même cri prononce,
« Guerre. » A peine dans l'air la parole a volé,
Tombe des mains d'Argant le manteau déroulé.
« Je la déclare donc, cette guerre cruelle,
Je la déclare à tous, et pour vous tous mortelle. »
On eût dit qu'en effet déchaînés par sa main,
La guerre, et les fléaux, son cortège inhumain,
Venaient de s'élancer de la robe fatale ;
Que dans ses yeux brûlait une torche infernale.
On eût dit comme au tems des superstitions,
Que ces monstres sacrés, effroi des nations,
La Haine, la Fureur, la noire Tisiphone,
Secouaient à grand bruit les portes de Bellone.
Tel sans doute parut ce superbe mortel,
Qui voulut autrefois, en élevant Babel ;
De ses tours au Très-Haut opposer l'insolence,
Et monter jusqu'aux cieux pour braver leur puissance.

« Va donc, (poursuit Bouillon) retourne vers ton roi.
La guerre est déclarée : il suffit : Godefroi
L'accepte, et sous les yeux de l'arbitre suprême,
S'il l'a reçut sans crainte, il la fera de même.
Que ton roi vienne, ou bien, s'il tarde à s'approcher,
Sur les bords de son Nil nous irons le chercher. »

Il reprend aussitôt un maintien moins sévère.
Des honneurs, des présens, dus à leur caractère,
Lui-même à leur départ s'acquitte envers tous deux.
Il choisit pour Alète un casque précieux,
Dépouille d'un Soudan, au pillage échappée.
Mais au Circassien il présente une épée,
Chef-d'œuvre où la richesse est au-dessous de l'art.
Le fier Argant sourit, jette à peine un regard

Sur l'or, les diamans qui parent la poignée,
Et la trempe du fer est seule examinée.
« Tu verras de tes dons si je sais me servir, »
Dit-il, et dans l'instant se dispose à partir :
Alète apprend de lui le dessein qui l'anime :
« Demain avec le jour je serai dans Solyme.
Toi, ne perds point de tems, et rends à notre roi
Les refus des chrétiens, et ceux de Godefroi.
Ici dès ce moment finit mon ministère,
Et je suis dans Solyme appelé par la guerre. »

Ainsi d'ambassadeur il devient ennemi.
Sans même entendre Alète, un collègue, un ami,
Et sans s'inquiéter qu'une telle entreprise
Des lois des nations s'écarte ou s'autorise,
Impatient, il court : son escorte le suit,
A la pâle clarté des astres de la nuit,
Cependant qu'à la cour pressé de reparaître,
Alète hâte aussi son retour vers son maître.

L'univers reposait dans le sein de la nuit [8] :
Les airs sans mouvement, et les forêts sans bruit.
Et les mers dans le calme, et la terre en silence,
Ressentaient de la nuit la tranquille présence.
L'homme et les animaux, lassés du soin du jour,
Ceux que des bois touffus recèle le séjour,
Ceux qu'enferment des lacs les paisibles retraites,
Les oiseaux assoupis sur les branches muettes,
Tous livrés aux douceurs de l'ombre et du repos,
Goûtaient dans le sommeil l'heureux oubli des maux.
Mais le camp des chrétiens veillait seul dans l'attente.
Bouillon, ses chevaliers, ses soldats sous la tente,
Ne pouvaient se livrer à ce repos heureux,
Impatiens du jour que devancent leurs vœux,
Du jour dont les clartés, en commençant à luire,
Aux remparts de Sion vont enfin les conduire,
Et leur montrer le terme où leur cœur est porté.
Sans cesse l'œil ouvert, et l'esprit agité,
Ils regardent si l'aube, effaçant les étoiles,
Vient chasser la nuit sombre, et perce enfin ses voiles [9].

FIN DU SECOND CHANT.

NOTES

SUR LE SECOND CHANT.

Page 172, *vers* 24.

[1] S'il a desiré tout, il n'a rien demandé.

Le vers original est célèbre parmi les amateurs, sur-tout par sa concision qui renferme trois idées :

« *Brama assai, poco spera, nulla chiede.* »

« Il desire beaucoup, espère peu, ne demande rien. »

Voltaire et Bernard l'ont imité, chacun dans un genre différent : l'un, dans un poëme qui admettait le ton familier, a dit :

Ce jeune homme de bien
Voulait beaucoup, et ne demandait rien.

L'autre dans son *Art d'aimer* qui comportait un style plus soutenu, mais non pas épique, s'est attaché à rivaliser de concision, en changeant un peu les idées :

Espère tout, prétend peu, n'ose rien.

Quand même un autre ne se serait pas déja emparé de ce mérite de la concision, j'avoue que bien loin de le chercher ici, j'aurais cru dans tous les cas devoir l'éviter. C'est un des endroits où le Tasse, ce me semble, a dérogé non-seulement à la dignité, mais au sérieux du poëme épique. Ce n'est pas un *concetto*, il est vrai, et ce vers placé ailleurs sera toujours en lui-même un joli vers : il figurerait très-bien dans le *Pastor fido* ou dans l'*Adone*. Mais c'est parce qu'il n'est que jòli, qu'il n'est nullement épique ; et le fond de ces idées dont la petitesse devient plus sensible par le cliquetis des trois antithèses rapprochées, *beaucoup, peu et rien*, est non-seulement au dessous de l'épopée, mais contraire à la nature de cet épisode même, qui est grave, religieux, et d'un intérêt pathétique. Ce vers est donc une dissonnance, que peut-être peuvent

pardonner des oreilles italiennes, moins sévères en poésie qu'en musique; mais pour les connaisseurs de toutes les nations et de tous les temps, j'ai cru devoir, en gardant l'idée principale, réduire le vers au ton d'une simplicité intéressante, analogue à celle qui règne et doit régner dans tout l'épisode.

Page 172, *vers* 38.

[2] Sa vertu la rassure, et la rend intrépide.

Le fond de cette idée, telle qu'elle est ici rendue, est très-vrai : rien ne donne plus de courage à une femme que le sentiment de son honnêteté; et c'était là aussi tout ce que le poëte devait exprimer. Mais le Tasse a gâté cet endroit par les jeux de mots de ces deux vers :

« *Vince fortezza, anzi s'accorda, e face*
» *Se vergognosa e la vergogna audace.* »

« Le courage l'emporte, ou plutôt il s'accorde avec la » pudeur; il se fait pudique, et la pudeur se fait coura- » geuse. »

Ces vers sont assez dans le goût d'Ovide, quand il laisse aller son naturel heureux et facile aux petits agrémens du bel-esprit; mais on ne trouvera rien de semblable ni dans Virgile, ni dans Homère.

Page 173, *vers* 5.

[3] De la nature en elle on admire l'ouvrage :
L'innocence la pare; et le ciel l'embellit.

Au lieu de la nature, de l'innocence et du ciel, le Tasse a mis *la nature, l'amour et le ciel. Di natura, d'amor, de cieli;* apparemment par une disposition qui lui est assez naturelle, à faire entrer *l'amour* par-tout. Mais il est ici trop évidemment déplacé : l'auteur devait le réserver pour Armide, et il a oublié que *l'amour* ne devait pas se trouver avec Sophronie. Ce nom seul qui signifie sagesse, et qu'il a très-à-propos donné ici à son héroïne, aurait dû l'avertir de cette méprise.

Page 176, *dernier vers.*

[4] Lève les yeux, et vois ce soleil son ouvrage.
Comme il est beau ! etc.

On lit dans les récits de la mort de J. J. Rousseau (dans

ceux du moins qui le font mourir de sa mort naturelle), qu'étendu sur son lit quelques heures avant d'expirer, et regardant la beauté du ciel et du jour, il prononça ces mêmes paroles, et celles qui suivent. On aurait dû remarquer qu'elles étaient du Tasse, l'un de ses auteurs favoris et qu'il lisait le plus souvent; je ne sais même s'il n'en avait pas traduit en prose quelques morceaux, qu'on a trouvés dans ses papiers : je n'ai pas en ce moment ses œuvres sous les yeux.

Page 179, *vers* 34.

[5] Le prophète défend, comme une impiété,
Qu'il entre aucune image en ce lieu redouté.

Rien n'est plus vrai, et les musulmans sont ennemis des images autant que les protestans, et comme eux traitent d'*idolâtrie* le culte parfaitement raisonnable qui honore Dieu dans les saints. Il est fâcheux pour les hérétiques qu'ils aient répété cette absurdité très-digne de l'alcoran et de l'ignorance musulmane, mais bien honteux pour des chrétiens. Il est vrai pourtant que les protestans les plus éclairés ont fini par renoncer à ce reproche d'*idolâtrie*, dont ils ont eu honte, comme du *pape Antechrist*, et de quelques autres impies dont on a fait un terrible bruit pendant deux siècles. Quelle pitié! et comme l'erreur et le mensonge se trahissent toujours eux-mêmes?

Page 183, *vers* 17.

[6] Les peuples réunis sous le fils de Cassan.

Ussum-Cassan, alors roi de Perse : il avait envoyé contre les Croisés une armée qui fut défaite.

Page 187, *premier vers.*

[7] Il dit, et courbe en pli l'un des pans de sa mante,
Le referme, à Bouillon fièrement le présente.

Ce beau trait est purement historique, et emprunté de Tite-Live. C'est précisément de cette manière qu'après la prise de Sagonte, Q. Fabius déclara la guerre, au nom de Rome, dans le sénat de Carthage; et c'est ainsi que les grands poëtes savent profiter de l'histoire ancienne qui est si souvent poétique. Mais ce que le Tasse n'a pris à per-

sonne, c'est la peinture d'Argant dans cette action : le tableau est digne d'Homère.

Page 188, *vers* 19.

* L'univers reposait dans le sein de la nuit.

Toute cette octave est traduite à-peu-près du morceau si connu,

Nox erat, et placidum carpebant fessa soporem, etc.

J'ai cru devoir ici, je l'avoue, faire comme le Tasse, et songer moins à me rapprocher du texte littéral de l'original ancien, qu'à lutter, s'il est permis de le dire, contre les effets qu'il tirait de sa langue par ceux que pouvait me fournir la mienne, et à trouver des équivalens en expressions et en harmonie. Je savais d'ailleurs que je devais un jour me trouver ici en concurrence avec un des meilleurs versificateurs de ce siècle, le traducteur des Géorgiques, qui a traduit aussi les six premiers livres de l'Énéide ; et cette concurrence est en un sens plus à craindre que celle de Virgile même, parce qu'elle ne laisse pas l'excuse de la différence d'idiôme. C'était donc un devoir pour moi de soigner particulièrement ce morceau ; mais je ne saurai au juste qu'en penser que quand j'aurai vu celui de M. l'abbé de Lille.

Ibid., dernier vers.

9 On est convenu, il y a long-temps, que l'épisode qui remplit la moitié de ce second chant, pèche contre les règles en deux manières ; d'abord, parce qu'il ne faut pas mettre un épisode presque au commencement de l'action ; ensuite, parce que celui d'Olinde et Sophronie ne tient en rien à celle du poëme. C'est donc un défaut d'ordonnance, et c'est, je crois, le seul de la Jérusalem. Mais si jamais on a pu dire, *tu as tenu hors de propos un très-beau propos*, c'est assurément en cette occasion ; car à quelques vers près, c'est un chef-d'œuvre de narration et d'intérêt, au point que personne au monde ne voudrait que cet épisode ne fût point dans l'ouvrage ; et puisqu'il est isolé de sa nature, encore vaut-il mieux qu'il soit placé avant l'action qu'au milieu. C'est aussi, je pense, ce qui a déterminé l'auteur à le mettre à la tête de son second chant ; et l'on peut toujours regarder comme une faute heureuse

un morceau qui est tel que la critique même ne voudrait pas le retrancher.

Quoique cet épisode soit étranger à la fable du poëme, l'auteur a su pourtant en tirer un avantage précieux, celui d'introduire Clorinde sur la scène de la manière la plus heureuse. Cette femme, la seule de ce poëme qui soit sans faiblesse, et qui n'a d'autre tort que sa croyance, doit finir par l'abjurer et mourir chrétienne : elle ne pouvait s'annoncer mieux que par un acte d'humanité courageuse, qui intéresse tous les cœurs en faisant l'éloge du sien, et qui ne fait attendre d'elle rien que de beau et de grand.

Le contraste d'Alète et d'Argant est très-bien conçu et très-bien rendu : le discours du premier est un modèle d'insinuation, et remplit tout ce que le poëte avait annoncé de son éloquence ; et la réponse de Godefroi n'est pas moins belle. La déclaration de guerre par Argant est une scène de la plus grande énergie, et cette énergie se soutiendra jusqu'au bout dans tout ce personnage d'Argant, l'un des plus poétiques qu'on ait inventés.

Quant aux détails, ce qu'il y a de plus neuf est immédiatement tiré du sujet : c'est le tableau de l'émotion religieuse qu'éprouve l'armée chrétienne à la vue de Jérusalem. C'étaient là de ces choses où le Tasse ne pouvait rien tirer des anciens, et ce morceau qui est d'une beauté achevée, est une des preuves du talent original de l'auteur. Quand on veut prouver sa supériorité, il faut faire ce qui n'a pas été fait, et peindre ce qui n'a pas été peint.

FIN DES NOTES DU SECOND CHANT.

CHANT TROISIEME.

ARGUMENT.

Arrivée des chrétiens devant Jérusalem. Sortie des assiégés, commandée par Clorinde, et soutenue par Argant. Aladin monte sur une des tours de la ville pour voir le combat. Entretien de ce prince avec Herminie, qui lui fait connaître les principaux chefs de l'armée chrétienne. Rencontre de Tancrède et de Clorinde. Exploits des héros de l'une et l'autre armée. Les infidèles sont repoussés jusques dans leurs murs. Dudon qui les poursuit est tué par Argant. Funérailles de ce guerrier. Les chrétiens vont couper du bois dans une forêt pour la construction de leurs machines.

L'AURORE cependant d'un éclat doux et pur,
A peine avait des cieux blanchi le sombre azur,
Lorsque d'un même cri que tout le camp répète,
Le bruit tumultueux devance la trompette.
Bouillon à ce transport ne veut point résister :
Plus aisément peut-être on pourrait arrêter
Dans Carybde à grand bruit la mer précipitée,
Et du sein de Carybde à grand bruit rejetée,
Où les vents déchaînés, quand leur courroux soudain
Emporte les débris des forêts d'Apennin.

L'airain sonne, et Bouillon dirigeant le courage,
Ne songe qu'à régler cette ardeur qu'il partage.
Il place dans leurs rangs les chefs et les soldats,
Aux instrumens guerriers assujettit leurs pas;
Lui-même il les précède en leur marche rapide;
A tous leurs mouvemens sa prudence préside.
Ils volent, et déja semblent chercher des yeux
Ces remparts, si long-tems l'objet de tous leurs vœux.
Ils volent ces guerriers, l'effroi des infidèles;

Le courage et l'espoir leur ont donné des ailes ;
Et bientôt le soleil, au plus haut de son cours,
De la sainte cité montre de loin les tours.
Jésusalem enfin se découvre à leur vue ;
Pour la première fois on contemple, on salue
Ces murs, le but, le prix de tant de maux soufferts :
Jérusalem !... ce nom retentit dans les airs.
Tels des navigateurs, que sur des mers lontaines,
Ont long-tems égarés des courses incertaines,
Qui cherchèrent long-tems, à travers les dangers,
Une plage inconnue, et des bords étrangers,
Du plus loin qu'à leurs yeux la terre s'est montrée,
Signalent par un cri la rive desirée,
La montrent l'un à l'autre, et leurs travaux passés
Sont tous en un moment de leur cœur effacés.

Mais au premier transport que leur ame enivrée
Éprouve au doux aspect de la ville sacrée,
A succédé bientôt un autre sentiment.
Une terreur pieuse, un saint recueillement
S'emparent de leur ame au repentir rendue.
Confus, humiliés, tous ils baissent la vue
Devant ces murs, qu'un Dieu vint jadis visiter,
Où dans ses jours mortels il voulut habiter,
Qui le virent mourir, victime volontaire,
Et remonter au ciel, pour l'ouvrir à la terre.
Alors l'air est frappé d'un sourd gémissement.
Des mots entrecoupés qui tombent faiblement,
Les sanglots étouffés, les soupirs d'une armée,
La joie et la douleur à-la-fois exprimée,
Font courir dans les rangs un murmure confus.
Tous, et chefs et soldats, également émus,
Dépouillent de concert et casques et chaussures,
Tous les vains ornemens, pompes de leurs armures.
Au souvenir d'un Dieu tout orgueil est tombé.
Ils marchent les pieds nus, humbles, le front courbé ;
Leurs vœux entremêlés qui tout bas se répaodent,
Ces sons interrompus, ces voix qui se confondent,
Forment un bruit plaintif, tel que ce sifflement
Dans la nuit des forêts prolongé tristement,
Quand les vents de l'automne en froissent le feuillage ;
Ou tel le flot grondant vient mourir au rivage.

N..

Ils pleurent, et pourtant leurs trop justes douleurs
Reprochent à leurs yeux d'être avares de pleurs.
Ils en voudraient ouvrir une source féconde.
« Hélas ! c'est donc ici, Maître et Sauveur du monde,
C'est ici (dit la voix de l'amour désolé)
Que pour nous votre sang à grands flots a coulé !
Et lorsque votre mort ôte à l'enfer ses armes,
Puis-je pour tout ce sang vous rendre assez de larmes ?
Cœur glacé, cœur de pierre, ah ! du moins aujourd'hui
Brise-toi, fonds en pleurs qui couleront pour lui.
Si pour lui tu n'as pas de ces larmes fidèles,
Tu mérites, ingrat, d'en verser d'éternelles. »

Dans Sion cependant, du faîte d'une tour,
D'où l'œil peut parcourir les plaines d'alentour,
Déja la sentinelle, à travers la poussière,
Voit briller de l'airain la mobile lumière,
Voit un nuage au loin qui, roulant dans les airs,
Semble porter l'orage, et vomir les éclairs.
On distingue bientôt les chevaux et les armes.
Un cri donne à l'instant le signal des alarmes :
« Aux armes, accourez, défendez vos remparts ;
C'est l'ennemi, c'est lui, voilà ses étendarts.
Aux armes, citoyens. » A ce cri d'épouvante,
Les femmes, les enfans, troupe faible et tremblante,
Aux temples vainement précipitant leurs pas,
Courent offrir des vœux que le ciel n'entend pas.
Mais les chefs, les soldats, tous ceux dont le courage
Croît et s'anime encor du feu de leur jeune âge,
Se saisissent du glaive, et volent au danger.
Aux portes, sous les murs, le roi les fait ranger :
Sa voix rappelle en eux leur valeur éprouvée.
Il monte à cette tour près des murs élevée,
D'où sans peine on peut voir l'attaque et les combats,
Et la belle Herminie accompagne ses pas [1] ;
Herminie autrefois sur le trône placée,
Par le fer des chrétiens du trône renversée,
Qui des bords de l'Oronte aux rives du Jourdain,
Vint chercher un asyle à la cour d'Aladin.

Mais Clorinde cédant à son impatience,
Au-devant des Croisés hors des portes s'élance.

Argant la suit de loin par de secrets détours,
Pour l'instant du péril réservant ses secours.
Clorinde à l'ennemi veut marcher la première :
« Que notre gloire, amis, commence avec la guerre.
Que nos premiers succès attachant tous les yeux,
Soient pour nous le garant de la faveur des cieux... »
En achevant ces mots, elle voit dans la plaine
Un parti détaché, qui devant lui ramène
Quelques troupeaux, butin dans les champs enlevé.
Elle court sur leur chef, dont le bras éprouvé
Avait fait de la guerre un long apprentissage :
C'était contre Clorinde un trop faible avantage.
Au-devant de ses coups Gardon s'est avancé :
Ce guerrier sur le sable est soudain renversé.
Les Sarrazins, témoins de sa triste aventure,
En tirent, mais en vain, un favorable augure.
Clorinde dans sa course enfonce l'escadron
Qui, s'avançant trop tard au secours de Gardon,
Ne peut venger son chef, ni défendre sa proie.
Déja les Sarrazins jettent des cris de joie.
Les chrétiens devant eux sont forcés de plier,
Et sur une colline ils vont se rallier.
Mais tel que de la nue éclate et sort en foudre,
Un guerrier part : ses pas ont fait voler la poudre.
C'est Tancrède, au combat d'un coup-d'œil appelé :
Bouillon n'a fait qu'un signe, et Tancrède a volé.
A son élan terrible, à sa fière menace,
A cet ensemble heureux et de force et de grace,
Sur lui l'œil du Soudan s'est d'abord arrêté,
Et le cœur d'Herminie a déja palpité.
« Princesse (lui dit-il) dans cette triste guerre,
Trop long-tems des chrétiens illustre prisonnière,
De ces chefs ennemis, auteurs de vos regrets,
Vous avez dû connaître et les noms et les traits.
Celui que j'apperçois, dont la main menaçante
Meut si facilement une lance pesante,
Quel est-il? A son port, à son noble maintien,
Il semble un des héros de l'empire chrétien,
Un de ceux dont le nom est si grand dans l'Asie... »
La rougeur sur le front, interdite, saisie,
Herminie arrêtant ses soupirs dans son cœur,
Semble y vouloir cacher le nom de son vainqueur.

Les larmes dans les yeux, les sanglots à la bouche,
Elle veut déguiser l'intérêt qui la touche.
« Je le connais trop bien, ce conquérant altier,
(Dit-elle), hélas ! mes yeux pourraient-ils l'oublier ?
Entre mille guerriers ils l'iraient reconnaître...
Il a fait tous mes maux... qu'il comblera peut-être.
O combien j'ai pleuré ses succès inhumains !
Du sang de mes sujets il a rougi ses mains,
Du sang de mes soldats inondé la Syrie...
C'est Tancrède, l'auteur des tourmens de ma vie.
Qu'il triomphe aisément ! qu'il faut craindre ses traits !
La blessure est mortelle, on n'en guérit jamais.
Si je pouvais un jour le voir en ma puissance !...
Non, ce n'est pas son sang qu'il faut à ma vengeance.
Mais quel soulagement aux maux que j'ai soufferts,
D'enchaîner le vainqueur dont j'ai porté les fers ! »
Ainsi, sous les transports d'une haine apparente,
Elle cachait les vœux et le cœur d'une amante.
Le roi, sans pénétrer son funeste embarras,
Donnait à ses discours un sens qu'ils n'avaient pas.

Clorinde cependant, Clorinde à qui tout cède,
Court, la lance en arrêt, au-devant de Tancrède.
Ils se frappent ensemble, et des deux combattans
La lance dans leurs mains se brise en même tems.
Mais d'un coup plus heureux que lui-même il n'espère,
Tancrède a désarmé le front de la guerrière,
Et le casque abattu, qui couvrait tant d'appas,
Laisse voir une femme au milieu des combats.
Ses longs cheveux flottans redescendent sur elle :
La colère l'enflamme, et son œil étincelle.
Mais encore attrayant, même dans son courroux,
Dans le regard d'amour combien il serait doux !
Où s'arrête à présent ta vue et ta pensée,
Tancrède ? Dans ton cœur si vivement tracée,
La voilà devant toi cette même beauté,
Qui s'offrit à tes yeux dans ce bois écarté,
Où la désaltérait une onde bocagère,
Où ses mains de son front essuyaient la poussière.
Dis-nous si dans ton cœur ses traits sont retrouvés,
S'ils y sont reconnus, comme ils y sont gravés.
Il n'avait remarqué le casque ni les armes :

Il demeure interdit, ne voit plus que ses charmes.
Mais Clorinde le presse, et le héros en vain
Cède, recule, agite en sa tremblante main
Le glaive dont ailleurs il porte la menace,
Vingt fois veut s'éloigner, et vingt fois sur sa trace,
Clorinde infatigable, et l'attaquant toujours,
Maîtresse de son cœur, poursuit encor ses jours [a],
L'appelle à haute voix, sans cesse le défie.
Tancrède regardant son aimable ennemie,
Se couvre sans combattre, et pare sans frapper :
Le plaisir de la voir suffit pour l'occuper.
Il cherche plus ses yeux qu'il n'évite ses armes.
« Tes coups (dit-il tout bas) me causent peu d'alarmes.
Je ne crains point les traits qui partent de ta main.
Ceux que lancent tes yeux ne tombent pas en vain.
Tous ont porté : mon cœur en connaît trop l'atteinte. »

Enfin, quoiqu'il sentît moins d'espoir que de crainte,
Il veut, s'il faut mourir, au moins lui révéler
Quel est cet ennemi qu'elle veut immoler.
Elle saura qu'ici la fureur qui l'anime,
D'un captif suppliant va faire une victime.
« Toi qui n'en veux qu'à moi, viens donc, viens à l'écart,
(Dit-il), et d'un combat éprouvons le hasard.
C'est là que nous verrons s'il faut que je te cède. »
Elle accepte son offre et déja le précède,
Sans songer si son front d'un casque est revêtu,
Et Tancrède la suit, tremblant, triste, abattu.
Ils viennent en présence ; et toujours en furie,
L'héroïne avançait : il demeure, et lui crie :
« Arrête, et du combat réglons d'abord les loix. »
(L'amour enhardissait son courage et sa voix.)
« Ta colère avec moi ne veut ni paix ni trève ;
Tu veux percer mon sein ; j'y consens ; mais achève.
Il est à toi ce cœur que tes coups vont chercher ;
C'est peu de le percer ; il faut me l'arracher :
C'est la loi d'un combat où je suis sans défense.
Ce cœur que tu poursuis n'est plus en ma puissance ;
Tu ne veux plus qu'il vive, il doit mourir... Eh bien !
Que tardes-tu ? Mon bras doit-il aider le tien ?
Tes armes, tu le vois, ne sont plus repoussées,
Et déja devant toi les miennes sont baissées.

Faut-il m'en dépouiller, et veux-tu que mon sein
Reçoive sans cuirasse un trépas plus certain?... »
Tancrède eût prolongé son amoureuse plainte;
Mais dans ce même instant, soit épouvante ou feinte,
Les Sarrazins, fuyant devant leurs ennemis,
Vers Clorinde immobile accouraient poursuivis.
Un chrétien dans sa fougue au carnage animée,
Voyant d'un ennemi la tête désarmée,
Lève un fer meurtrier, frappe... « Arrête, cruel,
Arrête; » et le héros pare le coup mortel.
Elle en reçoit pourtant une légère atteinte,
Et de son sang vermeil sa chevelure est teinte.
Tel éclate un rubis d'un or pur entouré [3].
Tancrède à cet aspect, furieux, égaré,
Fond sur cet inhumain; mais la plus prompte fuite
Le dérobe au héros, qui vole à sa poursuite;
Et Clorinde admirant ce transport généreux,
D'un regard étonné long-tems les suit tous deux.

Elle rejoint les siens, protège leur déroute,
Signale en les suivant ce bras que l'on redoute;
Elle fuit, se retourne, et combat tour-à-tour.
Tel, parcourant un cirque en son vaste contour,
Si le taureau farouche, aux meutes élancées,
Présente tout-à-coup ses cornes abaissées;
Tout s'arrête, et s'il fuit, tout revient sur ses pas.
Clorinde d'une main écartant le trépas,
Se retire, et de l'autre en arrière étendue,
Son épais bouclier couvre sa tête nue.
Tel le Maure en ses jeux, par l'habitude instruit,
Sait parer en fuyant la balle qui le suit [4].

On approchait déja des portes de Solyme,
Lorsque le Sarrazin tout-à-coup se ranime.
Pousse un horrible cri, fait tête aux assaillans,
Se partage, et soudain répandu sur les flancs,
Montre un autre ennemi qui se présente en face:
C'est Argant, transporté de fureur et d'audace,
Comme un noir tourbillon, des hauteurs descendu.
Le premier qu'il atteint, à ses pieds étendu,
Roule avec son coursier sur l'arène sanglante.
Multipliant ses coups, sa lance étincelante,

Avant de se briser, a bu des flots de sang.
Le cimeterre en main, il court de rang en rang;
Il abat, blesse ou tue; et d'une ardeur égale,
Du fier Circassien l'héroïne rivale,
Immole Ardilion, vétéran des combats,
Défendu par deux fils, trop vain secours, hélas!
Ils n'ont pu garantir la tête paternelle.
L'un reçoit dans le flanc une atteinte mortelle;
L'autre au même trépas est à peine échappé.

Tancrède cependant que sa course a trompé,
Qui levant sur un lâche une main vengeresse,
N'avait pu de sa fuite égaler la vîtesse,
Enfin revient à lui, jette au loin ses regards,
Voit les siens engagés en de nouveaux hasards,
L'infidèle enhardi, reprenant l'avantage.
Il pousse son coursier, part, et sur son passage,
Rejoint ses compagnons, ces fiers Aventuriers,
La force de l'armée, et la fleur des guerriers.
Au secours des chrétiens leur enseigne s'avance;
Le vieux Dudon les guide, et Renaud les devance,
Renaud, de ces héros que suivent tous les yeux,
Héros le plus aimable et le plus généreux.

De la tour de Sion, Herminie en alarmes,
Le reconnaît bientôt à son port, à ses armes,
A son aigle éclatant, sur l'azur déployé.
« Le voilà, contre nous par le ciel envoyé,
De tous nos ennemis voilà le plus terrible,
Seigneur (dit-elle au roi), son nom est l'invincible,
Il l'a trop bien acquis : Renaud dans les combats
Compte bien peu d'égaux, ou même n'en a pas;
Et sa jeunesse encore est dans sa fleur première.
Si l'Empire chrétien qui porte ici la guerre,
Eût vu naître en son sein trois guerriers tels que lui [5],
L'Orient sous le joug gémirait aujourd'hui,
Et caché vainement aux lointaines contrées,
Le Nil eût révélé ses sources ignorées.
Pour abattre des murs la superbe hauteur,
Le bélier peut bien moins que son bras destructeur.
Vois d'un autre côté ces armes étoilées,
Ces brillantes couleurs de verd et d'or mêlées.

C'est le noble Dudon, chef des Aventuriers,
Que distingue sa race, et bien plus ses lauriers,
Cher à tous ces héros qu'il égale en vaillance,
Au-dessus d'eux par l'âge et par l'expérience.
Tourne ailleurs tes regards, vois cet autre guerrier,
Son casque rembruni, son front couvert d'acier,
Et remarque sur-tout sa contenance altière :
Gernand, d'un roi du nord l'héritier et le frère,
S'enivre des grandeurs des princes ses aïeux,
Et de tous les mortels c'est le plus orgueilleux.
Ses exploits et son nom donnent un nouveau lustre ;
Mais l'orgueil les ternit... Là, c'est ce couple illustre,
C'est Gildippe, Odoart, l'un de l'autre adorés,
Deux amans, deux époux, que rien n'a séparés.
Des armes de tous deux la blancheur est la même.
Leur bravoure est égale, et leur tendresse extrême
Jusques dans les combats réunit leur destin. »

Mais tandis qu'Herminie entretient Aladin,
Tancrède sous les murs reportait le carnage.
Renaud à qui son bras fait par-tout un passage,
Forçait le cercle épais qui presse les chrétiens.
Dans les rangs éclaircis, et Dudon et les siens
Suivent des deux héros la route ensanglantée,
Foulent sous leurs chevaux la foule épouvantée.
L'ennemi devant eux est par-tout terrassé.
D'un seul coup de Renaud, étourdi, renversé,
Le redoutable Argant se relève avec peine.
Renaud eût redoublé : d'une chûte soudaine,
Son cheval abattu l'entraîne sous son poids.
Près de lui ses amis se pressant à-la-fois,
Le dégagent, froissé du fardeau de ses armes ;
L'infidèle respire, et parmi ces alarmes,
Argant, Clorinde, heureux de saisir ces instans,
Rappellent sous leurs murs les Sarrazins tremblans,
De leur bras, de leur glaive environnent leur fuite ;
Il marchent les derniers, retardent la poursuite,
Cèdent en combattant, et les vainqueurs lassés
Épuisent sur eux seuls leurs efforts repoussés.
Ils laissent des fuyards les plus promptes cohortes,
Se soustraire au danger, et regagner les portes.
Mais Dudon que sans doute entraînait son destin,

S'acharne, et jusqu'au bout poursuit le Sarrazin.
Du choc de son coursier il écrase Axarète ;
D'un revers à Tigrane il fait voler la tête ;
Et de cercles d'airain le casque enveloppé,
La cuirasse de fer, et l'acier retrempé,
Ne peuvent garantir Osmin, Corban, Tidore,
Le robuste Morad, et l'adroit Azémore.
Argant lui-même, Argant, sans cesse provoqué,
Ne peut plus faire un pas sans se voir attaqué.
Il frémit, et trompant l'ennemi qu'il attire,
Trois fois vient à la charge, et trois fois se retire,
Revient encore, et porte un coup désespéré :
Dans les flancs du héros le glaive a pénétré.
Il tombe ; de la mort les glaces le saisissent,
Et d'un sommeil de fer ses yeux s'appesantissent [6].
Il veut rouvrir ces yeux, par le trépas vaincus ;
Il cherche encore au ciel ce jour qu'il ne voit plus,
Relève sur un bras sa tête qui retombe,
Et son œil dans la nuit se referme, et succombe.
Tous ces membres roidis restent sans mouvement.
Argant ne daigne pas regarder un moment
Ce corps inanimé, qui venge sa défaite ;
Vers la ville à grands pas il hâte sa retraite.
Mais avant d'y rentrer, il s'adresse aux chrétiens :
« J'ai reçu de Bouillon ce glaive que je tiens :
Dites-lui quel usage Argant en a su faire :
A votre général sans doute il pourra plaire.
C'est un digne retour de ce don précieux,
Que je veux sur lui-même éprouver encor mieux.
Je l'attends au combat, et s'il ne s'y présente,
Argant pour le chercher ira jusqu'à sa tente. »
Pour punir l'insolent tous les bras sont armés,
Mais en vain, et sur lui les murs sont refermés.

Des mains des assiégés qui bordent les murailles,
Alors tombant au loin sur le champ des batailles,
Une grêle de traits, de pierres et de dards,
Arrêtait les chrétiens, lorsque près des remparts
Reparaît, indigné que la valeur balance,
L'impétueux Renaud, criant par-tout, vengeance.
De l'odieux Argant il jure le trépas :
« Qui peut vous retenir ? Dudon n'est plus... hélas !

Il a péri pour nous, ce héros notre guide.
Ne vengerez-vous pas ce barbare homicide?
A nos justes transports qui pourrait résister?
Croit-on que ces remparts soient faits pour m'arrêter?
Le fer, le diamant formât-il leur enceinte,
Assaillis par nos mains, seraient-ils hors d'atteinte
Non, si vous me suivez; non, j'en veux arracher
Le détestable Argant qui pense s'y cacher.
Compagnons, à l'assaut. » Et le premier il vole,
Bravant de mille traits la menace frivole.
Sous l'abri de son casque, il veut les défier,
Et secouant sa tête et son panache altier,
Dans tous ses mouvemens tant d'audace est empreinte,
Qu'Aladin sur les murs en est glacé de crainte.
Mais on vient s'opposer aux fougues de Renaud:
Des lois du général le fidèle héraut,
Des ordres importans le ministre sévère,
Sigier blâme en son nom ce transport téméraire.
« Godefroi vous défend, quand rien n'est préparé,
De suivre de l'assaut le cri prématuré.
Retournez: Godefroi le veut et vous l'ordonne. »
Renaud, quoiqu'en son cœur la vengeance bouillonne,
Obéit, et l'ardeur qu'il excite en autrui,
Il sait la réprimer et la dompter en lui.
Mais on lit sur son front que cet effort lui coûte:
De leur camp sur ses pas tous reprennent la route,
Pleurant Dudon: au moins l'objet de leurs douleurs
Ne sera point privé des suprêmes honneurs.
Ses amis sur leurs bras portent avec des larmes
Ce corps glacé, sanglant, recouvert de ses armes.

En ce moment Bouillon méditant ses succès,
De la place ennemie observait les accès.
Sur deux monts opposés de hauteur inégale,
Jérusalem s'élève, et dans leur intervalle
S'étend, se distribue, et s'abaisse en vallons,
Qui partagent la ville et séparent les monts.
De trois côtés des murs l'approche en est pénible;
Mais au Nord, du terrain le progrès insensible
Porte jusqu'à la place, où l'art et ses secours
Ont épaissi les murs, ont exhaussé les tours.
Au-dedans le dépôt des citernes profondes,

Les fontaines par-tout donnent leurs eaux fécondes.
Le sol est au-dehors aride et desséché ;
Nul arbre, nul ruisseau sur l'arène épanché ;
Point de ces bois rians, ni de ces frais bocages,
Opposant au soleil l'abri de leurs feuillages.
Mais une forêt sombre, assez loin des remparts,
De sa noirceur funeste attriste les regards.
Au levant, le Jourdain roule ses eaux fameuses ;
La mer lave au couchant des plaines sablonneuses.
Au midi, Béthléem par le ciel couronné,
Montre d'un Dieu sauveur le berceau fortuné ;
Et l'on découvre au Nord Béthel et Samarie,
Qu'autrefois d'Israël souilla l'idolâtrie.

Lorsque de la colline où Bouillon est monté,
Promenant ses regards sur la sainte cité,
Il en considérait l'assiette et les défenses,
Et mesurait d'un camp la place et les distances,
Herminie au Soudan montrait le général.
« Vois sous la pourpre et l'or de ce manteau royal,
Vois Godefroi, dit-elle ; il est né pour l'empire.
L'auguste majesté dans tous ses traits respire.
Le rang que ses rivaux ont voulu lui céder,
Atteste ses talens dans l'art de commander.
Formé par la nature à cet art difficile,
Valeureux chevalier, et capitaine habile,
De Renaud, de Tancrède aux combats seul rival,
Il n'a dans les conseils que Raymond pour égal. »
« Je le connais trop bien, (répond à la princesse
Le monarque attristé) : j'ai vu dès sa jeunesse,
De ce guerrier chrétien la naissante grandeur.
De l'Égypte autrefois en France ambassadeur,
J'y connus Godefroi : témoin de sa vaillance,
Aux joûtes d'un tournois j'ai vu briller sa lance.
Qu'il était jeune alors ! et déja son printems
Montrait dans l'avenir ses destins éclatans.
Présage hélas ! trop sûr ! » A ces mots, le monarque
Soupire, et dans ses yeux son trouble se remarque.
« Mais quel est (reprend-il d'un ton plus assuré),
Quel est ce chevalier si richement paré,
Qui près de Godefroi marche avec assurance ?
Les traits de tous les deux ont quelque ressemblance.

Mais moins haut de stature, il le cède à Bouillon. »
— « C'est Baudoin son frère, et digne de ce nom :
Ses exploits n'en ont pas démenti la noblesse.
Mais regarde un guerrier qu'illustre la sagesse :
Il semble au général adresser ses avis :
Jusqu'ici le succès les a toujours suivis.
C'est Raymond ; il vieillit. Les ans que rien n'arrête,
Ont blanchi ses cheveux en passant sur sa tête.
Mais il mérite encor d'attirer tes regards ;
Il prodigua sa vie au milieu des hasards.
Et de tant d'ennemis qui couvrent cette terre,
Nul n'entend mieux que lui les ruses de la guerre.
A l'or de son panache, ici je reconnais
Guillaume, jeune encor, fils du monarque anglais.
Vois près de lui ce prince, issu d'un sang auguste,
A la poitrine haute, à la taille robuste,
C'est Guelfe, des héros émule et successeur.
Mais je n'apperçois point mon fatal oppresseur,
Le cruel Boëmond, dont la main meurtrière
M'a ravi ma couronne et ma famille entière :
Et ma haine et mes yeux ne l'ont point reconnu. »

Pendant cet entretien, vers les siens revenu,
Bouillon voit qu'en effet ses attaques trompées
Insulteraient sans fruit des hauteurs escarpées.
Son camp doit être assis vers la porte du Nord.
Ses lignes dans les champs s'avancent jusqu'au fort
Qu'on appelle du nom de sa tour angulaire ;
Et sans prétendre en vain ceindre la ville entière [8],
Qu'en son vaste circuit il ne peut embrasser,
Des postes que par-tout il a soin de placer,
De la ville au-dehors ferment toutes les routes.
Il ordonne aux soldats d'élever des redoutes,
Qui regardent la plaine, et menacent les murs ;
Et pour mettre son camp sous des abris plus sûrs,
Par un fossé profond son enceinte investie,
De surprise et d'insulte est au loin garantie.

Ces travaux préparés, à lui-même rendu,
Il veut revoir encor l'ami qu'il a perdu,
Rendre un dernier devoir à cette ombre chérie,
A ces restes qu'entoure une foule attendrie.

De fidèles amis ont orné le cercueil,
Qui recevra Dudon, digne objet de leur deuil.
Ils l'ont environné d'une pompe guerrière.
Dès que Bouillon paraît, leur douleur plus amère
Éclate par des cris et des gémissemens.
Plus maître de son ame et de ses mouvemens,
Triste et calme à-la-fois, les paupières baissées,
Sur ce lugubre objet recueillant ses pensées,
Bouillon sur le cercueil fixe long-tems ses yeux,
Et prononce ces mots qu'entendirent les cieux.

« Non, ce n'est pas sur toi qu'il faut verser des larmes,
Guerrier, notre modèle, et l'honneur de nos armes,
Tu n'es mort ici-bas que pour renaître au ciel.
Cette terre où Dudon laissa ce corps mortel,
Est couverte à jamais des traces de ta gloire.
Dudon, de ses vertus nous léguant la mémoire,
En héros, en chrétien a su vivre et mourir.
Ame heureuse, à présent tu n'as plus à souffrir.
Tu reçois de ton Dieu la palme qui t'est due;
Dans les cieux à jamais tu jouis de sa vue.
C'est nous qu'il faut pleurer, qui perdons aujourd'hui
Une part de nous-même, un exemple, un appui.
Dudon, si cette mort passagère et rapide
Nous ravit de ton bras le service intrépide,
Dans l'éternelle vie où ton ame a passé,
Sers nous près de ce Dieu qui t'a récompensé.
Tu nous as secourus de tes forces mortelles :
Immortel aujourd'hui, tes prières fidèles
Peuvent nous obtenir des secours plus certains,
Et ces armes du Ciel qui fixent les destins.
Dudon, entends la voix de tes compagnons d'armes;
Sois avec eux encore au milieu des alarmes.
Avec toi triomphans, ils iront aux autels
Présenter au Très-Haut leurs tributs solemnels. »

Ainsi parla Bouillon; et déjà sur la terre,
Les ombres en tombant effaçaient la lumière,
Aux chrétiens affligés apportant le repos :
Leurs yeux ouverts aux pleurs se chargent de pavots.
Mais Bouillon qu'au sommeil arrachent ses pensées,
Ne ferme qu'un instant ses paupières lassées.

Par les travaux de l'art, il songe à préparer
Des succès que le fer ne peut seul assurer.
Il médite le plan des machines guerrières,
Qui doivent de Sion renverser les barrières,
Et déja ses besoins demandent aux forêts
Tout ce qui doit servir à ces vastes apprêts.

Lui-même, en revoyant l'astre qui nous éclaire,
Va suivre d'un ami la pompe funéraire.
Un tombeau qu'a formé le cyprès odorant,
Attendait le guerrier, qu'on y porte en pleurant.
Du pied d'une colline étendant son feuillage,
Un palmier protecteur le recouvre et l'ombrage.
Là vont se renfermer ces restes déplorés;
C'est-là que répétant les cantiques sacrés,
Des prêtres du Très-Haut la voix religieuse,
Semble conduire au ciel son ame glorieuse.
On voit des deux côtés, suspendus aux rameaux,
Les casques étrangers, les glaives, les drapeaux,
En des jours plus heureux dépouilles arrachées,
Sur le tronc du palmier ses armes attachées,
Au-devant sa cuirasse, où sont gravés ces mots :
« Ici Dudon repose : honorez un héros. »

Quand il eut satisfait à ces pieux hommages,
Bouillon songe à presser ces menaçans ouvrages,
D'où s'élance la mort sur les murs ébranlés.
Sous une escorte sûre avancent rassemblés
Les travailleurs du camp, vers l'obscure vallée
Où semble se cacher la forêt reculée,
Qu'un guide Syrien est venu découvrir.
Sitôt qu'à leurs regards la forêt peut s'offrir,
Tout s'excite à frapper : ces antiques ombrages
Pour la première fois éprouvent les outrages,
A leur vieillesse encor par le tems épargnés.
La hache abat l'orgueil des cèdres indignés,
La hauteur des sapins, la dureté des chênes.
Le sinistre cyprès, l'if, les pins et les frênes,
L'orme où la vigne monte et va s'entrelaçant,
Sous l'inflexible acier tombent en gémissant.
Ils tombent : si long-tems leurs têtes immobiles,
En vain sous l'épaisseur de leurs ombres tranquilles,

Ont tant de fois bravé la foudre et les autans,
Reverdi tant de fois au souffle du printems !
La forêt voit porter leurs dépouilles pesantes ;
Et déja surchargés de leurs masses tremblantes,
Les chars roulent : au cri de l'essieu qui frémit,
Au bruit du fer qui frappe, et du sol qui gémit,
L'oiseau s'envole et fuit de son nid solitaire,
Et les hôtes des bois sortent de leur repaire [10].

FIN DU TROISIÈME CHANT.

NOTES

SUR LE TROISIÈME CHANT.

Page 196, *vers* 34.

[1] Et la belle Herminie accompagne ses pas.

L'idée de cet entretien du Soudan avec Herminie sur une des tours de la ville, pendant que l'on combat sous les murs, est empruntée de l'Iliade. Elle est heureuse en ce qu'elle présente à l'imagination une double scène ; mais l'imitateur a ici un avantage, en ce que la passion secrète d'Herminie ajoute encore à cette scène de la tour un intérêt dramatique : c'est l'art qui enchérit sur le génie inventeur. Il y en a beaucoup et de plus d'une sorte dans cette première conversation : il y en a moins dans les suivantes, qui semblent même répéter en quelque manière ce qui a été dit des différens chefs des Croisés dans le premier chant. Mais il faut aussi se souvenir que dans la grande étendue de l'épopée il y a des répétitions qui doivent être permises, pourvu qu'il y ait variété dans l'effet, sans langueur dans les détails ; et ce qui sert à faire connaître de plus en plus les personnages dans les premiers chants d'un long poëme, et avant qu'on ait pu les montrer tout entiers dans l'action, ne saurait être regardé comme inutile. Le poëte qui ne pouvait pas répandre trop d'intérêt sur la cause des Croisés agresseurs, pouvait-il faire mieux que de placer leur éloge, avec quelque vraisemblance, dans la bouche de leurs ennemis ? De plus, cet entretien plusieurs fois repris, et toujours à propos, diversifie les objets de l'attention, et prévient l'uniformité des descriptions de combats. C'est une adresse particulière au Tasse : il a excellé dans cette partie de l'art, qui consiste à jeter sur le fond du récit des épisodes rapides et variés. Clorinde lui en fournit ici encore un autre, qui est plein d'agrément et d'intérêt. C'est sur-

tout de Virgile que le Tasse avait appris cet art; mais il me semble l'avoir porté encore plus loin : toutes choses d'ailleurs égales, c'est un progrès naturel, et qui est la suite du temps : on n'en peut rien conclure contre les premiers modèles. Homère, si riche dans ses récits de combats, ne les coupe pas ainsi par des épisodes; mais il a d'autres effets, et d'un ordre supérieur; et que peut-on comparer, par exemple, à cet endroit de l'Iliade, où Achille monté sur la pouppe de son vaisseau, regarde l'embrasement de la flotte des Grecs; et à cet autre où les vieillards Troyens, en voyant passer Hélène, frappés, malgré leur âge, de son incomparable beauté, ne trouvent pas étonnant que l'Europe et l'Asie combattent pour elle? Il n'est pas possible de mieux peindre d'un côté l'orgueil de la vengeance, et de l'autre le pouvoir de la beauté. Ce sont de ces traits que le génie a dû prendre dans la nature même, en ces temps reculés où elle était à peu près le seul modèle, et il ne faut ni les méconnaître ni les envier : il faut, comme Virgile et le Tasse, chercher à mettre d'autres poids dans la balance : c'est l'ambition raisonnable de ceux qui viennent les derniers.

Page 199, *vers* 7.

« Maîtresse de son cœur, poursuit encor ses jours.

Il y a dans l'italien : « elle le menace de deux morts à la fois. »

E di due morti in un punto lo sfida.

Il ne faut qu'un *concetto* de cette espèce pour refroidir un morceau charmant, et il me semble voir d'ici le sourcil froncé du satyrique français : je crois l'entendre dire, comme il disait en effet dans ses dernières années : eh bien! dites encore que j'ai tort!

Que ceux qui seraient tentés de croire que ce *clinquant* est un défaut léger, veuillent bien réfléchir un moment, et ils sentiront tout le faux d'une semblable pensée; et qu'y a-t-il de pis que le faux dans les arts d'imitation? Qu'on ne réponde pas, le froid; car rien n'est plus froid que le faux. N'est-il pas évident qu'ici le poëte se moque de nous, en voulant nous faire croire que Clorinde peut tuer avec ses yeux, comme avec son épée? et ne savons-nous pas que la plus belle femme ne fait mourir personne

O..

de son regard? C'est donc une puérilité, et qui fait d'autant plus de peine que le morceau entier fait plus de plaisir. Vous ne songiez qu'à Clorinde et à Tancrède, car c'est là le mérite du poëte dans de pareils momens; et le voilà qui se montre tout-à-coup pour faire de l'esprit et de mauvais esprit. Cela n'a point d'excuse en soi; mais la véritable excuse est dans les traits si gracieux et si vrais qui abondent dans ce tableau, tels que ceux-ci, que je n'ai guères fait que rendre à peu près littéralement:

Tancrède regardant son aimable ennemie,
Se couvre sans combattre, et pare sans frapper:
Le plaisir de la voir suffit pour l'occuper.
Il cherche plus ses yeux qu'il n'évite ses armes, etc.

Voilà du vrai, et quant aux *deux morts*, le vers que j'ai substitué conserve le fond de l'idée principale, qui ne manque pas de vérité.

Page 200, *vers* 13.

5 Te léclate un rubis d'un or pur entouré.

Qualis gemma micat fulvum quæ dividit aurum. VIRG.

Ibid., *vers* 30.

Tel le Maure en ses jeux, par l'habitude instruit,
Sait parer en fuyant la balle qui le suit.

Cette comparaison, sur-tout après celle du taureau, qui est très-belle et très-épique, peut paraître un peu petite, du moins pour l'épopée moderne, plus délicate en ce genre que l'ancienne, en raison de la différence des langues et des mœurs. Quant à moi, je ne blâmerais rien de ce qui peut, sans disparate trop marquée, varier la poësie noble dans l'ouvrage où il faut la soutenir le plus long-temps. Tout dépend d'ailleurs de l'expression: elle était ici assez difficile pour les convenances de notre poësie, et c'est encore ce qui m'a déterminé à conserver la comparaison. J'ai craint, je l'avoue, de paraître, en la supprimant, céder plus à la difficulté qu'à la critique.

Page 201, *vers* 32.

6 Si l'Empire chrétien, qui porte ici la guerre,
Eût vu naître en son sein trois guerriers tels que lui.

Il y a *six* dans l'original, c'est trop: les hommes tels

que Renaud ne se comptent pas par demi-douzaines. Virgile, dont cet endroit est imité, fait dire à Diomède, en parlant d'Énée :

Si duo præterea tales Idæa tulisset
Terra viros, ultrò Inachias venisset ad urbes
Dardanus, etc.

« Si le pays de Troie eût encore porté deux hommes tels qu'Énée, etc. Je n'ai réformé l'imitateur que d'après l'autorité du modèle.

Page 203, *vers* 15.

[6] Et d'un sommeil de fer ses yeux s'appesantissent.

C'est de Virgile qu'est empruntée cette énergique métaphore du *sommeil de fer*, dont il paraît que le Tasse a mieux senti la beauté que ceux de ses traducteurs en prose, qui n'ont pas même osé la conserver en français. Rien ne peut mieux rendre l'effet que produit l'atteinte subite d'un coup mortel; et tout le reste du tableau, qui appartient en partie au Tasse, et en partie aux anciens, est parfait, sur-tout dans la progression des symptômes mortels, qui est d'après nature.

Olli dura quies oculos et ferreus urget
Somnus, etc. VIRG.

Page 204, *vers* 26.

[7] De leur camp sur ses pas tous reprennent la route.

J'ai cru devoir supprimer ici un vers qui m'a paru tout au moins oiseux :

« *Non fù il ritorno lor punto turbato.* »

« Leur retraite ne fut pas troublée un moment. »

Et comment l'aurait-elle été? Cela ne peut pas même se supposer, après qu'Argant et Florinde sont rentrés dans la ville. *Omne supervacuum*, etc.

Page 206, *vers* 28.

[8] Et sans prétendre en vain ceindre la ville entière,
Qu'en son vaste circuit il ne peut embrasser.

C'est pourtant ce que fit l'armée Romaine commandée

par Titus, beaucoup moins nombreuse que l'armée de Godefroi, et l'ancienne Jérusalem était plus grande et plus forte que la moderne; car elle enfermait dans son enceinte la forteresse du Temple, qui ne fut jamais rebâti depuis, et qui fut incendié et entièrement détruit alors, malgré les défenses et les efforts de Titus : il fallait que les prophéties fussent accomplies. Titus avait enfermé la ville dans des lignes de circonvallation si parfaites et si bien gardées, que rien ne pouvait entrer ni sortir, et c'est ce qui produisit cette famine horrible, un des fléaux les plus destructeurs qui tombèrent alors sur cette ville réprouvée. Ces lignes de Titus prouvent que l'art des sièges était bien supérieur chez les Romains à ce qu'il devint, jusqu'à l'invention de l'artillerie chez les nations modernes, et l'observation du Tasse est conforme à l'histoire et aux mœurs. Il fallait pour exécuter de pareils travaux une connaissance de la guerre, une patience et une discipline qui dans l'antiquité ne furent guères connues que des Romains, sauf quelques exemples fort rares, tirés de l'histoire des Grecs et de celle de Cyrus; et quant aux modernes, l'art des sièges ne date que du dernier siècle.

Page 207, *dernier vers.*

9 Mais lui qu'à son sommeil arrachent ses pensées,
Ne ferme qu'un moment ses paupières lassées.

Le Tasse paraît s'être souvenu ici de ce beau vers d'Homère, lorsque Minerve apparaissant au roi Agamemnon pendant son sommeil, lui dit :

Ου δὲι παννυχιον εὐδειν βουληφορον ἀνδρα.

« Il ne faut pas qu'un homme qui porte le conseil dans sa tête, dorme toute la nuit. » Un seul mot Grec (βουληφορον) équivaut à ces mots, *qui porte le conseil dans sa tête*, et c'est ce qui rend ce vers intraduisible en un seul vers français : il en faudrait deux, et il y a toujours trop d'infériorité à rendre en deux vers un vers remarquable : que de plus habiles que moi l'essaient. Ces mots, *toute la nuit*, absolument nécessaires au sens, ne coûtent aussi qu'un seul mot au poëte Grec (παννυχιον). Cet avantage des mots composés est incalculable en poësie.

Page 209, dernier vers.

1° La distribution de ce chant est remarquable par la suite des différens tableaux dont les impressions se succèdent sans secousse ni disparate. La religion, l'amour et les combats s'y mêlent continuellement sans se nuire et sans se confondre. L'attendrissement et la prière de l'armée chrétienne devant les murs de Jérusalem, la rencontre de Tancrède et de Clorinde, et les incidens qui l'accompagnent, le personnage d'Herminie si heureusement introduit sur la scène, et sa passion secrète qui intéresse, dès qu'elle se découvre, la mort de Dudon, ses funérailles, le beau mouvement du jeune Renaud, contenu pourtant par la sagesse de Godefroi, au moment où une vengeance, d'ailleurs intéressanse et juste, va le rendre téméraire; enfin, jusqu'aux détails purement descriptifs, tels que ceux de la situation de Jérusalem, et de la coupe des bois dans la forêt, tout a une couleur vraiment épique, et promène rapidement le lecteur d'un objet à un autre, sans le dérouter ni le fatiguer. Le combat sous les murs est ce qu'il doit être. Ce n'est qu'une première sortie des assiégés, et le poëte y ménage ses ressources et ses forces pour des actions plus considérables; et pourtant chaque guerrier dans les deux partis y figure déja convenablement, et tous se font connaître tels qu'on les avait annoncés. Le furieux Argant et l'intrépide Clorinde ont l'avantage, tant qu'ils n'ont pas affaire aux héros de l'armée chrétienne, à Tancrède, à Renaud, et quand ils sont forcés de se retirer, c'est toujours en combattant; la bravoure et la force d'Argant sont signalées dès cette première action par un exploit digne de lui, par la mort du valeureux Dudon, tué d'un seul coup. Déja aussi la supériorité de Renaud est caractérisée : il renverse ce même Argant, et d'un seul coup aussi. Mais le poëte le retire habilement du combat par la chûte de son cheval, dont il reste quelque temps froissé et étourdi, ce qui donne le temps de montrer sur la scène les autres guerriers que sa présence eût trop éclipsés. Cet art nécessaire a été enseigné par les anciens, et personne n'en a mieux profité que le Tasse.

Il ne fait point encore paraître Godefroi dans cette sortie; il le réserve pour des journées plus mémorables, et l'occupe déja comme un général, c'est-à-dire à reconnaître

la place à tracer le plan de ses attaques et de son camp, à se procurer du bois pour les machines de guerre, sans lesquelles on ne pouvait rien contre les places fortes avant l'usage du canon.

Nous verrons dans la suite des tableaux plus grands et d'un plus grand effet. Ce ne sont encore ici que des esquisses ; mais le choix et l'art y sont admirables, et l'exécution n'offre que quelques taches assez rares.

FIN DES NOTES DU TROISIÈME CHANT.

CHANT QUATRIEME.

ARGUMENT.

Assemblée des démons, et harangue de Satan qui arme l'enfer contre l'armée chrétienne. Hidraot, roi de Damas, envoie sa nièce, la magicienne Armide, au camp de Godefroi pour séduire les chefs de son armée. Discours d'Armide à Godefroi. Succès de ses artifices et de ses séductions.

Déjà les assiégeans hâtaient d'un même effort
Ces instrumens de guerre, et ces apprêts de mort,
Quand sur eux des humains l'implacable adversaire
Tourne ces noirs regards qui menacent la terre.
Il voit leur alégresse, et frémit de la voir ;
Jure de la troubler, et dans son désespoir,
Tel qu'un taureau blessé qui répand l'épouvante,
Il exhale contre eux sa rage mugissante ;
De tous les maux ensemble il veut les accabler.
Dans son affreux palais Satan fait assembler
Le conseil des enfers : insensé, qui conspire
Contre le Tout-Puissant ! Il croit dans son délire
S'égaler à son maître, oubliant son malheur,
Et comment du Très-Haut tonne le bras vengeur !

La trompette infernale, au fond des antres sombres,
Va frapper l'habitant des éternelles ombres ;
Et ses rauques accens, perçant les soupiraux,
Font retentir l'Érèbe en ses profonds cachots.
Avec moins de fracas le tonnerre au loin gronde ;
Moins terrible est le bruit qui trouble l'air et l'onde,
Alors qu'avec les feux sous la terre enfermés,
S'échappe le courroux des volcans enflammés.

En foule, à ce signal, accourent vers les portes
Du peuple de la nuit les nombreuses cohortes.

Que de monstres divers ! que de spectres hideux !
Tous ont la peur, la flamme et la mort dans les yeux ;
Tous ont l'aspect horrible, et leur forme diffère.
L'un, satyre velu, du pied creuse la terre.
L'autre a pour chevelure un tissu de serpens,
Repliés l'un dans l'autre, et sur son front rampans.
Ceux-là traînent le poids d'une croupe écailleuse,
Qu'appesantit sa queue immense et tortueuse ;
Et ceux-ci, retraçant un monstre plus abject,
De l'immonde harpie ont le plumage infect.
Là sont réalisés les fantômes bizarres,
Que l'erreur inventa dans des siècles barbares :
Tous, enfans du mensonge, en peuplent le séjour.
Là d'une flamme noire obscurcissant le jour,
La chimère vomit des torrens de fumée :
Là d'épouvante encor la Gorgone est armée,
Et le front du Cyclope ouvre un œil monstrueux.
Les centaures cruels, les sphynx insidieux,
Et les chiens de Scylla, plus craints que les tempêtes,
Briare et ses cent bras, et l'hydre et ses cent têtes,
Mille autres dont l'aspect répand le même effroi,
Siègent aux deux côtés du trône de leur roi.
De sa droite il soutient un sceptre lourd, énorme ;
Tout l'orgueil des enfers est sur son front difforme.
Ce front encore empreint des traits qui l'ont frappé,
Égale la hauteur d'Atlas et de Calpé.
Une fureur impie en tous ses traits respire :
Il semble enorgueilli de l'horreur qu'il inspire.
Tel que l'astre sinistre aux cieux étincelant,
Son œil roule, chargé d'un feu sombre et sanglant.
Distillant les poisons, le bitume et le soufre,
Sa large bouche écume, et s'ouvre comme un gouffre ;
Et tel que le Gibel, dont les flancs entr'ouverts,
De mortelles vapeurs empoisonnent les airs,
Tel Satan de sa bouche homicide, irritée,
Lance des tourbillons d'une flamme empestée.
Sa voix tonne ; l'enfer tremble ; dans ses cachots
Règne un vaste silence, et l'on entend ces mots :

« Dieux du Tartare, ô vous, des royaumes célestes,
Tombez ainsi que moi dans ces prisons funestes !
Plus dignes d'être assis au-dessus des soleils,

Au sein du jour natal, créé pour vos pareils;
Je ne veux point ici rappeler la querelle,
Dont vous gardez sans doute un souvenir fidèle,
Ni de nos grands desseins tout l'espoir avorté:
Jadis par notre chûte ils ont trop éclaté.
Tranquille maintenant sur la voûte éthérée,
L'Éternel à son gré gouverne l'empirée;
Et nous, vaincus, et nous, rebelles condamnés,
Dans cette nuit profonde anges emprisonnés,
Le vainqueur nous priva de nos honneurs suprêmes;
Notre front dégradé perdit ses diadêmes.
Bannis de ce ciel pur et des palais du jour,
Du ténébreux abyme il fit notre séjour.
Mais pour nous rendre encor notre sort plus horrible,
(Ah! de tous mes affronts c'est là le plus sensible,
L'affront le plus avant dans mon cœur imprimé:)
L'homme vil, de poussière et de fange formé,
Il l'appelle à ce ciel qui fut notre patrie!
C'est peu: pour cette race infidèle et chérie,
Pour accroître nos maux par son bonheur aigris,
Il a même à la mort abandonné son fils.
Nous l'avons vu ce fils, puissant pour nous détruire,
Ce fils triomphateur entrer dans notre empire,
Enlever nos captifs, libres par son secours;
Et leur ouvrant les cieux, pour nous fermés toujours,
Avec sa riche proie élevé dans les nues,
Déployer de l'enfer les enseignes vaincues.
Mais pourquoi vainement aggraver nos douleurs
Du souvenir amer de nos premiers malheurs?
Quels tems ont vu cesser nos maux et ses vengeances?
Ah! du moins prévenons de nouvelles offenses.
Eh! ne voyez-vous pas ce qu'il tente aujourd'hui
Pour attirer enfin la terre entière à lui?
Notre haine à jamais sera-t-elle impuissante?
Qu'une entreprise au moins signalée, éclatante,
Ranime notre audace et venge nos revers.
Laisserons-nous du Christ ces athlètes si fiers,
Triompher dans l'Asie à leurs armes livrée,
Et rentrer sous leur joug Solyme délivrée?
Verrons-nous donc leur nom en tous lieux répandu,
Et leur culte ennemi chaque jour étendu?
La croix encor chantée en de nouveaux langages,

Et le marbre étranger retraçant ses images ?
Verrons-nous nos autels anéantis par-tout,
Nos temples renversés, et les siens seuls debout ?
N'est-ce qu'à ce tyran qu'appartiendra la terre ?
Pour lui seul doit fumer un encens tributaire !
Nous étions autrefois les dieux de l'univers :
Les temples pour nous seuls long-tems furent ouverts,
Et bientôt votre roi privé de tant d'hommages,
A peine gardera quelques déserts sauvages.
Non, Satan jusques-là ne peut être abattu.
Pour l'empire du ciel nous avons combattu.
La foudre du tyran eut sur nous l'avantage ;
Le succès nous manqua, mais non pas le courage.
Ce courage nous reste, et ne saurait plier :
L'honneur d'un grand dessein nous reste tout entier.
Que tardons-nous ? Volez, et servez ma vengeance ;
Vous, mes dignes soutiens, ma gloire, ma puissance,
Portez chez ces chrétiens les fléaux et la mort ;
De toutes vos fureurs faites un même effort.
Avant que sous le joug tombe la Palestine,
D'une odieuse armée achevez la ruine.
Adresse, force, ruse, employez tout enfin,
Et que ma volonté soit seule le destin.
Que les uns loin du camp errent et se dispersent ;
Que d'autres, du poison que les voluptés versent,
Enivrés et vaincus, esclaves amollis,
Dans les langueurs d'amour s'endorment avilis.
Qu'abandonnés entre eux aux discordes cruelles,
Les soldats sur leurs chefs lèvent des mains rebelles.
Périsse tout le camp, ses honneurs, ses soutiens,
Et périsse avec eux le dernier des chrétiens ! »

Satan parlait encore, et toujours prompts au crime,
D'un vol impétueux élancés de l'abyme,
Les anges de la nuit sont montés vers le jour.
Tels, vomis à-la-fois d'un caverneux séjour,
Les vents, les tourbillons, les ouragans rapides,
Secouant dans les airs leurs ailes homicides,
Soufflent de tout côté leur bruyante fureur,
Et répandent par-tout le ravage et l'horreur.
Telles des noirs esprits les légions hideuses,
Déployant dans les cieux leurs ailes ténébreuses,

Sur la terre apportaient tous les complots pervers,
Tous les pièges du crime, et tout l'art des enfers.
Quelle main avec eux la première conspire ?
Toi seule tu le sais, et tu peux le redire,
Muse; mais de si loin, du sein dès tems jaloux,
A peine un faible bruit s'échappe jusqu'à nous [4].

Dans les murs de Damas, siège de sa puissance,
Le fameux Hidraot cultiva dès l'enfance
Du magique pouvoir l'étude et les secrets :
L'âge en accrut pour lui les funestes attraits.
Mais que lui sert son art ? Sa science déçue
D'une guerre sanglante en vain cherche l'issue.
Les astres sont muets, et l'enfer consulté
Ne peut à ses regards montrer la vérité.
Des mortels ignorans trompeuse prévoyance !
Hidraot abusé se repaît par avance
D'un avenir qu'au ciel il a cru dérober :
Il croît que le chrétien doit bientôt succomber,
Que l'Égypte avec elle amenant la victoire,
De cette guerre enfin remportera la gloire.
Il veut à ces succès préparant un appui,
En attirer l'honneur sur son peuple et sur lui.
Mais il craint des Croisés la valeur renommée,
Et prend sur lui le soin d'affaiblir leur armée,
De faire de leur camp dépourvu de soutien,
Une facile proie au fer égyptien.
Tandis qu'il méditait cette trame perfide,
Un esprit infernal, son conseil et son guide,
L'encourageant encor de sa secrète voix,
Des plus affreux moyens lui suggérait le choix.

La nièce d'Hidraot, dans son art élevée,
Auprès de lui croissait, au trône réservée,
Et de tout l'Orient l'objet le plus vanté,
Armide remportait le prix de la beauté.
Tout ce que peut unir d'adresse ou d'énergie,
D'artifice ou d'appas, son sexe et la magie,
Armide le possède : elle était digne enfin
Qu'Hidraot la choisît pour remplir son dessein.
Il l'appelle et lui dit : « Chère et fidèle Armide,

Qui portes un cœur mâle avec un front timide,
Toi, dans qui la douceur de ces traits délicats,
Nous cache un esprit mûr sous de jeunes appas,
Qui creusas plus que moi les sciences profondes;
Un grand projet m'occupe, et si tu me secondes,
Le succès en est sûr, et ne peut nous tromper.
De tes habiles mains il faut développer
La trame insidieuse en mes veilles ourdie :
Prête à mes vieux travaux ta jeunesse hardie.
Armide, il faut te rendre au camp de Godefroi :
Que tout l'art de ton sexe y pénètre avec toi.
Portes-y de l'amour et le masque et les armes,
L'amorce des regards, l'imposture des larmes,
La prière plaintive, et les feintes douleurs;
Au charme de ta voix joins celui de tes pleurs.
Que l'on plaigne dans toi la beauté gémissante;
Présente à la pitié l'infortune innocente.
Dans les cœurs les plus durs force la volonté;
Parle, même en trompant, comme la vérité;
Et que sous la pudeur l'audace soit violée.
Ah! si de Godefroi la sagesse ébranlée
Succombait elle-même à ces regards si doux!...
C'est contre sa vertu qu'il faut les armer tous.
Qu'il soit épris d'Armide, et préfère avec elle,
Les douces voluptés à la guerre cruelle :
Son flambeau dans tes mains peut alors s'étouffer.
Mais si de ce héros tu ne peux triompher,
Aux plus vaillans guerriers au moins donne des chaînes;
Que pour eux tes désirs soient des lois souveraines;
Qu'ils s'éloignent du camp pour n'y rentrer jamais. »
Il trace en même tems la suite et les effets
De ce triomphe heureux dont il la croit capable;
Il y joint des méchans la maxime coupable :
« Crois que tout est permis, en toute occasion,
A qui sert son pays et sa religion. »

Fière de sa beauté, des charmes de son âge,
Des dons que sa jeunesse a reçus en partage,
Elle consent à tout, part dès la fin du jour.
Sur ce départ soudain qu'on dérobe à la cour,
Des bruits divers et faux trompent la renommée.
Elle entreprend de vaincre une invincible armée,

Non comme une Clorinde, à l'aide de son bras :
Armide n'a besoin que de ses seuls appas [5].
Elle arrive, entre au camp que Godefroi prépare.
A l'aspect imprévu d'une beauté si rare,
La surprise autour d'elle élève un bruit confus ;
Tous les yeux sont fixés, tous les cœurs suspendus.
Tels se portent nos yeux vers la céleste sphère,
Alors qu'un nouvel astre apparaît à la terre.
De Chypre et de Délos jamais les déités
N'offrirent tant d'attraits aux mortels enchantés.
D'un réseau délicat ses blonds cheveux se couvrent,
Sans cacher leur couleur, et ses voiles qui s'ouvrent,
En étalent aux yeux tout l'or développé.
Tel sous cet arc changeant qu'Iris a détrempé,
Du soleil réfléchi le rayon luit encore ;
Mais dès qu'il a percé le rideau qu'il colore,
Il resplendit soudain, et remplissant les cieux,
D'une clarté nouvelle il éblouit les yeux.
Sa longue chevelure, en ondoyante soie,
Se déroule, et Zéphyre en jouant la déploie.
Baissé sous sa paupière, ou levé tour-à-tour,
Son œil, où sont gardés tous les trésors d'amour,
Pour les faire envier, en paraît plus avare.
Cette pure blancheur dont un beau lys se pare,
Et la rose y mêlant sa fraîcheur et ses feux,
Menacent de son teint l'éclat voluptueux.
Mais seule, et par l'amour la rose préférée,
Embellit une bouche à lui seule consacrée,
D'où s'exhale en parfum le souffle du plaisir ;
Ce souffle qui soulève au-devant du desir,
Un sein où se partage et s'arrondit l'albâtre,
En formant ces contours que l'amour idolâtre,
Que de légers tissus dérobent à moitié :
Faible et vaine barrière ! Au trésor envié
Pénètre la pensée avide et vagabonde,
Plus prompte que l'œil même ; et comme à travers l'onde
Le rayon passe et court sans diviser les flots,
Ainsi perce à travers les voiles, les bandeaux,
L'amoureuse pensée [6] ; elle erre, elle s'attache
A l'objet irritant qui se montre et se cache,
En surprend le secret, et dans le même instant,
Le raconte au desir qui brûle en l'écoutant.

Au milieu de la foule autour d'elle attirée,
D'un bruit admirateur elle avance entourée,
Et semble ne pas voir l'effet de sa beauté.
Elle en sourit tout bas : son orgueil est flatté
De ce prélude heureux d'une victoire entière.
On veut savoir quelle est cette belle étrangère,
Et jusques dans un camp quel dessein la conduit.
Elle arrête un moment le concours qui la suit,
Et vers le général demande qu'on la guide.
Tel que le papillon, par un instinct perfide,
Vole à l'éclat du feu qui lui cache la mort,
Soudain le jeune Eustache accourt avec transport,
Voit, contemple, et déja brûle au fond de son ame :
Il savoure à longs traits un regard qui l'enflamme.
L'audace de l'amour et de ses jeunes ans
Fait éclater l'ardeur qui trouble tous ses sens.
« Madame, (de ce nom s'il faut qu'on vous appelle ;
Car rien ne s'offre en vous qui soit d'une mortelle :
Jamais fille d'Adam n'a porté dans ses yeux
Ces divines splendeurs qui nous ouvrent les cieux.)
Ah ! de grace, parlez, dites-nous qui vous êtes.
Quels climats ont produit des beautés si parfaites?
Quel est votre destin ? de quels lieux venez-vous
Apporter ou chercher le bonheur parmi nous ?
Prévenez nos erreurs : on craint de se méprendre
A l'hommage, aux respects qu'il convient de vous rendre.
S'il faut qu'à vos genoux... » Armide en soupirant
Le relève : « pour moi cet honneur est trop grand ;
Il ne m'appartient point, seigneur, et vos hommages
Font trop valoir en moi de faibles avantages,
Qui n'ont pu même encor me faire un sort plus doux.
Celle que le destin amène devant vous,
N'est rien qu'une mortelle et qu'une infortunée,
Fille, hélas ! fugitive, aux larmes condamnée ;
Qui vient dans Godefroi chercher un protecteur :
Mon malheur m'y réduit. Si votre ame, seigneur,
Est généreuse autant qu'elle paraît sensible,
Daignez le rendre au moins à mes pleurs accessible.
Le bruit de ses vertus m'a conduite vers lui. »
« Et son frère (dit-il) doit être votre appui.
Vous n'aurez pas en vain employé ma prière :
Elle aura quelques droits sur le cœur de mon frère.

C'est moi qui veux, madame, accompagner vos pas :
Comptez sur son pouvoir, ainsi que sur mon bras. »
Il dit, et sur-le-champ la conduit aux demeures,
Où Bouillon et les chefs, en de paisibles heures,
D'un camp tumultueux aimaient à fuir l'aspect.
Armide devant lui s'incline avec respect ;
Et garde en rougissant un timide silence.
Godefroi la rassure : elle parle, et commence
Un tissu mensonger de plaintes, de malheurs :
Son organe touchant fait aimer ses douleurs ;
Et sa voix déguisant ses fraudes méditées,
Attache à son récit les ames enchantées.

« Prince, quand l'Orient honore ton grand cœur,
Et semble enorgueilli de t'avoir pour vainqueur,
Telle est aussi par-tout ta vertu célébrée,
Que par tes ennemis tu la vois implorée.
Oui, quoique ma naissance en mon ame ait tracé
Un culte par ton bras déja trop abaissé,
C'est de toi que j'attends le sceptre de mes pères.
D'autres imploreront des parens et des frères :
J'invoque un ennemi contre mon propre sang.
Toi seul peux me sauver, me replacer au rang,
Dont mes proches ont fait leur proie et leur trophée ;
Et venger la nature en leur cœur étouffée.
Ainsi que ta valeur, on vante ta bonté ;
Et peut-être à ta gloire est-ce un titre ajouté ;
Que ton bras soit propice à tes ennemis même,
Et qu'il sache ravir, et rendre un diadême.
Je ne veux point penser que ma religion
Ote au malheur ses droits et ta protection :
J'ose attester ici cet Arbitre suprême,
Qui du moins comme juge, est pour nous tous le même ;
Que la plus juste cause appelle un juste appui,
Que l'odieux tyran qui m'opprime aujourd'hui,
A formé contre moi la trame la plus noire :
Apprends ses attentats, et ma funeste histoire.

» Arbilan fut mon père, et régnait à Damas.
Il ne dut qu'à l'hymen le trône et les états
Que lui portait en dot la belle Mohavie [7].
Ma naissance à ma mère, hélas ! coûta la vie ;

Et déja mes malheurs commençaient avec moi.
Un lustre était passé, quand par la même loi,
Mon père rejoignant une épouse si chère,
Laissa ma tendre enfance au pouvoir de son frère.
Il avait à sa foi les droits les plus certains,
Si l'on pouvait compter sur la foi des humains.
D'abord à ses devoirs il se montra fidèle;
J'éprouvai de ses soins la douceur paternelle,
Soit qu'alors il cachât son coupable dessein,
Soit que le crime encor ne fût pas dans son sein,
Et qu'il se contentât que de mon héritage,
L'hyménée à son fils assurât le partage.
Je croissais, et ce fils croissait auprès de moi;
Mais dès long-tems, objet de mépris et d'effroi,
Il a déshonoré son rang et sa noblesse,
Et ses mœurs et ses goûts respirent la bassesse.
Il dédaigne à-la-fois, dans ses penchans grossiers,
Et les nobles plaisirs, et les travaux guerriers,
Joint au brutal orgueil la sordide avarice,
Et ses difformes traits ont la laideur du vice.
C'est pour ce monstre, hélas! qu'un tuteur inhumain
Osait me demander et mon cœur et ma main.
Mais en vain pour forcer mes vœux et mon suffrage,
Soins, promesses, prière, il mit tout en usage:
Mon dédaigneux silence expliqua mes refus.
Enfin de mes mépris un jour las et confus,
Il s'éloigna de moi d'un air sombre et terrible:
Du crime sur son front je vis l'empreinte horrible,
Et je lus mon arrêt dans ses regards écrit.
Dès ce jour, effrayant mes sens et mon esprit,
Des songes menaçans, de sinistres images,
De mon sort dans la nuit me traçaient les présages.
De ma mère à mes yeux le spectre s'est offert [a],
Morne et pâle, de deuil et de larmes couvert.
Hélas! qu'en cet état elle était différente
De ces portraits chéris, dont la beauté présente
Me rendait tous ses traits, et trompait ma douleur:
Fuis, disait-elle, fuis, et préviens ton malheur,
Ma fille, fuis la mort, la mort qu'on te prépare;
Vois le fer, le poison dans la main d'un barbare....
Mais que servaient alors ces funestes avis?
Ma faiblesse jamais les eût-elle suivis?

Tout me faisait trembler, et mon sexe et mon âge.
Fuir seule, m'exiler de mon propre héritage ;
Tout quitter, ma patrie, et le toit paternel,
Me semblait un parti si dur et si cruel,
Que j'aimais mieux encor subir ma destinée,
Et ne mourir au moins qu'aux lieux où j'étais née.
Je redoutais la mort, et n'osais l'éviter ;
Et cachant des soupçons qui la pouvaient hâter,
Mon ame incessamment de terreurs poursuivie,
Traînait dans ce supplice une mourante vie ;
Semblable au criminel qu'un glaive suspendu
Menace d'un trépas trop long-tems attendu.

» Dans ces troubles affreux, soit clémence divine,
Soit qu'à des maux plus grands mon astre me destine,
Un fidèle sujet dans son zèle affermi,
De mon père autrefois le ministre et l'ami,
Aronte enfin m'apprend la sentence portée,
Les ordres qu'il reçoit, et qu'à l'heure arrêtée,
Lui-même il doit m'offrir le vase empoisonné.
Il presse, il enhardit mon courage étonné,
A résoudre un départ nécessaire et facile.
Il s'offre à me guider, me répond d'un asyle ;
Il dissipe ma crainte, et m'assure un appui ;
Je cède, et je consens à partir avec lui.
Combien de fois, laissant une terre chérie,
Mes regards retournés vers ma douce patrie,
Y reportaient mon ame, et retardaient mes pas!
Le malheur m'arrachait à ces heureux climats,
Comme un frêle vaisseau, le jouet de l'orage,
Est par un tourbillon enlevé du rivage.
La nuit favorisant nos vœux et nos projets,
Semblait rendre pour nous son voile plus épais;
Et partageant mon sort, deux femmes de ma suite
Voulurent jusqu'au bout accompagner ma fuite.
Nous marchons, et toujours loin des lieux fréquentés;
Et suivant jour et nuit des chemins écartés,
Nous étions parvenus, en touchant les frontières,
Jusqu'au château qu'Aronte hérita de ses pères.
Mais bientôt le tyran de ma fuite informé,
Redemande sa proie, et de rage animé,
De ses propres forfaits il charge sa victime.

Il répand qu'avec moi réuni par le crime,
Aronte à mes trésors vendant la trahison,
A contre mon tuteur préparé le poison,
Afin que de mon sort désormais la maîtresse,
A mille adorateurs prodiguant ma jeunesse,
Je pusse aux voluptés prostituer mes jours,
Et suivre sans nul frein de coupables amours.
Mais, ô sainte pudeur, pour moi toujours sacrée [9]!
Avant que d'attenter à ta loi révérée,
Puissé-je voir sur moi tonner le ciel vengeur!
Tyran, garde mon trône, et me laisse l'honneur;
Et puisque de mon sang ta haine est altérée,
Qu'Armide soit proscrite, et non déshonorée.
Le traître! il craint mon peuple, il craint qu'en ma faveur,
Mes sujets soulevés contre un usurpateur,
Ne réclament mes droits et vengent mes injures.
Il colore avec art ses lâches impostures,
Et du peuple abusé par ses déguisemens,
Il enchaîne le bras, et les ressentimens.
Maître de mes trésors, et ceint de ma couronne,
Il veut qu'entre ses mains Aronte m'abandonne,
Qu'il se livre lui-même, ou le fer et les feux
Détruiront ce château, l'asyle de tous deux.
Celles qui m'ont voué leur fidèle service,
Périront avec moi dans l'horreur du supplice.
C'est ainsi (dit tout haut cet infâme imposteur),
Qu'à mon trône, à mon nom il veut rendre l'honneur.
Mais plutôt c'est ainsi qu'immolant deux victimes,
Il prétend s'assurer le prix de tous ses crimes.
Et sans doute il le peut; sans toi, sans ton secours,
De l'innocente Armide il peut trancher les jours.
Orpheline plaintive, errante, abandonnée,
Armide entre tes mains remet sa destinée.
Tu peux sécher les pleurs dont mes yeux sont noyés:
C'est pour sauver mon sang qu'ils arrosent tes pieds.
J'y tombe sans rougir.... Par ces pieds que j'embrasse,
Dont tu sais écraser et l'orgueil et l'audace,
Par cette main puissante, appui de l'équité [10],
Relève mon destin, remis à ta bonté;
Et songe en écoutant la pitié qu'il t'inspire,
Que ta prudence encore à mes vœux doit souscrire.
O toi qui jusqu'ici protégé par les cieux,

Ne veux rien que de juste, et peux ce que tu veux,
Tu gagnes un Empire en me vengeant d'un traître :
Toi-même en mes États plus que moi seras maître.
De ce camp si nombreux, assemblé sous ta loi,
Donne-moi dix guerriers, et c'est assez pour moi.
Dix guerriers, secondés des amis de mon père,
Peuvent me garantir le succès que j'espère.
Un des grands, qui toujours servit mes intérêts,
Et commande à Damas la garde du palais,
S'engage à m'en ouvrir une secrète porte,
A faire entrer de nuit notre fidèle escorte.
Mais dans un si grand coup il voudrait pour soutiens,
D'intrépides guerriers et tels que sont les tiens ;
Et telle est près de lui leur haute renommée,
Qu'il compte sur eux seuls plus que sur une armée. »

Armide semble ici s'arrêter à regret,
Attend une réponse, et soupire et se tait.
Mais son silence parle, et son maintien supplie.
Quelque tems de Bouillon l'ame en soi recueillie
Se consulte elle-même, et sans rien décider,
Ne sait ce qu'il convient de croire ou d'accorder.
Il craint des Musulmans la foi toujours suspecte :
L'infortune pourtant, que la vertu respecte,
La pitié qui toujours agit sur un grand cœur,
Prend la cause d'Armide, et plaide en sa faveur.
Mais la pitié facile, et si souvent séduite,
Ne peut d'un général diriger la conduite.
Il peut considérer de plus grands intérêts :
Damas ouvre un chemin à de nouveaux progrès,
Peut fournir des secours, des armes et des places,
Et balancer enfin l'Égypte et ses menaces.
Ces pensers suspendaient ses esprits agités.
Armide tient sur lui ses regards arrêtés,
Suit tous ses mouvemens, observe son visage,
Et de son embarras tire un triste présage.
Il lui répond enfin, et tâche en sa faveur
D'adoucir des refus dont il sent la rigueur.

« Madame, si nos mains, nos ames, nos épées,
Pour la cause du ciel n'étaient pas occupées,
S'il ne nous eût choisis pour ce premier devoir,

Vous auriez pu sur nous fonder un juste espoir.
C'est trop peu de vous plaindre : il faudrait vous défendre;
Mais voyez ce qu'ici nous venons entreprendre.
Nous devons avant tout accomplir notre vœu,
Affranchir et la ville et le peuple de Dieu.
Ce serait mal servir et sa cause et sa gloire,
Que d'affaiblir l'armée avant cette victoire.
Mais si nous triomphons en des projets si grands,
Si Solyme est ravie au joug de ses tyrans;
Je vous engage ici ma foi toujours sacrée,
Que jamais Godefroi n'a vainement jurée,
Madame, nous irons vous rendre vos États :
Une pitié trop juste y guidera nos pas.
Maintenant à la voix du Dieu qui nous appelle,
Cette même pitié me rendrait infidèle. »

Armide à ce discours s'incline tristement :
Vers la terre ses yeux se fixent un moment.
Elle demeure ainsi quelque tems immobile,
Et comme anéantie en sa douleur tranquille.
Enfin levant au ciel un visage éploré,
Et poussant du malheur le cri désespéré :
« Malheureuse ! ma perte est donc inévitable !
Est-il une infortune à la mienne semblable ?
(Dit-elle) et désormais qui peut la soulager?
Oui, plutôt que mon sort puisse jamais changer,
Les hommes tout-à-coup changent de caractère,
Et pour moi la pitié s'exile de la terre.
Nul espoir, nul refuge : il n'en est plus pour moi.
Croirai-je que mes pleurs qui n'ont pu rien sur toi,
Sauront mieux attendrir le tyran qui m'accable?...
Non, de ces durs refus ton cœur n'est point coupable,
Je ne l'accuse pas : contre moi seule armé,
Le ciel à la clémence aujourd'hui l'a fermé.
Mon destin seul fait tout : c'est lui qui me déclare
D'un secours si léger le refus si barbare.
Eh ! bien, destin cruel, achève, et dans leur fleur
Moissonne donc ces jours flétris par le malheur.
C'est peu que ton courroux signalé par avance,
Ait frappé mes parens, ravis à mon enfance,
Qu'il m'ait ôté le trône : achève, offre mon sein,
Le sein d'une victime au poignard assassin.

C'en est fait, et déja je vois ma dernière heure.
En ces lieux plus long-tems faut-il que je demeure ?
L'honneur me le défend : où fuir ? où me cacher ?
Quel asyle où la mort ne me vienne chercher ?
La terre n'en a point contre la tyrannie.
Il n'est qu'un seul moyen d'y dérober ma vie.
Allons, ma main suffit pour prévenir ses coups. »

Son visage à ces mots s'arme du fier courroux,
Qu'inspire d'un grand cœur la royale noblesse :
Tant elle sait tromper ! l'adroite enchanteresse
Se détourne, et déja semble prête à partir.
De dépit et de honte on voit son front rougir.
Des pleurs plus abondans dans ses yeux se remplissent,
Inondent dans leur cours son sein qu'ils embellissent ;
Ils animent son teint qui brille de ses pleurs,
Dont le crystal se mêle au feu de ses couleurs.
Telle brille au matin sur les roses naissantes,
La rosée épandue en gouttes rayonnantes :
L'aurore dont ces fleurs ont attiré les yeux,
Jalouse et satisfaite en orne ses cheveux.
Ainsi mêlant sa flamme à ces brûlantes larmes [11],
Pour pénétrer les cœurs, Amour s'en fait des armes.

Dans l'univers entier son pouvoir est tracé ;
Mais en formant Armide il s'était surpassé.
Pour elle tout s'émeut, et ses fausses alarmes
Tirent de tous les yeux de véritables larmes.
Tous accusent Bouillon de trop de dureté.
« Comment peut-il ainsi désoler la beauté ?
Le cruel ! à ce point s'il peut être insensible,
Il n'est point de rocher qui soit plus inflexible [12]. »
Tous murmurent : aucun n'ose élever la voix.
Eustache que son âge et l'amour à-la-fois
Enflamment pour Armide, impatient s'avance :
« O mon frère et mon maître ! avec trop d'assurance
Toi-même à ton avis tu serais attaché,
Si du desir commun ton cœur n'était touché,
S'il se refusait seul à ce que tous demandent.
Je suis loin de vouloir que ceux qui nous commandent,
Qui remplissent sous toi les postes les plus hauts,
Manquent à leurs devoirs, et quittent leurs drapeaux.

Mais nous, jeunes soldats qu'aucun emploi n'appelle,
Qui peut nous éloigner d'une cause si belle?
Ne peux-tu parmi nous choisir les défenseurs,
Qu'on vient chercher ici contre tes oppresseurs?
Protéger la beauté, le malheur, l'innocence,
Est-ce une faute enfin dont notre Dieu s'offense?
Défend-il de punir des tyrans odieux,
Et ce juste trophée est-il vil à ses yeux?
Ah! quand je n'y verrais aucun autre avantage,
L'honneur seul suffirait pour armer mon courage,
Nous sommes chevaliers : ce titre glorieux
Est le plus beau pour nous : ce titre impérieux
Nous a d'un sexe faible imposé la défense :
Faut-il l'abandonner? On dira donc en France,
Dans ce noble pays où l'honneur est sacré,
Où d'un culte si beau le sexe est entouré,
On dira que pour lui nul de nous n'eut des armes,
Que nul ne prit sa cause, et ne vengea ses larmes!
Non, j'en jure, et plutôt je consens des premiers
A ne chausser jamais les éperons guerriers;
Je dépose à l'instant mon casque, ma cuirasse,
Mon inutile épée, et n'aurai plus l'audace
De me parer d'un nom sans effet, sans pouvoir,
Dont il m'est défendu de remplir le devoir. »

Dès qu'Eustache a parlé, toute cette jeunesse,
Entourant Godefroi, le conjure, le presse,
Applaudit ce discours, et cet avis pour eux
Est le seul à-la-fois utile et généreux.
« Je me rends, dit Bouillon; une si vive instance,
L'accord des volontés force ma résistance.
Qu'Armide obtienne donc ce qu'elle a demandé;
Mais plus qu'à sa prière à vos vœux j'ai cédé.
Si votre général a sur vous quelqu'empire,
Modérez cependant ces transports qu'elle inspire. »
Ces mots les satisfont : chacun pense en effet,
Qu'il autorise en eux ce qu'il souffre à regret.
Mais que ne pouvait pas Armide gémissante?
Tout lui cède : on dirait qu'à sa bouche charmante,
Comme en des chaînes d'or tous les cœurs arrêtés,
S'attachent sans défense, et restent enchantés.
Ravi de son triomphe, Eustache court près d'elle :

« Calmez (dit-il), calmez cette douleur mortelle,
O céleste beauté ! vos vœux sont secondés.
Comptez sur les secours qui vous sont accordés.
Vous les aurez, madame. » Armide à ce langage,
De sa tristesse sombre éclaircit le nuage.
Elle arrête les pleurs qui tombaient de ses yeux,
Les sèche avec son voile, et d'un jour radieux,
Ramenant sur son front la sérénité pure,
Paraît en souriant embellir la nature;
Aux rayons de l'espoir son cœur est ranimé;
De l'avenir qui s'ouvre il est déja charmé.
De leurs soins généreux à tous elle rend grace.
Rien d'un si grand bienfait n'effacera la trace.
Il remplira le monde, et ce long souvenir,
Ainsi que dans son cœur, vivra dans l'avenir. »
Sa muette éloquence en disait davantage,
Et composait si bien ses gestes, son visage,
Que rien dans les esprits n'éveillait les soupçons.

Elle veut consommer toutes ses trahisons,
Que sa seule beauté, par de nouveaux prodiges,
De Circé, de Médée efface les prestiges,
Et nouvelle Sirène, elle espère à sa voix
Endormir la raison des héros et des rois,
Subjuguer les plus fiers, et dompter les plus braves.
Pour préparer des fers à de nombreux esclaves,
Elle sait varier les pièges de son art [14].
Souvent elle détourne et fait taire un regard,
Où le desir ardent lançait un trait rapide.
Sévère au plus hardi, facile au plus timide,
Le frein ou l'aiguillon lui servent à son gré.
Voit-elle s'affaiblir l'amour mal assuré,
Ou le respect craintif étouffer la tendresse?
Un sourire portant la plus douce promesse,
Rengage le premier, fait parler le second.
Jamais son artifice en ressources fécond,
Ne souffre que la froide et triste défiance
Ote aux desirs glacés toute leur complaisance.
Elle nourrit ensemble et contient tous leurs feux;
S'il faut en arrêter l'essor audacieux,
Son modeste regard où la réserve est peinte,
A la témérité fait succéder la crainte;

Mais tempérés encor d'une aimable pitié,
Les dédains de son front s'effacent à moitié.
On aime ses refus, et sa fierté, sa gloire
Relèvent pour l'amour le prix de la victoire.

Quelquefois à l'écart retirant ses douleurs,
Tout-à-coup son visage est inondé de pleurs.
Elle feint de cacher une atteinte cruelle,
Et ses amans trompés vont pleurer avec elle :
Tant on aime encor plus la beauté que l'on plaint !
Soudain, comme oubliant tous les maux qu'elle craint,
Elle écarte la nuit sur son front imprimée,
Et rejoint en riant la foule accoutumée,
Entretient ses amans, plaît et veut plaire à tous ;
L'allégresse et l'espoir, sous les traits les plus doux,
Passent dans tous les cœurs ; tout renaît à sa vue :
On dirait qu'aucun d'eux ne l'avait encor vue.
Sous l'ombre de Thabé quelques instans perdu,
Tel le jour est plus beau, quand il nous est rendu.

Mais tandis qu'à loisir caressant leur faiblesse,
L'amour les enivrait de sa coupe traîtresse,
Dans ces transports nouveaux qui viennent les saisir,
Où se confond l'excès du trouble et du plaisir,
Il semble que loin d'eux leur ame est emportée :
Elle est tout à-la-fois ravie et tourmentée,
Et prête à succomber à tant de mouvemens.
Armide se jouait de leurs égaremens.
Tels sont tes jeux, Amour ! tel est ton esclavage :
Et l'absynthe et le miel composent ton breuvage.
On souffre de tes traits : on gémit d'en guérir.

Que de vœux éludés ! l'un croyant l'attendrir,
D'un ton faible et tremblant la presse de se rendre :
Son ingénuité feint de ne pas entendre ;
Ou son front coloré d'une fausse pudeur,
Cache de ses mépris l'injure et la froideur.
L'autre est prêt d'avouer le feu qui le tourmente :
Elle fuit brusquement, et trompe son attente ;
Ou bien elle l'écoute, et son courroux marqué
Lui fait un crime encor d'un aveu provoqué.
Comme un chasseur long-tems égaré sur la voie,

Vingt fois retrouve et perd sa fugitive proie,
Ainsi tous ces rivaux, dans leurs vœux mal conçus,
Sont vingt fois en un jour attirés et déçus.

Tel fut l'art séduisant dont l'amorce perfide
Captiva tant de cœurs, pris aux filets d'Armide.
Tel fut, pour dire plus, le joug impérieux,
L'inévitable joug qu'elle étendit sur eux.
Faut-il donc s'étonner qu'un Hercule, un Achille,
Fût jadis de l'Amour la conquête facile,
Quand des chrétiens, soldats du Dieu de l'univers,
Captifs d'une infidèle, ont adoré ses fers!

FIN DU QUATRIÈME CHANT.

NOTES

SUR LE QUATRIÈME CHANT.

Page 217, *vers* 5.

[1] Il voit leur allégresse, et frémit de la voir.

Le poëte a employé ici une image commune et petite, que je n'ai pas cru devoir rendre.

« *Ambo le labbra del furor si morse.* »

« De fureur il se mordit les lèvres. »

Il n'y a rien à faire en poésie du diable *se mordant les lèvres* : c'est un mouvement de dépit plutôt que de fureur, et il y a trop loin de-là au *taureau blessé* qui vient au vers suivant. Ce sont ces disparates qui prouvent qu'en effet le Tasse n'avait pas un goût assez sûr pour désarmer la critique. Mais il avait une si belle imagination; et comme a si bien dit la Fontaine,

Mais qui peut tout avoir?

Page 218, *premier vers.*

[2] Que de spectres divers! que de monstres hideux!

Je crois devoir ici rendre raison de quelques suppressions ou changemens que je me suis permis dans cet Enfer du Tasse.

J'ai averti dans la préface [1] que j'avais retranché partout les noms de Pluton, de Cerbère, etc. Il est reconnu que c'est une disconvenance bien gratuite : ce n'est pas Pluton qui *a combattu contre le Très-Haut pour l'empire du ciel,* comme Satan va le dire dans sa harangue; et le poëte qui sait très-bien faire agir et parler Satan dans la

[1] Cette préface ne s'est pas trouvée dans les manuscrits de M. de la Harpe.

fable de son poëme, ne pouvait sûrement rien faire de Pluton. L'on ne conçoit pas cette inconséquence; mais aussi n'y a-t-il pas de faute plus facile à effacer.

Quant aux figures monstrueuses qu'il donne aux démons, et qui toutes sont tirées de la fable, elles sont très-favorables à la poésie descriptive, et n'offrent d'autre difficulté que de rajeunir des images souvent employées: c'est la tâche du talent. Il ne répugne pas d'ailleurs au système religieux qui doit être celui de l'ouvrage, que les démons que nous ne connaissons dans notre religion que comme des esprits malfaisans, aient dans les enfers des formes hideuses, et que par la même raison les anges qui sont des esprits purs, soient revêtus de belles formes, quand ils veulent se rendre visibles aux yeux des hommes. L'un et l'autre est conforme aux notions qu'un poëte chrétien peut et doit tirer de l'Écriture. Satan, quand il veut parler à Ève, prend la figure d'un serpent, animal dont la vue est odieuse et repoussante: les anges au contraire se montrent toujours avec toutes les apparences de la beauté. Mais pour fonder encore davantage la vraisemblance des peintures, j'ai ajouté ces trois vers:

> Là sont réalisés les fantômes bizarres,
> Que l'erreur inventa dans des siècles barbares:
> Tous, enfans du mensonge, en peuplent le séjour.

Rien ne m'a paru plus propre à justifier toutes ces inventions mythologiques placées dans l'enfer des chrétiens, ces gorgones, ces chimères, ces cyclopes, etc. etc., dont la poésie sait tirer un si grand parti. Il est naturel de supposer que les démons s'étant réellement fait adorer sous une multitude de formes fantastiques et monstrueuses, et ayant été véritablement les auteurs d'une idolâtrie qui n'en est pas moins un délire honteux pour avoir été embellie par les couleurs poétiques, puissent avoir dans les enfers ces mêmes formes dont ils remplirent long-temps les imaginations égarées. Ce n'était pas, ce me semble, oser trop que de donner trois vers au Tasse pour accorder parfaitement ces rêveries antiques avec le sérieux de nos vérités religieuses.

La peinture de Satan offre chez lui de beaux traits; mais il en est aussi quelques-uns qu'il m'a paru à propos d'écarter dans la traduction. Il lui donne une *majesté hor-*

rible, orrida maesta. L'expression est belle en elle-même ; mais je ne crois pas que l'épithète puisse faire passer la *majesté*, quand il s'agit de Satan, qui n'en peut avoir d'aucune espèce. Je suis même persuadé que si le poëte s'est servi de ce mot, c'est qu'il montre ici Pluton, et non pas Satan ; mais c'est une faute qui en amène une autre ; car tous les autres traits du tableau sont bien de Satan, et nullement de Pluton. *L'horrible majesté* irait très-bien au Pluton de la fable, l'un des trois monarques qui se partagent le monde, mais non pas à Satan, qui n'est dans notre croyance que le chef des esprits rebelles et condamnés. *La majesté* qui offre la plus haute et la plus imposante de toutes les idées de puissance, ne saurait convenir en aucune manière à l'esprit de ténèbres, dont la puissance, dans notre religion, comme dans la raison, est si prodigieusement subordonnée à celle de Dieu, qu'elle ne peut même résister à la voix du moindre des ministres et des serviteurs de Dieu, dès qu'ils parlent en son nom. Ce n'est sûrement pas sous ce rapport de la puissance que le chrétien *a peur du diable*, selon l'expression vulgaire : il n'y à personne au contraire qui le craigne moins : il n'est pas un chrétien qui, avec la foi, ne fasse trembler tous les démons réunis. C'est seulement par la séduction qu'ils sont à craindre pour nous, précisément comme les flatteurs pour les rois. Un roi fait trembler d'un coup-d'œil le plus fier des courtisans ; mais si les faiblesses du prince sont d'accord avec les insinuations du courtisan, dès ce moment celui-ci est le maître.

Le Tasse donne aussi à son Pluton *une barbe épaisse et hérissée*, qui ne lui sied pas mal, mais qui ne convient pas à Satan, que j'ai dû substituer au dieu de l'enfer païen. Je n'en puis pas dire autant des *cornes*, je l'avoue ; elles sont de temps immémorial l'attribut du diable, et pourtant je les lui ai ôtées. *Le diable et ses cornes* reviennent si souvent en refrein dans la conversation familière et dans les chansons, qu'elles ne peuvent plus figurer dans la poésie noble. C'est d'ailleurs une fantaisie de peintre, et la poésie heureusement n'a nul besoin de ces traditions populaires, qui ne sont fondées sur aucune autorité. L'Écriture qui est notre règle ne donne point de *cornes* au démon ; et les *cornes* dans l'Écriture, sont comme figure de style, l'emblême de la force, et non pas de la méchanceté.

Ce sont là de ces convenances imposées à la poésie par la diversité des temps et des mœurs, et qui faisant une de ses difficultés, la forcent aussi de trouver de nouvelles ressources. Si quelqu'un regrettait les *cornes* de Satan, au lieu de ces deux vers :

> De sa droite il soutient un sceptre lourd, énorme ;
> Tout l'orgueil des enfers est sur son front difforme.

Il pourrait lire ainsi :

> Il portait dans sa main un sceptre lourd, énorme ;
> Ses cornes se courbaient sur sa tête difforme.

Quant à moi j'ai mieux aimé, je l'avoue, y mettre l'orgueil que les *cornes*.

Il y a aussi quelques hyperboles qui alongent et chargent la diction, et que j'ai restreintes en les abrégeant, au lieu de ces deux vers, dont le premier est imité de Milton :

> Ce front encore empreint des traits qui l'ont frappé,
> Égale la hauteur d'Atlas et de Calpé.

Il y en a quatre dans l'original : « Il ne s'élève point de rocher aussi haut sur les mers, ni sur les montagnes. Calpé et le grand Atlas ne paraîtraient en comparaison que d'humbles collines, tant il porte haut son front et ses cornes. » Cela m'a paru long et froidement exagéré : il faut de la mesure jusques dans l'hyperbole, et puis cette *hauteur de cornes* est plus près du ridicule que de l'effet.

Au moment où l'on fait silence dans les enfers pour entendre Satan, le Tasse n'a pas cru pouvoir mieux faire que de reporter ici tout le tableau que trace Virgile du silence des enfers pour écouter Orphée. Je ne crois pas que cet emprunt soit bien placé : les circonstances sont différentes. Virgile suppose que les chants d'Orphée sont assez puissans pour charmer l'enfer même et en suspendre les supplices : c'est un beau trait d'imagination, et qui va très-bien au sujet. Ici le silence n'est que d'attente et de terreur : j'ai donc laissé de côté *Cerbère et le Cocyte et l'Hydre*, et me suis borné aux effets du rhythme.

> Sa voix tonne, l'enfer tremble ; dans ses cachots
> Règne un vaste silence, et l'on entend ces mots.

C'est là tout ce que j'ai pris sur moi dans ce morceau,

justement célèbre : les connaisseurs jugeront si j'ai trop osé, et si l'original a perdu ou gagné dans ma version.

Page 200, *vers* 13.

[3] Toi seule tu le sais, et tu peux le redire,
Muse; mais de si loin, du sein des tems jaloux
A peine un faible bruit s'échappe jusqu'à nous.

C'est la traduction de ces vers de Virgile :

... Scitis enim, divæ, et memorare potestis;
At nos vix tenuis famæ perlabitur aura.

Page 222, *vers* 32.

[4] Il y joint des méchans la maxime coupable :
« Tout est permis, sans doute, en toute occasion,
A qui sert son pays et sa religion. »

Le poëte s'est contenté d'énoncer la maxime, sans la qualifier : il a cru, non sans quelque raison, qu'il suffisait, pour l'apprécier, qu'elle fût dans la bouche d'un magicien, c'est-à-dire d'un impie et d'un scélérat. Mais dans les jours où j'écris, où la théorie du crime a été érigée en morale, je me suis cru obligé de caractériser la maxime, tant il y a de gens disposés à en abuser d'une manière ou d'une autre. Au temps du Tasse, on en abusait contre l'esprit de la religion : on en abuse aujourd'hui bien plus contre l'esprit du patriotisme. On ne saurait donc redire trop souvent à une génération égarée, que rien, absolument rien n'est permis en aucun cas, ni *pour la religion*, ni *pour la patrie*, que ce qui l'est par les règles invariables de la morale, sanctionnées par la religion. Si nous voyons dans l'Écriture quelques exceptions à ce principe, en lui-même imprescriptible pour nous, telles, par exemple, que l'histoire de Judith, elles sont toujours racontées de manière à faire voir qu'on ne les propose nullement à l'imitation ; mais qu'au contraire les circonstances miraculeuses prouvent une inspiration particulière de l'Arbitre souverain, qui seul, quand il lui plaît, peut déroger aux lois qu'il a faites, par des raisons que lui seul connaît. Ce n'est pas ici le lieu d'expliquer l'esprit de ces exceptions, suivant celui de la religion : ceux qui la professent savent où trouver ces explications, nécessaires contre ceux qui la calomnient.

Page 223, *premier vers.*

[5] Elle entreprend de vaincre une invincible armée,
Non comme une Clorinde, à l'aide de son bras :
Armide n'a besoin que de ses seuls appas.

Ce rapprochement d'Armide et de Clorinde, qui les met en opposition, tout naturel qu'il peut paraître ici, n'est pourtant pas de l'original, et je ne l'aurais point ajouté gratuitement; mais il m'a servi à mettre quelque chose à la place de ces deux vers qui m'ont paru non-seulement au-dessous du genre, mais même susceptibles de plaisanterie.

E'n treccia, e'n gonna feminile, spera
Vincer popoli invitti e schiere armate.

« *Avec les tresses de ses cheveux et sa jupe de femme*, elle espère vaincre des peuples invincibles, etc. » Les lecteurs sentiront aisément que la poésie qui pouvait ennoblir les expressions, ne pouvait pas sauver l'idée elle-même d'un ridicule très-prochain. La raison en est simple : c'est que l'idée est petite, et même fausse en quelque manière; car dès qu'Armide ne prétend vaincre que comme femme, et par les avantages de son sexe, il est tout naturel qu'elle en ait les vêtemens. Il n'y a donc là rien qui vaille la peine d'être remarqué : c'est proprement ce que les Anglais appellent *no-sense*, ou non-sens.

Ibid., *vers* 38.

[6] L'amoureuse pensée, etc.

Tout ce morceau de *l'amoroso pensier* est depuis longtemps fameux : c'est un des chefs-d'œuvre de l'esprit italien, et je ne dissimulerai pas que cet endroit, et généralement tout le tableau des séductions d'Armide, est sans comparaison ce qui m'a coûté le plus de travail. La difficulté ne serait pas grande à transporter ces idées et ces peintures dans notre langue, en d'autres genres de poésie que l'épopée; mais il y avait beaucoup à faire pour adapter à l'épopée, et sur-tout à la nôtre, ce genre de détails qui semble un peu au-dessous de sa dignité. Il est à remarquer que toute noble et même toute fière qu'elle est, elle se prête

très-volontiers à ceux de la nature la plus simple, et même en emprunte un charme qui se fait sentir à tout moment dans Homère, dans Virgile, et même dans le Tasse qui a su le répandre dans son Herminie. Mais si l'épopée, graces à la magie de ses couleurs poétiques, ne dédaigne rien de ce qui est de la nature, elle est naturellement ennemie des raffinemens de l'art et de l'esprit. Aussi ne serais-je pas surpris que des critiques austères renvoyassent au genre érotique tout ce tableau des charmes d'Armide et de ses artifices. Je ne suis pourtant pas de leur avis, et sans aucun intérêt de traducteur, je crois qu'on peut justifier le Tasse. Il faut de toute nécessité, ou condamner son épisode d'Armide et l'ôter à son poëme, ou permettre que ses couleurs soient propres au sujet de son tableau ; et qui est-ce qui voudra ôter au Tasse son Armide? Personne que je sache, pas même Boileau, lui-même qui, loin de blâmer ses épisodes, leur sait gré d'avoir tempéré le sérieux et même *la tristesse du sujet*, et leur fait honneur de la fortune de l'ouvrage. J'ai fait voir dans la préface pourquoi la nature de ces épisodes, sans avoir de modèles dans l'épopée des anciens, pouvait très-bien convenir à celle des modernes. Il ne s'agit donc plus que de savoir si le poëte a su élever ces objets au ton du genre, et si en cherchant la grace, il n'est pas tombé dans l'afféterie. Or cela ne lui est arrivé ici que rarement, et les taches de ce chant sont peu de chose. Je ne me suis donc cru permis que d'élaguer ce peu de luxe, et je me suis cru d'ailleurs obligé de conserver à l'auteur que je traduisais sa tournure d'esprit et son ton de couleur. Ce morceau de *l'amoureuse pensée*, entre autres, pourrait, j'en conviens, faire un charmant madrigal; mais il est si brillant d'esprit et d'imagination, relevé par une comparaison si ingénieuse et si juste, si rapproché d'ailleurs de ce qui fait le fond du tableau, que j'ai regardé comme mon unique devoir de soigner sévèrement les nuances nécessaires pour que l'épopée, qui comporte le gracieux en général, pût adopter même celui-là, sous la condition d'être toujours au-dessus du joli. C'était absolument une affaire de style et de goût, mais qui suffirait à prouver qu'une traduction en vers de *la Jérusalem* était une entreprise impraticable pour un jeune homme, parce que le talent même n'y pourrait suppléer à la maturité et à l'expérience.

Page 225, *avant-dernier vers.*

[9] Que lui portait en dot la belle Mohavie.

Il y a dans l'italien *Cariclée*. Ce nom, si connu par le seul titre du roman d'Héliodore (*les Amours de Théagène et Cariclée*,) est trop purement de l'ancien grec pour appartenir à une princesse Phénicienne : jamais reine de Damas ne s'est appelée *Cariclée*.

Page 226, *vers* 33.

[8] De ma mère à mes yeux le spectre s'est offert.

Ce morceau est imité de l'apparition d'Hector à Énée pendant son sommeil :

In somnis ecce ante oculos mœstissimus Hector
Visus adesse mihi, largosque effundere fletus.
Heu ! fuge, nate Deâ, teque his, ait, eripe flammis...
Hei mihi ! qualis erat, quantùm mutatus ab illo, etc.

Page 228, *vers* 8.

[9] Mais, ô sainte pudeur !

Sed mihi vel tellus optem priùs ima dehiscat...
Ante, pudor, quàm te violo, aut tua jura resolvo ! VIRG.

Ibid., vers 38.

[10] Par ces pieds que j'embrasse,
Dont tu sais écraser et l'orgueil et l'audace,
Par cette main puissante, appui de l'équité, etc.

Le poëte ajoute ici :

« *E per que tempi*
» *Sacri, cui desti, e cui dar cerchi aita.* »

« Par ces temples saints que tu t'occupes à relever et à » protéger. »

Il ne convient point qu'Armide, qui s'exprime toujours en bonne Musulmane, conjure Godefroi *par les temples chrétiens* : c'est une faute de jugement.

Page 231, *vers* 21.

[11] Ainsi mêlant sa flamme à ces brûlantes larmes,
Pour pénétrer les cœurs Amour s'en fait des armes.

Le poëte ajoute ici :

« *O miracol d'amor, che le faville*
» *Tragge del pianto, e i mori ne l'acqua accende !* »

« O miracle de l'amour ! qui des larmes tire des étincelles,
» et enflamme les cœurs dans l'eau ! »

Tout ce qui précède a un fond de vérité, fondé sur le pouvoir et le charme très-réel des larmes d'une belle femme. L'auteur y a joint des traits d'une imagination ingénieuse, mais qui seraient peut-être un peu froids à force d'être jolis, si on ne les relevait et ne les réchauffait par une expression plus poëtique et plus animée. Quant à ces *cœurs qu'on allume dans l'eau*, il n'y a plus là que cet abus d'esprit que je me suis fait un devoir d'écarter.

Ibid., vers 30.

[12] Le cruel, à ce point s'il peut être insensible,
Il n'est point de rocher qui soit plus inflexible.

Le Tasse a étendu cette idée en trois vers :

« *Ben fù rabiosa tigre à lui nutrice,*
» *E'l produsse in aspr' Alpe orrida pietra,*
» *O l'onda, che nel mar si frange e spuma.* »

« Sans doute qu'une tigresse furieuse a été sa nourrice,
» ou qu'il a été enfanté au sein des roches affreuses, ou
» dans l'onde écumante des mers irritées. »

Observez que toutes ces idées, prises de Virgile dans les imprécations de Didon, se retrouveront précisément les mêmes dans la bouche d'Armide; et c'est là qu'elles seront bien placées. Il ne fallait donc pas s'en servir deux fois : c'est un double emploi, non-seulement oiseux, mais vicieux; car cet amas d'exagérations, qui va très-bien à une amante en fureur, pour qui rien n'est trop fort, l'est beaucoup trop pour un mouvement de pitié, quelque vif qu'on le suppose : j'ai cru qu'un seul trait devait suffire, et même en l'adoucissant : des hommes, des guerriers ne doivent point s'exprimer comme une femme désespérée.

Page 232, *vers* 40.

[13] On dirait qu'à sa bouche charmante,
Comme en des chaînes d'or tous les cœurs arrêtés,
S'attachent sans défense, et restent enchantés.

L'italien dit :

« *Esce da vaghe labra aurea catena,*
» *Che l'alme à suo voler prende e d'affrena.* »

« Il sort de sa bouche charmante une chaîne d'or, qui » prend et retient les cœurs à sa volonté. »

Le Tasse a rendu ici fidèlement cet ancien tableau allégorique, où l'on représentait le pouvoir de l'éloquence sous l'emblème d'une chaîne qui, sortant de la bouche d'un orateur, aboutissait à une foule d'oreilles qu'elle tenait captives. Cette allégorie est juste ; mais l'image n'est rien moins que gracieuse. Je ne sais pas bien quel en est l'effet dans la langue italienne ; mais je suis sûr que dans la nôtre *une chaîne d'or, sortant d'une bouche pour prendre des cœurs*, n'offrirait qu'une image trop bizarre pour être agréable. Je n'ai donc employé *la chaîne* que comme similitude, et n'ai *attaché les cœurs* qu'à *la bouche* d'Armide, malgré la célébrité de l'allégorie.

Page 238, *vers* 25.

[14] Pour préparer des fers à de nombreux esclaves,
Elle sait varier les pièges de son art.

On ne peut pas se dissimuler qu'au fond tout ce morceau jusqu'à la fin du chant, n'est autre chose qu'un tableau de coquetterie, ennobli par la poësie ; et peut-être qu'Homère et Virgile eussent renvoyé cette peinture à Ovide, dans son livre *des Amours*, ou à Tibulle et Properce dans leurs Élégies. Mais je dois le redire encore, c'est le sujet, et ici le Tasse que je n'ai guères fait que suivre fidèlement, a su toujours soutenir son style à la hauteur du genre. Ce genre d'ailleurs admet certainement des différences en raison des temps et des mœurs, et il doit être permis au Tasse de peindre ses héroïnes du temps de la chevalerie, sans les faire ressembler à Pénélope ou à Andromaque. Il y a plus : il a prouvé ici qu'avec du génie on pouvait élever la coquetterie jusqu'au sublime ; car je ne crois pas cet éloge trop fort pour le morceau qui commence par ce vers :

Quelquefois à l'écart retirant ses douleurs, etc.

Certainement ce tableau sera par-tout d'un grand effet, même sur les censeurs les plus rigoristes : tous les traits en sont d'un maître. On sent ici la conception d'un personnage véritablement extraordinaire, et qui a des moyens

de charmer, donnés à très-peu de femmes. Le moment où Armide

> Écarte la nuit sur son front imprimée,
> Et rejoint, en riant, la foule accoutumée.

la met en scène avec toute l'illusion dramatique. Interdire au génie du seizième siècle de pareils coups de pinceau, parce qu'ils n'ont rien de commun avec les peintures antiques, ce ne serait pas diriger le goût, ce serait enchaîner le talent et rétrécir l'art. Cette espèce de critique n'a jamais été la mienne, et pourtant je ne crois pas que l'on m'ait taxé de complaisance pour le faux goût.

Enfin, s'il faut en dernier résultat recourir encore à l'autorité des anciens, elle ne nous manquera pas autant qu'on pourrait le croire. Et qu'est-ce donc au fond que cette fameuse ceinture de Vénus, si justement admirée dans Homère, sinon un composé allégorique de tous ces moyens de plaire naturels au sexe, et que dans notre langue nous nommons coquetterie? Pourra-t-on nier que ces idées, ces images ne soient toutes du genre d'Anacréon, et d'Horace quand il est Anacréon? Et ce que s'est permis avec tant de succès le plus sévère de tous les poëtes épiques, pourquoi le défendrait-on au plus aimable et au plus gracieux? Le Tasse a-t-il réellement fait autre chose dans le détail des charmes et des séductions d'Armide, que dérouler les tissus qui dans Homère forment la ceinture de Vénus? Et qui donc aurait le courage de les déchirer? S'ils tiennent plus de place ici que dans le grec, cette différence tient à la nature du sujet. Supprimer de pareils morceaux, serait certainement une témérité : c'en est peut-être une autre de les traduire, et je m'estimerai heureux si on ne me la reproche pas.

FIN DES NOTES DU QUATRIÈME CHANT.

CHANT CINQUIEME.

ARGUMENT.

Querelle de Gernand avec Renaud. Renaud insulté tue le prince de Norwège, et quitte le camp des chrétiens. Départ d'Armide suivie par une foule de chevaliers. Nouvelle apportée à Godefroi de l'enlèvement de ses convois par les Arabes du désert. Alarmes dans le camp menacé de la famine. Discours de Godefroi, qui rend le courage aux soldats.

C'est ainsi que d'Armide et la grace et l'adresse
Nourrissaient dans les cœurs une crédule ivresse.
Parmi les dix guerriers à la suivre engagés,
Cent esclaves rivaux brûlaient d'être rangés.
Mais long-tems de Bouillon la prudence indécise
Ne sait à qui remettre une telle entreprise.
Il en voit les hasards, et tant de concurrens,
Pour en briguer l'honneur, se montrent sur les rangs,
Qu'éludant à-la-fois ce choix et leur poursuite,
A remplacer Dudon d'abord il les invite,
Et c'est au nouveau chef qui va les commander,
Qu'il abandonne enfin le droit de décider.
Par-là, sans qu'aucun d'eux ou murmure ou s'offense,
Il leur témoigne à tous sa juste déférence.
« Mes sentimens (dit-il) vous sont assez connus :
Ces secours malgré moi par des pleurs obtenus,
Devaient être remis à des tems plus tranquilles.
Peut-être qu'aujourd'hui devenus plus dociles,
Le poids de mes raisons sur vous pourrait agir :
On peut à son erreur renoncer sans rougir [1].
Mais de vos jeunes cœurs si la gloire maîtresse,
Dans la précaution voit toujours la faiblesse,
Dans l'oubli du danger voit toujours un devoir,
Je ne vous retiens point : que jamais mon pouvoir

Ne devienne pour vous une chaîne odieuse,
Qui blesse de vos cœurs la fierté généreuse.
Bouillon ne l'a reçu que pour mieux vous servir :
J'ai donné ma parole, et m'y veux asservir.
Partir ou demeurer est en votre puissance ;
Mais j'exige avant tout de votre obéissance,
Que du brave Dudon le successeur nommé,
Soit l'arbitre d'un choix par vous tous réclamé.
Je veux que votre chef à ce concours préside,
Nomme les dix guerriers qui seuls suivront Armide.
C'est le nombre promis : à ce point arrêté,
Je borne vos devoirs, et mon autorité. »

Eustache, au nom de tous, se charge de répondre.
« Nos devoirs et les tiens ne peuvent se confondre,
Mon frère : cette froide et prudente lenteur,
Portant sur l'avenir un œil observateur,
Vertu d'un général, est ton digne partage ;
Mais tant de prévoyance est trop loin de notre âge.
Il lui sied de courir au péril présenté,
Et ta sagesse en nous serait timidité.
Puisque tu le permets, puisqu'un grand avantage
Autorise un parti dicté par le courage,
Dix de nous rempliront ton ordre prononcé,
Et ce nombre prescrit ne sera point passé. »

Ainsi sous les dehors de ce zèle intrépide,
Il déguisait un cœur qui ne cherche qu'Armide,
Et de ses compagnons l'impétueuse ardeur
Cachait aussi l'amour sous les traits de l'honneur.
Eustache qu'en secret un feu jaloux inspire,
Qui déja dans Renaud craint tout ce qu'on admire,
La valeur, les lauriers, et pour dire encor plus,
La beauté qui toujours donne un charme aux vertus [2],
Va chercher ce héros ; il veut, quoi qu'il en coûte,
Écarter l'ascendant d'un rival qu'il redoute,
Et flattant dans son ame une autre ambition,
Il lui tient ce discours : « Renaud, dont le grand nom
De l'illustre Berthold a surpassé la gloire,
Toi que dans ton printems couronna la victoire,
Quel sera notre chef ? Moi, frère de Bouillon,

Moi qui cédais à peine à ce fameux Dudon,
Qui ne me soumettais qu'au seul droit de son âge,
A qui dois-je après lui réserver mon suffrage?
A qui dois-je obéir? Je ne le cèle pas:
A toi seul, ô Renaud! je puis céder le pas.
Il n'est point de noblesse au-dessus de la tienne,
Et ta valeur encor l'emporte sur la mienne.
Je l'avoûrai sans honte, et même Godefroi
Ne peut dans les combats se dire égal à toi.
C'est toi que je préfère, et pour chef et pour guide,
Si Renaud toutefois n'aime mieux suivre Armide.
Mais je ne pense pas qu'il se plaise à courir
A des exploits obscurs que la nuit doit couvrir.
C'est trop peu pour Renaud, et sans doute Solyme
Offre un plus beau théâtre à ta valeur sublime.
De tous nos chevaliers qu'entraînera ma voix,
Je puis en ta faveur déterminer le choix.
Pour moi qui doute encor quel parti je dois prendre,
Je desire (et de toi je crois devoir l'attendre)
Qu'on me laisse à mon gré, sans subir d'autre loi,
Partir avec Armide, ou combattre avec toi. »

Il dit, et sur son front qu'un feu soudain colore,
Renaud lit aisément l'amour qui le dévore.
Il sourit; mais son cœur de lui-même assuré,
Que tous les traits d'Armide ont à peine effleuré,
Aux mouvemens jaloux demeure inaccessible.
Au trépas de Dudon ce cœur toujours sensible,
Toujours menace Argant, et se croit outragé
Si du cruel Argant Dudon n'est pas vengé,
Et si le meurtrier survit à sa victime.
Renaud d'ailleurs, touché d'un tribut légitime,
Avec quelque plaisir souscrit à sa grandeur,
Et jouit d'un hommage avoué par son cœur.
Une juste louange est en droit de lui plaire.
« De mes égaux (dit-il) l'estime m'est bien chère.
Renaud que les honneurs ne peuvent éblouïr,
Aime à les mériter plus qu'à les obtenir.
Pour moi le premier rang, si la vertu le donne,
Est d'un prix que n'a pas la plus belle couronne.
Je ne l'ai point brigué, ne l'ai point prétendu;
Mais je l'accepterai, si l'on croit qu'il m'est dû.

Si la commune voix en ma faveur décide,
Tu seras satisfait, et tu suivras Armide. »

Eustache alors le quitte, et s'adressant à tous,
Cherche à concilier des suffrages jaloux.
Mais Gernand, toujours fier des titres de sa race,
Se croit appelé seul à remplir cette place.
Armide vainement l'a soumis d'un coup-d'œil,
Et l'Amour cette fois est vaincu par l'orgueil.
Issu de potentats que révérait la terre,
Dont le Nord adora le sceptre héréditaire,
Les noms de tant de rois enflent sa vanité.
Renaud, quoique d'un sang de qui la dignité,
Dans la paix, dans la guerre, également illustre
De cinq siècles de gloire a vu croître son lustre,
Veut compter des exploits, et non pas des aïeux.
Mais le prince qu'aveugle un courroux dédaigneux,
Ne connaît de grandeur que sous le diadême.
Il méprise Renaud, il s'indigne en lui-même
Qu'un simple chevalier ose être son rival.
Des complots de l'enfer un ministre fatal,
Un esprit séducteur qui médite sa perte,
Approfondit sa plaie à chaque instant rouverte,
L'irrite, et dans son cœur abreuvé de poison,
Allume un noir dépit qui trouble sa raison.
Sans cesse aiguillonnant sa secrète furie,
L'esprit adulateur à son oreille crie :
« Renaud s'égale à toi! qui pourrait le souffrir?
Quels titres devant toi, quels droits peut-il offrir?
Que peut-il opposer à tant d'honneurs suprêmes,
A l'antique splendeur de tant de diadêmes?
Qu'il nomme les Etats qui lui sont destinés,
Les peuples, les pays par ses lois gouvernés.
Quoi! né dans l'Italie, en cette terre esclave,
Un obscur chevalier impunément te brave!
Quel que soit le succès de sa témérité,
Renaud contre Gernand n'aura-t-il pas lutté?
C'est assez; il triomphe aux dépens de la gloire,
Et la rivalité vaut pour lui la victoire.
Le poste est beau; ton nom l'eût encore illustré;
Mais Renaud le dispute, et l'a déshonoré.
Ah! si le grand Dudon jette sur nous la vue,

De quel juste courroux son ame est-elle émue!
Combien doit-il rougir, ce vieillard triomphant,
S'il voit à ses honneurs s'égaler un enfant!
Et Renaud le prétend, il aspire à sa place;
Et loin de châtier cette odieuse audace,
On lui prodigue encore un caressant accueil,
Et la louange vole au-devant de l'orgueil!
Mais toi, si Godefroi souffre ce qu'on propose,
De ce qui t'appartient s'il permet qu'on dispose,
Le souffriras-tu? Non : Gernand, puisqu'on le veut,
Doit montrer ce qu'il est, doit montrer ce qu'il peut. »

Gernand que cette voix incessamment excite,
Tel que s'enflamme encor dans la main qui l'agite,
Un flambeau qui dans l'air alimente ses feux,
Gernand laisse échapper de son cœur envieux
Le venin qu'en secret les enfers y nourrissent;
Ses yeux en sont chargés, ses lèvres le vomissent.
Déja devant ses yeux par la haine obscurcis,
De son brillant rival tous les traits sont noircis.
Il dément ses exploits, flétrit son caractère.
« Renaud n'est qu'un superbe, un jeune téméraire;
Sa bravoure n'est rien que démence et fureur,
Ses succès un hasard, et sa gloire une erreur. »
D'un discours odieux l'injure répétée,
Jusqu'à Renaud lui-même est bientôt reportée.
Rien n'arrête Gernand à sa perte entraîné.
Le génie infernal dont il est dominé,
En aiguisant sa langue, anime son audace.

Dans l'enceinte du camp s'étendait une place,
Où la lutte et l'escrime, en de nobles loisirs,
Exerçaient les guerriers à d'utiles plaisirs,
Et proposant des prix à la force, à l'adresse,
A disputer la palme invitaient la jeunesse.
C'est là, c'est au milieu du plus nombreux concours,
Que Gernand verse encor le fiel de ses discours.
Renaud le voit, l'entend, il frémit, il s'écrie :
« Insolent, vous mentez, » et bouillant de furie,
Le fer en main, sa voix, son geste, son transport,
Ses pas et son regard, déja portent la mort.
Son épée est l'éclair qui précède la foudre.

Gernand à l'éviter ne saurait se résoudre :
Tout un camp pour témoin défend de reculer.
L'inévitable mort sur lui semble voler :
Il demeure, il la brave, et prêt à se défendre,
S'il outragea Renaud, il ose au moins l'attendre.
Entre eux au même instant mille glaives tirés,
Pour arrêter Renaud mille bras conjurés,
Les cris et les efforts, la foule qui le presse,
Rien ne peut ralentir sa marche vengeresse.
Indigné qu'à ses pas on ferme le chemin,
Il se jette à travers les armes, et sa main
Promène en tourbillon sa foudroyante épée;
Il ouvre, écarte enfin la foule dissipée,
Force toute barrière, et joint son ennemi.
Maître alors de lui-même, et d'un bras raffermi,
S'il attaque avec rage, il frappe avec adresse,
Cherche le cœur, la tête, à-la-fois pare et blesse;
En menaçant par-tout, le fer impétueux,
Le fer multiplié trompe l'art et les yeux.
L'atteinte en est toujours sûre autant qu'imprévue;
Il redouble les coups, il échappe à la vue,
Et par un même effort sans cesse dirigé,
Au sein de l'ennemi deux fois il s'est plongé.
Au malheureux Gernand la lumière est ravie,
Il expire, et son sang s'échappe avec sa vie.
Renaud vainqueur, vengé, retire de son flanc
Cette épée homicide, et fumante de sang.
Le feu de son courroux s'éteint dans sa vengeance,
Et de ce champ de mort il s'éloigne en silence.

Dans ce tumulte affreux, par le bruit attiré,
Godefroi vient; il voit ce corps défiguré,
Le sang qui s'écoulait d'une double blessure,
Souillant ses vêtemens, son front, sa chevelure,
Et tous ceux que du prince intéresse le sort,
Déplorant à-la-fois sa fortune et sa mort,
Dans la tombe avec lui tant de grandeurs éteintes.
A ce triste spectacle, à ces lugubres plaintes,
Bouillon demande alors quel est l'audacieux,
Qui sans crainte des lois, et sans respect des lieux,
D'un pareil attentat s'est pu rendre coupable.
Du trépas de son maître Arnol inconsolable,

Arnol que chérissait l'infortuné Gernand,
Raconte au général ce démêlé sanglant,
Aggrave de Renaud la faute et la vengeance,
Et de son agresseur dissimule l'offense.
« Pour un léger sujet, un transport inhumain
(Dit-il) a de Renaud précipité la main.
Rien n'a pu s'opposer à ses fureurs cruelles.
Du fer dont il s'arma contre les infidèles,
Il a tranché les jours d'un soldat de la croix,
Immolé devant nous le fils de tant de rois,
Violé de ce lieu la dignité publique,
Et bravé de tes lois la menace authentique.
Tes ordres tout-à-l'heure en ce camp publiés,
A la face du camp, Renaud les foule aux pieds.
Il mérite la mort, et si tu lui fais grace,
Vois jusqu'où cet exemple enhardira l'audace,
Ce que peut la colère et le ressentiment,
Si chacun dans sa cause est juge impunément.
Non, il n'est plus dès-lors de borne à la licence,
Et les meurtres suivront la plus légère offense. »
Arnol vante Gernand : le deuil de l'amitié
Autorise à-la-fois l'éloge et la pitié.
De Tancrède, il est vrai, la voix plus favorable
Parle pour l'accusé ; mais juge inexorable,
Et d'un front où des lois est gravé le pouvoir,
Bouillon à l'indulgence accorde peu d'espoir.
Tancrède cependant la réclame et l'implore.
« Daignez, seigneur, daignez considérer encore
Quel est Renaud, pour nous ce qu'a fait ce grand cœur,
Ce qu'au neveu de Guelfe on rend ici d'honneur.
Le châtiment pour tous n'est pas toujours le même.
Sans blesser l'équité, l'autorité suprême
Sait mesurer la peine aux grades différens,
Et punir les délits sans confondre les rangs.
Par-tout de l'homme à l'homme il est quelque intervalle,
Et c'est pour les égaux que la peine est égale. »

« C'est l'exemple des grands, lui répond Godefroi,
Qui doit apprendre à tous à respecter la loi.
De quel prix en ma main sera donc la puissance,
S'il faut autoriser leur désobéissance,
Si le vulgaire seul à la règle est soumis ?

Vous me donnez, Tancrède, un dangereux avis.
Si d'un sceptre impuissant on a fait mon partage,
J'en vois le déshonneur, et n'en vois pas l'usage.
Je hais d'un tel pouvoir le poids humiliant.
Mais je l'ai reçu libre, entier, indépendant;
Et ne permettrai pas qu'en mes mains affaiblie,
Par moi sa dignité soit jamais avilie.
Je dois, suivant les tems, en diriger l'emploi,
Et sais, quand il le faut, tout soumettre à la loi. »

Le respect à Tancrède impose le silence;
Il ne réplique pas. Raymond dont la prudence
S'attache à l'ordre antique, à son austérité,
Approuve de Bouillon la juste fermeté.
» Oui, c'est ainsi (dit-il) qu'un général commande :
Ainsi l'autorité se montre ferme et grande,
Sait conduire une armée, ou régir un État.
L'exemple du pardon provoque l'attentat.
Si le pouvoir enfin ne produit pas la crainte,
L'indulgence lui porte une mortelle atteinte [4]. »

Ainsi Raymond s'explique, et Tancrède averti
Qu'on va de la rigueur embrasser le parti,
Ne perd pas un moment, monte un coursier rapide :
Vers Renaud menacé son amitié le guide.
Il court jusqu'à sa tente, où s'étant retiré,
L'indomptable Renaud, tranquille et rassuré,
Dès qu'il eut d'une main dans le sang assouvie,
Abattu de Gernand et l'orgueil et la vie.
Tancrède sans détour croit devoir rapporter
Tout ce qu'il vient d'entendre : « Oui, je n'en puis douter,
» Dit-il, et Godefroi n'a pas voulu s'en taire :
Il prétend te traiter en coupable vulgaire,
Et que tu sois d'abord en son pouvoir remis. »
« Moi ! dit Renaud, d'un fier et dédaigneux souris,
Moi !... ce n'est qu'à l'esclave, à l'homme né pour l'être,
A se justifier en présence d'un maître,
A parler dans les fers : je n'en recevrai pas.
Je suis né, j'ai vécu, mourrai libre, et ces bras
Accoutumés au glaive, et faits pour la victoire,
Refusent des liens dont s'indigne ma gloire.
C'est assez : Godefroi, si tel est aujourd'hui

Tout le prix que Renaud doit attendre de lui,
Comme un obscur soldat s'il veut qu'on m'emprisonne,
Peut m'envoyer sa garde, ou venir en personne.
Je l'attends : que le fer, seul juge fait pour nous,
Donne à nos ennemis un spectacle bien doux,
Un spectacle sanglant : s'il a pour lui des charmes,
Je dois y consentir ; je suis tout prêt : mes armes. »
Il dit, et dans l'instant se recouvre d'acier,
Charge son bras nerveux d'un épais bouclier.
D'un casque aux crins flottans sa tête est défendue,
Et sa fatale épée à son flanc suspendue.
Ainsi l'antiquité nous peint Mars en fureur,
Lorsqu'élancé des cieux, ceint de fer et d'horreur,
Respirant le carnage, il courait aux batailles,
Ou, la lance à la main, ébranlait les murailles.

Mais Tancrède est bien loin d'approuver ce transport :
Sur l'ame du héros il tente un digne effort.
« Tu dois croire sans doute, ô guerrier invincible !
Qu'aux forces de ton bras tout miracle est possible,
Et je sais que ton cœur à la crainte étranger,
Aime à braver le sort, et se plaît au danger.
Mais nous garde le ciel qu'à nous-même fatale,
Par le malheur commun cette main se signale,
Que Renaud hasardant cet effort criminel,
Fasse de sa valeur un essai si cruel !
Dis-moi, que prétends-tu ? Quoi ! tes mains meurtrières
Vont-elles se plonger dans le sein de tes frères,
Déchirer, en versant des flots de sang chrétien,
Les membres de ce Dieu, notre chef et le tien ?
Quoi ! pour un vain honneur, simulacre fragile,
Qui paraît, passe et fuit comme le flot mobile,
Veux-tu perdre en un jour tous les honneurs du ciel,
Des enfans du Très-Haut héritage éternel ?
Je t'en conjure au nom de ce juge suprême,
Dompte ce cœur altier, triomphe de toi-même.
Cède, non à la crainte, à la nécessité,
Mais au Dieu qui des cœurs soumet la volonté.
Céder ainsi, c'est vaincre, et ce Dieu te contemple.
Je ne propose point ma jeunesse en exemple ;
Mais j'éprouvai l'injure, et me vis opprimer,
Et contre des chrétiens ne voulus point m'armer.

J'aurais craint que ma gloire en parût obscurcie.
Quand mon bras eût conquis la riche Cilicie,
Boëmond, dont ce cœur trop peu fait au soupçon,
Était loin de prévoir l'avare trahison,
Trompant mon amitié par ses fraudes surprise,
Déroba ma conquête entre ses mains remise.
Peut-être que le fer m'eût aisément vengé;
Mais j'imposai silence à mon cœur outragé.
Toi, si d'une prison tu redoutes l'injure,
Des rigueurs de la loi si ta fierté murmure;
Si tu suis jusques-là ce préjugé trompeur,
Que l'on a consacré sous le faux nom d'honneur,
Va, près de Boëmond hâte-toi de te rendre,
Et je me charge ici du soin de te défendre.
Je soutiendrai ta cause auprès de Godefroi.
Aux premiers mouvemens élevés contre toi,
Il suffit d'opposer une sage retraite.
Doutes-tu que bientôt Bouillon ne te regrette?
Bientôt l'Égyptien, ou quelque autre ennemi
Menacera ce camp sans toi mal affermi.
Va, je l'entends déja qui t'appelle et t'implore,
Et Renaud loin de nous sera plus grand encore. »

Guelfe paraît alors, et son autorité
Se joint à ce conseil par Tancrède apporté.
Il veut que sans délai Renaud quitte l'armée.
Renaud, dont l'ame encore est à peine calmée,
Se soumet cependant à leurs vœux réunis.
Près de lui rassemblés, de généreux amis
Veulent l'accompagner, suivre par-tout ses traces.
De leur zèle empressé le héros leur rend graces;
Mais à ce dévoûment il ne peut consentir.
Avec deux écuyers, seul, Renaud veut partir.
Il part : déja son cœur que la gloire aiguillonne,
Aux plus vastes projets tout entier s'abandonne.
Il veut marquer ses pas par des faits inouis,
Faire adorer la croix aux plus lointains pays,
Cueillir, en étendant son glorieux empire,
La palme des combats, ou celle du martyre,
Courir toute l'Égypte, et les sables déserts,
D'où la brûlante Afrique atteint à d'autres mers;

Et remontant le Nil dans son cours solitaire,
De sa source inconnue arracher le mystère.

Du héros qui s'éloigne à peine séparé,
Guelfe vers Godefroi revole rassuré.
Dès que le général voit Guelfe qui s'avance,
Il élève la voix : « J'attendais ta présence,
Dit-il ; tu me préviens, et vers toi dépêché,
Un héraut dans le camp t'a vainement cherché. »
Il ordonne aussitôt que chacun se retire,
Et seul, baissant la voix : « Guelfe, je dois le dire,
Et tu dois l'avouer, aux plus affreux excès
Renaud de sa colere a porté les effets.
Je l'aime, et je voudrais lui trouver une excuse ;
Mais je la cherche en vain : son attentat l'accuse.
Guelfe, le général doit la justice à tous.
Si, comme on le prétend, Renaud dans son courroux,
Rompant le frein de l'ordre et de l'obéissance,
Fut en effet contraint à tant de violence,
Pour se justifier, qu'il vienne devant moi ;
Qu'il vienne, libre encor, sans garde et sur sa foi.
Lui montrer ces égards, c'est accorder, je pense,
Ce qu'au neveu de Guelfe on doit de déférence.
Mais si son cœur trop haut refuse de plier,
En cédant à mes lois s'il croit s'humilier,
(Et sa fierté peut-être en sera révoltée,)
C'est à toi de guider sa jeunesse indomptée,
D'empêcher qu'aujourd'hui par l'orgueil égaré
Il ne contraigne un chef, et doux et modéré,
A défendre, à venger la discipline austère,
Dont l'intérêt commun m'a fait dépositaire. »

Guelfe répond : « Quel cœur exempt de lâcheté,
Peut souffrir le mépris qu'il n'a point mérité,
Peut, sans le repousser, recevoir un outrage ?
L'agresseur a péri : quand le combat s'engage,
Qui donc sait maîtriser son bras et son courroux,
Arrêter sa vengeance, et mesurer ses coups ?
Sans doute qu'à tes lois Renaud doit se soumettre ;
Je crois qu'à ta justice on pourrait s'en remettre ;
J'en serais le garant ; mais il ne le peut pas,
Et déjà loin du camp Renaud porte ses pas.

Il est parti : c'est moi qui viens en son absence
Prendre sur moi sa cause, en prouver l'innocence
A ses accusateurs, à tous ceux qu'aujourd'hui
Une même querelle anime contre lui.
Il a pris, quand le sang a lavé son offense,
Du plus indigne affront la plus digne vengeance.
Renaud, dans son honneur devant tous attaqué,
A dû punir Gernand qui l'avait provoqué,
Et j'offre à le prouver ce bras et cette épée.
Mais je dois l'avouer; trop vivement frappée,
Son ame impétueuse oublia son devoir,
Blessa les lois du camp, méconnut ton pouvoir.
Voilà sa faute, hélas ! celle que je déplore :
Que ne puis-je pour lui la réparer encore ! »
« C'est assez, dit Bouillon ; nous préservent les cieux
Qu'on renouvelle ici des débats odieux !
Ne va pas en jeter des semences nouvelles.
Que Renaud porte ailleurs le trouble et les querelles.
Et puisse la discorde et ses tristes effets,
Avec lui de ce camp s'éloigner pour jamais ! »

Armide cependant, trompeuse, suppliante,
Qui des secours promis voit prolonger l'attente,
Pour en hâter l'instant, fait agir tour-à-tour
Ses pleurs et la pitié, ses charmes et l'amour.
Toutefois attentive aux lois de la décence,
Quand la nuit dans le camp ramène le silence,
De ses femmes suivie, elle va retrouver
L'abri des pavillons qu'on lui fit élever.
Bouillon, pour l'honorer, en fait garder l'enceinte.[5]
Bouillon n'a pas reçu la plus légère atteinte
De ces yeux qui des cœurs ont troublé le repos,
Conquérans d'une armée, et vainqueurs des héros.
En vain cette beauté ne connaît point d'égale ;
En vain même une adresse à tant d'autres fatale,
Veut dans un cœur pieux verser des feux trompeurs,
Et de la volupté les mortelles douceurs[6],
Bouillon pour qui ce monde a des biens trop fragiles,
Suit d'un monde meilleur les routes difficiles.
C'est au ciel qu'il aspire, et l'amour vainement
Des plaisirs qu'il promet lui peint l'enchantement,
Appelle ses regards sur les attraits d'Armide :

Ses regards sont au ciel, où le desir les guide.
A vaincre ses froideurs elle met son orgueil,
Se plaît à prodiguer d'un souris, d'un coup-d'œil
Le flatteur enjoûment, la langueur caressante :
A chaque instant nouvelle, et toujours plus charmante,
Les formes que pour plaire elle prend tour à tour,
Au fond d'un cœur de glace iraient porter l'amour.
Mais sur un cœur gardé par la grace céleste,
Elle perd tout l'effort de son art si funeste.
Elle qui se prétend faite pour tout dompter,
Qui croit qu'à ses regards rien ne doit résister,
Et s'étonne et gémit de l'affront qu'elle essuie.
Oh ! combien son dépit en secret l'humilie !
Et de Tancrède aussi le cœur reste fermé :
Par un premier amour il est contre elle armé ;
Comme on voit d'un poison l'atteinte repoussée,
Par un poison plus fort par avance émoussée.
Mais au-devant du joug tant d'autres ont volé !
Leur nombre doit suffire à l'orgueil consolé.
Elle ne songe plus qu'à conduire sa proïe
En des lieux où trompant leur espoir et leur joie,
Des fers bien différens de ceux qu'ils ont cherchés,
Attendent les captifs à son char attachés.

« Il est passé le jour marqué par ta promesse,
Dit-elle au général ; le tems, le danger presse,
Seigneur, et le tyran que nous devons punir,
S'il apprend nos desseins, pourra les prévenir.
Notre attaque imprévue en sera plus aisée,
Et doit par le secret être favorisée :
Avant qu'on la soupçonne, accorde à mes malheurs
Ces dix guerriers choisis pour être mes vengeurs ;
Et si le ciel enfin à l'innocent propice,
Daigne de nos efforts seconder la justice,
Bouillon verra mon sceptre entre mes mains remis,
Dans la paix, dans la guerre, à ses ordres soumis. »

Godefroi ne peut plus rejeter sa prière ;
Il y souscrit encore, et pour y satisfaire,
Voudrait fixer le choix dont il reste chargé ;
Mais chacun en secret par elle encouragé,
Brigue une préférence à l'envi disputée ;

Leur importune ardeur est sans cesse excitée.
Pour l'échauffer encore, Armide à chacun d'eux
Fait envier ou craindre un rival plus heureux.
Dans la sécurité bientôt l'amour sommeille,
Et par l'inquiétude il croît et se réveille.
Qui le sait mieux qu'Armide? Elle irrite dans tous
De la rivalité l'empressement jaloux.
Le coursier, s'il est seul, ralentit sa vîtesse;
Mais qu'un autre en courant le devance ou le presse,
L'ambition l'emporte, et lui sert d'aiguillon:
Tels ces rivaux ardens courent près de Bouillon,
Étaler de leurs vœux l'impatience avide,
Dont s'indigne leur chef, et dont jouit Armide;
Bouillon de leurs débats sans cesse environné,
Ne peut voir sans rougir ce concours effréné.
Mais nul à ses avis ne se montre sensible;
Sa voix est impuissante, et l'accord impossible.
Pour tempérer leur fougue, il fait un vain effort.
« Que ce choix, leur dit-il, soit donc remis au sort. »
Par son ordre un héraut écrit et mêle ensemble
Les noms des concurrens; une urne les rassemble.
Il tire: Artémidore est le premier nommé.
Gérard est le second: par le sort proclamé,
Venceslas vient ensuite: en sa froide vieillesse,
Il se livre aux erreurs d'une folle tendresse.
Il fit par sa prudence honorer ses vieux ans,
Et l'amour aujourd'hui flétrit ses cheveux blancs.

Au front des trois élus quelle allégresse est peinte!
Le reste tourmenté d'espérance et de crainte,
Montre d'un tel bonheur un desir envieux.
Agités, palpitans, tous ils fixent leurs yeux
Sur le vase où du sort la sentence est cachée;
Aux lèvres du héraut leur ame est attachée.
Erward et Boldéric, et Ludolphe et Varnon,
Guy, Melphe, avec transport ont entendu leur nom.
Raimbaud les suit, Raimbaud qui bientôt trop coupable,
(De quels égaremens l'amour est donc capable!)
Vil transfuge, apostat, consentit à trahir
Son Dieu, ce même Dieu qu'il jura de servir.

Ce nom ferme à-la-fois et l'urne et l'espérance.

Mais accusant du sort l'injuste préférence,
Tous ceux que vient d'exclure un immuable arrêt,
Contre un aveugle choix murmurent en secret.
Ils s'indignent, Amour, qu'offensant leur délire,
Le sort ait pu donner des lois dans ton empire.
A l'objet défendu toujours l'homme est porté.
Tous veulent suivre Armide, et leur cœur révolté
Ne connaît plus de loi que l'amour qui les guide :
Tous ils jurent de vivre et mourir pour Armide.
De ses remercîmens le charme insidieux
Enhardit un dessein qui comble tous ses vœux.
A chacun tour-à-tour elle adresse sa plainte,
D'une loi rigoureuse allègue la contrainte,
S'afflige de partir, et de partir sans lui.

Déja les dix guerriers dont elle obtint l'appui
Pour marcher à la suite, ont revêtu leurs armes.
Bouillon ne cache pas ses trop justes alarmes :
Il leur parle en secret, au moment du départ,
Et de leur entreprise il leur peint le hasard,
Le Musulman trompeur, sa foi légère et vaine,
En lui du nom chrétien l'ineffaçable haine ;
Par quelle vigilance ils peuvent éviter
Tous les pièges divers qu'ils doivent redouter.
Conseils perdus, qu'en vain la raison leur adresse !
L'Amour a-t-il jamais écouté la sagesse ?

De ce camp désormais redoutant le séjour,
Armide du soleil n'attend pas le retour.
Elle part triomphante ; à sa suite elle entraîne
Ses esclaves charmés, orgueilleux de leur chaîne,
Et laisse, en s'éloignant, dans la douleur plongés,
Tous ceux que sous ses lois elle tient engagés.
Combien, dès que la nuit peut dérober leur fuite,
S'échappent de leur tente, et volent à sa suite !
Eustache le premier dans sa course égaré,
Suivant dans l'ombre épaisse un chemin ignoré,
Long-tems erre au hasard, et ne rejoint Armide
Qu'au moment où l'aurore et l'éclaire et le guide.
Raimbaud le voit venir, Raimbaud de qui les yeux
N'apperçoivent en lui qu'un rival dangereux,
S'avance à sa rencontre, et d'une voix hautaine,

« Que cherches-tu ? dit-il, et quel dessein t'amène ? »
— « Je viens à la princesse offrir ici mon bras.
Armide, si son cœur ne me dédaigne pas,
N'a point de serviteur plus zélé, plus fidèle. »
— « Et quel titre, quel droit à cet honneur t'appelle ? »
— « L'amour, et si le sort t'a seul conduit ici,
Mon titre est le plus beau. » — Non, ne crois pas ainsi
Couvrir d'un faux prétexte un orgueil qui nous brave.
De la plus belle reine illégitime esclave,
Tu ne peux te mêler aux justes défenseurs,
Que le ciel a chargé de finir ses malheurs. »
— « Et qui m'empêchera d'apporter mon hommage ? »
— « Moi qui te le défends ; » et d'une égale rage
Ils couraient l'un sur l'autre : Armide avec effroi
Étend ses bras entre eux ; elle s'écrie : « Eh ! quoi !
Raimbaud, à me servir ce guerrier se dispose,
Et c'est vous qui voulez l'éloigner de ma cause !
Pour moi c'est un soutien, un compagnon pour vous.
Raimbaud, vous m'offensez. » Sa voix suspend leurs coups,
Arrête dans leurs mains le glaive et la colère ;
L'amour les rend soumis, et tremble de déplaire.
Eustache reçoit d'elle un accueil gracieux.
« De votre main, seigneur, l'appui m'est précieux.
Suivez toujours, suivez la généreuse envie,
Qui vous porte à défendre et ma gloire et ma vie.
J'y dois être sensible, et sais apprécier
L'aimable empressement d'un noble chevalier. »
En ce même moment de tous côtés arrivent
De nouveaux déserteurs : d'autres bientôt les suivent.
Près d'elle un même espoir les a rassemblés tous,
L'un de l'autre à-la-fois étonnés et jaloux.
Armide à leur aspect laisse éclater sa joie ;
Elle poursuit sa route, et sourit à sa proie.

Le jour vient à Bouillon apprendre ses malheurs,
Ces pertes de l'armée, et ces tristes erreurs.
Il plaint ces insensés ; il les voit par avance
Punis par tous les maux qui suivent l'imprudence.
De ces pressentimens son cœur est occupé,
Lorsque noir de poussière, et de sueur trempé,
Un courrier hors d'haleine, offrant sur son visage
Du malheur qu'il apporte une funeste image :

« Seigneur, puisse le ciel détourner nos revers !
L'Égypte de vaisseaux couvre déja les mers,
(Dit-il) et le Génois, notre allié fidèle,
M'envoyait dans ces lieux en porter la nouvelle.
Mais d'un coup plus fatal la douleur me poursuit ;
Un immense convoi sur des chameaux conduit,
S'avançait au travers des sables de Syrie :
Il n'a pu de l'Arabe éviter la furie.
Ces tyrans du désert, hardis déprédateurs,
Dans la nuit tout-à-coup descendus des hauteurs,
Accablant de leur nombre une trop faible escorte,
Ont ravi l'aliment que la mer nous apporte.
Tout a péri. Seigneur, de pillage affamé,
Il est tems que l'Arabe enfin soit réprimé.
De ce peuple brigand les hordes dévorantes,
Sans obstacle et sans frein, de toutes parts errantes,
De la mer à ton camp assiégent les chemins ;
Et si pour dissiper ce ramas d'assassins,
De légers escadrons choisis dans ton armée,
Ne rouvrent une route autour de nous fermée,
Sois sûr que nos convois, vainement attendus,
Sont chargés pour l'Arabe, et pour nous sont perdus. »

Cette triste nouvelle aussitôt répandue,
Consterne les esprits, et la foule éperdue,
Toujours sur ses besoins prompte à s'effaroucher,
Voit déja la famine à pas lents approcher.
Bouillon que n'atteint pas cette frayeur vulgaire,
Ne voit plus éclater l'allégresse ordinaire,
Et sa sérénité condamnant leur effroi,
Il leur parle en ces mots, dignes de Godefroi.

« Quoi donc ! n'est-ce pas vous qui, malgré tant d'obstacles,
Et marchant dans l'Asie au milieu des miracles,
Parmi tant d'ennemis de notre sainte loi,
Avez su réparer les pertes de la foi ?
Quoi ! vous, élus du ciel, pour un si grand ouvrage,
Vous dont je n'ai point vu chanceler le courage,
Qui braviez le danger, et présent et certain,
Vous craignez un péril, et douteux et lointain !
De l'orgueilleux Persan l'immense multitude,
Et la fourbe du Grec et son ingratitude,

Les flots, les monts, le fer, cent peuples rassemblés,
Vous avez tout vaincu, soldats, et vous tremblez!
Vous tremblez, vous, chrétiens! vous doutez de Dieu même!
Tant de fois de son bras la puissance suprême
S'est fait, en vous sauvant, reconnaître à ses coups!
Ce Dieu que vous servez n'est-il plus avec vous?
A-t-il de vos dangers détourné sa clémence?
Il a les yeux sur nous: marchez en sa présence.
Ces travaux, ces hasards que pour lui vous courez,
Un jour avec plaisir vous vous en souviendrez [7].
Vous offrirez l'encens de la reconnaissance.
Aujourd'hui reprenez toute votre assurance,
Et réservez vos cœurs à la paix ramenés,
Pour les succès nouveaux qui vous sont destinés [8]. »

L'air tranquille et serein qui soutient ce langage,
Des esprits abattus relève le courage.
Mais de trop justes soins sans relâche occupé,
Il ne se cache point le coup qui l'a frappé,
De quels devoirs sur lui tout le fardeau repose;
Qu'il faut dans la disette où ce revers l'expose,
D'un camp déja troublé rassurer les besoins,
Résister à l'Égypte, et contenir du moins
L'Arabe ravisseur, lâches dont l'insolence,
Avide et fugitive, échappe à la vaillance [9].

FIN DU CINQUIÈME CHANT.

NOTES

SUR LE CINQUIÈME CHANT.

Page 247, *vers* 20.

[1] On peut à son erreur renoncer sans rougir.

J'ai cru devoir substituer cette maxime à celle-ci qui occupe deux vers dans l'original : dans ce monde changeant et léger, il n'y a souvent « d'autre constance que la variation des pensées. » C'est à peu près la traduction de ce vers d'Ovide :

Et tantùm constans mobilitate suâ est.

Elle n'est constante que dans sa mobilité.

Mais ces sortes de généralités qui peuvent convenir à la fortune, à la renommée, non-seulement sont ici un peu froides, mais même déplacées. Car il ne convient pas à Godefroi de mettre sur le compte de l'inconstance humaine ce qui ne doit être que le retour à la raison et à la prudence. Il faut bien se garder de confondre le repentir avec la légèreté : c'est un sophisme qu'il faut laisser à la fausse philosophie ; de plus, lors même que les maximes générales sont vraies, il faut que l'application en soit naturellement particularisée dans le cas dont il s'agit, et c'est ce que j'ai tâché de faire.

Page 248, *vers* 32.

[2] La beauté qui toujours donne un charme aux vertus.

Ici le Tasse a traduit un beau vers de Virgile avec cette fidélité littérale, bien moins facile dans notre langue que dans le flexible idiôme des Italiens :

« Che'n sì bel corpo più cara venia. »

C'est le vers de l'Enéide :

Gratior et pulchro veniens in corpore virtus.

Page 249, vers 3.

[3] Entre eux au même instant mille glaives tirés.

Le récit original ne m'a point paru avoir en cet endroit la vivacité que comporte l'action, et je me suis cru obligé de retrancher une octave presque entière. Le poëte s'amuse ici, quand *mille glaives sont tirés*, à peindre *la foule des curieux qui accourent, interrogent sur ce qu'ils n'ont pas vu, le bruit confus de leurs voix*, et puis la comparaison triviale, à force d'être répétée, du *bruit des vents et des flots*, etc., tout cela ne manque point de vérité, mais d'effet, quand déja Renaud marche *au milieu des épées*. L'action du héros outragé est ici nécessairement trop prompte pour permettre ces détails dans la narration. C'était là le cas de se souvenir du précepte d'Horace :

Et quæ
Desperat tractatu nitescere posse, relinquit.

Page 254, vers 19.

[4] Si le pouvoir enfin ne produit pas la crainte,
L'indulgence lui porte une mortelle atteinte.

Voltaire paraît avoir imité cet endroit du Tasse, dans ces deux vers d'Alzire, qui sûrement valent mieux que les deux miens :

Tout pouvoir en un mot périt par l'indulgence,
Et la sévérité produit l'obéissance.

Mais aussi la tournure ferme et précise de ces vers, qui en fait le mérite, tient à des idées absolues qui ne sont pas tout-à-fait et ne devaient pas être celles du poëte que je traduis : sans cela j'aurais tout simplement pris les deux vers de Voltaire, qui ne peuvent pas être mieux faits. Le sage Raymond ne pouvait parler comme le tyran Gusman ; et dire crûment et absolument que *tout pouvoir périt par l'indulgence*. C'est s'exprimer en tyran, puisqu'il y a des cas où l'autorité légitime peut très-sagement user d'indulgence. Il fallait donc ici beaucoup moins de cette dureté dans les idées qui fait la force d'expression dans les deux vers que dit Guman, et c'est ce qu'a observé le Tasse. Il dit mot à mot que « le pouvoir qui n'est pas appuyé sur la

crainte, périt même par la clémence; » et rien n'est plus vrai : nous en avons vu dans nos jours une terrible et mémorable leçon. La pensée du Tasse est très-juste, en ce que la clémence, dans le pouvoir qui ne se fait pas craindre, ne paraît qu'impuissance et faiblesse, et dès-lors le pouvoir doit périr. C'est cette pensée que j'ai dû rendre, et si je ne l'ai pas mieux rendue, ce n'est pas de cela que je prétends me disculper dans cette note, c'est seulement de n'avoir pas adopté les deux vers qu'on pourrait croire, au premier aspect, avoir dû me dispenser d'en faire d'autres.

Page 258, *vers* 29.

[5] De ses femmes suivie, elle va retrouver
L'abri des pavillons qu'on lui fit élever.
Bouillon, pour l'honorer, en fait garder l'enceinte.

Cette dernière circonstance n'est pas dans l'italien : je l'ai crue nécessaire, aux bienséances de toute espèce, dans un endroit où le poëte paraît occupé de les concilier avec le séjour d'une aussi belle femme qu'Armide au milieu d'un camp. Il est certain qu'en ne considérant même que son rang, Godefroi ne pouvait se dispenser de lui donner une garde.

Ibid., *vers* 36.

[6] En vain même une adresse à tant d'autres fatale,
Veut dans un cœur pieux verser des feux trompeurs,
Et de la volupté les mortelles douceurs.

Après ces vers, se trouve une comparaison que j'ai retranchée :

Che qual saturo Augel, che non si cali,
Ove il cibo mostrando altri l'invita.

« Semblable à l'oiseau rassasié qui ne se soucie pas de » l'appât qu'on lui présente, Godefroi, etc. »

Ce n'est pas, comme on pourrait le croire, parce que cette comparaison n'est pas très-noble, que je n'ai pas voulu en faire usage; car elle prêtait beaucoup à cette élégance poëtique qui relève les petites choses; mais c'est que l'application en est fausse. Ce n'est pas comme un homme *rassasié* des plaisirs du monde que le poëte doit peindre et nous peint ici Godefroi; c'est comme un chré-

tien qui n'a point de goût pour ces plaisirs, parce qu'il leur préfère la félicité céleste, comme le dit le Tasse dans ces deux vers qui suivent immédiatement :

Bouillon pour qui ce monde a des biens trop fragiles,
Suit d'un monde meilleur les routes difficiles.

Cette idée de l'*oiseau rassasié* est donc une disconvenance dans le caractère de Godefroi. On sait bien qu'une comparaison poëtique peut n'être pas toujours rigoureusement exacte; mais celle-ci péche par l'idée essentielle, et c'est un des endroits où l'on peut reprocher à l'auteur ce que j'ai appelé défaut de jugement dans le style.

Page 182, *vers* 10.

[7] Un jour avec plaisir vous vous en souviendrez.

C'est le vers si connu et si souvent cité dans les jours de disgrace :

Forsan et hæc olim meminisse juvabit. VIRG.

L'auteur n'en a retranché que le *peut-être* (*forsan*), et très-judicieusement : ce qui n'est dans la bouche d'Énée qu'une espérance humaine, est dans celle de Godefroi une pleine confiance en Dieu.

Ibid., vers 14.

[8] Et réservez vos cœurs à la paix ramenés,
Pour les succès nouveaux qui vous sont destinés.

C'est encore Virgile :

Durate, et vosmet rebus servate secundis.

Si c'était Virgile que j'eusse traduit, il était facile de mettre un vers pour un vers. J'en ai mis deux comme le Tasse dans un endroit où la plénitude de sentiment m'a semblé préférable à la précision.

Ibid., dernier vers.

[9] Lâches dont l'insolence,
Avide et fugitive, échappe à la vaillance.

La querelle de Gérnand et de Renaud est l'action principale de ce chant, action qui influe sur tout le reste du poëme, et dont la conception me semble parfaite. Elle

éloigne pour un temps ce jeune guerrier, dont la valeur prédominante pouvait trop éclipser les exploits des autres personnages du premier rang, et l'on a déja vu que ce secret de l'art est un emprunt fait à Homère. Mais le Tasse, ainsi qu'Homère, en écartant cette grande figure du centre de son tableau, et la reculant dans l'éloignement, a su, comme on le verra dans la suite, n'en pas détourner l'attention, et lui conserver par-tout sa supériorité essentielle. Quant à la querelle même, elle est tracée de manière à ce que toutes les convenances dramatiques, qui doivent se retrouver dans l'épopée comme dans la tragédie, soient exactement gardées. Gernand a tous les torts de l'agression, et tous les caractères d'un orgueil envieux, et pourtant il y a dans ses plaintes et ses reproches un fondement qui serait plausible, s'il était le seul motif qui le fit agir et parler. Il est certain qu'il n'était nullement convenable qu'un jeune homme de 18 ans, quel que fût son mérite, remplaçât le respectable vieillard Dudon dans le commandement de cette troupe d'élite, où se trouvaient des fils de rois. Aussi cette idée n'est uniquement que du jeune Eustache, qui ne songe qu'à trouver un moyen de n'avoir pas auprès d'Armide un rival tel que Renaud. Si Gernand se fût borné à faire valoir ces considérations tirées de l'extrême jeunesse du fils de Berthold, et en lui rendant du reste toute la justice qui lui était due, il n'eût été que raisonnable; mais la jalousie ne saurait l'être, et l'orgueil détracteur emporte Gernand jusqu'au dernier excès de l'outrage; ce qui dans les mœurs militaires fournit à Renaud une excuse suffisante. Mais il n'en a pas dans la morale chrétienne, qui doit être celle d'un soldat de la croix : il est coupable aussi d'avoir violé la discipline du camp et les ordres du général. C'est le fond du discours de son oncle Guelfe, qui avoue en ce point les torts de son neveu, quoiqu'il soutienne d'ailleurs, dans les principes de ce qu'on appelle honneur dans le monde, et sur-tout à la guerre, que Renaud n'a tiré de son agresseur qu'une vengeance légitime. Tancrède qui défend Renaud comme son ami, se rapproche beaucoup plus de la vérité, lorsque seul avec lui, il apprécie cet honneur prétendu, qui fait un devoir à Renaud d'égorger son compagnon d'armes pour des paroles outrageantes, qui certainement ne pouvaient faire aucun tort à un mérite aussi reconnu que

celui du fils Berthold, que personne n'aurait blâmé, s'il n'eût opposé qu'un juste mépris aux grossières insultes de Gernand. La morale est donc ici maintenue dans l'opinion d'un guerrier tel que Tancrède, et la dignité personnelle de Godefroi l'est aussi, en ce qu'il persiste à exiger que Renaud se soumette à la discipline, et justifie sa conduite. Il garde en même temps ce qui est dû de déférence à des qualités extraordinaires, en consentant que Renaud ne soit point arrêté, et vienne librement soutenir son droit devant le général. La fierté du jeune héros s'y refuse et doit s'y refuser, parce que la colère l'anime encore; mais dans la suite, il reconnaîtra sa faute, et viendra se soumettre au pouvoir de Godefroi. Il n'y a dans tout ce plan rien qui ne soit bien entendu, et qui ne concilie le respect de la morale avec la vérité et l'effet dramatique.

Les suggestions de l'esprit infernal rentrent dans le système établi de l'enfer armé pour semer la discorde dans le camp des chrétiens : c'est, sous un autre nom, l'Alecton de l'Énéïde, et c'était une raison de plus pour que cette Alecton, très-inutile ici, ne fût pas nommée dans un poëme chrétien.

Le discours de Tancrède à Renaud, et celui de Godefroi à ses soldats, sont excellens, et confirment ce qu'on a dit du talent de l'auteur dans la partie oratoire, toujours importante dans l'épopée, et dont il n'est pas permis au poëte épique d'être dépourvu.

Dans celle des tableaux, la vengeance de Renaud tient le premier rang, et la description du combat est ménagée avec beaucoup d'art : cet art consistait ici à être sobre de détails, pour conserver le trait caractéristique, la rapidité de la vengeance. Cette action est ce qu'il y a de plus pittoresque dans ce chant; mais l'auteur ne laisse pas de se montrer encore peintre dans quelques endroits, comme dans celui où Renaud se revêt de ses armes, dans celui où les soupirans d'Armide attendent leurs noms qui sortent de l'urne, etc. Un détail d'un autre genre, et qui est très-adroit, c'est celui des projets de Renaud, au moment où il quitte le camp. Le poëte a trouvé le moyen de l'agrandir par ses seuls desseins, lors même qu'il semble l'éloigner de l'action.

FIN DES NOTES DU CINQUIÈME CHANT.

CHANT SIXIEME.

ARGUMENT.

Argant fait proposer un défi aux chevaliers chrétiens; il combat d'abord contre Othon et ensuite contre Tancrède. La nuit met fin à ce dernier combat, et les deux champions se retirent blessés, après s'être donné parole à six jours delà. Herminie se revêt des armes de Clorinde pour sortir de nuit de Jérusalem, dans le dessein d'aller au camp des chrétiens soigner elle-même les blessures de Tancrède; mais poursuivie à la vue du camp par deux chevaliers qui la prennent pour Clorinde, elle est forcée de s'éloigner, et la même erreur fait sortir du camp Tancrède qui croit suivre les traces de Clorinde.

Dans Sion cependant l'infidèle enfermé,
Par un espoir meilleur vient d'être ranimé.
Des convois que Joppé rassembla sur ses rives,
La nuit a protégé les approches furtives.
Ils entrent dans Solyme, et ces secours nouveaux
Ont de son abondance enrichi les dépôts.
La défense est par-tout sur les murs appelée,
Et des remparts du Nord l'épaisseur redoublée
Peut braver désormais l'insulte du bélier.
Sous les bruyans marteaux retentit l'atelier :
Dans les eaux, dans les feux l'armure retrempée
Étincelle et gémit sur l'enclume frappée;
Et l'ardent forgeron de sueur inondé,
Jour et nuit renouvelle un travail commandé.
Le roi lui-même y veille, il exhorte, encourage,
Quand le fougueux Argant s'offre sur son passage.
« Faut-il long-tems (dit-il) de ce siège odieux
Supporter les lenteurs, et les délais honteux?
J'entends bruire le fer, forgé pour le courage;
J'en vois tous les apprêts, et n'en vois point l'usage.

Jusqu'à quand dans nos murs serons-nous prisonniers ?
Nos bras restent oisifs, et ces brigands altiers
Désolent, impunis, nos campagnes sanglantes ;
Nul ne va réprimer leurs courses insolentes,
Et d'un repas tranquille ils passent au sommeil,
Sans qu'au moins la trompette alarme leur réveil.
Et nous, nous attendons la faim et l'esclavage ;
Et si l'Égyptien tarde encor davantage,
Qu'espérons-nous ici ? rien que le déshonneur,
Ou d'une mort indigne, ou du joug d'un vainqueur.
Voilà ce que pour nous tant de loisir prépare.
Pour moi, je ne veux pas, seigneur, je le déclare,
Flétrir ma destinée, et vouer à l'oubli
Dans un obscur trépas mon nom enseveli.
Me préserve le ciel qu'au retour de l'aurore,
Sous l'ombre de ces tours Argant se cache encore !
Que ce ciel qui d'avance a compté tous mes jours,
Marque à son gré l'instant qui doit trancher leur cours !
Mais ce n'est pas du moins le sort de la vaillance,
De mourir sans combat, sans gloire et sans vengeance.
Si vous êtes le même encore, et si les ans
N'ont pu d'un cœur guerrier refroidir les élans,
J'ose espérer bien plus que la mort et la gloire ;
J'ose avec vous, seigneur, compter sur la victoire.
Marchons et combattons : l'un par l'autre affermis,
Éprouvons nos destins, et ceux des ennemis.
Dans les plus grands périls, (j'en ai l'expérience)
L'audace, croyez-moi, vaut mieux que la prudence.
Mais si la vôtre hésite, et ne m'approuve pas,
Si vous voulez ici retenir vos soldats,
Moi, je combattrai seul : que dans cette journée
Cette grande querelle enfin soit terminée :
Que l'on porte aux chrétiens mon défi solemnel,
Et si leur général accepte le cartel,
Sur les lois du combat, le lieu, le choix des armes,
Je m'en remets à lui : vous, soyez sans alarmes.
Quel que soit l'ennemi que l'on va m'envoyer,
Quelque haute valeur qu'il puisse déployer,
Puisqu'il n'a comme moi que deux bras, une vie,
Qu'à la vigueur des miens Aladin se confie.
Du triomphe assuré que vous promet Argant,
Cette main qu'il vous offre est le premier garant. »

Le Soudan lui répond : « Bouillant guerrier, mon âge
N'a pas éteint dans moi la chaleur du courage.
Ce bras, quoique mes ans touchent à leur hiver,
N'est pas si faible encore et si lent sous le fer,
Que je puisse aujourd'hui, déshonorant ma vie,
Perdre d'un beau trépas la généreuse envie.
Je saurais y courir, s'il fallait échapper
A l'avenir honteux qui semble te frapper.
Que le ciel loin de nous en détourne l'augure !
Apprends sur quel espoir ma fortune s'assure !
Et connais un secret que je dérobe à tous.
Soliman, ce héros qui plein d'un long courroux,
Brûle de réparer les affronts de Nicée,
De satisfaire enfin à sa gloire offensée,
Prépare un coup hardi qui le venge et nous sert.
Il rassemble l'Arabe aux confins du désert;
Il présente la proie à ces hordes avides;
Et marchant dans la nuit, leurs escadrons rapides
Chez les chrétiens surpris viendront porter l'effroi,
Et mettre entre eux et nous le camp de Godefroi.
Que nous font jusques-là ses courses inutiles,
Et de quelques châteaux les conquêtes faciles ?
Ce siège de l'empire où sa perte l'attend,
Solyme est le rempart dont notre sort dépend.
Veillons à sa défense; et c'est assez de gloire
Que de savoir attendre et saisir la victoire. »

Au nom de Soliman le Sarrazin rougit;
Ce seul nom dans son ame élève un fier dépit.
Soliman fut toujours son rival dans la guerre,
Et le jaloux Argant ne peut voir sans colère
Qu'on se repose encor sur un autre que lui.
« Je ne t'en parle plus, dit-il; dès aujourd'hui
Au gré de Soliman, agis, consulte, ordonne :
Qui perdit ses états défendra ta couronne,
Sans doute, et ce héros, ce monarque puissant
Est envoyé d'en haut pour sauver le Croissant.
Moi qui crois me suffire, et ne sais point dépendre,
De Soliman sur-tout je ne veux rien attendre.
Je n'ai pour protecteurs que ce glaive et mon bras.
Puisqu'ici le repos semble avoir tant d'appas,
Je descends dans la plaine où ma valeur m'appelle,

Non plus pour soutenir l'honneur de ta querelle ;
Non, c'est comme soldat, et comme chevalier,
Qu'ennemi des chrétiens, j'irai les défier. »
« Tu devrais (dit le roi), moins ardent et plus sage,
Pour des exploits meilleurs réserver ton courage.
Mais contre un ennemi si tu veux t'éprouver,
Aladin d'un combat ne veux point te priver.
Je ne te retiens point. » Sans tarder davantage,
Argant par un héraut fait porter son message.
« Va, rends-toi dans ce camp ; va, dis qu'un chevalier,
Fatigué d'un repos fait pour l'humilier,
Contre un guerrier chrétien veut mesurer sa lance,
Et faire aux yeux de tous l'essai de sa vaillance ;
Qu'il est prêt à paraître au milieu du vallon
Qui sépare de nous les tentes de Bouillon.
Mais loin qu'un seul combat puisse me satisfaire,
Je défie un second, un troisième adversaire ',
Quiconque à sa valeur croit pouvoir se fier ;
Tous, quel que soit leur rang, chef, soldat, écuyer,
Il n'importe, pourvu (la guerre ainsi l'ordonne)
Qu'au pouvoir du vainqueur le vaincu s'abandonne. »

Il dit, et le héraut revêt au même instant
De la pourpre et de l'or le mélange éclatant ;
Prend le sceptre, instrument de son paisible office,
Arrive, et voit Bouillon que sa noble milice,
L'élite des barons entourent en ce moment.
« Puis-je en ces lieux (dit-il) m'expliquer librement? »
— « Parle sans nulle crainte, et dis-nous qui t'envoie. »
— « Que mon message apporte ou le trouble ou la joie,
C'est à vous d'en juger, » a repris le héraut.
Du geste le plus fier, et du ton le plus haut,
Il répète d'Argant les paroles altières :
Le courroux s'allumait dans ces ames guerrières.
Le sage Godefroi, sans paraître surpris,
« Ce chevalier (dit-il) a beaucoup entrepris.
Le repentir bientôt peut suivre l'arrogance.
Mais il peut toutefois venir en assurance.
Un champ libre est ouvert à sa témérité.
L'honneur et ma parole en font la sûreté.
Un de mes chevaliers sera son adversaire :
Je doute qu'un second puisse être nécessaire. »

Le messager revole : « Arme-toi, brave Argant,
On reçoit ton défi : le champ s'ouvre à l'instant.
Tous montrent à l'envi la même impatience ;
Tous veulent avec toi disputer de vaillance.
C'est à qui combattra : j'ai vu de tous côtés
Les regards menaçans, les glaives agités.
Bouillon te garantit l'arène libre et sûre. »
Le Sarrazin charmé demande son armure,
Sa lance, son coursier ; il partait ; mais le roi,
S'adressant à Clorinde : « Et toi, guerrière, et toi,
Resteras-tu (dit-il) tranquille en ses murailles ?
Tu vois Argant courir au-devant des batailles :
Va, sors en même tems : mille de mes soldats,
En le suivant de loin, marcheront sur tes pas.
Observe tout. » Clorinde aux barrières s'avance ;
Son escorte la suit ; mais Argant la devance,
Et laisse loin de lui les remparts de Sion.

Entre Jérusalem et le camp de Bouillon,
S'étend un long terrain dont la surface unie
Semble offrir aux combats une lice applanie.
C'est là qu'Argant s'arrête, et ses yeux et son cœur,
A l'aspect de ce camp, s'enflamment de fureur.
Sa force, sa fierté, l'orgueil de sa stature,
Ont gravé sur son front la menace et l'injure ;
Aux vallons de Juda tel parut le géant [3],
L'énorme Philistin que vainquit un enfant.
Cependant les chrétiens le regardent sans crainte :
Des coups qu'il sait porter peu connaissent l'atteinte.
Le choix du général est encore inconnu ;
Mais par le vœu de tous il le voit prévenu ;
Il voit tous les regards arrêtés sur Tancrède,
Et proclame avec joie un honneur qu'on lui cède.
« Va de ce Sarrazin réprimer la fureur, »
Dit-il, et glorieux d'une telle faveur,
Sûr de la mériter, Tancrède lui rend grace,
Prend son casque, sa lance, et revêt sa cuirasse,
Part ; on le suit en foule aux limites du camp.

Il n'était pas encore en présence d'Argant ;
Clorinde tout-à-coup de loin frappe sa vue :
Plus que ses yeux encor son cœur l'a reconnue.

La visière levée, elle est sur la hauteur;
Ses armes, son visage éclatent de blancheur;
Sa taille se découvre en toute sa richesse:
Tancrède est ébloui, Tancrède en son ivresse
Ne songe qu'à la voir, la voit, et ses appas
Font oublier Argant, la gloire et les combats.
Les yeux toujours sur elle, il va d'un pas tranquille,
Et pour la contempler enfin reste immobile.
Tel paraît un rocher aux cimes des volcans,
Qui montre un front de glace, et qui brûle au dedans.
Mais Argant de ses cris remplit au loin la plaine.
« Serais-je ici venu dans une attente vaine?
Où donc est l'ennemi que j'ai dû rencontrer?
Je viens combattre, et nul n'ose encor se montrer?»
Tancrède n'entend point cette bravade altière:
Son ame est dans ses yeux; mais bouillant de colère,
Indigné qu'un barbare ose les défier,
Othon se précipite et vole le premier.
Othon jeune et hardi, que l'honneur seul possède,
Qui n'a pu qu'à regret céder au seul Tancrède,
Et qui le voit ailleurs trop long-tems occupé,
Ressaisit un combat de ses mains échappé,
Et tel qu'un léopard élancé du repaire,
D'une course subite il franchit la carrière.
Prêt a le recevoir, le Sarrazin l'attend:
Sa lance est en arrêt: Tancrède en cet instant,
Comme d'un long sommeil sort de sa rêverie;
Il pousse son cheval, le presse, court, s'écrie:
« Arrête, c'est à moi ... moi seul ... » il n'est plus tems;
Déja l'un près de l'autre il voit les combattans.
Il demeure, il frémit de honte et de colère,
Se reproche trop tard sa faute involontaire.
Othon l'a prévenu; mais de son ennemi
Le casque sous ses coups a vainement gémi.
D'un bras plus éprouvé repoussant son audace,
Argant perce à la fois bouclier et cuirasse,
Le renverse: « Rends-toi, dit-il, pour ton honneur;
C'en est assez, chrétien, qu'Argant soit ton vainqueur.»
Othon se relevant: « Oserais-tu prétendre
Qu'un chrétien devant toi fût si prompt à se rendre?
Non, ma chûte à ce point ne saurait me flétrir:
Sans l'excuser, je veux la venger ou mourir.»

— « Quoi ! dit le Sarrazin, quand j'épargne ta vie !,
Tu braves ma clémence ! éprouve ma furie. »
Alors oubliant tout, jusqu'aux lois que l'honneur
Pour un combat égal prescrit à la valeur,
Contre Othon qui n'a plus qu'un glaive et son courage,
Argant de son coursier gardant tout l'avantage,
Fond sur lui ; le chrétien l'évite, et dans le flanc
Lui porte un coup adroit qui fait couler son sang.
Mais que sert contre Argant cette atteinte légère ?
Il n'a pas moins de force, et sent plus de colère,
Prend du champ, et revient d'un vol plus raffermi,
D'un plus rapide élan heurter son ennemi.
Du choc irrésistible Othon pâlit, chancelle,
Tombe, et pour mieux souiller sa victoire cruelle,
Sur le corps du vaincu l'impitoyable Argant
Fait repasser deux fois son cheval bondissant ;
« Et périsse (dit-il) tout mortel téméraire,
Comme ce malheureux foulé sur la poussière. »
Tancrède alors, témoin de tant de lâcheté,
Ne peut plus contenir son grand cœur révolté.
Il ne balance plus, il court la lance haute,
Pour reprendre sa place, et réparer sa faute ;
Et bientôt près d'Argant, « barbare, lui dit-il,
Jusques dans la victoire encore infâme et vil,
Quel triomphe attends-tu de ta bassesse atroce,
Et qui peut t'inspirer un transport si féroce ?
Les brigands du désert, nourris d'assassinats,
Sans doute t'ont donné les leçons des combats.
Va-t-en vivre avec eux, lâche ! fuis la lumière ;
Retourne dans les bois où l'on t'apprit la guerre ;
Va-t-en loin des humains à qui tu fais horreur,
Avec le tigre et l'ours disputer de fureur. »

A ce torrent subit d'injures menaçantes,
Argant s'arrête, il mord ses lèvres frémissantes,
Veut parler, mais en vain ; son organe troublé
Ne rend qu'un son confus, rauque, inarticulé.
Ainsi gronde le cri de l'animal sauvage,
Ou le déchirement d'un ténébreux nuage,
Quand la foudre le brise et l'ouvre en s'échappant :
Tel de son sein gonflé, le furieux Argant
Ne peut qu'avec effort pousser un cri farouche,

Et la parole tonne en sortant de sa bouche.
Mais quand par ces défis tour-à-tour irrités,
L'orgueil et le courroux au comble sont montés,
Ils tournent leurs chevaux, dont la course rapide
S'anime en préludant au combat homicide.
Muse, ranime aussi ma voix et mon ardeur;
Dans mes chants, s'il se peut, dignes de leur fureur,
Muse, fais retentir la guerre et les alarmes;
Que les sons de mes vers soient le bruit de leurs armes.

Déja les deux rivaux l'un vers l'autre emportés,
D'un effroyable choc l'un par l'autre heurtés,
Ont du fer fracassé de leurs lances mortelles
Fait voler les éclats, jaillir les étincelles.
L'air en a retenti, les monts en ont tremblé,
Et des deux combattans aucun n'est ébranlé.
Fermes également sous la même tempête,
Nul n'a courbé le front, n'a détourné la tête.
Mais froissés à-la-fois d'un si terrible assaut,
Tout-à-coup leurs chevaux s'abattent, et d'un saut
Sur la terre élancés, ces guerriers intrépides
Tirent en même tems leurs glaives homicides.
D'un mouvement léger qui ressemble à l'éclair,
Ils suivent l'un de l'autre et la main et le fer.
Chacun d'eux sait mêler l'attaque à la défense,
S'élève, se replie, et s'arrête et s'élance.
Menaçant pour tromper, le glaive inapperçu
Va frapper l'ennemi que la feinte a déçu,
Et l'un d'eux quelquefois par un art tout contraire,
Offre en se découvrant un piège à l'adversaire.
Ainsi l'adroit Tancrède, en cet art consommé,
Présente au Sarrazin son flanc droit désarmé.
Argant se précipite, et son impatience
Laisse du bouclier le côté sans défense.
Tancrède abat le fer, et le blesse du sien,
Se recouvre et l'attend : le fier Circassien
A vu couler son sang, et jette un cri de rage,
Rugit, impatient de laver son outrage,
Avance sur Tancrède, élevant à-la-fois
Pour un coup formidable et l'épée et la voix.
Mais de l'épaule au bras découvrant la jointure,
Du fer qui le prévient il reçoit la blessure.

Tel qu'un ours en courroux dans les Alpes lancé,
Brisant entre ses dents le trait qui l'a percé,
Parmi les pieux, les dards élance sa furie,
Tel Argant désormais peu soigneux de sa vie,
Et d'une double plaie ardent à se venger,
Ne voit rien que sa honte, et non plus son danger.
Son audace s'accroît de sa force indomptable;
Et redoublant ses coups d'un bras infatigable,
Du mouvement rapide à son glaive imprimé,
Le sol tremble, l'air siffle, autour d'eux enflammé,
Il étincelle; Argant frappe sans perdre haleine;
Et Tancrède étonné, ne respirant qu'à peine,
Pare, se garantit, et sous son bouclier
Le héros quelque tems ramassé tout entier,
Oppose à la furie et l'art et la souplesse;
Attend que l'ennemi se fatigue et s'affaisse.
Mais l'attaque d'Argant ne se ralentit pas;
Rien n'interrompt ses coups, rien ne lasse son bras.
A la même fureur Tancrède s'abandonne,
Il déploie à son tour les forces qu'elle donne.
L'un sur l'autre à-la-fois tous deux précipités,
Tous deux d'un même effort frappant de tous côtés,
Ils se portent bientôt de cruelles atteintes;
Du sang qu'ils font couler les cuirasses sont teintes;
La terre en est rougie; autour des deux rivaux,
De l'airain qui les couvre, emporté par lambeaux,
Les débris dispersés volent et se confondent;
La sueur et le sang tous les deux les inondent[5].

Chrétiens et Sarrazins, tous dans l'étonnement
Contemplent à loisir ce long acharnement,
Où la force s'épuise et renaît de la rage:
Entre les deux guerriers leur ame se partage.
Mais dans les deux partis règne un silence égal;
Pas un mot, pas un cri: de ce combat fatal
Ils attendent l'issue, incertains, mais tranquilles,
Agités au dedans, au dehors immobiles.

Peut-être qu'à la fin ce combat obstiné
Par un même trépas se serait terminé.
Mais déja de la nuit les ombres se répandent,
Sur les deux combattans les ténèbres descendent,

Et dérobent aux yeux les objets effacés.
Des deux côtés alors les hérauts avancés
S'approchent des guerriers qui se chargeaient encore.
L'honorable Aridée, et le grave Pindore,
Pindore qui d'Argant a porté le cartel,
Viennent marquer un terme à leur sanglant duel.
Sûrs du respect sacré des usages antiques,
Ils opposent au fer leurs sceptres pacifiques.
« C'est assez, dit Pindore, invincibles guerriers:
La gloire entre vous deux partage ses lauriers.
Cessez, et de la nuit respectez le silence:
C'est aux rayons du jour d'éclairer la vaillance.
L'ombre ensevelirait vos glorieux travaux,
Et la nuit aux mortels doit rendre le repos. »
— « Ma valeur au grand jour aime à briller sans doute,
Répond Argant; mais rien, non, rien, quoi qu'il en coûte,
Ne saurait m'empêcher d'attendre ici le jour,
Si Tancrède à ma foi ne promet son retour. »
— « J'exige (dit Tancrède) une même assurance.
Si l'on veut que la nuit suspende ma vengeance,
Jure de revenir avec ce chevalier,
Que les lois de la guerre ont fait ton prisonnier. »
Argant à cet accord se soumet sans murmures.
Le délai nécessaire au soin de leurs blessures,
De cet engagement doit retarder le jour:
Pour la sixième aurore on fixe son retour.

D'athlètes si puissans la lutte retracée
Long-tems des deux partis occupe la pensée,
Et produit la surprise ainsi que la terreur.
De ces deux grands rivaux l'audace et la fureur
Font par-tout l'entretien de la foule étonnée;
Entre eux l'opinion flotte indéterminée,
Et pour se décider attend le jour fatal.
Qui des deux restera vainqueur de son rival?
Qui donc l'emportera, la force ou le courage,
Et qui doit triompher, ou l'adresse ou la rage?
Mais parmi tant de cœurs si vivement émus,
Que de l'évènement l'attente a suspendus,
Rien ne peut égaler les troubles d'Herminie:
Au destin du combat tient celui de sa vie.

Reine dans Antioche, et fille de Cassant,
La guerre la priva d'un Empire puissant.
Dans ce fameux Tancrède elle connut un maître,
Elle fut sa captive, et s'applaudit de l'être.
Du plus doux des vainqueurs la noble loyauté
A son sexe, à son rang laissait leur dignité,
Lui rendait tous les soins dont le malheur s'honore,
Et quoique sans États, elle était reine encore.
C'était peu ; du héros la générosité
Lui rendit ses trésors avec la liberté.
Il était jeune, aimable; aux yeux de la princesse
Brillaient tant de vertus avec tant de jeunesse,
Que son cœur attendri s'enchaîna sans retour
Des nœuds les plus puissans qu'ait pu former l'amour.
Elle reprit, hélas! sa liberté rendue,
Mais en vain; et son cœur l'a pour jamais perdue.
Quels regrets! et qui peut désormais la charmer,
Que les lieux où ce cœur a commencé d'aimer,
Qu'une prison si chère, une si douce chaîne?
Mais l'honneur commandait; elle est femme, elle est reine;
Elle a suivi sa mère aux rives du Jourdain,
Sur une terre amie, où l'accueil d'Aladin
Lui ménage du moins un asyle honorable.
Là de nouveaux chagrins sa fortune l'accable,
Et son dernier appui, sa mère est au cercueil.
Mais tant de maux ensemble, et l'exil et le deuil,
Rien n'a pu dans son ame étouffer la tendresse.
Infortunée! elle aime, elle brûle, et sans cesse
Du feu qu'elle nourrit se laisse consumer,
D'autant plus cher encor qu'il le faut renfermer;
Son amour s'est accru dans les pleurs, dans l'absence,
Et vit de souvenir au défaut d'espérance.
L'espérance pourtant vint luire dans son cœur,
Alors que sur les pas de Godefroi vainqueur,
Tancrède s'avança sous les murs de Solyme,
De ce camp redouté l'approche la ranime.
Tout tremble, elle jouit, et Tancrède aujourd'hui
Va s'offrir à ses yeux qui ne cherchent que lui.
Trop souvent son attente est encore trompée;
Mais du héros enfin quand les traits l'ont frappée,
Elle dit, c'est lui-même, et rend grace à l'amour.
Pour revoir ce qu'elle aime, elle a choisi la tour

Qui domine le camp, la plaine et les montagnes :
Là dès qu'un faible jour éclaire les campagnes,
Elle revient s'asseoir, regarde incessamment
Les pavillons chéris qu'habite son amant,
Descend quand le jour tombe, et desirant l'aurore,
Attend le lendemain pour revenir encore.
Là cette triste amante, ignorant le repos,
Sans cesse avec son cœur s'entretient de ses maux.
C'est-delà qu'elle a vu (quel spectacle pour elle!
De Tancrède et d'Argant cette lutte cruelle.
O que de fois son sein a palpité d'effroi!
Que de fois elle a dit : « Le voilà devant toi,
Le voilà, malheureuse! et la mort l'environne! »
A chaque mouvement elle tremble, frissonne,
S'écrie, étouffe en vain sa voix et sa douleur,
Et tous les coups d'Argant sont tombés sur son cœur.
Mais du combat promis le bruit et la menace
La rend à ses terreurs, et tout son sang se glace.
Interdite, éperdue, et prête à défaillir,
On la voit tour-à-tour et pleurer et pâlir,
Et les yeux abattus, la mort sur le visage,
Elle est de l'épouvante une immobile image.
La nuit, si le sommeil ferme ses yeux lassés,
Des spectres effrayans en songe retracés,
La tourmentent encor; son repos est terrible;
Elle voit son amant sur cette arène horrible,
Tomber percé de coups, et tout son sang fumer;
Dans ses derniers soupirs elle s'entend nommer,
Se réveille, et son sein est baigné de ses larmes.
Des bruits trompeurs, affreux, redoublent ses alarmes.
On répand que Tancrède épuisé de douleurs,
Succombe, et du trépas sent déja les horreurs.
Si l'amour le pouvait rappeler à la vie!...
Une mère autrefois instruisit Herminie
Dans les heureux secrets de cet art de guérir
Que les filles des rois cultivaient sans rougir.
Elle sait appliquer aux blessures cuisantes
Les sucs des végétaux et les vertus des plantes.
Que ne peut-elle alors prodiguant leurs secours,
Et soulager Tancrède, et conserver ses jours!
O combien elle envie un soin si cher, si tendre!
C'est au cruel Argant, hélas! qu'il le faut rendre!

Digitized by Google

Elle se voit contrainte à cet affreux devoir,
En gémit, le déteste, et dans son désespoir
Dont son ame égarée elle-même s'effraie,
Elle voudrait plutôt empoisonner la plaie.
Mais elle a trop d'horreur de ce coup inhumain;
Elle refuse au crime une innocente main,
Et souhaite qu'au moins les sucs qu'elle prépare
Soient ici sans pouvoir pour sauver un barbare.

Mais Tancrède, un héros mourant loin de ses yeux,
L'appelle à tout oser : aux projets hasardeux
Elle accoutume enfin son ame moins craintive.
Elle fut dans ce camp étrangère et captive;
Jeune, elle a vu de près les armes, le danger;
D'un sexe à ses objets par lui-même étranger,
Elle peut surmonter la faiblesse ordinaire.
L'amour sur-tout, l'amour aisément téméraire,
Aurait sa confiance, et dissipe sa peur.
Déja dans les transports d'un courage trompeur,
Elle se croit capable, dans sa course hardie,
D'affranchir, s'il le faut, les monstres de Lybie.
Mais un seul frein l'arrête, et la retient toujours :
Prête à tous les périls qui menacent ses jours,
Prête à donner sa vie, elle craint pour sa gloire,
Et l'amour et l'honneur disputent la victoire.
L'honneur murmure, il parle à son cœur combattu :
« Toi dont j'ai dans les fers garanti la vertu,
Sous un joug ennemi toujours pure et fidèle,
Libre aujourd'hui, veux-tu devenir criminelle?
Par tes propres erreurs veux-tu voir hasardé
Un trésor jusqu'ici par le malheur gardé?
Quoi! ta jeune innocence autrefois si timide,
Prendrait l'amour pour maître et le desir pour guide?
Et quel est ton espoir? qu'attends-tu? de quel front
Vas-tu chez l'étranger mendier un affront?
Amante aventurière, une reine, Herminie,
Va braver du soldat la licence impunie,
Promener dans un camp ses nocturnes amours!
Et quel sera le prix des hasards où tu cours?
Devant Tancrède même abjecte et dégradée,
Comment espères-tu d'en être regardée?
Sans doute il ne verra que d'un œil de mépris

Tes charmes prodigués par toi-même avilis,
Et l'errante Herminie à l'insulte exposée [6],
Du dernier des soldats deviendra la risée. »

Mais conseiller plus doux, plus adroit orateur,
L'amour lui tient tout bas ce langage flatteur.
« Que sert contre ton choix, et tes vœux et ta flamme,
Cette âpre austérité qui n'est point dans ton ame?
D'un dessein qui te plaît pourquoi t'effaroucher?
Est-ce du sein d'un monstre, ou des flancs d'un rocher,
Que la tendre Herminie a reçu la naissance,
Pour oser à l'amour disputer sa puissance?
Jeune, belle et sensible, as-tu honte d'aimer?
Le nom d'amante enfin te doit-il alarmer?
Suis plutôt sans rougir l'attrait qui te commande,
Et vole vers l'objet que ton cœur redemande.
Tu crains de le trouver insensible, inhumain!
As-tu donc oublié combien de fois sa main
S'empressa d'effacer la trace de tes larmes,
Et combien ses bontés consolaient tes alarmes?
Ses pleurs même souvent se mêlaient à tes pleurs;
Et tu tardes encor d'adoucir ses douleurs!
C'est toi qu'il faut nommer insensible, cruelle.
Il gémit loin de toi dans sa langueur mortelle,
Et pour son ennemi tes soins sont réservés!
Poursuis, et que d'Argant les jours soient conservés,
Afin que retrouvant sa force et sa furie,
A ton libérateur il arrache la vie.
Va, donne par ses mains la mort à ton amant,
Ingrate, hâte-toi.... tu frémis! et comment
Ce ministère impie où le sort t'a réduite,
N'a-t-il pas de ces lieux précipité ta fuite?
Ici ton cœur dément des soins trop odieux;
Mais qu'ils te seraient chers, qu'ils seraient glorieux,
Si Tancrède voyaient tes mains consolatrices
De son généreux sein fermer les cicatrices,
Si les secours puissans par ton art préparés,
Ranimant sous tes yeux ses traits décolorés,
Reportaient dans ses sens la jeunesse et la vie!
Ciel! avec quel plaisir, trop heureuse Herminie,
Tu verrais d'un amant qui te devrait le jour,
Renaître la beauté, présent de ton amour!

Ses exploits désormais devenus ton ouvrage,
De sa gloire à toi seule assurent le partage.
C'est alors qu'un hymen, objet de tous tes vœux,
De l'aveu de l'honneur, consacrerait tes feux;
Et parmi cent beautés de ton bonheur jalouses,
Triomphante au milieu des mères, des épouses,
Aux reines d'Italie et des peuples latins,
Tu feras envier l'éclat de tes destins. »

Ainsi l'amour l'abuse, hélas! et l'insensée,
Dans le sein des erreurs innocemment bercée,
Aux songes du bonheur s'abandonne à loisir;
Mais l'obstacle est par-tout, et combat le desir.
Comment sortir des murs? une garde assidue,
Du palais aux remparts sans cesse est répandue.
La guerre y fait régner ses inflexibles lois,
Et les portes jamais ne s'ouvrent qu'à sa voix.

Déja depuis un tems la sensible Herminie
D'une amitié fidèle à Clorinde est unie.
On les voit se chercher et se suivre en tous lieux;
Souvent un même lit les reçoit toutes deux.
Au sein de toutes deux à se plaire empressées,
La confidence intime épanche leurs pensées.
A Clorinde sur-tout plus chère chaque jour,
Herminie a tout dit, excepté son amour.
Vingt fois, prête à s'ouvrir, le secret de sa flamme
S'arrêta sur sa bouche, et rentra dans son ame,
Et lorsque de ses yeux s'échappent quelques pleurs,
Elle accuse toujours sa chûte et ses malheurs.
De Clorinde sensible à ses soins, à son zèle,
Sa demeure en tout tems est ouverte pour elle.
A toute heure elle y vient, et si durant le jour
Clorinde est appelée au conseil, à la cour,
Dans son appartement Clorinde est attendue.
En son absence un jour chez elle ainsi rendue,
Herminie en son cœur aux alarmes livré,
Méditait un départ toujours plus desiré.
L'armure de Clorinde aux lambris suspendue,
Arrête en ce moment sa pensée et sa vue.
Elle soupire: « Heureuse, hélas! et mille fois
Trop heureuse guerrière! ah! tes nobles exploits,

Cette beauté qu'on vante, et ce nom qu'on publie,
Ne sont pas les objets de ma secrète envie.
Que d'un autre bonheur tout mon cœur est jaloux !
Maîtresse de toi-même, et libre aux yeux de tous,
Tu vas, viens et reviens sous l'abri d'une armure.
La robe et le long voile, importune parure,
Dans leurs brillans replis n'arrêtent point tes pas ;
La crainte et la pudeur ne les enchaînent pas.
La retraite n'est point ton devoir, ton partage :
Ah ! que n'ai-je reçu ta force et ton courage !
Que ne puis-je échanger contre un casque pesant
De tous mes vains atours le luxe embarrassant !
Je saurais tout braver, et les feux et les glaces,
Les vents et leur courroux, l'orage et ses menaces.
Sous les rayons du jour, sous l'astre de la nuit,
J'aurais suivi la route où l'amour me conduit.
Dans le champ des combats je serais descendue.
Cruel Argant, ta rage eût été prévenue ;
Je t'aurais devancé ; peut-être en ce moment
La guerre en mon pouvoir eût remis mon amant.
Peut-être il chérirait les chaînes d'Herminie :
Une amante est toujours une douce ennemie.
Que n'eussé-je point fait pour alléger ses fers !
Il m'eût rendu les miens plus heureux et plus chers ;
Où sa main valeureuse, [illegible] de ses coups plus sûre,
En me perçant ce cœur eût guéri sa blessure.
Je ne gémirais plus des rigueurs de mon sort,
Et goûterais du moins le repos de la mort.
Il eût pleuré peut-être en m'y voyant descendre ;
Je devrais à ses soins les honneurs de ma cendre.
Déplorable Herminie, où vas-tu t'égarer ?
A tes illusions que sert de te livrer ?
Que sert de t'arrêter, faible et vulgaire amante,
Aux vœux irrésolus d'une femme tremblante,
De projeter toujours, et toujours t'abuser ?
Rassure-toi, mon cœur, apprends à tout oser.
Tu connais tant l'amour ! connais-en donc l'audace.
Quoi ! ne puis-je porter le poids d'une cuirasse ?
Ces bras ne pourront-ils, pour un dessein si beau,
Quelques heures du moins soutenir ce fardeau ?
Ils sont sans force, hélas ! ... Eh bien ! l'amour en donne,
Je pourrai tout : on peut tout ce qu'amour ordonne.

Vais-je après tout chercher la guerre et les hasards ?
Je ne veux qu'un moment abuser les regards,
Et passant pour Clorinde, au nom de la guerrière,
Voir s'ouvrir devant moi la fatale barrière.
Il n'est que ce moyen pour sortir de ces lieux.
Toi qui me l'inspiras, ô maître ingénieux !
Amour, sers de ce cœur l'innocent stratagème ;
Favorise un projet que tu dictas toi-même.
Le jour fuit, et Clorinde est encore au palais :
Saisissons le moment d'accomplir mes projets. »

Elle dit, et la crainte est enfin surmontée.
A son appartement l'armure est emportée ;
Elle est proche, elle court, échappe à tous les yeux.
D'ailleurs en sa présence un soin respectueux
Du sallon de Clorinde écartant tout le monde,
Elle se voyait seule, et la nuit la seconde.
La nuit toujours propice aux larcins, aux amours,
Plus obscure déja précipitait son cours.
Elle en veut profiter ; le tems presse ; elle appelle
Une esclave chérie, un écuyer fidèle,
De sa fuite à tous deux déclare le projet,
Et cachant les raisons d'un départ si secret,
Sous des prétextes vains en couvre les mystères.
L'un court hâter soudain les apprêts nécessaires ;
L'autre reste auprès d'elle, et d'un cœur alarmé
Lui prête de ses mains l'office accoutumé.
De ses habits pompeux, de sa robe traînante,
La richesse à longs plis jusqu'à ses pieds flottante,
Est bientôt rejetée ; un dernier vêtement,
Souple comme sa taille, en fait seul l'ornement,
En marque les contours, et rend à la nature
Tout l'honneur de ses dons cachés sous la parure.
Déja ses blonds cheveux, et son col délicat,
Ont sous le dur acier dérobé leur éclat ;
L'airain pèse par-tout sur ses appas qu'il blesse,
Enferme les beautés de son sein qu'il oppresse,
De cercles rigoureux serre et meurtrit ses bras.
Un bouclier épais, fardeau trop rude, hélas !
De sa débile main qui le soulève à peine,
Retombe, et cependant tremblante, hors d'haleine,
Sous cet habit de fer elle veut essayer

Le port et le maintien, et les pas d'un guerrier.
Amour sourit : tel fut son sourire perfide,
Quand il vit des fuseaux entre les mains d'Alcide.

Quels pénibles efforts ! sous ce faix accablant
Que sa démarche est lente, et son pas chancelant !
Elle s'attache au bras de sa jeune compagne ;
L'espérance l'anime, et l'amour l'accompagne.
Aux lieux qu'elle a marqués son écuyer l'attend ;
Tous trois sur leurs chevaux montent au même instant ;
Et prenant à dessein des routes détournées,
Elle les voit par-tout d'armes environnées.
Le fer sur son chemin briller de toutes parts,
Et l'ombre étinceler de piques et de dards.
Mais le tigre d'argent, l'éclatante cuirasse
Imposent le respect, et le soldat fait place.
Herminie à la feinte encourage son cœur ;
Du coup qu'elle a tenté l'audace lui fait peur.
Et loin que de sa crainte elle soit revenue,
Sans cesse elle se croit près d'être reconnue.
Elle avance à la porte, et cachant son effroi,
« Qu'on ouvre, c'est Clorinde, et j'ai l'ordre du roi. »
Ce nom, et de la voix l'heureuse ressemblance
Ne laissent concevoir aucune défiance.
C'est l'accent d'une femme, et du harnois guerrier,
Quelle autre que Clorinde endosserait l'acier ?
On obéit, on ouvre ; Herminie et sa suite
Loin des remparts franchis soudain pressent leur fuite.
Par de sombres détours et des sentiers profonds,
Tous trois vont s'enfoncer dans le creux des vallons.
En des lieux retirés plus calme et moins craintive,
Quand elle a ralenti sa course fugitive,
Elle respire enfin : ses périls sont passés ;
Elle ne verra plus ses desseins traversés.
Mais d'embarras nouveaux qui l'avaient peu frappée,
Pour la première fois son ame est occupée.
Le desir complaisant a su les déguiser :
Elle les voit : à quoi se va-t-elle exposer ?
Entrer sous l'appareil d'une armure ennemie,
C'est au fer des chrétiens abandonner sa vie.
Se nommer, c'est livrer son secret, et son cœur
En le cachant à tous, le garde à son vainqueur.

Sa gloire le commande : amante inattendue,
Et de tous ignorée, et de lui seul connue,
Jusqu'à lui sans éclat elle veut arriver :
La prudence un moment lui prescrit d'y rêver.
Elle a besoin ici d'un service fidèle,
Et de son écuyer elle a connu le zèle.
Elle s'adresse à lui : « Je me confie à toi.
Il te faut dans ce camp introduire avant moi ;
Il faut que par tes soins à mes vœux tout succède.
Vole, et fais-toi conduire aux tentes de Tancrède.
Dis, mais dis à lui seul, qu'une femme aujourd'hui
Venant sauver ses jours, attend la paix de lui ;
Que cette paix (amour, hélas ! me l'a ravie !)
Soulagera mes maux en lui rendant la vie ;
Que je viens sur sa foi me remettre en ses mains,
Sans craindre de sa part outrages ni dédains ;
Qu'en ses nobles vertus telle est ma confiance :
S'il en demande plus, réponds par le silence.
Va, sois prompt et discret : ce tranquille séjour
Permet qu'en sûreté j'attende ton retour. »

Disparu comme un trait, le messager habile
Est bientôt près du camp, s'ouvre un accès facile :
Admis près de Tancrède, il lui parle en secret.
Le héros est sensible à ce tendre intérêt.
Il remet au courrier, confident du mystère,
L'ordre qui doit ouvrir la route à l'étrangère.
Tancrède à tous les yeux promet de la cacher ;
Et tandis qu'en lui-même il s'occupe à chercher
L'objet mystérieux qu'un tel message annonce,
L'écuyer reparti court porter la réponse.

L'inquiète Herminie invoquait son retour,
Et les momens alors sont comptés par l'amour ;
Il calcule les pas, le tems et la distance.
A présent (disait-elle en son impatience)
Il approche du camp,... il entre,... il en repart...
Il devrait revenir... d'où naît ce long retard ? »
Elle l'accuse enfin d'une lenteur mortelle.
« Elle l'a vu plus prompt, il avait plus de zèle ; »
Et comme pour hâter un moment souhaité,
Jusques sur les hauteurs elle-même a monté.

La nuit couvrant les cieux de ses paisibles voiles,
En parsemait l'azur du feu de ses étoiles.
Phébé développant sa naissante blancheur,
De ses premiers rayons répandait la fraîcheur.
Seule, sous les regards de cet astre tranquille,
Seule avec la nature autour d'elle immobile,
Herminie au milieu de ces champs en repos,
Parlait à leur silence, et leur contait ses maux.
Sur le camp des Croisés, au loin portant sa vue,
« Heureux séjour ! dit-elle ; oh ! que mon ame émue
Se plaît à votre aspect ! Pavillons glorieux,
O tentes des Latins ! que vous charmez mes yeux !
C'est delà qu'un vent frais autour de moi murmure ;
L'haleine en vient à moi plus suave et plus pure :
Mes sens sont ranimés par un souffle si doux,
Et je me sens revivre en approchant de vous.
Là je puis, si du ciel ma voix est écoutée,
Reposer une vie errante et tourmentée.
Je viens chercher la paix au séjour des combats.
Recevez Herminie ; et puisse-t-elle, hélas !
Retrouver aujourd'hui cette pitié si chère,
Dont un vainqueur aimé flatta sa prisonnière.
Je n'attends point de lui le sceptre et la grandeur :
Le voir et le servir suffit à mon bonheur. »

En formant ces souhaits, elle est loin de s'attendre
Qu'en des pièges nouveaux le sort va la surprendre.
Du haut de ces côteaux que la lune a blanchis,
Ses armes renvoyaient les rayons réfléchis,
Et leur éclat fatal qui frappe au loin la vue,
Va signaler au camp cette armure connue.
Tout près de ce lieu même, aux postes avancés,
Alcandre et Poliferne étaient alors placés,
Des convois ennemis surveillant le passage ;
Et le prudent courrier qui porte le message,
En détournant sa course avait trompé leurs yeux.
Mais à l'aspect subit du casque radieux,
Le jeune Poliferne accourt, frémit, s'écrie,
C'est elle, et des soldats excitant la furie,
« C'est elle dont mon père a reçu le trépas ;
Oui, c'est Clorinde ; à moi, barbare ; tu mourras, »
Dit-il, et lance un dard d'une main égarée.

Comme on voit dans les champs une biche altérée,
Qui vient près du rocher d'où la source jaillit,
Ou vers le frais ruisseau dont le pré s'embellit :
Elle croit sur ces bords et dans la solitude,
Rafraîchir en repos sa longue lassitude :
Le cor sonne, elle fuit, et ses dangers nouveaux
Font oublier la soif, la fatigue et les eaux.
Telle Herminie, au sein d'une attente amoureuse,
Si près de voir Tancrède, et par avance heureuse,
Sûre que du héros l'accueil le plus flatteur,
Sans blesser sa vertu, va répondre à son cœur,
Au bruit inopiné de la guerre et des armes,
Abandonne soudain cet espoir plein de charmes,
Ses projets, ses desirs, emportés par les vents.
Du destrier docile elle presse les flancs;
Elle fuit; son esclave accompagne sa fuite,
Et Poliferne en vain s'attache à sa poursuite.
En ce même moment revenu, mais trop tard,
Son écuyer la cherche, et la suit au hasard.
Leur course les sépare, et leur route est contraire.

Alcandre cependant plus calme que son frère,
N'a point quitté son poste; il ne peut présumer
Qu'au milieu de la nuit Clorinde ait pu s'armer,
Sans méditer du moins un dessein digne d'elle.
Il fait au général porter cette nouvelle,
Attend son ordre; on sait que Clorinde a paru;
Le bruit jusqu'à Tancrède en a déja couru.
De ses forces à peine il reprenait l'usage :
Ce bruit semble expliquer le secret du message.
« Clorinde (se dit-il) venait à mon secours,
O ciel! et c'est pour moi qu'elle expose ses jours! »
Il ne voit rien de plus, s'arme en hâte, en silence,
Saisit un javelot, sur un cheval s'élance,
Sort du camp, et cherchant les chemins indiqués,
Suit la trace récente où les pas sont marqués.

FIN DU SIXIÈME CHANT.

NOTES

SUR LE SIXIÈME CHANT.

Page 274, vers 16.

[1] Je défie un second, un troisième adversaire.

Le poëte ajoute : *un quatrième, un cinquième.* C'est trop : il faut encore une certaine mesure dans la jactance : après le second et le troisième, il doit dire tout de suite *quiconque,* etc. sans quoi l'énumération devient ridicule.

Ibid., dernier vers.

[2] Je doute qu'un second puisse être nécessaire.

Dans l'original Godefroi dit : *Je crois qu'il n'en faudra pas un cinquième.* C'est la même faute que ci-dessus, en sens inverse. Argant était trop insolent, et Godefroi est trop modeste. La juste fierté opposée à l'arrogance, doit rejeter l'idée même d'un second. Ce sont-là de légères taches; mais c'est dans un poëte tel que le Tasse qu'elles sont bonnes à remarquer.

Page 275, vers 25.

[3] Aux vallons de Juda tel parut le géant.

Il y a auparavant : *tel Encelade dans Phlegra.* Ce rapprochement de la fable et de l'Écriture n'est ici qu'une disconvenance gratuite et un vers de trop. Encelade ne doit pas figurer à côté de David et de Goliath; il n'ajoute rien à la comparaison, et ce n'est qu'un grand nom déplacé.

Page 277, premier vers.

[4] Quoi ! dit le Sarrazin, quand j'épargne ta vie,
Tu braves ma clémence : Éprouve ma furie.

Avant de faire ainsi parler Argant, le Tasse, qui pro-

digue un peu les similitudes hors de propos, le représente ici *tel qu'Alecton et Méduse*. D'abord il n'y a pas de quoi mettre ici *Alecton*, et jamais Argant ne peut ressembler à *Méduse*. De plus, *Alecton et Méduse* ne font ici que retarder une réplique qui ne saurait être trop prompte, et qu'on attend. Il y a donc trois espèces de fautes dans deux mots. Voilà de quelle importance sont les nuances de style : c'est ce qu'on ne saurait trop faire observer aux jeunes écrivains.

Page 279, *vers* 28.

[5] La sueur et le sang tous les deux les inondent.

Le poëte ajoute dans les deux vers suivans que j'ai supprimés : « Leurs épées flambaient comme l'éclair, re-» tentissent comme le tonnerre, et frappent comme la fou-» dre. » Comme ces vers ont de l'éclat, je dois dire pourquoi je les ai retranchés. D'abord, c'est qu'ils sont hors de place : ce n'est pas à la fin d'un combat, et lorsqu'il n'y a plus que la fureur qui soutienne la lassitude, ce n'est pas alors qu'il faut parler d'*éclair et de tonnerre*. Ensuite ces similitudes doivent être d'autant plus ménagées, qu'elles sont plus faciles, plus communes, et qu'elles s'affaiblissent par la répétition. J'ai donc cru devoir les employer avec réserve et avec choix dans un poëme où elles se représentent souvent et trop souvent. Cela n'empêche pas que le pinceau du Tasse ne soit admirable dans ce combat, et l'espèce de redondance que je viens de lui reprocher n'est qu'un petit abus d'une grande facilité, qui empêche seulement que l'idée de la perfection ne soit entièrement remplie. Il faut bien la laisser à Virgile chez les anciens, et à Racine chez les modernes. On peut être grand et très-grand sans être classique en tout.

Page 284, *vers* 2.

[6] Et l'errante Herminie, à l'insulte exposée,
Du dernier des soldats deviendra la risée.

Il y a ici dans l'italien une faute plus grave, et qui a nécessité le changement de quelques vers. Le poëte fait dire à Herminie : « veux-tu que ton superbe vainqueur te dise, tu as perdu avec le trône les sentimens d'une

reine, tu n'es plus digne de moi, et qu'il t'abandonne à d'autres, comme une proie vulgaire et rebutée ? » Ici le Tasse a manqué de jugement au point de blesser toutes les bienséances. Des idées si avilissantes ne doivent pas être même dans la pensée d'Herminie, encore moins sous la plume du poëte qui la fait parler, et qui ne doit la dégrader en aucune manière. J'ai donc cru devoir adoucir beaucoup ce tableau d'humiliation, et c'est bien assez qu'Herminie craigne le mépris qu'on ne cache pas trop, sur-tout dans une armée, à une femme qui a paru s'offrir, et qui est rebutée. C'est précisément parce qu'en effet sa démarche est imprudente et très-hasardée, qu'il faut se garder d'en porter ainsi à l'extrême toutes les suites possibles ; d'ailleurs elles ne sont pas vraisemblables en elles-mêmes, et malgré toute la passion de Tancrède pour Clorinde, Herminie nous est représentée avec assez d'avantages pour que les dangers qu'elle peut courir dans la tente de Tancrède soient toute autre chose que des rebuts. Aussi le Tasse si judicieux dans sa fable, s'il ne l'est pas toujours dans son style, n'a eu garde de laisser parvenir Herminie jusqu'à Tancrède : c'eût été compromettre extrêmement Clorinde et son chevalier. Nous verrons dans la suite avec quel art et dans quelles circonstances il a si heureusement rapproché Herminie et Tancrède, après que Clorinde a perdu la vie. Mais dans aucun cas Herminie ne doit craindre du héros qu'elle aime l'excès de brutalité si crûment exprimé dans les quatre vers italiens : quand elle ne connaîtrait pas toute la noblesse du caractère de Tancrède, il suffirait de la courtoisie si vantée de tout temps dans les chevaliers, pour repousser des idées si flétrissantes. Il est bien vrai que la crainte d'un rebut est ici la raison la plus forte de l'honneur contre l'amour ; mais elle ne devait être qu'indiquée, non-seulement pour Herminie, mais pour le lecteur, et c'est ce que j'ai tâché de faire dans les deux vers qui ont donné lieu à cette note.

Page 285, *vers* 7.

[7] Aux reines d'Italie et des peuples latins
Tu feras envier l'éclat de tes destins.

Il y a dans l'original : « Tu seras honorée dans la belle Italie, siège de la vraie valeur *et de la vraie foi.* » Passe pour

la vraie valeur, quoiqu'assurément les Sarrazins et les Turcs n'en manquassent pas, et que l'Italie n'en ait pas montré plus que les Français, les Espagnols, les Allemands, qui l'ont souvent subjuguée. On pardonne à un poëte d'exagérer les louanges de sa patrie, et parmi les hyperboles permises à la poësie, celle-là est sûrement aussi excusable que toute autre. A l'égard de la *vraie foi*, c'est sans doute une vérité incontestable pour tout chrétien; mais le poëte a oublié, je ne sais comment, que c'est Herminie qui parle, et qu'elle est Musulmane dans tout le cours du poëme, sans qu'il soit nulle part question de sa conversion. Ces mots sont donc une inadvertance fort extraordinaire, et qu'il m'est impossible d'expliquer.

Page 286, *avant-dernier vers.*

* Ils sont sans force, hélas! Eh bien! l'amour en donne:
Je pourrai tout: on peut tout ce qu'amour ordonne.

Au lieu de ces deux vers, il y a dans l'italien: « Aiguillonnés des feux de l'amour, les cerfs timides s'arment d'audace et font la guerre; » ce qui, je l'avoue, pouvait fournir deux vers très-poëtiques, mais souverainement déplacés. Est-il possible que le Tasse qui fait parler ici l'Amour si éloquemment, n'ait pas senti combien dans la situation d'Herminie, et avec le caractère qu'il lui donne, celui de la passion la plus tendre et la plus délicate, il importait d'éloigner tout ce qui tient de trop près aux sens: tout ce dont je lui sais gré, c'est de n'avoir pas mis du moins *cerve imbelle* qui faisait son vers tout de même; car alors il était clair que son Herminie courant chercher Tancrède, était la biche cherchant le cerf. Mais c'est encore beaucoup trop d'une comparaison qui, en pareil cas, rappelle si naïvement l'instinct animal: on ne trouve rien de pareil dans la Didon de Virgile. Cette faute m'afflige, parce qu'elle se trouve au milieu d'un épisode qu'on ne saurait trop admirer, et parce qu'elle n'offre en elle-même aucune excuse. Je voudrais du moins en trouver une à l'auteur, et peut-être peut-on dire que cet étrange oubli des bienséances tient aussi aux mœurs d'un siècle, non pas plus corrompu, mais moins raffiné que le nôtre, surtout dans un pays où aujourd'hui même l'amour a, dit-on, chez les femmes, une expression beaucoup moins dé-

guisée qu'elle ne l'est d'ordinaire parmi nous. Au fond, ce n'est pas la vérité qui manque dans ces vers du Tasse, mais seulement cet art qui choisit le vrai, et qui n'ôte à la nature que ce qui ne saurait l'embellir. Cet art est le dernier degré de la perfection, et l'on ne peut douter que nous n'en soyons redevables, comme de tant d'autres choses, à l'excellent goût de la cour de Louis XIV, puisque nous ne voyons pas qu'avant Racine, personne, pas même Corneille, ait su faire parler les femmes avec cette décence soutenue, la seule dignité d'un sexe à qui la nature ne pouvait donner que celle qui se concilie avec les graces. Je sais qu'il est si riche en séductions qu'il peut donner de la grace même au vice; mais ce ne sera jamais celle qui ne se sépare point de la dignité, et dès-lors la femme la plus aimable ne sera jamais qu'au second rang dans son sexe, qui doit avoir sa dignité comme le nôtre, et qui doit la conserver, même quand la faiblesse lui fait sacrifier la pudeur. Ce n'est sûrement pas chez mesdames de la Fayette, de Sévigné, de Maintenon, de Montespan même, que Corneille aurait appris à faire dire à son Émilie, *songe que mes faveurs t'attendent.... à toutes les douceurs de ma possession.* Mais c'est chez elles que Racine apprit à faire parler sa Bérénice, qui bien clairement est depuis plusieurs années la maîtresse de Titus, et qui, dans le plus grand désespoir, ne lui dit pas un seul mot qui puisse rappeler le prix qu'elle a mis ou qu'elle peut mettre à l'abandon de ses charmes. Cette réserve d'ailleurs ne nuit pas plus à l'effet dans la réalité que dans l'imitation; dans l'une, parce que les femmes ont en amour l'avantage d'exprimer de mille manières tout ce qu'elles ne disent pas et sans y rien perdre; dans l'autre, parce qu'on peut toujours s'en rapporter à l'imagination, qui, dans les peintures les plus délicates de l'amour, ne manque jamais de rendre aux sens tout ce qui peut leur appartenir, quelque soin que prenne le peintre de ne faire paraître que le sentiment.

Au reste, une vérité beaucoup plus utile et plus importante, puisqu'elle est toute morale, une vérité qui résulte évidemment de ces réflexions qui semblent n'être que de goût et de critique littéraire, c'est qu'il y a donc bien décidément quelque chose d'humiliant dans cette passion, celle de toutes que l'art a le plus embellie (ce qui était

assez facile), et qu'il a même à un certain point ennoblie (ce qui était moins aisé), puisqu'il est obligé lui-même, pour le plus grand succès de ses peintures, non pas de faire ressembler parfaitement l'objet, mais de le déguiser autant qu'il est possible dans ce qu'il a de plus réel; d'où il suit que l'objet en lui-même n'est pas beau, et qu'il ne peut se montrer que sous les voiles les plus artistement tissus. Et voyez s'il en est de même des passions vertueuses, des sentimens nobles! Alors tout l'effort du peintre, tout son génie ne va qu'à s'approcher du modèle. La vertu sera toujours plus belle dans notre pensée que dans l'éloquence et la poésie. C'est qu'elle est le véritable honneur de l'humanité, le vrai beau, dont le modèle original est dans notre ame, à qui l'on ne saurait faire illusion comme à notre imagination. C'est sur quoi tout lecteur sensé peut faire des réflexions qui vaudront mieux que cette longue note.

Page 291, *vers* 28.

[9] De ses forces à peine il reprenait l'usage.

Ce vers n'est pas dans l'italien: je l'ai cru nécessaire, et c'est une omission du poëte de n'avoir rien dit de la convalescence de Tancrède qui monte à cheval au moment où l'on peut, comme Herminie, le croire dans son lit et encore malade de ses blessures. Pour cela, comme on le voit, un vers suffisait, mais il était de nécessité; car l'épopée, comme la tragédie, doit rendre compte de tout, et a sur ce point les mêmes obligations, sans avoir à beaucoup près les mêmes difficultés.

Il n'y a que des éloges à donner à la construction de ce chant, dont Herminie seule ferait, comme du suivant, un des plus intéressans de tout l'ouvrage, quand il n'offrirait pas d'autres beautés. J'ai dit ailleurs tout ce que je voyais d'admirable dans cet épisode; mais l'on peut remarquer encore avec quel art il est ici lié à l'action principale, et comment la démarche hardie de la reine d'Antioche est amenée par le combat d'Argant et de Tancrède, par les blessures des deux guerriers, dont elle déteste l'un autant qu'elle aime l'autre. Tous les incidens sont ménagés avec une parfaite vraisemblance, et les armes de Clorinde devaient naturellement produire la méprise qui détruit tous les projets d'Herminie, et très-naturellement encore

elle n'y a pas pensé. Le poëte n'a pas mis moins d'attention dans le choix des évènemens qui caractérisent les personnages. Le combat d'Othon sert à mettre dans tout son jour l'odieuse brutalité d'Argant, comme l'étonnante distraction de Tancrède, à la vue de Clorinde, sert à donner la mesure de la passion qu'il a pour elle. Les mœurs sont très-bien observées, et les reproches de Tancrède au Sarrazin sont justes; car il était dans les lois de la chevalerie que si l'un des deux champions était désarmé, mais non pas hors d'état de combattre, l'autre descendît sur-le-champ de cheval et se battît à pied, à moins que l'adversaire n'aimât mieux se rendre, et Othon qui s'est relevé sur-le-champ sans blessure, ne se rend pas et n'y est pas obligé. Argant est donc inexcusable, et n'est pas digne du titre de chevalier, puisque, s'il est brave, il n'est nullement loyal, et le chevalier devait être l'un et l'autre. Les chevaliers Maures étaient là-dessus aussi délicats que les chrétiens; Tancrède a donc raison de traiter Argant avec le dernier mépris, et l'on verra que dans tout le poëme sa conduite est aussi noble, aussi généreuse que celle d'Argant est féroce et vile. Un contraste si bien soutenu et si bien entendu est une des beautés du plan. Je n'y ai vu qu'une imitation des anciens; c'est le moment où les deux hérauts d'armes interrompent un combat singulier, quand la nuit vient: ce tableau épique est emprunté de l'Iliade.

FIN DES NOTES DU SIXIÈME CHANT.

CHANT SEPTIEME.

ARGUMENT.

Herminie trouve un asyle chez des bergers, sur les rives du Jourdain. Tancrède égaré loin du camp, tombe dans les pièges d'Armide, et se trouve emprisonné avec les chevaliers qui l'ont suivie. Raymond, comte de Toulouse, combat Argant, sous la protection d'un ange. Argant désarmé est sur le point de périr. Un trait lancé en trahison par un archer Sarrazin, engage un combat général, où les chrétiens ont d'abord l'avantage; mais une tempête affreuse, excitée par les esprits infernaux, arrache la victoire des mains de Godefroi, qui fait rentrer ses troupes dans le camp.

A travers la campagne Herminie emportée,
Dans la nuit au hasard courait épouvantée,
Sans force, sans haleine, et la mort dans le sein :
Le frein s'est échappé de sa tremblante main ;
Au gré de son coursier elle errait éperdue.
D'une antique forêt l'ombre épaisse, étendue,
De noirs sentiers mêlant leurs ténébreux détours,
Aux ennemis du moins ont dérobé ses jours.
Ils cessent à regret leur poursuite inutile.
Tels les chasseurs confus, que d'une course agile
L'animal fugitif éluda tant de fois,
S'il passe de la plaine aux retraites des bois,
Tristes et haletans, perdent enfin sa trace.
Telle aussi des chrétiens la troupe faible et lasse
Se retire, et renonce à des courses sans fruit.
Mais hors d'elle, et sans voir si même on la poursuit,
Herminie aux frayeurs toujours abandonnée,
Fuit durant cette nuit, et durant la journée,
Sans guide, sans soutien ; et quand du haut des airs
Le soleil va descendre au vaste sein des mers,
Sur les bords du Jourdain Herminie épuisée
S'arrête, de fatigue et de douleur brisée.

Soit que le ciel, gardien de nos champs sans défense,
Veuille en la protégeant honorer l'innocence ;
Soit que semblable en tout aux foudres destructeurs,
Qui dans leur fier courroux menacent les hauteurs,
La guerre aussi, tonnant sur de superbes têtes,
Laisse l'humble indigence à l'abri des tempêtes,
Jamais du moins l'éclat des glaives étrangers,
N'épouvanta la paix de nos heureux vergers.
De notre pauvreté tranquille et dédaignée,
Des avides soldats la main s'est éloignée.
Combien, mon fils, combien j'aime ma pauvreté !
On la méprise, et moi, dans mon obscurité,
Je suis loin d'envier ni grandeur ni richesse :
J'aime mieux cet enclos qui nourrit ma vieillesse.
L'eau pure est mon breuvage, et de la trahison
Ma coupe, mon ruisseau ne craint pas le poison.
Mes troupeaux, mon jardin, sa facile culture,
Font d'un repas frugal les frais et la parure.
Avec peu de desirs on a peu de besoins.
Je n'ai pour serviteur que mes enfans ; leurs soins
Assurent les loisirs où s'écoule ma vie,
Veillent au pâturage ; et moi, dans la prairie,
Je vois bondir le faon, folâtrer les chevreaux,
Les poissons argentés se jouer dans les eaux ;
Et les oiseaux, amis d'un paisible rivage,
Déployer dans les airs leur éclatant plumage. »
« Autrefois, je l'avoue, en ma jeune saison,
Age des vains desirs et de l'illusion,
Je méconnus le prix de mes trésors champêtres,
Et laissant mes troupeaux, j'allais chercher des maîtres.
Loin du toit paternel je courus à Memphis,
Et quoiqu'au dernier rang près de la cour admis,
Intendant des jardins, dans ce vulgaire office,
Des cours, quoique de loin, j'ai connu l'injustice.
Courant après des biens à toute heure échappés,
J'éprouvai le dégoût qui suit les vœux trompés.
Enfin, lorsque le tems, dissipant mon ivresse,
Eut avec mes desirs emporté ma jeunesse,
Je pleurai mes erreurs ; mon cœur désabusé,
Regretta le séjour qu'il avait méprisé.
Je dis, ô paix heureuse imprudemment quittée !
Je dis, adieu palais qui me l'avez ôtée !

Je regagnai mes bois, ma cabane, et mon cœur
A compté de ce jour les jours de son bonheur. »

Pendant qu'il lui parlait, Herminie attentive
Prêtait à ses récits une oreille captive.
L'orage de son cœur commence à se calmer ;
Des discours du vieillard elle se sent charmer ;
Elle croit par sa bouche entendre la sagesse.
Ces beaux lieux dont la vue adoucit sa tristesse,
Lui montrent un asyle : elle y veut en repos
Attendre un sort meilleur, et la fin de ses maux.
« Bon vieillard, oui, le ciel par d'utiles disgraces,
Vous a du vrai bonheur fait retrouver les traces,
Dit-elle ; il vous montra le port consolateur :
Et vous, daignez aussi compâtir au malheur.
Recevez-moi chez vous : près de vous je veux vivre.
Peut-être le chagrin où mon ame se livre,
Dans le calme des champs deviendra plus léger ;
Cette cabane enfin pourra me soulager.
Si l'or, les diamans, idoles du vulgaire,
Pouvaient tenter vos vœux, je puis les satisfaire.
Mais je n'implore ici que vos soins paternels [a]. »
Elle trace à demi ses désastres cruels ;
En avouant son sexe, elle cache sa flamme :
Ce secret en tout tems fut celui de son ame.
Des pleurs interrompaient ce récit déchirant,
Et le vieillard aussi la console en pleurant,
Lui montre tout le zèle et tout l'amour d'un père ;
Près de sa vieille épouse il conduit l'étrangère.
Le ciel aux deux époux a fait un même cœur :
Tous deux du même accueil prodiguent la douceur.
Leur royale compagne à les servir s'applique,
Et la fille des rois sous un habit rustique,
Sous de grossiers tissus obscurcit sa beauté.
Mais son port, son regard, pleins de sa dignité,
En dépit d'elle encor trahissent son attente :
Non, ce n'est point des bois une simple habitante.
Tout ce déguisement qui couvre ses attraits,
Ne peut de sa grandeur effacer tous les traits ;
Et de la majesté l'éclat involontaire
Reluit encore au front d'une reine bergère.
Elle embrasse pourtant les agrestes travaux,

Prend la houlette en main, et conduit les troupeaux,
Les ramène le soir, surveillante fidèle ;
Elle exprime le lait qui charge leur mamelle,
Et pressant de ses flots le nectar épaissi,
Arrondit dans l'osier le laitage endurci.

Souvent dans les ardeurs de la saison brûlante,
Lorsque sur le gazon la brebis indolente
Se repose et s'endort sous l'ombrage des bois,
Sur l'écorce nouvelle elle grave cent fois
Le nom, le nom sacré du héros qu'elle adore,
Sous mille traits divers le reproduit encore ;
Les arbres autour d'elle en sont par-tout couverts.
Sa main de ses amours y trace les revers ;
Et quand elle relit ces tristes caractères,
Ses yeux sont inondés de ses larmes amères.
« Arbres aimés, dit-elle, ô mes seuls confidens !
Gardez bien ce dépôt, conservez-le long-tems.
Quelque fidèle amant viendra sous votre ombrage,
Et voyant de ma main ce douloureux ouvrage,
Il dira : les destins de trop de cruauté
Ont payé tant d'amour et de fidélité.
Qui sait même (le ciel peut le permettre encore)
Si l'auteur de mes maux, hélas ! qui les ignore,
Ne viendra pas un jour visiter ces forêts ?
Herminie à son cœur coûtera des regrets.
Ses yeux s'arrêteront sur ma tombe oubliée,
Et ma cendre en ces lieux de quelques pleurs mouillée,
Recevra, mais trop tard, de si justes tributs.
Ah ! si tous mes soupirs jusqu'ici sont perdus,
Si l'amour n'eut pour moi qu'une rigueur affreuse,
Ah ! qu'après moi du moins ma cendre plus heureuse
Puisse entendre Tancrède, et que dans ce moment
Elle sente couler les larmes d'un amant. »

C'est ainsi qu'Herminie au fond de ces retraites,
S'adresse aux arbres sourds, à ces forêts muettes ;
Et cependant Tancrède à sa fougue livré,
En courant sur ses pas, loin d'elle est égaré.

Entré dans la forêt dont les feuillages sombres
De leur voûte touffue épaississent les ombres,

Il perdit toute trace, et marchant dans la nuit,
D'une oreille inquiète il épiait le bruit.
Si le souffle du vent, si l'animal sauvage,
Si le vol d'un oiseau fait mouvoir le feuillage,
Il y porte ses pas, et les y porte en vain.
Il sort de la forêt, entend dans le lointain
Un bruit sourd; il y vole, et traverse les plaines,
Où la lune répand ses clartés incertaines,
Arrive : en ce moment l'aurore de retour,
Devançait sur les monts les approches du jour.
Du sommet d'une roche il voit tomber une onde,
Qui formant un ruisseau, roule, bouillonne et gronde.
Il s'arrête confus; il crie, et des déserts
L'écho seul lui répond : dans ses regrets amers,
Il s'accuse, il se plaint que les destins contraires
Trompent de cette nuit les promesses si chères.
O Clorinde ! il t'appelle, et jure de venger
Les périls où pour lui tu venais t'engager.
Il gémit vainement : il faut, quoi qu'il en coûte,
Que du camp des chrétiens il reprenne la route.
Il songe malgré lui que le jour n'est pas loin
Où d'un nouveau combat ce camp sera témoin.
Il en cherche aussitôt les chemins qu'il ignore,
Lorsque des sons bruyans se font entendre encore.
Il s'avance, et bientôt au détour d'un sentier,
Vers lui dans le vallon voit venir un courrier.
De sa droite il tenait sa baguette acérée,
De l'airain de son cor sa gauche est entourée.
« Quel chemin peut conduire au camp de Godefroi ? »
Dit Tancrède. — « J'y vais, chevalier; suivez-moi.
Je suis à Boëmond, il m'envoie, et mon zèle
De sa part à Bouillon porte un avis fidèle. »
Le chevalier l'en croit; il pense qu'en effet
Boëmond l'a chargé d'un message secret.
Son langage d'ailleurs est celui d'Italie :
A ce guide imposteur Tancrède se confie.
Sur le déclin du jour, ils approchent tous deux
D'un château qu'environne un lac épais, bourbeux.
Le courrier fait sonner son cor : un pont mobile
Descend sur le marais : « entrons dans cet asyle,
Dit le faux messager; nous y pouvons du jour
Sans craindre aucun péril, attendre le retour.

Du comte de Cozence et la ruse et l'audace
Depuis peu sur l'Arabe ont conquis cette place.
A tout guerrier Latin il en ouvre l'accès. »
Tancrède en l'écoutant observe de plus près
De ce château hardi l'imposante structure :
L'art fit pour sa défense autant que la nature.
Il s'élève en son cœur quelques secrets soupçons :
Ce fort peut recéler les noires trahisons.
Toutefois il ne montre aucune inquiétude ;
Du danger dès long-tems il a trop d'habitude.
Par-tout où l'honneur parle, où le sort le surprend,
Pour lui de son salut son bras seul est garant.
Mais sa parole enfin contre Argant le rappelle ;
Il ne veut point tenter d'entreprise nouvelle.
Son guide presse en vain : il ne l'écoute plus,
Le laisse seul entrer ; ses pas irrésolus
Le mènent vers la pente où le pont qui s'incline
Vient rejoindre ses bords à la plaine voisine.
Sur ce pont tout-à-coup paraît un chevalier ;
Il agite en sa main le mençant acier ;
Son air est arrogant, sa parole hautaine :
« Que le sort où ton choix jusqu'en ces lieux t'amène,
Qui que tu sois, dit-il, ne crois pas m'échapper.
La puissance d'Armide a su t'envelopper.
C'est ici son séjour : viens, que tes mains dociles
Échangent pour ses fers leurs armes inutiles.
Obéis à la loi prescrite à ses sujets :
A la clarté du jour renonce pour jamais,
Ou jure que d'Armide embrassant la querelle,
Tu feras aux chrétiens un guerre éternelle. »

A l'armure, à la voix de cet audacieux,
Tancrède reconnaît, quelle surprise, ô cieux !
Raimbaud, né dans la France, et son compagnon d'armes,
Qui sur les pas d'Armide, asservi par ses charmes,
Et leur sacrifiant son honneur et sa foi,
Soldat des Musulmans suit leur infâme loi.
A son étonnement un saint courroux succède.
« Vil apostat, dit-il, sais-tu que c'est Tancrède,
Qui s'honore du nom du vengeur de la croix ?
La vois-tu sur mon cœur ? Sais-tu que mille fois
J'ai de ses ennemis terrassé l'insolence ?

Toi-même en vas bientôt faire l'expérience.
La justice du ciel m'a conduit en ces lieux,
Pour punir en son nom ton parjure odieux. »
Tancrède en ce moment a fait pâlir le traître ;
Mais d'un trouble honteux Raimbaud se rendant maître,
« C'est toi-même (dit-il) qui viens pour ton malheur,
D'un chevalier d'Armide éprouver la valeur :
Superbe, tu mourras ; mon bras armé pour elle,
Mon bras fera tomber cette tête rebelle.
Je destine à Bouillon ce don de ma fureur. »
Les ténèbres déja répandaient leur horreur.
Des lampes, des flambeaux, des feux qui s'allumèrent,
Le ciel et le château tout-à-coup s'enflammèrent ;
Aux fêtes du théâtre, avec un art pareil,
S'éclaire de ses jeux le nocturne appareil.
A l'ombre des créneaux, Armide sur le faîte,
Peut voir sans se montrer le combat qui s'apprête.
Un combat inégal dégrade le guerrier :
Tancrède sur-le-champ a quitté son coursier.
L'adversaire est à pied, Tancrède à pied s'avance ;
Dans ses yeux, dans sa main il porte la vengeance.
Il est sans bouclier : moins généreux que lui,
Raimbaud couvert du sien, et fort de cet appui,
Tourne autour du héros et redoublant les feintes,
Il cherche le moment d'assurer ses atteintes.
Mais Tancrède le serre, et le pousse, et du fer
Aux visières du casque il fait briller l'éclair.
Tout affaibli qu'il est de blessures récentes,
Le combat seul lui rend des forces renaissantes.
C'est aux endroits mortels qu'il adresse ses coups ;
De son glaive animé l'impétueux courroux,
Montrant toujours la mort, la fait craindre sans cesse.
En vain de cent détours la prompte et souple adresse
Y dérobe Raimbaud sous ses armes caché :
Son bouclier fendu, son cimier arraché,
Prêtent à peine encor leur défense mal sûre ;
Son sang plus d'une fois humecta son armure.
Ses coups sont sans effet : le dépit et l'amour,
La honte et le remords l'irritent tour-à-tour.
Pour un effort dernier rappelant son courage,
Il y veut rassembler ses forces et sa rage,
S'approche, et loin de lui jetant son bouclier,

Sur son glaive à deux mains il pèse tout entier,
Le balance, et l'abat avec un cri terrible.
Dans le flanc du héros il porte un coup horrible,
Et le coup sur sa tête est soudain redoublé.
Le casque a retenti, Tancrède a chancelé.
Sans entamer l'airain, ces atteintes pesantes
Font sentir au guerrier des angoisses cuisantes.
Mais plus que ses douleurs il ressent tout l'affront
Du coup audacieux qui fit courber son front;
La vengeance étincelle à travers sa visière.
Raimbaud ne soutient pas l'aspect de sa colère,
Et voyant se lever le redoutable bras,
Sent déja dans son cœur le fer et le trépas.
Il recule, et le coup qui dans les airs résonne,
Des limites du pont va frapper la colonne,
Dont le bronze en éclats se disperse à grand bruit;

A ce coup foudroyant Raimbaud tremble et s'enfuit,
Il ne peut plus dompter l'effroi qui le possède,
Il remonte le pont, le parcourt, mais Tancrède
Suit et presse ses pas, et le bras étendu,
Il l'atteignait déja, Raimbaud était perdu.
Inespéré secours! Les clartés disparaissent,
Les flambeaux sont éteints, les ténèbres renaissent,
Tout se noircit, tout rentre en la profonde nuit;
Le ciel est un désert où nul astre ne luit.
Tancrède enveloppé de ces magiques ombres,
Ne voit, n'entend plus rien, il erre en ces lieux sombres.
Dans ce silence affreux s'avançant pas à pas,
Il passe sur un seuil que son pied ne sent pas,
Entre sans le savoir, et sous la voûte obscure
La porte se referme avec un long murmure.
Dans le plus noir cachot il demeure enfermé.
Tel aux rives de Côme, à ce lac renommé,
Le poisson abusé, s'éloignant de l'orage,
Se vient emprisonner au sein du marécage.
Insidieux asyle, et d'un tel art formé
Que l'accès est ouvert, et le retour fermé.
Tel Tancrède attiré dans ce piège funeste,
S'y jette, et d'en sortir nul espoir ne lui reste.
L'obstacle est au-dessus de tout effort humain.
Il tentait d'ébranler d'une puissante main

Ce rempart imprévu, cette porte terrible :
Une voix lui cria : « La fuite est impossible.
D'Armide prisonnier ne crains point pour tes jours :
Au tombeau des vivans tu gémiras toujours. »
Il ne répondit rien : son ame haute et fière
Renfermait dans son sein sa douleur toute entière.
Il accuse tout bas et le sort et l'amour,
Son imprudence, hélas ! « Non, la perte du jour
(Dit-il en soupirant) n'est pas la plus amère :
Ah ! je perds une vue et plus douce et plus chère.
Et qui sait si jamais je reverrai ces yeux
Qui seuls rendraient la vie à ce cœur malheureux ? »
Argant alors, Argant revient à sa pensée,
Et d'un trait douloureux sa grande ame est blessée.
« A quel juste reproche ai-je pu m'exposer !
(Dit-il) un Sarrazin peut donc me mépriser !
Il en a trop le droit et je suis trop coupable. »

Tandis que le héros dans l'ennui qui l'accable,
De regrets différens déchiré tour-à-tour,
Pleure à-la-fois sa faute, et la gloire et l'amour,
Argant déja s'indigne en son ardeur bouillante
De languir plus long-tems sur la plume indolente.
Ses blessures à peine ont pu se refermer,
Que son farouche instinct le presse de s'armer,
Des combats et du sang tant la soif le dévore !
Du grand jour qu'il attend il invoque l'aurore.
Ses yeux ont cette nuit peu goûté le sommeil ;
Il s'agite, et bientôt devançant le soleil,
Demande en se levant ses armes redoutées :
Mais d'autres à son bras en ce jour apportées,
Du Soudan de Memphis sont un nouveau présent ;
Le fardeau pour tout autre en serait trop pesant ;
Leur richesse éblouit, et sur-tout son épée
De l'acier le plus pur avait été trempée.
L'impatient guerrier la ceint à son côté.
Comme on voit dans un ciel rougeâtre, ensanglanté
Apparaître aux humains la sinistre comète,
Des menaces du ciel prophétique interprète,
Phénomène vengeur qui change les États,
Et porte l'épouvante au cœur des potentats ;
Tel paraissait Argant dans l'éclat de ses armes.

Son regard sombre et louche imprime les alarmes ;
Ses yeux ivres de sang respirent les combats ;
Son geste furieux, précurseur du trépas,
Ferait entrer la crainte au cœur le moins timide.
Il tire et fait briller son épée homicide,
L'agite et frappe en vain les ombres et les airs.
« Bientôt, dit-il, bientôt ce brigand, ce pervers,
Ce Tancrède, l'orgueil de la secte chrétienne,
Qui contre mon épée a mesuré la sienne,
Va périr sous mes coups ; je veux fouler aux pieds
Son front, et ses cheveux dans la poudre souillés ;
Qu'étendu sur l'arène, et respirant encore,
A la honte du Dieu que l'infidèle adore,
Il puisse voir ma main arracher de son flanc
Son armure impuissante et teinte de son sang [6] ;
Qu'il me demande en vain même la sépulture,
Et ma rage aux vautours le promet pour pâture. »
Tel menace un taureau que dans son fier courroux [7]
Tourmentent de l'amour les aiguillons jaloux.
Par ses mugissemens sa fureur excitée
Blesse l'arbre innocent de sa corne irritée.
Il bondit, livre aux airs des assauts impuissans,
Il bat du pied le sable, et fait la guerre aux vents,
Préludes d'une attaque à son rival mortelle.

« Vole au camp, dit Argant au héraut qu'il appelle,
Annonce à l'ennemi le combat et la mort. »
Sans attendre plus rien, et d'un même transport,
Il part, et précédé du captif qu'il emmène,
Sort des murs et franchit la colline prochaine.
Soudain au bruit du cor, à ses sons redoublés,
Auprès de Godefroi les chefs sont rassemblés.
Le défi du héraut à Tancrède s'adresse,
Mais n'exclut aucun autre : une juste tristesse
Au cœur du général s'élève en ce moment.
Ses yeux autour de lui promenés tristement,
Ne rencontrent personne à qui sa confiance
Puisse du nom chrétien remettre la vengeance.
Renaud s'est exilé, Tancrède a disparu,
Et l'élite du camp près d'Armide a couru.
Les autres moins armés de force et de vaillance,
Contre un tel adversaire ont trop peu d'assurance.

Ils ont vu ce qu'il peut : le silence gardé
Fait trop voir que l'honneur à la crainte a cédé,
Et quel que soit le prix d'une telle victoire,
Nul d'un danger si grand n'ose chercher la gloire.
Bouillon voit de leurs cœurs l'abattement honteux [8];
Bouillon se lève, et plein d'un courroux généreux :
« Ah ! je serais (dit-il) trop indigne de vivre,
Si je souffrais l'opprobre où ce moment nous livre,
Si je pouvais encore endurer plus long-tems
D'un barbare impuni les mépris insultans,
Et laisser sous ses pieds l'honneur de ma patrie.
J'irai, j'irai d'Argant affronter la furie.
Que le camp tout entier se repose, et de loin
Des périls où je cours qu'il reste le témoin. »
On apportait déja sa lance et sa cuirasse :
Raymond, quoique charmé d'une si noble audace,
La condamne pourtant : son âge respecté
Fait parler la sagesse avec autorité.
« Non, Godefroi, dit-il, quelqu'honneur qu'il s'apprête,
Exposerait l'armée en exposant sa tête.
Godefroi sur qui seul repose tout l'État,
Est notre général, et n'est pas un soldat.
L'empire de la foi sur ses destins s'appuie;
Son bras doit des enfers briser le trône impie.
A ce terme promis lui seul doit nous guider,
C'est à nous de combattre, à lui de commander.
Moi-même je m'engage au combat qu'on refuse :
Me préserve le ciel que mon âge m'excuse !
Oh ! si j'étais encor tel que dans mon printems [9],
Si j'avais aujourd'hui la vigueur de vos ans,
Vous de qui la jeunesse accuse ici vos craintes,
Vous qui gardez d'un camp les timides enceintes,
Et qui ne ressentez ni honte ni courroux,
Alors qu'un Sarrazin vient vous outrager tous !
Que n'ai-je cette force autrefois redoutée,
Alors que de Conrad la cour épouvantée
Vit tomber Léopold, dont ce glaive vainqueur
Traversa la cuirasse en lui perçant le cœur !
Et quel guerrier ! sa chûte eut plus d'éclat sans doute
Que de cent Sarrazins la facile déroute.
Avec le même bras, déja dans le cercueil,
Seul j'aurais fait descendre Argant et son orgueil.

Tel que je suis pourtant, c'est moi qui le défie :
J'ai quelque force encore et mon cœur s'y confie.
Je pourrai succomber, mais quel que soit mon sort,
Argant paiera du moins sa victoire et ma mort.
Je vais m'armer ; je veux, combattant cet impie,
Honorer ma vieillesse, et couronner ma vie. »

A l'exemple, à la voix du courageux vieillard,
La vertu se réveille ; on voit de toute part
Se lever contre Argant les glaives qui s'irritent :
Tous craignaient le combat, et tous le sollicitent ;
Guelfe, les deux Guidon, Baudouin et Gernier,
Et Pyrrhus, dont l'esprit politique et guerrier
Ouvrit à Boëmond Antioche surprise,
Roger que de son nom le bonheur favorise,
Et Gildippe à côté de son cher Odoart,
Amans plutôt qu'époux, Rosemond, Ebérard,
L'un né dans les rochers de la Calédonie,
L'autre qui vit le jour aux rives d'Hybernie,
Tous les deux habitans de ces bords isolés,
Qu'au bout de l'Occident les mers ont reculés.

Mais plus ardent qu'eux tous le vieillard magnanime,
Qui brûle d'achever le dessein qui l'anime,
Déja de son armure a revêtu l'acier :
Le casque seul encor manque à son front guerrier.
Bouillon l'embrasse : « ô toi, la gloire de notre âge !
O de l'antique honneur noble et vivante image !
Comte, c'est sur toi seul que les yeux sont fixés :
Nos devoirs chaque jour nous sont par toi tracés,
Et de la discipline, et de l'ordre et du zèle,
Raymond dans notre armée est le premier modèle.
Tu nous dois tes conseils, tes leçons, tes talens,
Et des exploits plus mûrs, plus dignes de tes ans.
Cède à mon amitié : je demande à ce titre
Que tu laisses le sort de ce grand choix arbitre ;
Ou plutôt par Dieu seul le choix sera dicté :
Ce qu'on nomme hasard n'est que sa volonté.
Que dans l'urne ces noms mêlés à l'aventure . . . . »
« Et le mien y sera, je le veux, je le jure, »
Dit en jetant son nom le vieillard enflammé.
On interroge l'urne et le ciel l'a nommé :

Son nom est accueilli par des cris d'allégresse.
Le comte semble alors retrouver sa jeunesse,
Le feu luit dans ses yeux, son front a rayonné.
Tel de sa peau nouvelle éclate environné
Un serpent qui laissa ses dépouilles vieillies,
Et rallume au soleil ses couleurs rajeunies [10].

Mais Godefroi sur-tout dans ce décret divin
Croit voir de la victoire un présage certain.
« La vertu par le ciel ne sera point trompée, »
Dit-il, et détachant sa glorieuse épée,
La présente au vieillard : « long-tems dans les combats
Du rebelle Saxon ce fer arma le bras.
Je l'arrachai jadis à ce guerrier impie,
Et sa mort expia les crimes de sa vie.
Que ce fer qui jamais n'a trahi ma valeur,
En passant dans ta main, soit encore vainqueur. »

Argant seul, et foulant l'arène abandonnée,
Exhalait de l'orgueil l'insolence effrénée,
Faisait entendre au loin ses cris injurieux.
« Eh bien ! peuple invincible, européens fameux,
Paraissez donc, venez conquérans de l'Asie,
Venez, Argant est seul et tous il vous défie.
Qu'il vienne donc enfin ce Tancrède indompté.
Quoi ! ne compte-t-il plus sur son bras redouté ?
Attend-il que la nuit vienne encore à son aide ?
Ce héros a-t-il peur ?... Mais s'il tremble, s'il cède,
Si même aucun de vous n'ose le remplacer,
Venez tous à-la-fois, vous pouvez avancer.
Cavaliers, fantassins, la carrière est ouverte,
Et la tombe du Christ à vos yeux est offerte.
En voilà le chemin : est-ce en vain qu'en ces lieux
Vous veniez de si loin pour acquitter vos vœux ? »

Ces cris dont tout le camp peut entendre l'outrage,
Appellent d'un vengeur le bras et le courage.
On amène à Raymond son coursier si vanté,
Qui de l'aigle a le nom et la rapidité,
Le léger aquilin né sur les bords du Tage.
Là, si nous en croyons les récits du vieil âge [11],
Quand les feux du printems, le besoin de jouir,

Livrent les animaux aux fureurs du desir,
La cavale erre et brûle, et d'amour dévorée,
Ouvre au soufile des vents une bouche altérée,
Haletante et boit l'air qui féconde son sein.
On eût dit, il est vrai, que le prompt aquilin
Était d'air et de feu ; sa course est dans l'espace ;
La terre de ses pas ne garde point la trace.
Il va porter Raymond, et le guerrier pieux,
Élevant vers le ciel sa prière et ses yeux :
« Toi, dit-il, qui jadis contre un peuple infidèle,
Aux champs de Térébinthe as vengé ta querelle,
Quand la fronde d'un pâtre a par un coup si prompt,
D'un géant dans la poudre humilié le front,
Renouvelle, grand Dieu, ce miracle propice.
Que la force succombe, et que l'orgueil périsse.
Tu fis de Goliath triompher un enfant :
Qu'un vieillard aujourd'hui soit le vainqueur d'Argant. »

Il dit, et par la foi sa prière inspirée,
En sortant de son cœur alla vers l'empyrée.
Comme le feu qui monte et s'élève en son cours,
La foi qui vient du ciel y remonte toujours.
L'oreille du Très-Haut entend la voix du juste.
Il appelle, il choisit dans sa milice auguste
L'ange dont aujourd'hui l'invisible secours
Doit protéger Raymond et veiller sur ses jours.
C'est celui que déja la suprême clémence
Pour guide et pour appui lui donna dès l'enfance.
Chargé d'un nouvel ordre, il s'envole aussitôt
Au céleste arsenal, formidable dépôt
De ces armes du ciel que son courroux signale.
Là repose la lance à Satan si fatale ;
Là dort le feu vengeur, le foudre dont les traits,
Échappant à nos yeux, ne s'égarent jamais,
Et portent les fléaux dans leur course invisible ;
C'est là qu'est suspendu le trident invincible,
Du monde condamné la première terreur,
Dont jadis Noé seul évita la fureur,
Et qui souvent encore effrayant les deux mondes,
Fait tonner les volcans et déchaîne les ondes.
On voit dans cette enceinte à la voûte briller,
Du plus pur diamant un vaste bouclier.

De l'Atlas au Caucase il couvrirait la terre :
Des princes vertueux égide tutélaire,
Rempart des nations dociles à la foi,
Fidèles à leur Dieu, fidèles à leur roi.
L'ange le prend en main, vole au champ des batailles.

Le peuple de Solyme a couvert les murailles.
Clorinde en même tems par l'ordre d'Aladin
Range son escadron sur le côteau voisin.
Les chrétiens de leur camp occupant la barrière,
Laissent aux combattans une juste carrière.
Argant voit s'avancer un guerrier inconnu.
« Tancrède en cet instant est ailleurs retenu,
Dit le comte ; au destin tu peux en rendre grace.
N'en conçois pas pourtant une trop vaine audace.
Je viens le remplacer et peut-être aujourd'hui,
Je me puis contre toi mesurer comme lui.
Je soutiendrai l'honneur qu'on a daigné me faire,
Et crois pouvoir t'offrir un nouvel adversaire. »
Le Sarrazin répond d'un sourire insolent :
« Où s'est donc retiré ce guerrier si vaillant?
Il menace, et déjà la fuite est son asyle.
Quoi ! Tancrède se cache ! ah ! ressource inutile.
Oui, quelque part qu'il soit, je saurai l'y trouver ;
Le ciel même, le ciel ne pourrait le sauver.
Mes mains l'iraient chercher jusqu'au sein de la terre. »
— « Lui ! dit le chevalier rougissant de colère,
Lui se cacher ! Tancrède a plus de cœur que toi. »
— « Voyons, répond Argant, voyons si contre moi,
Tu sauras soutenir ces bravades si folles,
Et comment les effets répondront aux paroles.
Je t'accepte, il suffit ; prends du champ : je veux voir
Sur quel bras les chrétiens ont fondé leur espoir. »
Ils courent, et le comte, au bout de la carrière,
Sans ébranler Argant a frappé la visière.
Le coup du Sarrazin par l'ange détourné,
Tombe aussi sans effet, et d'un bras indigné,
Il brise en blasphémant cette lance trompée,
Affront nouveau pour lui : soudain avec l'épée
Il charge, et du fardeau de son pesant coursier
Croit écraser Raymond ; mais l'adroit cavalier
Élude, et dans sa course aussi prompte que sûre,

Il lui porte en passant la première blessure.
Argant revient sur lui, le comte échappe encor.
Aquilin le seconde; et d'un agile essor
Voltige autour d'Argant, se courbe, se replie,
Se redresse; on dirait que sa tête assouplie,
En prévenant la main qui doit le diriger,
Devine l'ennemi, son maître et le danger,
Que son instinct combat et lui donne des ailes.
Sans tous ces mouvemens à Raymond si fidèles,
L'énorme Sarrazin, et son puissant coursier
Pourraient de leur seul poids l'accabler tout entier.
Mais Raymond tour-à-tour et l'évite et le presse :
Et tel qu'un général, près d'une forteresse
Que couvrent des rochers, qu'entourent des marais,
Surprend le côté faible, et s'ouvre des accès,
Tel Raymond de ses coups marque et choisit la place;
Il assiège d'Argant la gigantesque masse :
Et quand de l'ennemi qu'il trompe à tout moment,
La force et le courroux s'épuisent vainement,
Trop faible pour percer l'airain de son armure.
Il en cherche de l'œil la mobile jointure.
C'est-là que par trois fois son glaive s'est porté,
Et le glaive trois fois en sort ensanglanté.
Argant serre à la fin le vieillard hors d'haleine;
D'aquilin cette fois toute l'adresse est vaine :
Raymond ne peut parer ni fuir un tel effort;
Sur lui le bras d'Argant descend avec la mort.
Mais l'ange oppose alors son égide invisible;
Elle a reçu le coup; le cimeterre horrible,
Comme un verre fragile est venu s'y briser[13].
Forgé d'un bras mortel, que peut-il opposer
Au bouclier céleste, impérissable ouvrage?
Le Sarrazin muet de surprise et de rage,
A peine en croit ses yeux; sur ces tronçons épars,
Sur sa main désarmée il fixe ses regards,
Et croit du chevalier l'armure invulnérable.
Du comte à qui le ciel cache un bras secourable,
La cuirasse est intacte, et de son casque entier
Le combat n'a pas même offensé le cimier.
Le généreux Raymond en lui-même balance :
Il a droit d'achever une juste vengeance,
Ou du moins l'ennemi doit s'avouer vaincu[14].

Mais Raymond qui toujours pour l'honneur a vécu,
Dédaigne une victime impunément frappée ;
Il est prêt à crier : va, prends une autre épée.
A-t-il droit cependant combattant pour les siens,
De remettre en danger la cause des chrétiens?
Pendant qu'il doute, Argant d'une main forcenée,
De son glaive rompu lui lance la poignée,
Fond sur lui, le saisit, veut lutter corps-à-corps.
Raymond sanglant, meurtri, repoussant ses efforts,
S'en délivre en blessant cette main qui l'embrasse :
D'un vautour affamé, la serre est moins tenace.
Cet outrage imprévu lui rend tout son courroux ;
Sur le guerrier féroce il redouble ses coups.
Mais rien du Sarrazin ne peut dompter l'audace :
Fort d'une épaisse armure et plus fort de sa masse,
Il résiste toujours, quoique toujours frappé.
Tel battu par les vents, des flots enveloppé,
Tous ses mâts fracassés, ses voiles emportées,
Un navire aux assauts des ondes irritées,
Oppose de ses flancs taillés dans les forêts,
La structure robuste et les contours épais :
A côté de la mort est encor l'espérance.
Fier Argant, telle était ta superbe assurance ;
Tu bravais le trépas, tu prodiguais tes jours :
L'enfer prévit ta perte, et vint à ton secours.

Un démon est sorti du ténébreux royaume.
Des vapeurs d'une nue il forme un vain fantôme,
Lui donne de Clorinde et la taille et les traits,
Le port, la voix, le geste et même les attraits.
Il aborde Oradin, célèbre archer de Crète [1] ;
« Toi dont l'arc est si sûr, l'adresse si parfaite,
Dont les flèches jamais ne trompèrent ta main,
Souffriras-tu, dit-elle, intrépide Oradin,
Qu'à nos yeux aujourd'hui le brave Argant périsse,
Et que de sa défaite un chrétien s'applaudisse,
Qu'il remporte en son camp un trophée orgueilleux?
Perdrons-nous de l'État le soutien glorieux ?
Combien à son trépas nous serions tous sensibles !
Signale ici plutôt tes flèches infaillibles ;
Trempe-les dans le sang de ce brigand français,
Songe que le Soudan a l'honneur du succès,

Joindra la récompense, et crois que sa justice
Pour toi réserve un prix égal à ce service. »
Le docile Oradin de ce discours flatté,
Tend son arc, et le trait sur la corde ajusté,
Fuit, et siffle dans l'air, atteint le comte, et passe
Entre les nœuds d'acier qui bouclent la cuirasse,
Les sépare, et de sang à peine les rougit :
Le ciel permit le coup, et l'ange l'amortit.
Le comte en arrachant le fer de sa blessure,
Prend le ciel à témoin de ce lâche parjure.
Godefroi qui sur lui fixe un œil vigilant,
Craint que le trait fatal n'ait percé plus avant ;
Il gémit du danger de ce vieillard qu'il aime,
Au secours de Raymond il veut courir lui-même,
S'indigne, et de la foi cet oubli déloyal
D'une prompte vengeance est le juste signal.
Godefroi l'a donné : les visières s'abaissent,
Les lances ont brillé, les tentes disparaissent,
Et sous les pas pressés des nombreux bataillons,
La poudre dans les airs monte en noirs tourbillons ;
La terre s'en ébranle, et les cieux s'obscurcissent,
Et sur les boucliers les lances retentissent.
Les mourans sur les morts tombent, et dans les rangs
Cavaliers et chevaux s'entassent expirans.
Ici le coursier meurt, un autre erre sans guide ;
Et dans ce choc subit la mêlée homicide
Confond le sang, les coups, les cris et la fureur ;
Le carnage s'échauffe en son aveugle horreur.
A ce spectacle affreux qui ranime sa rage,
Argant, impatient de s'ouvrir un passage,
Prend des mains d'un soldat une masse de fer,
D'une main vigoureuse il l'agite dans l'air ;
Elle retombe, écrase, abat dans la mêlée
La faible multitude au hasard immolée.
C'est Raymond seul qu'il cherche ; il veut de rang en rang,
Arriver jusqu'à lui par un fleuve de sang.
Il dédaigne ce sang vulgaire, et sa furie
Dans celui de Raymond brûle d'être assouvie.
De plus fiers assaillans l'arrêtent ; et Roger,
Ormand, les deux Gérard, Guidon et Bérenger,
Contre lui tous ensemble ont dirigé leur lance :
Leur attaque d'Argant accroît la violence,

Comme le feu captif par l'obstacle animé,
Embrâse la prison qui le tient renfermé.
Ormand périt ; Guidon a perdu la lumière ;
Les deux Gérard blessés roulent sur la poussière.
Mais le nombre redouble et grossit sur ses pas ;
Par-tout un cercle épais l'entoure du trépas ;
Il le brave, et tient seul la victoire en balance.
« Baudouin, qu'à l'instant ta réserve s'avance,
Dit Bouillon à son frère, et qu'un nouvel effort
Du combat incertain décide enfin le sort.
Argant prête sa force à cette aile affaiblie :
Que par tes cavaliers elle soit assaillie ;
Que la lance baissée ils enfoncent ses flancs. »
Baudouin part ; devant ses escadrons bouillans,
Tout à plié soudain : ces milices d'Asie
N'ont pu du choc français soutenir la furie [16].
Tous leurs rangs sont rompus, tous leurs chefs terrassés,
Soldats, coursiers, drapeaux sont par-tout renversés.
Tout fuit, Argant demeure, et toujours invincible,
Au péril, à la mort il semble inaccessible.
Il suffit contre tous ; frappé de toutes parts,
On dirait qu'il ne sent ni les traits ni les dards,
Et que ce Sarrazin immense, insurmontable,
Fait mouvoir les cent bras du géant de la fable.
Le vêtement d'airain dont il est entouré,
Sur ses membres sanglans ouvert et déchiré,
Sur son front dépouillé son casque qui se brise,
Sa sueur qui l'inonde, et son sang qui s'épuise,
Et de fatigue enfin tout son corps affaissé,
Son bras même, son bras de carnage lassé,
Rien ne pouvait encor le résoudre à la fuite.
La foule qui se presse et qui se précipite,
L'entraîne cependant d'un flot impétueux ;
Il cède et ne fuit pas ; il cède, mais ses yeux
Sont toujours menaçans, son audace est la même ;
Son cœur n'est pas vaincu : dans ce désordre extrême,
Il voudrait vainement rallier ses soldats ;
Il appelle, il commande, on ne l'écoute pas.
La frayeur ne connaît ni frein ni discipline ;
Et si dans ses décrets la sagesse divine
N'eût marqué des momens qu'on ne peut prévenir,
Aujourd'hui d'Aladin le règne allait finir.

Il succombait : sa chûte est encor retardée ;
Solyme par l'enfer peut être secondée.
Du Dieu de Godefroi les démons ennemis
Vont s'armer d'un pouvoir que lui-même a permis.

Tout-à-coup rassemblant les plus épais nuages,
Ils font du haut des airs descendre les orages.
Les éclairs enflammés dans un ciel ténébreux
Retracent des enfers et la nuit et les feux.
L'horizon gronde, tonne, et la brume glacée,
Dans les airs endurcie, et par les vents chassée,
Se mêle avec la foudre, et tombe avec fracas.
De ce noir ouragan les rapides éclats,
Des arbres, des rochers emportant les ruines,
Semblent déraciner les monts et les collines.
Un affreux tourbillon guidé par les enfers,
Pousse aux yeux des chrétiens la grêle et les éclairs,
Et les vents ennemis leur enlèvent leurs armes.
Ils s'égarent dans l'ombre, errent dans les alarmes.
L'un court, l'autre s'arrête ; et troublés, éperdus,
Ils cherchent leurs drapeaux que l'œil n'apperçoit plus.
Mais Clorinde saisit ce moment favorable :
« Courage, compagnons ; oui, le ciel secourable,
Combattant l'ennemi, se déclare pour nous.
Sur eux seuls de l'orage il dirige les coups ;
Il enchaîne leurs bras, les désarme, et nos têtes
Restent, vous le voyez, à l'abri des tempêtes.
Marchons à la victoire où le ciel nous conduit. »
On en croit ce présage, on s'anime, on la suit.
Argant en même tems a retourné la tête :
La vengeance à ses yeux se montre toute prête,
Lui rend encor la force, et joignant leurs fureurs,
Déja Clorinde et lui fondent sur leurs vainqueurs,
Que le fléau poursuit et que leur main terrasse.
Un autre effroi s'est joint au trouble qui les glace ;
Tout cède, et des chrétiens le cœur mal affermi,
Par l'orage est vaincu plus que par l'ennemi.
Sous les coups de Clorinde ici Rodolphe tombe ;
Là sous le fer d'Argant Bernaville succombe.
Revenus de leur crainte, à leur haine rendus,
Moissonnant des fuyards qui ne résistent plus,
Les cruels Sarrazins s'enivrent de carnage,
Mêlent des flots de sang aux torrens de l'orage.

Toujours inébranlable en ce commun effroi,
Ferme, mais indigné, le triste Godefroi
Accuse en vain la peur des chefs et des cohortes :
Du camp qui les reçoit seul il défend les portes,
Et contre Argant lui-même il pousse son coursier.
Deux fois il arrêta le terrible guerrier;
Il enfonça deux fois les rangs des infidèles.
Les chrétiens déplorant ces disgraces nouvelles,
Dans leurs retranchemens rentrent découragés,
Et Solyme a reçu les Sarrazins vengés :
Mais la tempête encor n'est pas moins courroucée;
Dans ce camp malheureux sa rage est exercée.
Les feux éteints par-tout augmentent la terreur;
Le sol est inondé; les autans en fureur
Déchirent les débris des tentes arrachées;
L'onde roule fangeuse, et couvre les tranchées.
L'enfer a rassemblé dans son horrible effort,
Les eaux, les vents, la foudre, et la nuit et la mort.

FIN DU SEPTIÈME CHANT.

NOTES

SUR LE SEPTIÈME CHANT.

Page 298, *vers* 19.

[1] Sans guide, sans soutien...

Le poëte ajoute : « Ne voyant et n'entendant autour » d'elle que ses larmes et ses cris. » Cela m'a paru peu naturel : on ne regarde guères ses propres larmes, et l'on n'écoute guères ses cris, sur-tout en courant à cheval. Il y a là de l'affectation : il y en a encore plus, quelques vers après, à dire qu'Herminie n'*a soif que de ses larmes;* et c'est ce que j'ai encore supprimé. Quand le Tasse nous dit qu'Herminie pendant toute cette journée ne prend aucun aliment et ne se nourrit que de ses maux,

« *Cibo non prende già, che de suoi mali*
» *Solo si pasce.* »

il ne dit rien que de vrai. L'on conçoit parfaitement que dans toute grande agitation, dans toute grande douleur, l'on ne sent pas, pendant un certain temps, le besoin de nourriture; et il est vrai à la lettre qu'alors le chagrin en tient lieu, puisqu'il nous met hors d'état d'en prendre. C'est donc là qu'il fallait se borner, et c'est ce que j'ai rendu en un vers :

Hélas! et sa tristesse est son seul aliment.

Page 300, *vers* 8.

[2] La couvre doucement de ses paisibles ailes.

Les deux vers suivans disent : « Cependant l'amour ne » cesse de troubler la paix de son sommeil par divers fan- » tômes. » Deux raisons m'ont fait écarter ces deux vers : d'abord, après ce tableau du sommeil, présenté comme un consolateur si bienfaisant, et qui est ici le seul pour elle, il ne faut pas affaiblir l'effet de cette peinture qui nous console nous-mêmes. Nous avons tant de plaisir à voir

reposer enfin cette infortunée, que c'est nous contrarier nous-mêmes que de troubler son sommeil, et même assez hors de propos; car après une excessive fatigue de corps et de violentes secousses de l'ame, le sommeil est d'ordinaire très-profond; mais de plus, c'est ici une de ces répétitions oiseuses où le poëte se laisse trop aller : je dis oiseuses, car dans un poëme de cette étendue, il y en a d'inévitables. Le Tasse a déja fait usage deux fois des songes sinistres, et à propos et avec effet, pour cette même Herminie dans le chant précédent, et pour Armide dans le quatrième, chaque fois d'une manière différente : il n'y a donc rien à dire. Ici de quoi peuvent servir les songes, indiqués seulement en deux vers insignifians, au lieu qu'ailleurs ils sont caractérisés avec tout l'intérêt possible, comme on a pu le voir? C'est faire rêver Herminie uniquement pour l'empêcher de bien dormir : j'ai mieux aimé la laisser reposer, quand il n'en coûtait que deux vers qui ne sont nullement regrettables : mais quelles petites fautes et au milieu de quelle foule de beautés, et de quelles beautés! Ces deux chants, le sixième et le septième, valent à eux seuls un bon poëme : tous les genres de mérite y sont réunis : il y a là toute une épopée.

Page 302, *vers* 21.

Si l'or, les diamans, idoles du vulgaire,
Pouvaient tenter vos vœux, je puis les satisfaire;
Mais je n'implore ici que vos soins paternels.

J'ai ajouté ce dernier vers, et avec raison, ce me semble. Sans doute en demandant l'hospitalité à ce vieux berger, une princesse doit lui offrir de l'or; car elle en a et il n'en a pas. Mais de la manière dont ce vieillard vient d'être peint et dont il a parlé, il est de la justice de le croire au-dessus de cette offre, et de la délicatesse de le lui dire. Herminie en finissant par les deux vers du Tasse, sans correctif, a un peu l'air de conclure un marché. Avec un seul vers, on évite un petit défaut de bienséance, et il faut avouer aussi que cette espèce de tact est fort aidée par l'habitude du genre dramatique.

Page 306, *vers* 20.

L'adversaire est à pied, Tancrède à pied s'avance.

Ce vers confirme ce qui a été dit ci-dessus de la stricte

observation des lois du duel dans la chevalerie. Cette attention de Tancrède pour un ennemi aussi vil que Raimbaud, pour un apostat, lui fait d'autant plus d'honneur, qu'il y a même ici de la générosité ; car il n'est armé qu'à moitié ; il n'a pas de bouclier, et Raimbaud en a un ; ce qui faisait une différence énorme. Cependant Tancrède ne balance pas à descendre de cheval, dès qu'il voit que Raimbaud n'en a point. Rien n'est plus propre à faire ressortir tout l'odieux de la conduite d'Argant avec Othon.

Page 308, *vers* 36.

[6] Comme on voit dans un ciel rougeâtre, ensanglanté...

Cette comparaison, qui est originairement d'Homère, est imitée ici en partie de Virgile, et en partie de Lucain :

Cometæ
Sanguineî lugubre rubent... VIRG.

Crinemque timendi
Sideris, ac terris mutantem regna cometen. LUC.

Page 309, *vers* 15.

[6] Qu'étendu sur l'arène, et respirant encore,
Il puisse voir ma main arracher de son flanc
Son armure impuissante et teinte de son sang !

Cernat semineci sibi me rapere arma cruenta,
Victoremque ferunt morientia lumina Turni. VIRG.

Ibid., *vers* 18.

[7] Tel menace un taureau...

Les traits de cette comparaison sont encore empruntés de Virgile, dans la description des amours et de la jalousie du taureau :

Irasci in cornua discit
Arboris obnixus trunco, ventosque lacessit
Ictibus, et sparsâ ad pugnam proludit arenâ.

Page 310, *vers* 5.

[8] Bouillon voit de leurs cœurs l'abattement honteux.

Tout cet endroit est calqué sur celui de l'Iliade, où aucun des capitaines Grecs n'ose d'abord accepter le défi

d'Hector, et où, ranimés ensuite par les reproches du vieux Nestor, ils se présentent en foule pour donner leurs noms que l'on tire au sort.

Ibid., *vers* 29.

[9] Ah! si j'étais encor tel que dans mon printems!

Nestor parle de même dans Homère, et rappelle ses anciens exploits comme ici Raymond; mais il ne s'offre pas à combattre, à cause de sa grande vieillesse, beaucoup plus avancée que celle de Raymond, dont le Tasse a dit qu'il était encore plein de vigueur, quoique déja sur le déclin de l'âge. Virgile a imité, mais dans une occasion différente, ce mouvement oratoire, si intéressant dans un vieux guerrier; il fait dire au roi Évandre:

O mihi præteritos referat si Jupiter annos!
Qualis eram, etc.

Entelle dit aussi de même:

Si mihi quæ quondam fuerat... foret illa juventa, etc.

Page 312, *vers* 6.

[10] Tel de sa peau nouvelle éclate environné
Un serpent qui laissa ses dépouilles vieillies,
Et rallume au soleil ses couleurs rajeunies.
Nunc positis novus exuviis, nitidusque juventâ...
Arduus ad solem... VIRG.

Ibid., *avant-dernier vers.*

[11] Là, si nous en croyons les récits du vieil âge...

Cette précaution que le Tasse a omise, et dont les anciens eux-mêmes se servent quelquefois, était, je crois, indispensable dans un poème de la nature du sien, où l'on ne doit pas paraître adopter sérieusement une tradition aussi fabuleuse que celle des cavales fécondées par les vents. On peut seulement s'en servir pour en tirer de beaux vers: ceux-ci sont imités des Georgiques:

Ore omnes versæ in Zephyrum, stant rupibus altis,
Exceptantque leves auras; et sæpe sine ullis
Conjugiis, vento gravidæ (mirabile dictu).

O maraviglia! dit aussi le Tasse. C'était assez pour Virgile, mais non pas pour un poëte moderne.

Page 314, *vers* 39.

[12] Il charge, et du fardeau de son pesant coursier,
Croit écraser Raymond...

Il y a ici : « Comme un mouton qui baisse la tête pour frapper. » La comparaison est juste, mais trop petite, même quand on mettrait *bélier* au lieu de *mouton*. Il n'y a pas moyen de mettre rien de semblable en parallèle avec Argant.

Page 315, *vers* 30.

[13] Le cimeterre horrible,
Comme un verre fragile, est venu s'y briser.
Forgé d'un bras mortel, que peut-il opposer ? etc.
Mortalis mucro, glacies ceu futilis, ictu
Dissiluit.

Observons en passant la différence des langues. *Mortalis mucro* est fort beau, et rend toute l'idée d'une arme forgée d'une main mortelle. Nous ne pouvons en français, non plus qu'en italien, garder l'avantage de cette énergique précision, et la périphrase est indispensable. Pourquoi ? Parce que *mortel* a chez nous deux sens ; il signifie également ce qui est sujet à la mort et ce qui peut la donner ; *un bras mortel, un glaive mortel.* Delà il y aurait amphibologie, si vous disiez ici *le glaive mortel* : on ne saurait si c'est le glaive qui donne la mort, ou le glaive d'un mortel. Cette équivoque ne peut avoir lieu en latin, où *mortalis* signifie uniquement ce qui est sujet à la mort ; et pour ce qui peut la donner, c'est *lethalis* ; aussi le Tasse, en prenant ce trait dans l'Énéide où Turnus brise de même son épée sur l'armure divine d'Énée, a mis un vers entier pour remplacer le *mortalis mucron di facina, mortal tempra terrena : la trempe terrestre d'une fabrique mortelle ne pouvait*, etc. Je n'y ai du moins employé qu'un hémistiche, *forgé d'un bras mortel.*

Ibid., dernier vers.

[14] Il a droit d'achever une juste vengeance,
Ou du moins l'ennemi doit s'avouer vaincu.

En rendant fidèlement d'après le Tasse la généreuse hésitation de Raymond, j'ai cru devoir ajouter ces deux vers pour plus grande clarté. Alors, en effet, ou l'ennemi une

fois désarmé devait se rendre, ou l'on avait droit de le tuer. Argant est fort loin de penser à se rendre : il n'y a donc qu'un sentiment naturel à une ame noble qui puisse faire balancer Raymond. Le Tasse a très-bien fait de le lui donner ; mais comme nos mœurs sont changées sur ce point, et qu'aujourd'hui celui qui tuerait son adversaire après l'avoir désarmé, serait un assassin, il était, je crois, indispensable de rappeler pour nous ce qui peut faire comprendre et sentir dans la conduite de Raymond une générosité qui ne serait aujourd'hui qu'un devoir ; et peut-être n'était-ce pas trop pour cela de deux vers donnés au Tasse dans une de ces descriptions d'ailleurs si belles, mais où ces répétitions fréquentes m'ont autorisé à lui en ôter quelques-uns.

Page 316, *vers* 30.

[15] Il aborde Oradin, célèbre archer de Crète.

Imitation de l'Iliade où l'accord entre les Troyens et les Grecs, qui devait suivre le combat où Pâris venait d'être vaincu par Ménélas, est rompu, de même par un trait lancé de la main de Pandarus, à l'instigation de Minerve qui veut que la guerre recommence. Ici le poëte italien a suivi le grec jusques dans les détails de discours et d'action. Il en a aussi beaucoup profité dans le moment où commence la mêlée.

Page 318, *vers* 16.

[16] Ces milices d'Asie
N'ont pu du choc français soutenir la furie.

L'impeto franco du Tasse que j'ai tâché de rendre par *le choc* français, était renommé en Italie à l'époque où il écrivait, et dans ce vers :

Ne pater sostener l'impeto franco.

Il répétait la phrase si connue alors dans son pays, *non possumo resistere alla furia francese.*

Page 320, *dernier vers.*

[17] L'enfer a rassemblé dans son horrible effort,
Les eaux, les vents, la foudre, et la nuit et la mort.

Ce chant est peut-être celui qui renferme la plus grande variété de beautés originales. L'arrivée d'Herminie chez le

berger, la situation où se présente à nous ce vieillard au milieu de ses enfans, le récit qu'il fait de ses aventures, si court, si simple et si touchant; la course de Tancrède et les incidens qui l'accompagnent, le combat contre Raimbaud et son issue si singulière en elle-même et si vraisemblable par les circonstances; la férocité guerrière d'Argant représentée sous des couleurs à tout moment nouvelles et sous tant de jours différens; cette idée si heureuse de lui opposer un vieux chevalier chrétien qui n'a que de l'honneur et du zèle, digne par cela même de la protection divine, qui dès-lors n'est plus une machine gratuite; le plaisir naturel et moral que le poëte a su y attacher, quand il nous montre une force et une bravoure prodigieuses échouant contre un faible vieillard, ce qui est par-tout d'un effet sûr, parce que l'on aime par-tout à voir l'orgueil humilié; l'intrépidité d'Argant, seul au milieu d'une déroute, tenant toujours ferme et avec un courage toujours entier, même quand ses armes sont en lambeaux et que ses forces sont à bout; peinture que l'on peut opposer hardiment à celle d'Ajax défendant seul son vaisseau contre les Troyens, tombant de lassitude sur les bancs des rameurs, et ne pouvant plus même porter son bouclier; enfin les détails purement descriptifs, mais qui ont toute la richesse du genre; l'arsenal céleste, peinture où il n'y a pas un trait qui ne soit choisi et grand; l'orage qui tombe sur l'armée chrétienne, les ravages qu'il fait dans leur camp, tout est tableau d'un bout à l'autre de cet admirable chant, et tous ces tableaux sont différens. Joignez-y les mérites d'invention et d'art, entre autres, Tancrède si adroitement éloigné, afin que les chrétiens ne soient vaincus qu'en son absence, quoiqu'ils ne le soient que par une force surnaturelle, mais particulièrement Aquilin, dont l'instinct extraordinaire, sans être hors de la nature, remet dans la vraisemblance la résistance de Raymond à la supériorité d'Argant, et rend au poëte les moyens naturels d'un combat qui eût été froid, s'il eût été tout merveilleux. Jamais peut-être le Tasse n'a été plus parfait en invention que dans ce combat d'un genre tout particulier: Raymond est protégé sans le savoir, ce qui lui conserve tout le mérite de son courage et de son dévouement, et ce qui est un progrès de l'art, puisque dans Homère les héros favorisés du ciel sont toujours à-peu-près dans le secret. Ici le poëte a tellement ménagé les effets

de cette intervention céleste, que les deux champions peuvent très-naturellement ne pas s'en appercevoir. Le premier coup de lance de la part d'Argant est sans effet, et son épée se brise ensuite sur le bouclier de l'ange; mais il peut attribuer le tout à la trempe des armes du chevalier, et c'est en effet l'idée qu'il a, et Raymond y est trompé comme lui. D'un autre côté, le poëte a laissé à la force d'Argant tout l'avantage qu'elle devait avoir humainement; et dès qu'il est parvenu à serrer de près son adversaire, c'est alors que l'on voit Raymond perdu, si l'ange qui l'abandonnait à lui-même, tant qu'il pouvait humainement résister, ne venait alors à son secours; fidèle emblême (pour le dire en passant) de la divine Providence, et qui n'a pu être saisi que par un poëte chrétien. A ce vers terrible,

Sur lui le bras d'Argant descend avec la mort.

On sent que le secours du bouclier est nécessaire, mais on a pu croire jusques-là que Raymond pouvait s'en passer. Cette manière de mêler le naturel avec le merveilleux, est ce que j'appelle une perfection vraiment épique, et dans celle-là le Tasse n'a point d'égal. Je ne nierai pas que je n'aie quelquefois senti le besoin d'ajouter à la couleur; mais plus d'une fois aussi je n'ai aspiré qu'à l'égaler, et je n'ai ajouté au dessein qu'une seule fois; c'est dans l'endroit où Argant long-temps éludé par l'incroyable agilité d'Aquilin, vient à bout cependant d'ôter au cheval et au cavalier tout moyen de lui échapper, et il y en a une raison naturelle que le Tasse a oubliée je ne sais comment; car il est manifeste qu'un homme de l'âge de Raymond ne doit pas, quelque bon écuyer qu'il soit, soutenir long-temps sans manquer d'haleine, des évolutions si rapides, si violentes et si continuelles, et l'on sent que dans une lutte de cette nature, c'est là ce qui doit d'abord manquer à un vieillard, au lieu qu'on a vu dans le combat de Tancrède qu'un des grands avantages du robuste Sarrazin était une haleine infatigable, ce qui est en effet un des caractères de la grande force. C'est ce qui m'a fait dire:

Argant sert à la fin le vieillard *hors d'haleine;*
D'Aquilin cette fois toute l'adresse est vaine, etc.

Ce n'est qu'un mot, mais il est essentiel; le Tasse l'a omis, et je suis sûr qu'Homère ne l'aurait pas oublié. En ce genre il excelle à tout motiver, et c'est un des mérites

qui lui font pardonner le défaut opposé qu'il a trop souvent, celui de tout dire. Je n'ai observé ce petit oubli si facile à suppléer, que comme tenant à une partie de l'art, la vraisemblance des détails. Les anciens y ont excellé, et ont servi en cela de modèles au Tasse; mais dans l'invention je ne pense pas que personne l'ait égalé.

FIN DES NOTES DU SEPTIÈME CHANT.

CHANT HUITIEME.

ARGUMENT.

Satan ordonne au démon de la discorde d'exciter une sédition dans le camp des chrétiens. Un chevalier Danois vient raconter à Godefroi la défaite et la mort de Suénon son maître, surpris et enveloppé aux confins du désert par Soliman et ses Arabes, et tué avec tous les siens. Échappé seul du carnage par une protection miraculeuse, il apporte l'épée du prince de Danemarck, pour la remettre à Renaud que le ciel destine à venger cette mort. Argillan inspiré par l'enfer, accuse Godefroi d'avoir fait périr Renaud, dont on a trouvé dans les champs l'armure ensanglantée, et cette calomnie allume dans le camp une sédition que Godefroi appaise par son courage et sa fermeté.

Les vents avaient cessé leur guerre et leurs ravages,
Aux élats du tonnerre, au fracas des orages
Succédait le silence, et l'horizon calmé
Des roses du matin était déja semé.
Mais Satan dont la haine excita la tempête,
Tient de plus noirs desseins la trame toute prête.
Il en charge soudain celui de ses démons
Qui sait mieux du mensonge apprêter les poisons,
En former dans les cœurs le plus épais nuage,
Et conduire un mortel des erreurs à la rage.
C'est le monstre jadis par la crainte adoré,
Sous le nom d'Alecton de serpens entouré.
« Regarde vers ce camp l'étranger qui s'avance,
Dit Satan; l'écarter n'est pas en ma puissance.
Il a de Soliman trompé le fer vengeur,
De son prince immolé vient conter le malheur,
Révéler aux chrétiens de grandes destinées,
Pour le fils de Bertold par le ciel ordonnées,
Qui vont frapper Bouillon, et sans doute hâter
Le retour d'un héros qu'il nous faut redouter.

Tu sais trop si Renaud menace notre empire :
Il faut pour l'éloigner que tout l'enfer conspire.
Va, fais tourner contre eux, servir à nos complots
Ce zèle qui va naître en faveur d'un héros.
C'est ici qu'il te faut déployer ton génie,
Répandre l'imposture, armer la calomnie,
Régner par la discorde et par la trahison.
Que l'aveugle fureur, fille du noir soupçon,
Entre au cœur des Latins ; que l'Anglais indocile,
L'Helvétien crédule, et le Germain tranquille,
Et l'ombrageux Toscan, soulevés à-la-fois ;
Au cri de la vengeance élevé par ta voix,
Remplissent tout ce camp d'horreur et de carnage;
Que leur perte s'achève, et soit ton digne ouvrage. »

Il dit, et dans l'instant que le monstre infernal
Se hâte d'obéir à cet ordre fatal,
Dans le camp des chrétiens déja vient de se rendre
L'étranger qu'à l'envi l'on s'empresse d'entendre.
Il voulait, s'inclinant aux pieds de Godefroi,
Baiser l'auguste main du vengeur de la foi.
Le modeste héros refusant cet hommage,
A parler devant tous l'invite et l'encourage.
« Faut-il, dit le Danois, ô chef victorieux !
Qu'un si triste devoir m'ait conduit en ces lieux !
J'apporte ici le deuil. . . » Il s'arrête, soupire ;
Dans les pleurs, les sanglots, il commence à décrire
Un désastre assez grand pour les justifier.
« Du monarque Danois le fils et l'héritier,
Digne appui de son trône, honneur de sa vieillesse,
Suénon, de la gloire épris avec ivresse,
Brûlait d'associer son bras et ses exploits
A ces guerriers fameux, défenseurs de la croix.
Les travaux, les hasards d'un pénible voyage,
Les plaisirs que son rang promettait à son âge,
Ni la cour, ni la voix d'un père en cheveux blancs,
Rien ne put réfroidir ces généreux élans.
Sous un chef tel que toi, sous ta noble bannière,
Il voulait s'essayer au grand art de la guerre.
La gloire de Renaud tourmentait Suénon,
Et quand de ce héros il entendait le nom,
On le voyait rougir de sa jeunesse obscure.

Une autre ambition plus sublime et plus pure,
Pour la cause du ciel une jalouse ardeur,
D'une flamme divine embrasait son grand cœur.
Son zèle enfin l'emporte; il rassemble à sa suite
De soldats éprouvés une brillante élite.
Dans Byzance avec eux il entre, et l'empereur
Au palais des Césars l'accueille avec honneur.
C'est-là qu'en arrivant il reçoit ton message;
Qui d'aiguillons nouveaux vient presser son courage.
Là vos nombreux exploits que Dieu même conduit,
Dont il ne connaissait que l'éclat et le bruit,
De fidèles couleurs sont tracés à sa vue;
La puissante Nicée à vos armes rendue,
Ce Soliman si fier dans ses États dompté,
Et tombant devant vous d'un trône ensanglanté,
Le belliqueux Persan terrassé sur l'Oronte,
Et dans ses grands débris ne montrant que sa honte.
On lui parle des chefs illustrés sur tes pas,
De ce jeune Renaud qui courut aux combats,
Le front encor brillant des fleurs de son aurore.
On lui dit qu'aujourd'hui vers Sion qui t'implore,
Tu portes tes drapeaux; que le ciel et Bouillon
A ce dernier triomphe invitent Suélion.
Il s'enflamme à l'aspect de ces palmes si belles,
Et son épée a soif du sang des infidèles.
Tout délai désormais lui semble injurieux,
Et Solyme et ton camp sont présens à ses yeux.
Son ame impatiente en devance l'approche,
Et les lauriers d'autrui pour lui sont un reproche.
En vain à ses regards on prend soin de tracer
Les États ennemis qu'il lui faut traverser;
On l'exhorte à choisir les routes détournées
Qui trompent le péril en perdant des journées.
Il ne voit qu'un danger, c'est celui du retard.
A peine au lendemain il remet son départ:
Les chemins les plus courts sont les seuls qu'il préfère.
Que d'obstacles pourtant s'offrent dans sa carrière!
Les besoins renaissans, la fatigue, la faim,
Ici des ennemis nous fermant le chemin,
Là des pièges mortels les fraudes préparées,
Et la ruse et la force ensemble conjurées.
Mais le courage lutte, et triomphe de tout;

L'infidèle s'enfuit, ou succombe par-tout.
La confiance croît par le succès nourrie,
Et déja nous sortions des plaines de Syrie,
Lorsque vers le désert nos coureurs répandus
Nous rapportent qu'au loin des pavillons tendus,
De nombreux étendards la campagne semée,
Tout le bruit de la guerre annonçaient une armée.
Sur le front des plus fiers on voit quelque pâleur :
L'indompté Suénon, sans changer de couleur,
« Je touche enfin (dit-il) à la palme où j'aspire,
Celle de la victoire ou celle du martyre.
L'une ou l'autre aujourd'hui se prépare pour nous ;
La première est illustre, et j'y compte avec vous ;
L'autre est d'un prix plus grand, et n'a pas moins de gloire.
Que ce champ soit le temple où vivra ma mémoire.
Les peuples y viendront, au bruit de nos travaux,
Contempler un trophée, ou bénir nos tombeaux. »
Il ordonne aussitôt que sans prendre d'alarmes,
Tous durant cette nuit reposent sous les armes,
Qu'autour de nous placés, de vigilans soldats
Donnent au premier bruit le signal des combats.
Lui-même le premier veille sous son armure.
Nous étions à cette heure où dans la nuit obscure,
Le calme est plus profond, et le sommeil plus doux :
Un hurlement barbare éclate autour de nous ;
On dirait qu'il confond et le ciel et l'abyme.
« Aux armes. . . » A ce cri notre chef magnanime
Paraît à notre tête ; une nouvelle ardeur
Anime alors sa voix, et son bras et son cœur.
Des innombrables traits l'orage nous accable ;
Des lances et des dards l'enceinte impénétrable
Nous investit dans l'ombre, environne nos pas ;
Chacun donne au hasard ou reçoit le trépas.
Des chefs et des soldats la chûte est confondue,
La vaillance ignorée, et la gloire perdue,
Et par-tout de la mort le glaive ensanglanté,
Errant dans cette horrible et vaste obscurité,
Moissonne aveuglément ; mais notre jeune maître
Aux grands coups qu'il portait se fait seul reconnaître ;
La nuit ne peut couvrir sa marche et ses efforts :
On le voit élevé sur des monceaux de morts,
A des ruisseaux de sang on distingue sa trace,

Et de son bras vainqueur l'infatigable audace.
Les ténèbres long-tems dérobent à-la-fois
Le sort de ce combat, nos pertes, nos exploits.
Mais l'aurore éclairant la scène du carnage,
Montre des ennemis le nombre et l'avantage.
Du jour tant souhaité le retour douloureux
N'étale à nos regards que nos revers affreux,
Le sol au loin jonché de nos débris funestes,
Et de nos frères morts les déplorables restes.
De deux mille guerriers deux cents ont survécu;
Mais de ce corps détruit le chef n'est pas vaincu.
D'une juste douleur s'il a senti l'atteinte,
Il ne montre du moins ni faiblesse ni crainte.
Il élève sa voix : « Suivons, amis, suivons
Dans ce champ glorieux nos braves compagnons.
Ils ont conquis le ciel qui nous attend sans doute;
Le sang de ces martyrs nous en marque la route. »
A ces mots, et d'un front toujours plus affermi,
Suénon avec nous défiant l'ennemi,
S'apprête à signaler sa chûte et sa vengeance,
Et tranquille il sourit à la mort qui s'avance.
Il court au-devant d'elle, il la cherche, et d'abord
De ce bras plus terrible en son dernier effort,
Rien ne peut soutenir les atteintes rapides;
Tout tombe autour de lui sous ses coups homicides.
Mais lui-même est bientôt de toute part pressé;
En butte à tous les traits, de tous les dards percé,
Épuisant et sa force, et son sang et sa vie,
Il vit de son courage, il vit de sa furie.
Invincible en mourant, il combat, et son bras
Repousse en même tems et donne le trépas.
Tant de valeur semblait surpasser la nature.
Enfin un Sarrazin d'une énorme stature,
A la tête des siens s'avance furieux,
Et jaloux d'un triomphe encore périlleux,
Achève d'immoler cette grande victime.
Je vous ai vu tomber, prince trop magnanime,
Hélas! et nul de nous n'a pu tous secourir;
Nul ne vous a vengé, tous n'ont pu que mourir.
Mânes de Suénon, mânes brillans de gloire,
O de mon maître auguste immortelle mémoire,
Sang que j'ai vu couler, restes chers et sacrés,

Révérés de la terre et du ciel honorés,
Je vous atteste au moins que sous le fer barbare [4],
De mes jours, de mon sang je ne fus point avare,
Qu'au désespoir alors mon cœur abandonné,
Des glaives ennemis ne s'est point détourné,
Que si l'ordre du ciel n'eût trompé mon envie,
J'ai dû trouver la mort en prodiguant ma vie.
Il ne l'a pas permis : dans la foule perdu,
Privé de sentiment, sur le sable étendu,
Vivant, parmi les morts je fus laissé sans doute.
J'ignore où nos vainqueurs ont dirigé leur route.
Mais quand mes faibles yeux avec peine rouverts,
Ne virent que la nuit qui couvrait des déserts,
Doutant si je vivais, doutant de ma pensée,
Et laissant retomber ma paupière affaissée,
J'étais dans cet état d'un pénible réveil,
Où la veille est confuse, et ressemble au sommeil.
Je crus voir un moment sous ce nuage sombre.
Une lueur lointaine, et tremblante dans l'ombre ;
Mais dans l'abattement de mes sens oppressés,
Tous les objets fuyaient tour-à-tour effacés.
De l'air et de la nuit les fraîcheurs pénétrantes
Aigrissaient cependant mes blessures cuisantes,
Et j'étais sûr de vivre à force de souffrir.
Un bruit léger, mobile, au loin semblait courir,
Et dans l'éloignement la lumière apperçue,
S'approchant par degrés, montre enfin à ma vue
Un auguste vieillard d'une lampe éclairé ;
Des plis d'un long manteau son corps est entouré.
« Prends courage, mon fils, et que ton cœur espère:
Dieu veille sur le juste, et prévient sa prière. »
Il ne m'en dit pas plus, et regardant les cieux,
Dans le recueillement d'un cœur religieux,
Le vieillard me bénit de ses mains révérées,
Et prononçant tout bas les paroles sacrées,
« Lève-toi, » me dit-il,... ô prodige ! à ces mots,
Déja je ne sens plus ma faiblesse et mes maux:
La santé, la vigueur circulent dans mes veines ;
Je me lève, rempli de mes forces soudaines.
Mais d'abord interdit, muet d'étonnement,
Craignant l'erreur d'un songe ou d'un enchantement,
Mes yeux sur le vieillard se fixent en silence.

« D'où vient que ton cœur doute, et que ta foi balance ?
(Dit-il), je ne suis point un fantôme imposteur.
De Jésus tout-puissant tu vois un serviteur,
Qui vieilli sous ses yeux dans ce désert sauvage,
A fui d'un monde vain l'attrayant esclavage.
C'est Dieu qui dans la mort ici t'a regardé,
Lui, qui pour ton salut m'a choisi, m'a guidé :
Par la plus faible main il produit ses miracles,
Et te veut par ma voix révéler ses oracles.
Le corps de Suénon, ce corps ensanglanté,
Par une ame si grande un moment habité,
Fait pour s'y réunir dans la céleste gloire,
Perdra-t-il les honneurs qu'on doit à sa mémoire ?
Restera-t-il en proie à l'injure des airs,
Cadavre abandonné dans l'oubli des déserts ?
Il faut pour honorer ce sublime courage,
Un monument nouveau qui du ciel soit l'ouvrage.
Lève les yeux, et vois cet astre qui nous luit,
Pour nous tel qu'un soleil allumé dans la nuit.
Ses clartés du héros vont nous montrer les restes. »
A l'instant, détaché de ces splendeurs célestes,
Pur, brillant comme l'or, un rayon lumineux
Descend vers Suénon, et des traits radieux
Frappent de leur éclat son casque, son armure,
Et l'œil pourrait, hélas ! compter chaque blessure.
Je reconnais mon maître, et lave de mes pleurs
Ces restes tout sanglans, si chers à mes douleurs.
Son front n'est point couché dans la vile poussière,
Et sa noble attitude est encor guerrière.
Ce front se tourne encor, pâle et défiguré,
Vers le ciel où son ame a toujours aspiré ;
Il serre d'une main étroitement fermée,
Son épée en mourant au carnage animée ;
L'autre qui sur son cœur tombe avec abandon,
Paraît en s'accusant invoquer un pardon.
Tandis qu'à le pleurer mon ame est occupée,
Le vieillard de sa main détache cette épée.
« Tu vois (dit-il) ce fer tant de fois éprouvé,
Ce fer de tant de sang ici même abreuvé,
D'une trempe et d'un prix que tu dois bien connaître ;
La mort même n'a pu l'arracher à ton maître.
Dieu qui n'a pas permis que l'on pût le ravir,

Le gardait pour la main digne de s'en servir,
Qui doit unir la force, et l'art et le courage,
Et faire de ce glaive un plus heureux usage.
Dieu veut que cette épée, armant un autre bras,
Immole à Suénon l'auteur de son trépas,
L'auteur de tes regrets, Soliman, ce barbare,
Qui vient d'ôter au monde une vertu si rare.
Du fer de Suénon, Soliman doit périr.
Prends ce fer : à Bouillon c'est à toi de l'offrir.
Va, rends-toi dans son camp, et ne crains point d'obstacles;
Tu vois si l'Éternel est puissant en miracles.
Il te rend à la vie; il m'inspire, et ta voix,
Par-tout de Suénon publiant les exploits,
Doit en éterniser l'exemple et la mémoire.
Il faut que s'enflammant au récit de sa gloire,
Dans les âges futurs de généreux chrétiens
Par de nouveaux exploits se rapprochent des siens,
Et de sa piété suivent l'élan sublime,
Celui qui doit venger ce prince magnanime;
De ce glaive sacré, seul et digne héritier,
C'est Renaud, c'est ce jeune et célèbre guerrier,
A qui tous ont cédé le prix de la vaillance.
Va, remets dans ses mains le glaive et la vengeance. »

Pendant qu'il me parlait, quel prodige nouveau !
De la terre qui s'ouvre un superbe tombeau
S'élève; et de mon maître enfermant ce qui reste,
Le couvre tout entier d'une pompe céleste.
Une mobile main, de ce grand Suénon
Sur le marbre a gravé les vertus et le nom;
Et moi, plein de respect, contemplant ce miracle,
Je ne pouvais quitter ce consolant spectacle.
« Ici, dit le vieillard, préservé de l'oubli,
Environné des siens, ton prince enseveli,
Quand le bonheur du ciel est leur commun partage,
De la postérité doit recevoir l'hommage.
C'est t'acquitter assez de ces tributs pieux,
Les ténèbres encore obscurcissent les cieux;
Attendant que l'aurore éclaire ton voyage,
Viens, mon fils, reposer dans mon humble hermitage. »
Alors par des chemins pénibles, détournés,
Je traverse avec lui des bois abandonnés.

Un antre recouvert de roches menaçantes,
S'enfonce obscurément sous leurs voûtes pendantes.
Dans ces lieux qu'ont peuplés les lions et les ours,
L'austère anachorète a confiné ses jours.
Des monstres dévorans il ne craint point l'atteinte :
Sous les regards de Dieu l'innocence est sans crainte.
Il partage avec moi, dans ses humbles foyers,
Une eau claire, un lit dur, et quelques mets grossiers,
Qui réparent pourtant mes forces altérées ;
Et lorsqu'enfin l'aurore eut lui sur ces contrées,
Tous deux à l'Éternel, qui rend le jour aux cieux,
Nous offrons de nos cœurs la prière et les vœux ;
Et ce Dieu protecteur dont le bras se déploie,
M'a conduit dans ce camp où son ordre m'envoie. »

Là finit du Danois le récit douloureux.
Godefroi lui répond : « Chevalier généreux,
Combien nous ressentons ta cruelle infortune !
Cette disgrace, hélas ! qui nous devient commune,
Pourrait décourager d'autres que des chrétiens.
Tu perds des compagnons, nous perdons des soutiens.
Suénon n'est donc plus, et sa valeur suprême,
Brilla comme l'éclair pour s'éteindre de même !
Mais ne faut-il donner que des pleurs à son sort ?
Quels triomphes vaudraient une si belle mort ?
Sa mort est un martyre, et le ciel sa couronne.
Ah ! Dieu seul paye ainsi les vertus qu'il nous donne ;
Et que seraient au prix de ces honneurs divins,
Le Capitole antique, et ses lauriers si vains ?
Nous, dont la même palme est l'espoir et l'envie,
Qui combattons encor dans le champ de la vie [7],
Marchons au même but avec un front serein.
Prends courage, et commande à ton juste chagrin.
Quant au jeune Renaud vers qui tu dois te rendre,
J'avoûrai que sur lui je ne puis rien t'apprendre.
Il erre loin du camp, et je ne voudrais pas
T'engager au hasard à courir sur ses pas.
Attends qu'on puisse croire à des avis fidèles. »

Le discours du Danois et ces tristes nouvelles
Réveillent pour Renaud les regrets et l'amour.
Chacun à l'étranger veut conter tour-à-tour

Les hauts faits du héros, présens à la mémoire :
Son absence agrandit et fait aimer sa gloire.
« Hélas ! il porte ailleurs sa fortune et ses pas ;
Seul, il s'en va chercher de sauvages climats ;
Seul, il est entouré des pièges du barbare. »
Un si juste intérêt de tous les cœurs s'empare ;
Et dans le même instant des indices trompeurs
Venaient justifier ces sinistres frayeurs.
L'armure de Renaud sanglante et déchirée,
Attirant les regards d'une foule éplorée,
Semblait d'un grand désastre un signe trop certain.
Des soldats avec eux ramenant leur butin,
Apportaient dans le camp ces dépouilles funestes,
Du héros qu'on pleurait seuls et malheureux restes.
On voit, on reconnaît ce large bouclier,
Cette vaste cuirasse aux sept lames d'acier ;
Mais ce casque sur-tout dont l'artifice étonne,
D'où l'aigle s'élançant au soleil qui rayonne,
A sa race naissante apprend à s'élever
Jusqu'au foyer brûlant que lui seul peut braver.
Au plus fort du danger, ces armes toujours fières,
Éclataient autrefois seules ou les premières ;
Et qui peut sans horreur voir ce dépôt sacré
Dans la poudre et le sang rouler défiguré ?
D'un tel évènement les causes incertaines,
Les soupçons hasardés, et les recherches vaines
Remplissent tout le camp d'un murmure confus,
Et de ce coup affreux tous les cœurs sont émus.
C'est au seul Aliprand que Godefroi s'adresse.
Simple et droit, incapable et d'art et de souplesse,
La libre vérité sur lui régna toujours.
Avec trois cents soldats il dut depuis dix jours,
Des pays Philistins ravageant l'étendue,
Rapporter aux chrétiens l'abondance attendue.
Le succès a payé sa course et ses travaux ;
Et traînant après lui des grains et des troupeaux,
Il a de la famine écarté les menaces.
De ses heureux efforts Godefroi lui rend graces.
« Mais quel est (poursuit-il) ce désastre soudain ?
Quel hasard fit tomber ces armes dans ta main ?
Ainsi que ma douleur, ma surprise est extrême. »
« Quand vous aurez appris ce que j'en sais moi-même,

Seigneur, dit Aliprand, ce mystère odieux
N'en demeurera pas moins obscur à vos yeux.
A remplir vos desseins ma troupe destinée,
A peine avait compté la troisième journée.
Aux confins de Gaza s'étend près du chemin
Une plaine riante, où d'un ruisseau voisin
L'eau court sur la verdure, et sous d'épais ombrages,
Invite les troupeaux aux plus frais pâturages.
Nous observions ces lieux où de profonds taillis,
Pouvaient autour de nous cacher des ennemis,
Quand l'herbe encor rougie offrit à notre vue
Un cadavre, une armure, hélas! trop bien connue.
Chacun de nous parcourt d'un œil épouvanté
Ce tronc poudreux, sanglant, percé de tout côté;
Et la tête et les mains en étaient séparées.
Un berger Syrien, pâtre de ces contrées,
Paraît près du ruisseau, nous apperçoit et fuit.
J'ordonne qu'on l'arrête; on court, on le poursuit,
On l'atteint, et bientôt revenu de sa crainte,
Je l'engage à m'instruire, à me parler sans feinte.
Il répond que la veille un escadron nombreux
Est sorti des sentiers de ce bois ténébreux;
Qu'à leur aspect, saisi d'une terreur soudaine,
Des taillis à leurs yeux l'ont dérobé sans peine;
Que l'un d'eux dans sa main portait au premier rang,
Par de longs cheveux blonds tout dégoutans de sang,
Une tête où la mort et sa livide empreinte
Laissaient voir la jeunesse en ses beaux jours éteinte;
Qu'enfin dans ces soldats armés comme les miens,
Il avait aisément reconnu des chrétiens.
Quel récit! quels soupçons! que de sujets d'alarmes!
J'ai pris soin que ce corps dépouillé de ses armes,
Restât enseveli sur ces bords malheureux.
Mais Renaud, si le crime en ses pièges affreux
A d'un si beau destin fait tomber l'espérance,
Attend une autre tombe, et veut une vengeance. »

A ce triste rapport d'ombres enveloppé,
D'étonnement, d'horreur Bouillon reste frappé.
De si noirs attentats il repousse l'idée;
Il attend que du ciel sa vigilance aidée,
De si noirs attentats perce l'obscurité.

La nuit couvrait des airs la sombre immensité,
Et par-tout le sommeil répandait en silence
Ses dons réparateurs et leur douce influence.
Sous les tentes déjà tout repose endormi.
Tu veilles, Argillan; de la paix ennemi,
Agité des fureurs d'un zèle qui t'égare,
Tu jouis, insensé, des forfaits qu'il prépare.
Sur les bords de Tronto ce guerrier élevé,
Orateur factieux, et soldat éprouvé,
Dans les divers partis qui troublaient sa patrie,
Engagea sa jeunesse aux discordes nourrie,
A la haine, à la fourbe accoutuma son cœur,
Et d'un exil trop juste il subit la rigueur.
Ses fiers ressentimens irritant son courage,
Aux lieux de sa naissance il portait le ravage,
Quand la trompette sainte, en arrêtant ses pas,
A des exploits meilleurs vint appeler son bras,
Sans adoucir cette ame inquiète et farouche.
Le sommeil cette nuit éloigné de sa couche,
Aux approches du jour, ferme à peine ses yeux,
Non ce repos flatteur, ce calme précieux,
Où la nature en nous cède au plus doux empire,
Mais un sommeil pesant que trouble un noir délire.
De prestiges affreux par l'enfer entouré,
Il voyait s'élever un tronc défiguré,
Soutenant dans sa main une tête mourante,
Livide de pâleur, plaintive et sanglottante;
Elle semble expirer, et parle en expirant:
« Fuis, redoute en ces lieux le jour qui te surprend;
Fuis ce camp si funeste, et ce chef si barbare,
Qui m'a donné la mort, et qui vous la prépare;
Amis, oh! qui pourra vous sauver de ses coups?
Ils ont passé par moi pour aller jusqu'à vous;
Ce cruel, animé par la haine et l'envie,
Déteste votre gloire, et poursuit votre vie;
Il n'aspire aujourd'hui qu'à vous perdre après moi.
Mais si l'honneur te parle, et s'il peut tout sur toi,
Non, ne fuis pas, demeure, et que Bouillon périsse:
Aux mânes de Renaud tu dois ce sacrifice.
Viens, son ombre en courroux marche devant tes pas,
Te remet sa vengeance, et conduira ton bras. »

Ce spectre et ses accens, ces horreurs fantastiques,
Enflamment d'Argillan les fureurs fanatiques.
Troublé, hors de lui-même, il s'éveille soudain,
Roulant des yeux gonflés de rage et de venin,
S'arme et court dans le camp, il appelle, il rallie
Au bruit de ses clameurs les guerriers d'Italie,
Et fait entendre au loin ses discours forcenés.
« O braves compagnons ! étions-nous destinés
A ramper si long-tems sous un peuple barbare,
De nos droits, de nos biens usurpateur avare ?
Le Français nous immole à son orgueil jaloux,
Et nos derniers neveux en rougiront pour nous.
Aurons-nous donc toujours, en vantant nos conquêtes,
Et le frein à la bouche, et le joug sur nos têtes ?
Sur nous depuis sept ans que n'a pas attenté
De ce peuple tyran l'altière avidité,
Et combien notre gloire en demeure obscurcie !
Tancrède avait conquis la riche Cilicie :
Un Français en jouit ; Baudouin ravisseur,
Par la fraude usurpa le prix de la valeur.
Quand leur haine pour nous sera-t-elle assouvie ?
S'il faut dans les dangers précipiter sa vie,
S'il faut pour achever quelque exploit éclatant,
Un cœur ferme, un bras sûr, un courage constant,
A travers mille morts c'est-là qu'on nous envoie ;
Les premiers au péril nous volons avec joie ;
Dès qu'il ne reste plus qu'à jouir en repos,
Qu'à disposer en paix du fruit de nos travaux,
On laisse dans l'oubli nos droits et notre ouvrage ;
Terres, honneurs, trésors, tout devient leur partage.
Mais quoi ! le tems n'est plus où tant d'affronts soufferts,
A des cœurs généreux pouvaient paraître amers :
On a tout effacé par un coup plus terrible.
Ils ont tué Renaud, et ce forfait horrible,
Un tel outrage aux lois du ciel et des humains,
Demeure sans vengeance ! . . . oui, leurs perfides mains
Ont immolé Renaud . . . j'atteste cette armure,
Ce corps loin de nos yeux resté sans sépulture.
Où cherchez-vous ailleurs le crime et l'assassin ?
Et qui ne sait combien Godefroi, Baudouin
Portent toujours d'envie à la valeur latine ?
Comment douter encor ? La justice divine,

Qui nous voit, nous entend, et qu'on ne peut tromper,
(J'en jure son courroux déja prêt à frapper),
M'a voulu révéler l'attentat d'un parjure.
Au moment où le jour remplaçait l'ombre obscure,
Oui, j'ai vu de Renaud gémissant, indigné,
Errer autour de moi le spectre infortuné.
Je l'ai vu; ce n'est point l'illusion d'un songe,
Ni d'un réveil confus l'erreur et le mensonge.
Ce lugubre fantôme est encor devant moi,
Et Renaud en pleurant m'a nommé Godefroi.
Ciel! à quelles horreurs nous devons nous attendre!
Amis, que ferons-nous? quel parti faut-il prendre?
La main qui dans le sang ose ainsi se baigner,
Vous semble-t-elle encor digne de gouverner?
Séparons-nous plutôt d'une puissance ingrate;
Allons, allons chercher aux rives de l'Euphrate,
Ces pays recouverts d'opulentes cités,
Par un peuple sans force en tout tems habités.
A peine contre nous saura-t-il les défendre,
Et l'avide Français n'y pourra rien prétendre.
Laissons, si de vos cœurs tout honneur est banni,
Et Renaud sans vengeance, et Bouillon impuni.
Mais si ce même honneur dont vous sentiez la flamme,
Pouvait, tel qu'autrefois, revivre dans votre ame,
Le traître qui pensait ravir impunément
A nos peuples Latins leur plus bel ornement,
Servirait en mourant d'exemple à ses semblables.
D'oser tout avec moi si vous étiez capables,
J'irais percer ce cœur plein de ses noirs complots,
D'où le crime est sorti pour frapper un héros. »

Ces accens, ces éclats de sa voix forcenée
Ont soulevé la foule à sa suite entraînée.
Aux armes, criait-il, et ce peuple insensé
Court et répète au loin le cri qu'il a poussé.
Les démons secouant leur torche incendiaire,
Aliment des fureurs qui trompent le vulgaire,
Embrasaient tous les cœurs d'un feu séditieux;
Déja la soif du sang, poison contagieux,
S'irrite, et se répand des quartiers italiques
Aux pavillons anglais, aux tentes helvétiques.
Ce n'est plus seulement sur des bruits mensongers

Que s'enflamment soudain ces peuples étrangers.
Ce jour a réveillé des haines assoupies ;
On nomme les Français des tyrans, des impies.
On eût dit que par-tout de vieux ressentimens
Avaient pour éclater attendu ces momens.
Telle on voit dans l'airain qu'un brasier environne [8]
S'échauffer la liqueur qui pétille et bouillonne ;
Elle franchit ses bords que l'écume a couverts,
S'échappe, s'évapore, et monte dans les airs.
L'autorité des chefs, leur voix mal entendue,
Cèdent à cette rage aveugle, inattendue.
De funestes hasards éloignaient à la fois
Ceux à qui leur grand nom eût donné plus de poids,
Et l'illustre Tancrède, et Guillaume et Camille.
Tout présente l'aspect de la guerre civile ;
Et déjà des clairons le son séditieux
A donné du combat le signal odieux.
Vers Bouillon cependant de rapides messages
Portaient de tout côté le bruit de ces orages.
Son frère Baudouin s'est rangé près de lui.
Bouillon qui dans son Dieu voit son premier appui,
Lève les yeux au ciel : « On m'accuse d'un crime !
Dieu juste que je sers, dont la gloire m'anime,
Tu sais si dans mon ame il est jamais entré
Si le sang innocent pour mon cœur est sacré.
Déchire le bandeau qu'a tissu l'imposture ;
Éclaire un peuple ingrat qui m'a fait cette injure.
Ouvre ses yeux chargés de nuages épais ;
Qu'il me connaisse enfin comme tu me connais. »
Son ardente prière au ciel est parvenue.
Il se sent pénétré d'une force inconnue ;
Son cœur est affermi, son front est radieux.
Environné des siens, il marche aux factieux,
Sans s'effrayer des cris d'une foule irritée.
Sa brillante cuirasse en arrière est jetée,
Sa tête est découverte, et des habits pompeux
Relèvent aujourd'hui son port majestueux.
Il tient son sceptre d'or, et sans autre défense,
Bouillon à ces mutins vient imposer silence.
Il l'ordonne d'un geste, on l'écoute, et le ciel
Donne à sa voix des sons qui n'ont rien de mortel.
« Quel bruit injurieux ! quelle vaine menace !

Pourquoi vous vois-je armés ? qui peut avoir l'audace
D'accuser Godefroi d'un forfait prétendu,
Et vous fait violer le respect qui m'est dû?
Quoi ! l'on n'a pas encore appris à me connaître !
On croit la calomnie!... et vous pensez peut-être
Que je m'abaisserai jusqu'à la réfuter.
Me préserve le ciel qu'on puisse m'imputer
D'avoir fait aujourd'hui cet outrage à moi-même !
Mon nom connu par-tout, ma dignité suprême,
Les périls qu'avec vous on m'a vu défier,
Suffisent à Bouillon pour le justifier.
Mais il lui sied aussi de pardonner l'offense :
Vos services passés réclament ma clémence.
En faveur de Renaud que vous pensiez venger,
Je fais grace à l'erreur qui m'osait outrager.
L'auteur, le seul auteur d'un trouble si coupable,
Argillan expirera sa fourbe abominable,
Et la mort doit punir le soldat déloyal
Qui veut ôter l'honneur à votre général. »

On eût dit qu'en parlant il maîtrisait les ames,
Et de ses yeux sortaient des éclairs et des flammes.
Argillan confondu se tait, baisse les yeux.
On l'arrête, on l'enchaîne, et cet audacieux
Se rend sans résistance à cet ordre sévère,
Et d'un front désarmé redoute la colère.
Tous ces séditieux auparavant si fiers,
A l'acpect d'Argillan que l'on charge de fers,
Gardent de la terreur le silence immobile:
Ces rebelles armés sont un peuple docile.
Tel un lion superbe aux yeux étincelans,
A la gueule sanglante, aux ongles déchirans,
Rugit dans son courroux ; sa crinière agitée
Ondoye en menaçant sur sa tête irritée.
Tout tremble ; mais s'il voit celui qui l'a dompté,
Qui nourrit son enfance et soumit sa fierté,
Il reconnaît son maître, il entend sa menace,
Et remet sous le joug sa force et son audace.
On dit qu'en ces momens de désordre et d'effroi,
On avait vu paraître auprès de Godefroi
Un Ange, le couvrant du bouclier céleste,
Le bras armé du glaive aux méchans si funestes,

Qui jadis étendu sur des murs détestés,
Livrait au feu du ciel des coupables cités.

Enfin tout est calmé, les discordes s'appaisent;
On rougit des soupçons, et les haines se taisent.
Bouillon à ses projets tout entier est rendu.
Pour deux jours seulement l'assaut est suspendu.
Le prudent général visite les ouvrages,
Et de nouveaux succès concevant les présages,
S'assure que bientôt il réduira Sion,
Comme il a triomphé de la sédition [12].

FIN DU HUITIÈME CHANT.

NOTES

SUR LE HUITIÈME CHANT.

Page 330, *vers* 12.

[1] C'est le monstre jadis par la crainte adoré,
Sous le nom d'Alecton de serpens entouré.

Le Tasse, par une suite de ce mélange mal entendu de la Bible et de la Mythologie, introduit ici *Astaroth qui s'adresse à sa compagne Alecton.* On voit combien ces sortes de fautes coûtent peu à corriger. Mais de plus, il convenait de mettre ici Satan lui-même en action, et ce qui va se passer à l'instigation du démon de la Discorde, dans le camp des chrétiens, est assez important pour que Satan lui-même l'imagine et le commande. Ce n'est pas là le cas de laisser agir les subalternes : les principaux ressorts doivent toujours être dans la main du chef. Le poëte, il est vrai, a motivé une marche différente par ces deux vers qui terminent le discours d'Astaroth, et que j'ai dû retrancher : « L'œuvre est digne de toi, et tu t'en es déja fait honneur devant le roi des enfers. » Mais en ce cas, à quoi sert qu'Astaroth vienne suggérer à la Discorde ce qu'elle a déja promis de faire, et lui donne des instructions dont elle n'a nul besoin? Au reste, si j'ai soin de justifier toujours ce que j'ai cru devoir prendre sur moi, c'est sur-tout pour faire voir combien le plus souvent les imperfections sont légères et les corrections faciles.

Page 332, *vers* 34.

[2] Il ne voit qu'un danger, c'est celui du retard.

J'ai supprimé ici deux vers qui m'ont paru manquer de goût et de convenance.

Egli medesimo sua fortuna affretta,
Fortuna, che noi tragge, e lui conduce.

« Lui même il hâte sa destinée, et il conduit la fortune

qui d'ordinaire entraîne les hommes. » Ce langage et ces idées qui reviennent à tout moment dans les écrivains du paganisme, ne conviennent point à un chevalier chrétien qui vient d'être témoin des miracles de la Providence, et l'antithèse du second vers est froide dans la situation.

Page 334, *vers* 25.

[3] De ce bras plus terrible en son dernier effort,
Rien ne peut soutenir les atteintes rapides;
Tout tombe autour de lui sous ses coups homicides.

Immédiatement après les vers italiens qui correspondent à ceux-ci, il s'en trouve un que Racine a traduit mot à mot dans sa *Phèdre*, et qui forme ici un défaut de gradation.

E fatto à il corpo suo solo una piaga.
. . . Tout son corps n'est bientôt qu'une plaie.

Rien n'est mieux dit qu'Hyppolite traîné par les chevaux, et cela peut aussi se dire de Suénon accablé par le nombre; mais non pas dans le premier instant où sa valeur désespérée produit son premier effet. Ce n'est pas la seule faute de cet endroit : le poëte qui continue sa description, représente le jeune héros combattant toujours et rendant coup pour coup, *ripercuote percosso*, expression, pour le dire en passant, d'une énergie que le latin rendrait à merveille (*percussusque repercutit*), mais que le français ne saurait rendre. J'ai tâché de suppléer à ce désavantage en graduant mieux le récit, et en donnant plus de mouvement à toute la phrase, comme pourront en juger ceux qui connaissent les deux langues. Mais sur-tout j'ai fait disparaître *quel cadavero indomito e feroce*, expression outrée et fausse, qui pourrait convenir à un Sauvage enchaîné et torturé par ses ennemis, et leur insultant toujours, mais nullement à un guerrier qui est encore debout, et qui frappe autant qu'il est frappé, ce qui ne peut jamais s'accorder avec l'idée d'un *cadavre*. Cela est dans le goût de Lucain, et ne ressemble pas au vers précédent qui est fort beau :

La vita nò, ma la virtù sostenta.
Il vit de son courage, il vit de sa furie.

Ce n'est que huit vers après, et lorsque Soliman a enfin

abattu Suénon, que le poëte dit, *cade il garzone invitto : il tombe ce guerrier invincible;* et ce mot, *il tombe*, achève de prouver qu'il ne fallait pas auparavant l'appeler *cadavre*; car un *cadavre* qui tombe ne forme qu'une image ridicule. C'est ce rapport exact dans les idées, qui est la première loi dans toute espèce de style : que ceux qui veulent apprendre à écrire ne perdent jamais de vue qu'il n'y a point de force aux dépens de la vérité.

Page 335, *vers* 2.

[4] Je vous atteste au moins que sous le fer barbare, etc.

Tout cet endroit n'est qu'une imitation fidèle et très-bien placée de ce beau mouvement du récit d'Énée, dans le second livre de l'Énéide :

Iliaci cineres, et flamma extrema meorum :
Testor, in occasu vestro, nec tela, nec ullas
Vitavisse vices Danaûm; et si fata fuissent
Ut caderem, meruisse manu.

Ibid., *vers* 38.

[5] Un auguste vieillard d'une lampe éclairé.

Je ne sais pourquoi le Tasse a mis ici deux personnages au lieu d'un, le vieux solitaire et son disciple qui ne dit ni ne fait rien, absolument rien. J'ai supprimé, sans qu'il en coûtât un vers, ce très-inutile assistant dans une action si importante, et très-inutile même pour la vraisemblance générale, puisque rien n'était moins rare qu'un hermite qui n'avait point de compagnon.

Page 223, *premier vers.*

[6] La mort même n'a pu l'arracher à ton maître [4].
Dieu qui n'a pas permis que l'on pût le ravir,
Le gardait pour la main digne de s'en servir, etc.

J'ai employé dans le premier vers une idée toute contraire à celle du Tasse, et qui pourtant se lie beaucoup plus conséquemment à ce qui précède. Il dit :

---

[4] Le glaive de Suénon.

le traducteur a cru rendre par ces mots, *sur cette terre, nella milizia del mondo*, et ne s'est pas douté de la pensée exprimée dans ce vers et qui est celle du Tasse :

Qui combattons encor dans le champ de la vie.

Page 344, *vers* 6.

* Telle on voit dans l'airain, etc.

Comparaison traduite de Virgile :

... Magno veluti cum flamma sonore
Virgea suggeritur costis undantis aheni,
Exultantque æstu latices : furit intùs aquæ vis,
Fumidus atque altè spumis exuberat amnis :
Nec jam se capit unda ; volat vapor ater ad auras.

ÆEneid., lib. VII.

Page 345, *vers* 30.

* Tel un lion superbe, etc.

On peut croire que Voltaire se souvenait de cette comparaison, quand il a fait celle-ci qui est dans la Henriade :

Semblable au fier lion qu'un Maure a su dompter,
Qui docile à son maître, à tout autre terrible,
A la main qu'il connaît soumet sa tête horrible,
Le suit d'un air affreux, le flatte en rugissant,
Et paraît menacer même en obéissant.

Cependant si l'on veut y faire attention, les deux comparaisons, quoique tirées du même objet, n'ont ni le même dessein, ni la même marche, et n'offrent point le même tableau. Le Tasse veut peindre la soumission prompte et entière des révoltés, qui, après tout le bruit menaçant d'une sédition qui avait répandu l'épouvante, demeurent immobiles et muets à l'aspect de leur général ; et il représente ce même contraste dans la fureur et les rugissemens d'un lion irrité qui inspire l'effroi à tout le monde, et redevient calme et docile dès qu'il voit son maître. Voltaire a fait toute autre chose : il s'agissait de peindre d'Aumale qui, plein de fureur et de désespoir, veut se faire tuer après la défaite d'Ivri, et se rend pourtant aux ordres de Mayenne, qui lui ordonne de faire retraite. Cet ordre qu'il déteste, il va l'exécuter, et dans la comparaison qui suit, le poëte a voulu peindre une obéissance forcée et encore

furieuse. Ce sont deux peintures très-différentes, et dont les traits ne se ressemblent point.

10 L'épisode de Suénon qui remplit presque tout ce chant, est une nouvelle preuve de la fécondité et de la variété du Tasse dans ses inventions épiques, et de l'heureux choix de ses épisodes. Celui-ci, plus sérieux et plus grave que les autres, porte le caractere d'un merveilleux respectable, pris tout entier dans la religion, et très-convenable au sujet. Le poëte a trouvé moyen de joindre aux héros qui sont en action dans son ouvrage, et qui sont ceux de la foi, un jeune prince qui ne paraît qu'en récit, et ne laisse pas d'exciter un grand intérêt par la magnanimité de son caractère, et par un dévouement héroïque qui en fait un martyr; et cet intérêt ajoute encore à l'effet général du poëme, fondé principalement sur les grandeurs et les merveilles de la religion. Le récit du chevalier Danois, à quelques vers près, est digne de cette belle conception, où d'ailleurs rien n'est d'emprunt, et qui est riche en tableaux poétiques. On remarquera sur-tout le moment où le chevalier Danois se réveille au milieu de la nuit sur le champ de bataille, doutant s'il est encore en vie; cette lumière éloignée qui s'approche par degrés, ce saint vieillard qui le guérit en prononçant des paroles sacrées, ce tombeau miraculeux qui couvre tout-à-coup le corps de Suénon; tout cela est aussi beau pour les peintres que pour les poëtes. L'épée de Suénon qui doit être remise à Renaud, et qui est destinée à immoler Soliman aux mânes du jeune prince, est un ressort très-bien entendu, puisqu'il rattache à l'action du poëme tout cet épisode qui sans cela ne tiendrait à rien, ce qui serait contre les principes de l'art. Rien au contraire n'est mieux imaginé que de faire rentrer encore cette vengeance dans les destinées de Renaud, sur qui doivent rouler les évènemens qui tiennent particulièrement à la vertu guerrière, et qui auront lieu à la fin du poëme. C'est ainsi que tout doit être lié dans la grande machine de l'épopée, et que les premiers chants doivent attacher la curiosité par l'attente des derniers, en préparant tout ce qui doit s'y passer; et personne, ce me semble, n'a connu cet art aussi bien que le Tasse.

FIN DES NOTES DU HUITIÈME CHANT.

TRADUCTION

LIBRE ET ABRÉGÉE

DES Ier, IIe, VIIe ET Xe LIVRES

DE

LA PHARSALE.

[illegible]

[illegible]

LA PHARSALE.

CHANT PREMIER.

Je chante les combats, et la querelle impie,
Où triompha le crime aux champs de Thessalie,
Où Rome de sa chûte accablant les humains,
Dans ses flancs déchirés plongea ses propres mains;
Guerre affreuse, où s'armait pour l'intérêt d'un homme,
Et l'aigle contre l'aigle, et Rome contre Rome.

Fallait-il, ô patrie! à cent peuples rivaux,
Étaler en spectacle et tes fers et tes maux?
Babylone arborait en sa superbe enceinte,
L'injurieux trophée où ta honte est empreinte;
De Crassus, qui du Parthe assouvit la fureur,
L'ombre errait indignée, attendant un vengeur;
Et toi, tu vas chercher, trahissant sa mémoire,
Des combats sans triomphe et des succès sans gloire,
Ou t'abreuvant du sang de tes propres guerriers,
Tu baignes de tes pleurs tes coupables lauriers.

Ah! des bornes de l'Inde, où l'astre qu'elle adore,
S'échappe rayonnant du palais de l'Aurore,
Jusqu'aux sombres climats où quittant l'univers,
De son char qui s'abaisse, il descend dans les mers;
Des champs Maurusiens, où les fleuves Numides
Roulent des flots brûlans dans les déserts arides,
Jusques aux flancs du Nord, par l'aquilon glacés,
Qu'un zéphyr bienfaisant n'a jamais caressés;
Tout serait sous le joug, et les noirs Garamantes,
Et du Scythe indompté les peuplades errantes.

Z.

L'Euphrate de ta gloire et le terme et l'écueil,
Aurait vu de ses flots humilier l'orgueil ;
L'Atlas de tes exploits n'eût point borné la course,
Et le Nil n'aurait pu te dérober sa source.

Hélas ! si l'Italie offre de toutes parts,
Et des murs abattus, et des débris épars ;
Si la ronce importune et les herbes stériles
Croissent impunément dans l'enceinte des villes ;
Si Cérès de nos champs pleurant le déshonneur,
Y redemande en vain la main du laboureur,
Qui donc de nos aïeux a flétri l'héritage ?
Ce n'est pas toi, Pyrrhus ; ce n'est pas toi, Carthage,
De nos fiers ennemis, de nos rivaux jaloux
Rome n'a point reçu de si funestes coups :
Elle n'eut pas jadis à pleurer tant d'injures :
La main de ses enfans seule a fait ses blessures.

Une immense carrière est ouverte à mes pas.
Je veux suivre le cours de ces fameux débats.
Comment s'est allumée une coupable guerre ?
Quel pouvoir a produit les troubles de la terre ?
Le sort dont la faveur, qu'en vain l'on croit fixer,
N'élève les États que pour les renverser,
Qui veut que rien de grand ne puisse être durable ;
Rome elle-même enfin que sa grandeur accable.

Crassus gardant sa place entre les deux rivaux,
Suspendit quelque tems leur fureur et nos maux.
Il mit une barrière à leur haine barbare.
Tel sans cesse battu par les eaux qu'il sépare,
Aux flots amoncelés l'isthme imposant un frein,
S'élève entre deux mers qui mugissent en vain :
Qu'il tombe, et l'on verra se heurter en furie,
Les flots de l'Archipel et la mer d'Ionie.
Ainsi lorsqu'en un jour, fatal au nom romain,
Crassus eut succombé sous le Parthe inhumain ;
Il laissa par sa mort le champ libre à la guerre.
Plus que vous ne pensiez, ce jour vous fut prospère,
O Parthes ! échappés aux traits de leurs vainqueurs,
Les Romains contre eux-même ont tourné leurs fureurs,

Et des deux concurrens aigris par la contrainte,
La haine déchaînée éclate enfin sans crainte.
Seul et dernier lien d'une infidèle paix,
Julie a vu trancher les nœuds qu'elle avait faits.
Chez les dieux des enfers, Julie infortunée
Emporta les flambeaux de son triste hyménée.
Malheureuse ! ah ! du moins si le ciel de tes jours,
Par un trépas si prompt, n'eût abrégé le cours,
Tu pouvais enchaîner la discorde sanglante,
Entre un père, un époux, te jeter suppliante,
Comme on vit autrefois, au milieu des combats,
Les filles des Sabins, leurs enfans dans les bras,
Arrêter de deux camps les fureurs animées,
Et par les nœuds du sang rapprocher deux armées.

Pompée avec chagrin voit ses travaux passés,
Par des exploits récens tout près d'être effacés.
César dont les succès blessent la jalousie,
A trop fait oublier le vainqueur de l'Asie;
Et des braves Gaulois le hardi conquérant,
Pour la seconde place est désormais trop grand.
De leurs prétentions la discorde va naître;
L'un ne veut point d'égal, et l'autre point de maître.
Le fer doit décider; et ces rivaux fameux,
D'un suffrage imposant s'autorisent tous deux.
Les dieux sont pour César, et Caton suit Pompée:
L'un contre l'autre enfin, prêts à tirer l'épée,
Dans le champ du combat ils n'entraient pas égaux.
Pompée oublia trop la guerre et les travaux,
La voix de ses flatteurs endormit sa vieillesse,
De la faveur publique il savoura l'ivresse;
Et livré tout entier aux vains amusemens,
Aux jeux de son théâtre, aux applaudissemens,
Il n'a plus les élans de cette ardeur guerrière,
Ce besoin d'ajouter à sa gloire première;
Et fier de son pouvoir, sans crainte et sans soupçon,
Il vieillit en repos à l'ombre d'un grand nom.
Tel un vieux chêne, orné de dons et de guirlandes,
Et du peuple et des chefs étalant les offrandes,
Miné dans sa racine et par les ans flétri,
Tient encor par sa masse au sol qui l'a nourri.
Ses longs rameaux noircis s'étendent sans feuillage,

Mais son tronc dépouillé répand un vaste ombrage.
D'une forêt pompeuse il s'élève entouré,
Mais seul, près de sa chûte il est encor sacré.

César a plus qu'un nom, plus que sa renommée.
Il n'est point de repos pour cette ame enflammée.
Attaquer et combattre, et vaincre et se venger,
Oser tout, ne rien craindre, et ne rien ménager,
Tel est César. Ardent, terrible, infatigable,
De gloire et de succès toujours insatiable;
Plus il obtient des dieux, plus il demande encor.
Rien ne remplit ses vœux, ne borne son essor.
L'obstacle et le danger plaisent à son courage,
Et c'est par des débris qu'il marque son passage.
Tel échappé du sein d'un nuage brûlant,
S'élance avec l'éclair un foudre étincelant.
De sa clarté rapide il éblouit la vue,
Il fait des vastes cieux retentir l'étendue,
Frappe le voyageur, par l'effroi renversé,
Embrase les autels du Dieu qui l'a lancé;
De la destruction laisse par-tout la trace,
Et rassemblant ses feux, remonte dans l'espace.

Mais n'accusons encor César ni le destin:
Rome, de tes malheurs, le germe est dans ton sein,
Et du courroux des dieux, précurseur et ministre,
Le luxe de ta perte est l'instrument sinistre.
Quand des plus grands États, des plus fiers souverains,
La richesse captive eut passé dans ses mains,
De ses mâles aïeux Rome dégénérée,
Apprit à dédaigner la pauvreté sacrée,
L'antique pauvreté, si féconde en héros,
Le soc des Curius, leurs rustiques travaux;
Et sur le monde esclave exerçant ses caprices,
Du bout de l'univers elle appela les vices.
On porta sans rougir aux plus honteux excès,
Le faste de la table et celui des palais,
La pompe efféminée et la molle parure.
L'ardeur d'accumuler sans frein et sans mesure,
Peupla de vastes champs par la fraude obtenus,
D'esclaves laboureurs à leurs maîtres inconnus.
Se pouvait-il que Rome à ce point infectée,

Demeurât toujours libre et toujours respectée?
La brigue audacieuse usurpa tous les droits.
On affecta l'orgueil d'être au-dessus des lois.
Sur la force et le crime on fonda la puissance,
Et plus que les forfaits on craignit l'indigence.
Les tribuns, les consuls déchirèrent l'État.
Rome de ses faisceaux avilissant l'éclat,
Se vendit elle-même en vendant son suffrage;
Vingt fois le champ de Mars fut souillé de carnage.
La dévorante usure et la nécessité,
Le besoin du pillage et de l'impunité,
A tant de citoyens sans mœurs et sans asyle,
Ne laissaient d'autre espoir que la guerre civile.

Plein de vastes projets, et roulant dans son cœur
Les soins de sa vengeance et ceux de sa grandeur,
Déja César menace, et Rome et l'Italie;
Des Alpes sous ses pas la cime est applanie.
Il vole, il va franchir ce fleuve respecté,
La barrière des lois et de la liberté.
Tout-à-coup dans la nuit s'élève à son passage,
De la patrie en pleurs la gémissante image,
La grande ombre de Rome arrête ses regards,
Les bras nuds, le front pâle et les cheveux épars,
Désolée, et traînant des vêtemens funèbres,
Poussant de longs sanglots dans l'horreur des ténèbres.
« Que voulez-vous? dit-elle; où portez-vous vos pas?
Êtes-vous mes enfans? êtes-vous mes soldats?
Arrêtez. C'est ici que je dois les connaître,
Encore un pas de plus, et vous cesser de l'être. »

Le fantôme à ces mots disparaît dans la nuit.
César frémit, s'arrête, et demeure interdit.
Le remords quelque tems l'enchaîne à ce rivage.
Il se ranime enfin, et bravant ce présage:
« O Jupiter! dit-il, qui daignes habiter
Ce Capitole auguste où je croyais monter!
Et vous, dieux des Troyens apportés par Enée,
Dieux, auteurs de ma race et de ma destinée!
Feux sacrés de Vesta qui brûlez sous leurs yeux!
Et toi, qui pour mon cœur es plus que tous ces dieux,
Rome, reçois César et sois-lui favorable.

Il ne veut point sur toi lever sa main coupable.
De trente nations il revient triomphant.
César, si tu le veux, est encor ton enfant.
Mais de ses ennemis l'injustice l'opprime;
N'impute qu'à leur rage et tes maux et son crime. »
Il dit, et le premier se jette dans les flots :
Il atteint l'autre rive, y plante ses drapeaux.
Ainsi près de Barca, dans l'aride Nubie,
Un lion, à l'aspect d'une troupe ennemie,
S'arrête dans sa course, observe les chasseurs,
Et semble quelque tems recueillir ses fureurs.
Mais dès qu'il a senti sa rage renaissante,
Il agite en grondant sa crinière ondoyante.
Un rugissement sourd dont tremblent les déserts,
Sort de sa gueule horrible, et frappe au loin les airs.
Alors si l'Africain le blesse de sa lance,
Plus formidable encore, il bondit, il s'élance,
Et bravant tous les traits dont il se sent percer,
Déchire l'ennemi qui vient de le blesser.

Le Rubicon naissant, borne de l'Italie[1],
Par les feux de l'été quand son urne est tarie,
Dans le creux des vallons et parmi des roseaux,
Roule en un lit étroit ses indigentes eaux.
Mais alors les torrens et les neiges fondues,
Du haut des Apennins à grand bruit descendues,
Précipitaient sa course et reculaient ses bords.
Les escadrons serrés, unissant leurs efforts,
Repoussent le courant, et le fleuve docile
Au reste de l'armée ouvre un gué plus facile.
« C'est ici que j'abjure et les lois et la paix;
Je te suis, ô fortune! et j'attends tes bienfaits,
(Dit César.) Il n'est plus ni traité, ni refuge.
Ce fleuve traversé, le glaive est notre juge. »
Il dit, et se livrant au sort qui le conduit,
Il marche avec les siens dans l'ombre de la nuit.
Il s'avance plus prompt que la flèche rapide,
Que décoche le Parthe en sa fuite perfide.

[1] Non pas de l'Italie proprement dite, qui n'est bornée que par les Alpes et par la mer, mais de la province d'Italie, que le Rubicon séparait de la Lombardie, nommée alors Gaule Cisalpine.

Il atteint Rimini vers cette heure où les cieux
S'éclairent par degrés d'un jour pâle et douteux.
Le soldat dans la place arborant l'aigle altière,
Fait retentir soudain la trompette guerrière.
A ce bruit menaçant qui l'arrache au sommeil,
Le citoyen frappé d'un sinistre réveil,
Saisit le fer oisif qui pend à ses murailles,
Et qui depuis long-tems n'a point vu les batailles;
Il prend son javelot que la paix a rouillé,
Et son casque terni, par le tems dépouillé.
Mais dès qu'il voit César et les aigles romaines,
Il s'arrête, son sang est glacé dans ses veines,
Il gémit, mais tout bas, et renferme en son cœur
Sa surprise muette et sa morne terreur.

Cependant on prépare une excuse à ton crime,
O César! contre toi croyant tout légitime,
Un sénat emporté que rien n'arrête plus,
Menace deux tribuns du trépas de Gracchus.
Loin de nos murs troublés la peur les précipite,
Et l'ardent Curion accompagne leur fuite;
Curion à l'État plus fidèle autrefois,
Long-tems la voix du peuple et l'organe des lois,
Mais qui séduit par l'or, démentant sa constance,
Prodigua pour César sa vénale éloquence.
Il arrive au moment où César agité
Est de sa propre audace encore épouvanté.
Tant que l'on m'a permis, dit-il, de te défendre,
Tant que ma voix dans Rome a pu se faire entendre,
Maître de la tribune, et vantant tes exploits,
Près du peuple Romain j'ai maintenu tes droits.
Aujourd'hui qu'on viole un si saint caractère,
Je fuis, et je m'impose un exil volontaire.
Ta victoire, César, nous fera citoyens.
Le sénat est encor sans forces, sans soutiens;
Parais, et fais briller tes enseignes terribles.
Toujours aux grands desseins les délais sont nuisibles.
Vois quel champ s'est ouvert à tes exploits nouveaux.
La Gaule t'a coûté deux lustres de travaux.
La Gaule est-elle un prix digne de ton courage?
Avec moins de péril on t'offre davantage;
Et de quelques combats le succès peu douteux

Te soumet les Romains, et le monde avec eux.
Ne crois pas que par toi Rome victorieuse,
Te suive à nos autels dans ta marche pompeuse,
Couronne tes exploits, et conduise ton char
Au Capitole orné des lauriers de César.
On te refuse tout, oui, tout, et tu dois croire
Que Pompée est bien loin de pardonner ta gloire.
Ce rival qui t'insulte et qui tient Rome aux fers,
Ne veut point avec toi partager l'univers.
Tu peux y régner seul. — Ce discours, ce présage
Enflamment de César l'impatient courage,
Tel aux champs d'Olympie un coursier généreux,
Accoutumé long-tems à vaincre dans les jeux,
Devançant le signal, penché vers la carrière,
Agite ses liens et heurte la barrière,
Et par les cris perçans, poussés de tout côté,
Son orgueilleux instinct est encore excité.
A la voix de César on s'assemble, on s'empresse;
Il parle, on fait silence, et le tumulte cesse.
Soldats, dit-il, ô vous dont j'éprouvai la foi!
Vous qui depuis dix ans triomphez avec moi,
Voilà de vos travaux, voilà la récompense!
Lorsque vos longs efforts, vos bras, votre vaillance,
Ont vaincu l'Océan, les Alpes, les hivers,
Voilà donc quels lauriers, quels prix vous sont offerts!
On dirait à l'effroi qui trouble ma patrie,
Qu'un nouvel Annibal menace l'Italie.
Le sénat contre nous arme de toute part;
On parle de poursuivre et de punir César.
Quand les dieux qui pour vous ont fixé la victoire,
Allaient mettre en vos mains le fruit de tant de gloire,
C'est ainsi que César dans Rome est attendu!
Et que serait-ce donc si j'eusse été vaincu?
Ah! qu'il vienne, ce chef dont l'oisive vieillesse
A langui si long-tems au sein de la mollesse,
Et ces guerriers en toge, et ces nouveaux soldats,
Les Catons, ces grands noms qui ne m'imposent pas.
Ce n'est donc point assez que depuis trente années,
Il ait vu tant d'honneurs charger ses destinées;
Que seul du joug des lois il ait pu s'affranchir;
Qu'il ait affamé Rome afin de l'asservir;
Qu'un triomphe inoui permis à sa jeunesse,

De son orgueil précoce ait fait naître l'ivresse;
Qu'enfin il ait placé, pour comble d'attentats,
Dans l'asyle des lois l'appareil des combats;
Il n'est point satisfait de son règne tranquille;
Il veut, il veut vieillir dans la guerre civile,
En recueillir les fruits, en goûter les horreurs,
Et de Sylla son maître imiter les fureurs.
Malheureux! ce Sylla qui prit soin de t'instruire,
Aurait dû t'enseigner comme on quitte l'Empire.
Quoi! pour avoir enfin achevé le trépas
D'un barbare accablé de trente ans de combats,
Pour avoir fait céder à ton heureux génie
Tous ces lâches brigands des mers de Cilicie,
Te serait-il encor donné par les destins,
D'ajouter ma défaite à des titres si vains?
Pensais-tu qu'à ta voix mes mains obéissantes
Baisseraient devant toi mes aigles triomphantes?
Je ne veux rien pour moi, mais qu'au moins mes soldats
Jouissent des honneurs qu'on ne m'accorde pas.
Quand ils ont prodigué leur sang et leur jeunesse,
Quel est enfin l'asyle ouvert à leur vieillesse?
Dans les champs d'Italie aimes-tu mieux placer
Les brigands qu'autrefois ton bras sut disperser?
Allons, c'est trop long-tems endurer un outrage.
Le fer n'est pas en vain dans les mains du courage.
Suivez-moi, saisissons un moment fortuné.
En nous refusant tout, on nous a tout donné.
Les dieux seront pour moi, la justice est mon guide.
De l'or ni du pouvoir je ne suis point avide.
Rome que des tyrans sont prêts à maîtriser,
Leur demande des fers, et je cours les briser.

Un transport unanime à ce discours éclate.
Les soldats furieux maudissant Rome ingrate,
Frappent leurs boucliers, poussent des cris perçans.
L'air n'est pas ébranlé de sons plus menaçans,
Quand les chênes d'Ossa battus par la tempête,
Et courbant tour-à-tour et redressant leur tête,
Mêlent au bruit des vents l'un à l'autre opposés,
Le cri de leurs rameaux en longs éclats brisés.

César voit près de lui ses forces rassemblées.

De la Saône et du Var ses aigles appelées
Ont pris vers l'Italie un essor triomphant.
Accru de toutes parts, plus fier et plus puissant,
Il marche, et les cités s'ouvrent à son passage.
Rome de ses remparts voit approcher l'orage.
La renommée encor grossissant les dangers,
Et prompte à se répandre en échos mensongers,
A de justes terreurs joint des alarmes vaines.
On répand que l'Ombrie en ses fertiles plaines,
Où le Tibre et le Nar viennent mêler leurs eaux,
A déja de César vu briller les drapeaux.
Qu'il a de la Mévagne assiégé les rivages;
Qu'il traîne sur ses pas des nations sauvages,
Des guerriers abreuvés dans les sources du Rhin,
Et ceux que le Jura recèle dans son sein;
Que pour mieux enflammer leur rage mercenaire,
Le pillage de Rome est leur affreux salaire;
Que bientôt sous les yeux des malheureux Romains,
Rome doit être en proie à de barbares mains.
César lui-même alors n'est plus dans leur mémoire,
Tel qu'ils l'ont vu jadis en sa naissante gloire.
Son cœur est plus cruel, ses traits sont plus affreux;
Le vainqueur des Gaulois est farouche comme eux;
Il s'avance, implacable, il va punir en maître.
Ainsi la crainte ajoute aux maux qui la font naître;
On croit ce qu'on redoute; et leurs cœurs alarmés
Confirment tous les bruits que l'erreur a semés.
Tout paraît entraîné par un même délire;
Et les pères des lois, les soutiens de l'Empire,
Remettant aux consuls le pouvoir du sénat,
Ordonnent en fuyant qu'on défende l'État.
Tous sans savoir encore où choisir un asyle,
Quel refuge est plus sûr, quel parti plus utile,
Sénateurs, plébéiens, l'un par l'autre heurtés,
Précipitent leurs pas au hasard emportés.
L'épouvante est par-tout; et ce nombreux cortège
S'empresse vainement aux portes qu'il assiège.
On dirait que leurs toits par le feu consumés,
Vont tomber sur leur tête en débris enflammés;
Ou qu'on va voir la terre entr'ouvrant ses abymes,
Engloutir dans son sein de vivantes victimes;
Tant ce peuple égaré, courant de toutes parts,

Se hâte avec effroi de quitter ses remparts.

Quand le brûlant Auster repousse avec furie
La mer qui vient couvrir les Syrtes de Lybie,
Quand le pâle nocher entouré du trépas,
Entend le mât qui crie et se brise en éclats;
Passagers, matelots, même avant que l'orage
Ait brisé du vaisseau le fragile assemblage,
S'élancent dans les flots, et se livrant au sort,
Préviennent le naufrage, et vont chercher la mort.
Telle était Rome alors, et l'insensé vulgaire
Court et se précipite au-devant de la guerre.
Nul ne s'arrête au moins dans ces derniers instans,
Pour embrasser un père accablé par les ans,
Pour recueillir les pleurs d'une épouse chérie,
Pour adresser des vœux aux dieux de la patrie.
Nul ne retourne encor ses regards éperdus,
Vers ces murs que peut-être ils ne reverront plus.
O destins! qu'aisément tu fondes les puissances!
Que tu les défends mal! quoi! ces remparts immenses,
Où tant de nations qui vivent dans nos fers,
Viennent se rassembler des bouts de l'univers,
Où de tant de grandeurs la pompe se déploie,
Sont pour l'heureux César une facile proie!
Dans des climats lointains, à cent périls livrés,
D'ennemis imprévus nos guerriers entourés,
Élèvent de leurs mains, comme un abri tranquille,
D'un rempart de gazon l'édifice fragile:
C'est assez, le soldat se croit en sûreté,
Et s'endort sous la tente avec sécurité.
Toi, Rome, on t'abandonne au premier bruit des armes!
Et tes lâches enfans en proie à leurs alarmes
N'osent pas dans tes murs demeurer une nuit!
Pardonnons cependant l'effroi qui les poursuit;
Pardonnons aux terreurs dont leur ame est frappée;
Ils ont droit de tout craindre, ils ont vu fuir Pompée.

Les dieux mêmes, les dieux qui pour mieux nous punir,
Souvent à nos frayeurs découvrent l'avenir,
De prodiges sans nombre avaient rempli la terre:
Le désordre du monde annonçait leur colère.
Des astres inconnus éclairèrent la nuit,

Et dans un ciel serein la foudre retentit.
Le soleil se cachant sous des vapeurs funèbres,
Fit craindre aux nations d'éternelles ténèbres.
L'étoile aux longs cheveux, signal des grands revers,
En sillons enflammés courut au haut des airs.
Phœbé pâlit soudain, et perdant sa lumière,
Couvrit son front d'argent de l'ombre de la terre.
Vulcain frappant l'Etna de ses pesans marteaux,
Réveilla le Cyclope au fond de ses cachots.
L'Etna s'ouvre et mugit : de sa cime béante
Descend à flots épais une lave brûlante.
L'Apennin rejeta de ses sommets tremblans
Les glaçons sur sa tête amassés par les ans.
L'aboyante Scylla qui heurle sous les ondes,
Roula des flots de sang dans ses roches profondes.
La nature a changé sous le courroux des cieux,
Et la mère frémit de son fruit monstrueux.
On entendait gémir des urnes sépulcrales.
Secouant dans ses mains deux torches infernales,
Le front ceint de serpens, et l'œil armé d'éclairs,
De son haleine impure empoisonnant les airs,
Courait autour des murs une affreuse Euménide :
La terre s'ébranlait sous sa course rapide.
Le Tibre sur ses bords voyait de nos héros
S'agiter à grand bruit les antiques tombeaux.
Jusques dans nos remparts des ombres s'avancèrent.
Les mânes de Sylla dans les champs s'élevèrent,
D'une voix lamentable annonçant le malheur.
Du soc de la charrue, on dit qu'un laboureur
Entr'ouvrit une tombe, et saisi d'épouvante,
Vit Marius lever sa tête menaçante,
Et les cheveux épars, le front cicatrisé,
S'asseoir pâle et sanglant sur son tombeau brisé.

Ces présages affreux, ces sinistres menaces,
Ces signes, précurseurs des publiques disgraces,
Glaçaient tous les esprits, quand parmi tant d'horreur,
Un prodige nouveau vint croître la terreur.
Comme on voit tout-à-coup la Ménade troublée,
Du haut du Cithéron descendre échevelée,
Telle dans les accès d'un délire soudain,
Et pleine d'Apollon qu'elle repousse en vain,

Une femme s'élance, et d'un dieu tourmentée,
Elle crie : Apollon, où m'as-tu transportée?
Je foule sous mes pieds le Pangée et l'Hœmus.
Quels flots de sang romain ! qui les a répandus?
O douleur ! est-ce toi? toi, Rome infortunée !
A quels affreux combats je te vois entraînée !...
Où vais-je? quels climats à mes yeux inconnus !
Est-ce ici le palais des enfans de Lagus?
Quel est ce tronc informe, étendu sur la rive?
Ah ! je te reconnais, ombre auguste et plaintive...
Tu m'emportes, ô dieu ! sur les bords Africains !
Quel demon poursuivant les malheureux Romains?
Des débris de Pharsale a semé la Lybie?...
Que deviens-je? déjà je revois l'Hespérie,
Les Alpes, l'Apennin, théâtres du trépas,
Et vers Rome sanglante on rappelle mes pas.
Dans le sénat, ô dieux ! les glaives étincellent,
Les fureurs des combats par-tout se renouvellent.
Me faudra-t-il encor parcourir l'univers;
Voir les mêmes forfaits et les mêmes revers?
Grace, grace, Apollon, ma carrière est remplie :
Hélas ! j'ai déja vu les champs de Thessalie.

Elle dit, et le dieu qu'exalait son transport,
S'échappe de son sein, et la livre à la mort.

FIN DU PREMIER CHANT.

N. B. Les retranchemens les plus considérables que j'ai faits, portent sur trois morceaux : le premier est l'apostrophe à Néron, qui est dégoûtante d'adulation; le second est l'inutile description des contrées de la Gaule que César vient de quitter, hors d'œuvre très-déplacé, puisqu'il retarde la marche de César à Rome, et qu'il importe fort peu de décrire la Gaule au moment où César en sort; le dernier est un sacrifice de l'augure Aruns et une prophétie de Figulus, détails froids après le tableau des prodiges. Voilà mes raisons; c'est au lecteur à en juger.

CHANT SECOND.

Ainsi la voix des dieux et l'effroi qu'elle imprime,
Présageaient aux mortels et la guerre et le crime.
Eh ! pourquoi fallait-il, puissant maître des cieux,
Rapprochant l'avenir placé loin de nos yeux,
Des malheurs qu'il nous cache éclairer le mystère,
Et de ce poids nouveau charger notre misère?
Soit que l'Être infini qui créa les humains,
Enchaînant son pouvoir, ainsi que nos destins,
Ait voulu se soumettre aux lois qu'il a portées,
Par un ordre immuable à jamais arrêtées;
Soit qu'au hasard aveugle abandonnant nos jours,
Aux yeux de la fortune il laisse un libre cours;
Ah ! qu'il ne trouble pas notre heureuse ignorance,
Et que l'homme en ses maux garde au moins l'espérance !

Prête à justifier des oracles trop sûrs,
Rome vit l'épouvante habiter dans ses murs,
La publique tristesse en tous lieux étalée,
Des tribuns, des consuls la dignité violée,
Les faisceaux dépouillés, sans pompe et sans orgueil,
Les lois dans le silence et la tribune en deuil;
Les citoyens tremblans étouffèrent leur plainte,
Et la douleur muette erra dans son enceinte.
Telle une tendre mère en pressant dans ses bras,
Un fils que par degrés vient glacer le trépas,
N'accuse plus le ciel qu'imploraient ses alarmes;
Sa voix n'a point de cris, ses yeux n'ont point de larmes;
Son désespoir encor ne saurait éclater,
Et contemplant sa perte, elle semble en douter.

Les temples sont remplis de femmes éperdues,
Pâles, sans ornemens, sur le marbre étendues;
L'une attache sa bouche au seuil religieux;
L'autre court embrasser les autels de nos dieux.

L'horreur est sur leurs fronts courbés par la prière,
Et leurs cheveux épars sont souillés de poussière.
Malheureuses, pleurez; pleurez, n'attendez pas
Que le ciel dont les lois font le sort des combats,
De l'un des deux partis ait couronné les armes,
Et qu'un vainqueur altier vous défende les larmes.

Entre les chefs rivaux les guerriers partagés,
Maudissent le serment qui les tient engagés.
Ils voudraient, à l'aspect de cette guerre impie,
Être nés dans les jours de Canne et de Trébie :
« Ah ! (disent-ils aux dieux) nos modestes souhaits
Ne vous demandent pas les douceurs de la paix.
Des peuples conjurés que la révolte éclate ;
Soulevez, s'il le faut, et le Rhin et l'Euphrate ;
Que de l'Elbe indompté, du Danube en courroux,
Les fiers enfans du Nord viennent fondre sur nous.
Du Sarmate et du Gète armez la barbarie :
Nous combattrons le monde et non pas la patrie. »

Ainsi tout gémissait : ces cris, ces vœux perdus,
Vers le ciel adressés, n'en sont pas entendus.
Les vieillards accusaient leurs trop longues années,
A la guerre civile encore destinées.
L'un d'eux qui pénétré d'un triste souvenir,
Lisait dans le passé les maux de l'avenir,
A ses concitoyens retraçant cette image,
De leur sort en ces mots leur montra le présage.

« Nous allons les revoir ces jours, ces jours d'horreurs,
Où l'affreux Marius, signalant ses fureurs,
Vint ensanglanter Rome après l'avoir servie.
Les succès, les malheurs éprouvèrent sa vie.
Il passa tour-à-tour, par les plus grands revers,
Du triomphe à l'exil et de l'exil aux fers.
Il cacha dans la fange un front couvert de gloire ;
Son nom, six consulats et trente ans de victoire ;
Minturne en ses marais, par l'ordre des Destins,
Conserva ce dépôt si fatal aux Romains.
Sa vieillesse long-tems dans les chaînes flétrie,
Par avance expiait le sang de sa patrie.
Il fallait que son sort ainsi fût prolongé,

Qu'il expirât dans Rome et consul et vengé.
On le livrait en vain à la hache ennemie;
Le trépas s'éloigna de sa tête impunie.
Le Cimbre qui sur lui leva son bras tremblant,
Frappé d'un jour soudain, dans l'ombre étincelant,
Ne crut pas que sa mort fût au pouvoir d'un homme;
Il vit tout Marius, tel qu'il menaçait Rome;
Il vit à ses côtés les filles de l'enfer:
Une voix lui cria: laisse tomber le fer;
Ce mortel au destin doit encor bien des crimes:
Avant que de périr, il nous doit des victimes.
Si tu prétends venger les Cimbres abattus,
Si tu hais les Romains, laisse-leur Marius.
Il accomplit trop bien cet oracle funeste;
Il était protégé par le courroux céleste,
Et les dieux, résolus de punir les Romains,
Pour ce grand châtiment avaient choisi ses mains.

Aux rives de l'Afrique il va bientôt descendre;
De Carthage détruite il foule aux pieds la cendre,
Erre autour des tombeaux d'une antique grandeur.
De ses premiers exploits rappelant la splendeur,
Il revoit ces climats soumis par son courage;
Il s'assied sur ces bords: Marius et Carthage,
Confondant leurs débris également fameux,
L'un sur l'autre abattus, pardonnèrent aux dieux;
Mais son cœur ulcéré se nourrit de sa haine,
Et sa fortune enfin dans nos murs le ramène.
Elle assemble à sa suite un indigne ramas
D'esclaves fugitifs, plus brigands que soldats,
Et nul n'obtient un rang dans cette horrible armée,
Qui n'y porte une main au crime accoutumée.
O jour, où Marius levant ses étendarts,
Vainqueur impitoyable, entra dans nos remparts!
La mort le précédait, et de sa faulx rapide,
Moissonnait en courant: sous l'acier homicide
Tombent entremêlés et le peuple et les grands;
Le sang romain dans Rome est versé par torrens.
Ses temples, ses palais regorgent de carnage,
Le fer est sans pitié pour la faiblesse et l'âge.
Il se plonge sans honte au cœur déja glacé
Du vieillard par les ans vers la tombe affaissé,

Et l'enfance débile à son berceau ravie,
Voit trancher ses destins aux portes de la vie.
La vengeance égarée et l'ivresse du sang,
Confondent les partis et le sexe et le rang.

Mais parmi tant de morts à qui donner des larmes?
Entouré d'assassins, eh! quoi! tu les désarmes!
Antoine, dont la voix qui prédit tous nos maux,
Suspend, mais vainement, la fureur des bourreaux!
On porte à Marius ta tête vénérable;
Ton sang qui fume encor dégoutte sur sa table.
Mille bras à l'envi déchirent Bæbius;
Fimbria sous ses coups fait tomber les Crassus;
Le meurtre des tribuns souille le Capitole;
Aux autels de Vesta l'on égorge Scévole.
Marius enfin meurt, après que ses longs jours
Ont épuisé du sort les dons et les retours,
Et rempli, pour la gloire et le malheur de Rome,
Tout ce qui peut entrer dans les destins d'un homme.

Mais quel nouvel effroi, quand son coupable fils
Excita le Samnite à ravir nos débris,
Quand ce peuple insolent crut, au gré de la haine,
Porter le dernier coup à la grandeur romaine.
Le fier Télésinus, qui des enfans de Mars
Fit ruisseler le sang autour de nos remparts,
Osa, même en mourant, espérer leur ruine.
Quel carnage à Préneste, à la porte Colline!
Contre tant d'ennemis, seul l'orgueilleux Sylla
Du poids de sa fortune enfin les accabla.
L'État n'eut dans ces jours qu'à jamais l'on déteste,
Ni soutien plus puissant, ni fléau plus funeste.
De Rome déchirée il vint rouvrir le flanc,
Le cruel s'abreuva des restes de son sang.
Ce n'est qu'avec le fer qu'il fouilla ses blessures;
Il combla tous nos maux pour venger nos injures.
La victoire implacable anéantit les lois,
Et le seul droit du glaive effaça tous les droits.
Sur le fatal airain qui commandait le crime,
Chacun put se choisir sa proie et sa victime.
Le crime fut la loi: juridique assassin,
L'esclave de son maître osa percer le sein;

Le frère fut payé du meurtre de son frère ;
Des fils se disputaient la tête de leur père.
Moins de sang a rougi les murs d'OEnomaüs,
Les cavernes d'Épire et l'antre de Cacus ;
Les têtes des proscrits en triomphe portées,
Dans la place publique au hasard sont jetées.
Sylla put d'un coup-d'œil compter tous ses forfaits.
Mais le rang et la mort confondant les objets,
De la nature en deuil, au milieu du carnage,
Trompent les soins pieux, et le dernier hommage.
Le Tibre gronde : il roule en son cours attristé,
De ses flots souverains tout l'or ensanglanté,
Se soulève en fureur de ses grottes profondes,
Et rejette les morts qui profanaient ses ondes.
Dieux vengeurs ! c'est au prix de ces succès affreux,
Qu'un barbare eut l'orgueil de se nommer heureux,
Et qu'un tombeau chargé de sa coupable gloire,
En garde au champ de Mars la honteuse mémoire !
Si Pompée et César, en leurs vastes projets,
Osent à leur pouvoir mesurer leurs forfaits,
A plus d'horreurs encor, hélas ! il faut s'attendre.
Dans les sanglans débats du beau-père et du gendre,
Je vois des maux plus grands à la terre annoncés,
Et pour ces deux rivaux Rome n'est pas assez.

Parmi tant de terreurs, de regrets et de plaintes,
Brutus, sans s'arrêter à de stériles craintes,
Au milieu de la nuit, lorsqu'au plus haut des cieux,
Calisto roule en paix son char silencieux,
Va visiter Caton : il trouve ce grand homme,
Qui veillait occupé des intérêts de Rome :
Craignant pour elle seule, il ne craint pas pour lui.
Brutus de ses conseils vient implorer l'appui.

O toi ! de la vertu seul et dernier modèle,
De son culte oublié soutien toujours fidèle,
Puisqu'elle est dans ton cœur, je viens la consulter.
Tes devoirs sont les miens : ose me les dicter.
D'autres iront servir ou César, ou Pompée,
Je soumets à Caton mon cœur et mon épée.
De l'un des deux rivaux partageant la fureur,
Veux-tu des factions justifier l'horreur ?

Vois tous ces vils Romains : leur rage forcenée
Par l'intérêt du moins semble déterminée.
A la rigueur des lois l'un veut se dérober ;
Dans la chûte commune un autre veut tomber ;
Chacun dans ses forfaits envisage un salaire ;
Mais Caton librement aura choisi la guerre !
Il joint une main pure à des coupables mains !
Est-ce donc là le sort du plus grand des Romains ?
Est-ce là tout le prix d'une longue innocence ?
Vous, ô dieux ! des vertus exemple et récompense,
Dieux, amis de Caton ! permettrez-vous, hélas !
Qu'il livre tant de gloire au hasard des combats ?
Laisse le trouble au monde et demeure tranquille,
Que la paix chez toi seul trouve encore un asyle.
Des astres éternels balancés dans les cieux,
Rien n'interrompt jamais le cours majestueux.
Le tonnerre menace et gronde sur nos têtes ;
Mais l'Olympe s'élève au-dessus des tempêtes.
Eh quoi ! l'heureux César s'applaudirait enfin,
D'avoir mis à Caton les armes dans la main.
Sans peine il te verra dans le parti contraire ;
Il a tout obtenu, si tu lui fais la guerre.
Qu'il en va triompher ! ce superbe mortel
Peut se croire innocent, s'il te voit criminel.
Et le peuple et les grands que le danger consterne,
Des consuls dégradés, un sénat subalterne,
D'un citoyen sans titre ont suivi les drapeaux ;
Pompée avec orgueil commande à ses égaux ;
Et si Caton s'y joint, des souverains du Tibre,
Des fiers enfans de Mars, César seul sera libre !
Ah ! si tu veux encor, rappelant ta fierté,
Combattre pour nos lois et pour ta liberté ;
Alors je suis à toi, je t'offre mon épée,
Non pas contre César, non pas contre Pompée.
Va, laissons-les tous deux épuiser leur fureur ;
Ami, réservons-nous pour punir le vainqueur. »

Il dit, et de Caton attendant la réponse,
Écoute avec respect l'oracle qu'il prononce.

« Oui, la guerre est horrible entre des citoyens ;
Mais aux destins de Rome, il faut unir les miens ;

Il faut suivre du sort l'arrêt irrévocable ;
C'est le crime des dieux, s'ils me rendent coupable.
Quand les rois étrangers, les peuples inconnus,
Des marais de l'Euxin, des cimes du Taurus,
Quand l'Orient armé nous sert et nous seconde,
Quand on va décider la querelle du monde,
Je serais seul tranquille ! Eh ! croira-t-on jamais,
Lorsque Rome combat, que Caton soit en paix,
Que l'abandonnant seul, alors qu'elle chancelle,
Caton ait craint, ô dieux ! de tomber avec elle ?
Non : privé de ton fils, un père malheureux
Conduit jusqu'au tombeau ses restes douloureux ;
Il pleure, il se repaît de ces pompes fatales ;
Il porte dans ses mains les torches sépulcrales,
Allume le bûcher, s'y jette avec son fils...
O patrie ! ô mes dieux ! ô Romains trop chéris !
Si tu n'es plus qu'un nom, ô liberté sacrée !
Je m'attache à ton ombre ; et toi, Rome adorée,
Je t'embrasse expirante, et lorsque tu péris
Rien ne m'arrachera de tes derniers débris.
Pourquoi des rois soumis et des peuples dociles
Viennent-ils s'immoler dans nos guerres civiles ?
O chefs ambitieux ! ne poursuivez que moi,
Qui suis seul citoyen, qui ne veux point de roi,
En qui respire encor la liberté romaine :
Quand je ne serai plus, vous régnerez sans peine,
Brutus ; Pompée au moins n'a pas manifesté
De coupables desseins contre la liberté.
Quoi qu'il puisse arriver, enchaînons sa victoire ;
S'il triomphe, sans doute, il n'osera pas croire
Que Caton, de nos lois l'organe et le garant,
Ait été son soldat pour en faire un tyran. »

Ainsi parla Caton, et dans un cœur docile
Il alluma l'ardeur de la guerre civile.

Déja le ciel blanchit des rayons du matin,
Quand les portes s'ouvrant avec un bruit soudain,
La pieuse Marcie à ses yeux se présente.
De son second époux veuve encor gémissante,
Elle vient de pleurer auprès de son tombeau.
Jadis un premier nœud, et plus cher et plus beau,

Aux vertus de Caton enchaîna son jeune âge.
Caton qui de ses feux reçut un triple gage,
Voulut qu'un autre hymen par lui-même arrêté
S'enrichît des présens de sa fécondité.
Mais à l'instant fatal, où dans l'urne funeste
Sa main d'Hortensius a renfermé le reste,
Elle vient chez Caton, et s'offre à ses regards,
Le sein meurtri, l'œil sombre et les cheveux épars;
La poudre des tombeaux noircit son front austère;
Au farouche Caton cet appareil doit plaire:
« Tant que de cet hymen, dont j'acceptai les nœuds,
Ma jeunesse, dit-elle, a pu remplir les vœux,
Vous obéir en tout fut ma loi la plus chère,
Et j'ai pour deux époux consenti d'être mère.
Mais quand Lucine enfin ne promet plus ses dons
A mes flancs épuisés qu'elle rendit féconds,
Je viens au seul mortel de mes destins arbitre,
De son épouse au moins redemander le titre.
L'âge m'en interdit les droits et les plaisirs;
Un nom seul est l'objet de mes chastes desirs.
Ma vieillesse est heureuse, et ma mort adoucie,
Si du moins sur ma tombe on peut lire: *Marcie, Épouse de Caton.* Hélas! c'est le danger
Et non pas le bonheur que je viens partager;
Je vous suis au combat, je vous suis dans l'orage,
Et veux de Cornélie égaler le courage. »

Ce discours du stoïque attendrit la vertu;
Et malgré tous les soins dont il est combattu,
Quoiqu'en un tel moment Rome et la destinée
Laissent bien peu de place aux douceurs d'hyménée,
Sans pompe et sans éclat il veut former ces nœuds;
Il n'en veut pour témoins que Brutus et les dieux.
On ne vit point les fleurs sur le seuil répandues,
Les tresses de feuillage en festons suspendues.
On ne vit point le lit à l'hymen consacré,
Élevé sur l'ivoire et de pourpre paré.
L'appareil des flambeaux n'éclaira point la fête:
L'épouse de Caton ne couvrit point sa tête
Du voile délicat, tissu pour la pudeur,
Et qui doit de son front dérober la rougeur.
Comme elle était sans joie, elle était sans parure;

L'or et les diamans n'ornaient point sa ceinture.
Conservant de son deuil les lugubres habits,
Elle embrasse un époux comme on embrasse un fils.
Sans parens, sans festins, la sévère innocence,
Sous les yeux de Brutus, les unit en silence.
Caton même, au moment de cet hymèn pieux,
N'éclaircit point son front qu'ombrageaient ses cheveux;
Retombant en désordre, ils couvraient son visage.
Du jour qui des combats annonça le présage,
Son ame indifférente au sort des deux partis,
Pleura le genre humain et pleura son pays.
Étrangère au plaisir cette ame magnanime
Ne se permit pas même un amour légitime.
De sa secte en effet telle fut la rigueur,
De réprimer ses sens, de combattre son cœur,
De dompter la nature au devoir asservie,
A ses concitoyens de dévouer sa vie,
De croire que le sage enchaîné par la loi,
Est né pour l'univers et n'est pas né pour soi.
Il porta dans l'hymen cette morale austère:
Ce n'est que pour l'État qu'il fut époux et père.
Une étoffe grossière était son vêtement;
Son repas se bornait au besoin d'aliment;
Le besoin d'un abri bornait son toit antique.
Épris de la justice et de la république,
Jamais il ne donna, par l'exemple invité,
Rien au vil intérêt, rien à la volupté.

Mais cependant Pompée et sa tremblante suite
Vers les murs de Capys précipitaient leur fuite.
C'est delà qu'il voulait rassemblant ses soldats,
Pour arrêter César et retarder ses pas,
Occuper l'Apennin, dont la chaîne profonde,
De vingt fleuves divers nourrissant l'eau féconde,
Partage l'Italie, et courbe entre deux mers
De l'ombre des forêts ses flancs toujours couverts.
Neptune d'un côté lave les murs de Pise;
De l'autre à ceux d'Ancône, en grondant il se brise.
C'est au sein de ces monts que conçus et formés,
A Thétis apportant leurs tributs renommés,
Descendent à grand bruit le rapide Métaure,
Et le Sapis, accru des ondes de l'Isaure,

L'impétueux Crustame, et l'Auſide fatal,
Jadis de notre sang rougi par Annibal.
L'Apennin voit couler d'une pente opposée
Le Siler, dont la Pouille est au loin arrosée,
Le Liris qui baignait les murs de Latinus,
Le Vulturne limpide et le sombre Sarnus,
Le Rutube creusant ses rives escarpées,
Le Macra, dont les eaux d'écueils entrecoupées,
De la mer qui l'attend viennent heurter les flots,
Sans que jamais son lit ait reçu de vaisseaux,
Le Tibre enfin dans Rome ennoblissant son onde,
Orgueilleux de couler pour les maîtres du monde.

César poursuit sa route, et sa bouillante ardeur
Se plaint que les périls manquent à sa valeur;
Il reproche au destin des succès trop faciles;
Il veut briser des tours; il veut forcer des villes.
Le zèle pour Pompée en vain soutient la foi;
La patrie en vain parle et balance l'effroi.
Par-tout l'effroi l'emporte, et la foule infidèle
Change avec la fortune et se tourne vers elle.
Varus, qui d'Auximon défendait le rempart,
Cède au premier aspect des aigles de César.
La fuite de Libon lui livre l'Étrurie;
Thermus, sans résistance abandonne l'Ombrie.
Lentulus, d'Ascoli chassé par la terreur,
Voit passer ses soldats au parti du vainqueur,
Et le jeune Sylla, novice dans la guerre,
Dément et la fortune et le nom de son père.
L'altier Domitius, plus ferme en son devoir,
Osa seul conserver plus d'audace et d'espoir,
Et de Corsinium il ferma le passage.
A peine il vit au loin, à travers un nuage,
Parmi les tourbillons élevés dans les airs
De l'airain enflammé rejaillir les éclairs:
« Compagnons, cria-t-il, courez, volez en foule;
Que ce pont abattu dans le fleuve s'écroule.
Lorsque devant César tout fuit épouvanté,
Seuls nous aurons l'honneur de l'avoir arrêté;
C'est un triomphe, amis, si du moins ce rivage
Ralentit un moment ses pas et son courage. »

Il dit, et dans les champs descendus les premiers,
D'un pas impétueux s'avançaient ses guerriers.
César voit leur dessein, et bouillant de colère :
« C'est peu que de leurs murs ils ferment la barrière,
(Dit-il) entre eux et moi l'on croit mettre les flots.
Le Gange vainement m'opposerait ses eaux :
En vain à m'arrêter leur audace s'essaie ;
Après le Rubicon, nul fleuve ne m'effraie.
Devancez les soldats, allez, saisissez-vous
De ce pont déja prêt à tomber sous leurs coups. »
Dans leur rapide essor, ses escadrons dociles
Aiguillonnent les flancs de leurs coureurs agiles ;
Ils franchissent le fleuve, et mille traits lancés
Repoussent loin du bord ses défenseurs glacés ;
Ils rentrent dans leurs murs, et déja vers la ville
César fait approcher le madrier mobile ;
Il fait rouler des tours le menaçant fardeau.
Soudain la porte s'ouvre : un attentat nouveau
Fait paraître, au milieu des cohortes romaines,
Un chef que ses soldats traînaient chargé de chaînes.
L'infortuné pourtant n'abat point son grand cœur.
D'un regard assuré, qui brave le vainqueur,
Il demande la mort, et cette ame affermie
Ne craint rien qu'un pardon, et dédaigne la vie.
« Tu vivras (dit César) et même malgré toi,
Je te laisse le jour que tu tiendras de moi.
Vis pour combattre encor celui qui te pardonne ;
Il ne t'engage à rien par l'exemple qu'il donne.
Sache, si ton parti doit l'emporter un jour,
Que César te veut bien dispenser du retour. »
Il ordonne à l'instant que le vaincu soit libre ;
Il fait tomber ses fers... Dieux protecteurs du Tybre !
Quoi ! César, abusant d'un coupable pouvoir,
Pardonne à des Romains d'avoir fait leur devoir !
Domitius frémit, indigné de sa grace :
« Que ferai-je ? (dit-il.) Déshonorant ma race,
Irai-je dans nos murs traîner des jours honteux,
Qu'épargna la pitié d'un vainqueur orgueilleux ?
Non, suivons jusqu'au bout ma funeste carrière ;
Ma vie est dévouée aux horreurs de la guerre ;
Et si les dieux enfin ne se laissent fléchir,
Des bienfaits de César la mort doit m'affranchir. »

Pompée en même tems, aux murs de Nucérie,
Rassemblait les soutiens de sa triste patrie.
Mais avant de tenter le destin des combats,
Il veut d'un nouveau zèle animer ses soldats.
« O vrais Romains ! (dit-il) ô vous, vengeurs des crimes !
Du plus juste parti défenseurs magnanimes,
Le moment est venu de signaler la foi
Que vous devez à Rome, à vos sermens, à moi.
César dans l'Italie a porté le ravage,
Du barbare Gaulois a déchaîné la rage,
Et trempant dans le sang ses criminelles mains,
S'est enfin déclaré l'ennemi des Romains.
Marchons et repoussons sa fureur téméraire,
Un attentat impie, et non pas une guerre.
Rome a choisi dans moi son vengeur, son appui.
Nouveau Catilina, César doit comme lui
Subir le châtiment réservé pour les traîtres.
Quoi ! César, sur les pas des héros, nos ancêtres,
Tu pouvais t'élever au rang des Scipions,
De Métellus, d'Emile atteindre les grands noms :
Etrange aveuglement ! des brigands, des rebelles,
Et Carbon et Cinna, voilà tes seuls modèles !
Eh ! bien, tu tomberas ainsi qu'ils ont tombé,
Comme sous Catulus Lépide a succombé,
Comme ce fier proscrit qui souleva l'Ibère,
Comme a péri Carbon, qu'une tombe étrangère
Aux champs Siciliens renferme sans honneur,
Et qu'a frappé jadis le fer de mes licteurs.
A regret cependant j'arme pour ta ruine
Ce bras qu'à te punir Rome aujourd'hui destine.
Si Crassus eût vécu, ce guerrier citoyen,
Vainqueur de Spartacus, devait être le tien.
Mais si l'arrêt du sort veut que cette victoire
Par un titre nouveau rehausse encor ma gloire,
Les ans n'ont point en moi refroidi le guerrier ;
Cette main peut encore porter le bouclier.
Tu reverras Pompée en sa vigueur première ;
Il a souffert la paix sans redouter la guerre.
Que ma vieillesse, amis, ne vous alarme pas ;
Elle mûrit le chef et détruit les soldats.
Suivi de vétérans qu'un long service épuise,
César m'oppose en vain mon âge qu'il méprise.

Tout ce qu'un peuple libre, et grand dans ses faveurs,
Peut sur un citoyen accumuler d'honneurs,
Rome l'a quarante ans répandu sur ma vie;
Il n'est rien au-delà, rien que la tyrannie;
Et qui chez les Romains veut être plus que moi,
Attente à la patrie et vous annonce un roi.
Les consuls, le sénat, les lois, voilà vos guides :
Seront-ils donc vaincus par des mains parricides?
Quoi qu'en ses jeux cruels puisse oser le destin,
Il ne peut jusques-là trahir le nom romain.
Et sur quoi donc César, qui brave nos vengeances,
A-t-il de tant d'orgueil enflé ses espérances?
Serait-ce ses progrès si pénibles et si lents,
Les rebelles Gaulois qu'il combattit dix ans?
Le Rhin dont il a fui la rive courroucée,
La Bretagne par lui vainement menacée,
Alors qu'il accusa de son retour honteux
Une mer inconnue et les flots orageux?
S'est-il enorgueilli dans sa vaine furie,
D'avoir porté le trouble au sein de sa patrie,
D'avoir vu les Romains en foule abandonner
Les foyers paternels qu'il venait profaner?
Son arrogante audace est encore trompée;
Ils n'ont pas fui César, ils ont suivi Pompée;
Pompée en tous les tems la terreur des pervers,
Qui chargé d'assurer la liberté des mers,
Des brigands en deux mois acheva la défaite,
Et leur laissa par grace un rocher pour retraite;
Qui d'efforts en efforts, de combats en combats,
Réduisit à la fin Mithridate au trépas,
Ce barbare indompté, qui depuis tant d'années,
Balançait des Romains les hautes destinées,
Et sut échapper même, à demi terrassé,
Au bonheur de Sylla, par le mien surpassé.
J'ai porté mes drapeaux, j'ai conduit la victoire
Par-tout où le soleil put eclairer ma gloire;
Aux bords glacés du Phase, en ces âpres climats,
Où le Caucase affreux est chargé de frimats,
Aux déserts où le Nil nous a caché sa source,
Que voit l'astre des jours du plus haut de sa course,
Aux rives du couchant, où le sein de Thétis,
Repousse tour-à-tour et reçoit le Bétis,

Chez les peuples voisins du berceau de l'aurore,
Chez l'Hébreu qui révère un Dieu que l'on ignore,
Dans les champs de l'Asie où tant de puissans rois
Ont adoré notre aigle et reconnu mes lois;
Et mes exploits nombreux que l'univers renomme,
Ne laissaient à César à combattre que Rome. »

Il dit, et ne voit point sur le front du soldat
Éclater l'allégresse et l'ardeur du combat;
Il n'entend retentir ni clameur ni menace.
Pompée est interdit, ce silence le glace.
Il va porter ailleurs un camp mal affermi,
Vaincu par l'épouvante, et non par l'ennemi,
Et n'ose confier à des cœurs pleins d'alarmes,
Le destin de l'État et l'honneur de ses armes.
Tel au fond des forêts se retire indigné,
Un taureau qu'a vaincu son rival fortuné.
Honteux, abandonnant les riches pâturages,
Il cache sa défaite en des déserts sauvages.
Là, contre les forêts qui tremblent sous ses coups,
A de nouveaux combats essayant son courroux,
Il heurte, en mugissant, de sa corne aguerrie,
Des troncs noirs et noueux brisés par sa furie,
Et plus fier, plus terrible, il revole soudain,
Terrasse son vainqueur qui triomphait en vain;
Il venge son exil, et retrouvant sa gloire,
Entraîne les troupeaux soumis à sa victoire;
Tel forcé d'éviter un combat inégal,
Pompée en ce moment fuit devant un rival.
Aux armes de César il cède l'Italie;
Il s'éloigne à travers les champs de l'Apulie.
Il va chercher ces murs[1] où l'on vit autrefois,
Les vaisseaux de Thésée apporter les Crétois,
Déployant dans les airs la voile mensongère[2],
Qui trompa les regards et la douleur d'un père.

---

[1] Brindes que l'on disait fondé par des Crétois, qui abordèrent en Italie avec Thésée, lorsqu'il revenait vainqueur du Minotaure.

[2] La voile noire que Thésée avait laissée par oubli, et qui devait annoncer sa défaite et sa mort. Égée trompé par ce signal, se tua lui-même.

C'est là que l'Ausonie, en ses flancs resserrés,
Offre le port de Brinde aux nochers rassurés.
Une chaîne de monts, s'avançant sur la rive,
Dans un double croissant retient l'onde captive,
Et l'abri des rochers défend contre les vents
Les vaisseaux retenus par des cables tremblans :
Là s'ouvre sur les flots un chemin vers Corcyre,
Aux bords de l'Illyrie, aux rivages d'Épire.
Là Pompée et les siens méditent leur départ.
Il ne peut arrêter les progrès de César.
Trop d'espace à franchir, les fleuves, les montagnes,
De l'Ibère éloigné lui ferment les campagnes.
« Va, (dit-il à son fils) arme les potentats,
De l'Orient dompté parcours tous les États.
Va, jusqu'où de mon nom la gloire est répandue,
Où Rome a vu par moi sa puissance étendue ;
Intéresse à ma cause, engage en mes projets
Les rois que j'ai vaincus et les rois que j'ai faits ;
Tigrane mon client, Pharnace mon ouvrage :
Du pirate enchaîné réveille le courage.
Soulève l'Arménie et l'Égypte et le Pont,
Et le Scythe emporté sur un char vagabond,
L'habitant du Riphée et de ces bords arides,
Qu'assiègent de glaçons les marais Mæotides,
Les peuples et les rois soumis ou terrassés,
Et remets dans mon camp mes triomphes passés [1].
Vous, consuls, que les vents vous portent dans l'Épire ;
Assemblez près de vous les forces de l'empire,
Et tandis que l'hiver suspendra les combats,
Allez armer la Grèce, et j'y suivrai vos pas. »
Il commande : à sa voix soudain chacun s'empresse,
Et déja les vaisseaux sont tournés vers la Grèce.
César de ses succès prompt à suivre le cours,
Dans les faveurs du sort redoutant ses retours,
Presse de son rival la trace fugitive ;
De Brinde qui l'enferme il assiège la rive.

---

[1] *Redeant omnes in castra triumphi.*

Ce vers est tout entier de Brebeuf, qui l'a traduit, comme l'on voit, avec une exactitude très-heureuse. Je l'ai conservé, ne croyant pas pouvoir faire mieux.

Un autre, satisfait de tant de chefs domptés,
Et de tant de remparts en courant emportés,
Irait saisir dans Rome une conquête aisée,
Au pouvoir du vainqueur sans défense exposée ;
La maîtresse du monde et l'arbitre des rois,
Peut d'un prix assez grand payer tous ses exploits.
Mais César jusqu'au bout poursuit son adversaire ;
Il croit n'avoir rien fait, tant qu'il lui reste à faire.
Vainqueur de l'Italie, et vainqueur sans effort,
Il gémit que Pompée en occupe le bord.
A sa retraite au moins il veut fermer les ondes ;
Il veut les enchaîner sous des digues profondes.
D'un amas de rochers il charge en vain les eaux,
Et la mer engloutit ses impuissans travaux.
Mais sans se rebuter d'une entreprise vaine,
De troncs entrelacés il forme une autre chaîne,
Et pour dompter les flots, dépouille les forêts.
Tel on dit qu'autrefois le superbe Xerxès,
Sur un pont de vaisseaux foula les eaux captives,
D'Abide et de Sestos rejoignit les deux rives ;
Sans craindre le courroux d'Éole mutiné,
Marcha sur l'Hellespont de ses fers indigné ;
Et renversant d'un mont l'importune barrière,
Fit dans les flancs d'Athos entrer sa flotte altière.
Tel aujourd'hui César poursuivant ses travaux,
Fait gémir Amphitrite en des liens nouveaux ;
Il resserre son lit sous de vastes ruines,
Et la force à porter ses flottantes machines.

Pompée avec effroi se voit environner
De ces remparts naissans qui vont l'emprisonner ;
Ses vaisseaux par les vents poussés loin des rivages,
Vont briser chaque jour ces menaçans ouvrages,
Dispersent leurs débris, et la flamme à la main,
De la mer affranchie il rouvre le chemin.
Enfin prêt à saisir l'instant qu'il croit propice,
Il défend que l'airain dans les airs retentisse,
Que les cris des soldats, par un bruyant signal,
Annoncent un départ qui peut être fatal.
L'astre qu'avait reçu la céleste balance,
Et des jours et des nuits égalait la distance,
Quand l'ordre fut donné de s'éloigner du port.

Dans le calme et dans l'ombre on descend sur le bord.
Le travail est muet : déja l'ancre penchée,
Du sable qui la cède est sans bruit détachée.
On n'entend point siffler les cordages tremblans ;
On n'entend point gémir les avirons mouvans.
Le nocher dans les plis de la voile incertaine,
Ne laisse entrer des vents que la plus faible haleine ;
Et tandis qu'à l'envi matelots et soldats,
Ici courbent l'antenne, ici dressent les mâts,
Tout se meut en silence ; et même alors Pompée,
En laissant à César l'Italie usurpée,
Ne demande aux destins, dans son timide espoir,
Que de quitter ces bords qu'il ne doit plus revoir.
Il ne l'obtient qu'à peine, et dans la nuit obscure,
La mer a retenti d'un sinistre murmure ;
Les flots en longs sillons sont au loin refoulés,
Et sous tant de vaisseaux mugissent ébranlés.

La ville abandonnée à César est rendue.
Il déplore en son cœur sa victoire perdue.
C'est peu d'avoir vu fuir le plus grand des Romains ;
Il se plaint qu'un rival échappe de ses mains ;
Et pendant qu'il poursuit sa vengeance trompée,
Tu voguais loin du port, infortuné Pompée,
Non plus tel qu'autrefois, lorsque dans ton printems,
Tu portas sur les mers les vaisseaux triomphans :
Hélas ! tout est changé : la fortune lassée,
Retire sa faveur sur toi long-tems placée.
Tu fuis, accompagné d'une épouse et d'un fils,
Emportant avec toi tes pénates bannis.
Respectable exilé, tu traînes dans ta fuite
L'Empire, le sénat, les peuples à ta suite.
Tu fuis, tu vas chercher, à travers les dangers,
Un indigne tombeau sur des bords étrangers ;
Non que les dieux jaloux refusent à ta cendre
Les honneurs que dans Rome elle devait attendre ;
Mais ils nous faisaient grace, et sans doute le sort
Veut cacher à nos yeux le crime de ta mort.
Rome de trop de honte aurait été flétrie,
Si le sang de Pompée eut souillé sa patrie.

FIN DU SECOND CHANT.

CHANT SEPTIEME.

Le Dieu qui sur le monde épanche la lumière,
Jamais d'un pas plus lent n'entra dans sa carrière.
Il détourna son char dans l'Olympe emporté,
D'une pâleur sinistre il voila sa clarté.
Il parut s'arrêter en sa course fatale,
Refuser ses rayons aux horreurs de Pharsale,
Refuser aux mortels ce jour infortuné.
Cependant au sommeil encore abandonné,
Près du terme où l'attend la fortune ennemie,
Où des jours du bonheur la mesure est remplie,
Pompée était séduit par un songe flatteur.
Il croyait, au milieu d'un peuple adorateur,
Entendre de son nom retentir son théâtre;
Il recevait l'encens d'une foule idolâtre;
Tel qu'en ses premiers ans Rome le vit jadis,
Vainqueur déja fameux de l'Ebre et du Bétis,
De la commune loi dispensé par la gloire,
Monter avant le tems au char de la victoire,
Y traîner enchaînés les Ibères vaincus,
Les peuples et les rois qu'arma Sertorius,
Et ceindre sur son front ces palmes fortunées,
Qu'embellissait l'éclat de ses jeunes années.

Le jour brillait enfin; les chefs et le soldat
Demandent à grands cris le signal du combat.
Rien ne peut plus calmer leur rage impatiente.
De Pompée en tumulte ils assiègent la tente,
Accusent hautement sa timide lenteur.
Ce consul vertueux, cet illustre orateur,
Digne appui de nos lois, ame républicaine,
Lui qui porta si haut l'éloquence romaine,
Qui de Catilina confondant les desseins,
Opposa les faisceaux au fer des assassins,
Cicéron, que d'un camp l'appareil importune,
Puissant par la parole, et grand dans la tribune,
Interprète avoué de Rome et du sénat,

S'avance, et croit plaider la cause de l'État.
« Ah! c'est trop différer le triomphe de Rome.
Le monde encor long-tems doit-il combattre un homme?
Le monde qu'autrefois tu traînas à ton char,
Se plaint que son vainqueur n'ose vaincre César;
Qu'il retient trop long-tems si loin de leur patrie,
Et les enfans de Rome et les princes d'Asie;
Que son orgueil se plaît à mener sur ses pas
Le sénat pour armée et des rois pour soldats.
Rome a le droit du moins de choisir la journée,
Où sa querelle enfin doit être terminée.
Sache en la défendant reconnaître sa loi.
Voyons si tu combats ou pour elle ou pour toi.
Il n'est plus de délais : déja brille l'épée.
On attend le signal : on saura si Pompée
Voit tant de sénateurs qui suivent ses drapeaux,
Ou comme ses soldats, ou comme ses égaux. »

Le héros s'apperçut que les dieux en colère
Avaient trompé ses soins et condamné la terre.
Il gémit. « Ah! (dit-il) puisqu'il me faut céder,
Puisque je dois combattre et non plus commander,
Le ciel veut aux humains rendre ce jour funeste,
J'obéis. O patrie! ô Rome que j'atteste!
Souviens-toi que Pompée, épargnant l'univers,
N'a pas voulu marquer l'instant de tes revers.
C'est toi qui l'as choisi. Regarde cette armée,
Réduite au désespoir, par la faim consumée,
Dévorant des moissons le germe à peine éclos;
Je leur ai su fermer et la terre et les eaux.
Encor quelques momens, le besoin nous les livre;
Et ne se flattant plus de vaincre ni de vivre,
Ils doivent souhaiter comme un bienfait du sort,
D'ensanglanter au moins leur défaite et leur mort.
Ton triomphe était sûr, si tu savais l'attendre,
Dieux! vous m'avez donné les Romains à défendre;
Vous m'avez quarante ans confié leurs destins;
Je vous rends ce dépôt agrandi dans mes mains.
Que le sort aujourd'hui m'élève ou m'humilie,
J'ai toujours à pleurer le sang de la patrie.
La fortune réserve en ce jour plein d'horreur,
Tous les maux aux vaincus, tout le crime au vainqueur. »

Il dit : et des soldats ne retient plus la rage.
Ainsi du gouvernail renversé par l'orage,
Un pilote, à la pouppe inutile fardeau,
Cède, et laisse les vents emporter son vaisseau.

Bientôt tout est réglé pour cette heure fatale,
Et l'œil des immortels s'arrête sur Pharsale.
Un grand spectacle s'ouvre, et l'on va dans ce jour
Du sort des nations décider sans retour,
Décider si César vaincra les dieux du Tibre,
Et si Rome à jamais doit être esclave ou libre.

Déja de soins guerriers tout s'occupe à-la-fois.
L'un raffermit son arc, ou remplit son carquois ;
L'autre aiguise l'épée, ou redresse la lance.
L'on voit les bataillons dans un espace immense,
Se mouvoir sous le casque, et l'ardent cavalier
D'aiguillons plus piquans anime son coursier.
Si l'on peut comparer sans être téméraire,
Les immortels à l'homme et l'Olympe à la terre ;
Ainsi lorsqu'autrefois les Titans orgueilleux
S'élevaient menaçans jusqu'au trône des dieux,
La nature et le ciel parurent en alarmes ;
Aux forges de Lemnos Mars reporta ses armes.
Vulcain au dieu des mers ouvrant ses arsenaux,
Fit rougir le trident remis sous les marteaux.
Minerve s'avançant sur les pas de Bellone,
Irrita les serpens de l'horrible Gorgone,
Et le noir Pyracmon se plongeant dans les feux,
De foudres plus brûlans arma le roi des cieux.

Cependant des destins annonçant les menaces,
La voix des élémens présageait nos disgraces.
L'air poussé par les vents en épais tourbillons,
Renverse les drapeaux, heurte les bataillons.
La foudre gronde au loin dans la nue enflammée.
Des colonnes de feu se brisent sur l'armée.
Les traits de Jupiter tombant sur les Romains,
Viennent fondre l'acier qui fume dans leurs mains.
L'aigle, que de la terre un long effort détache,
Semble s'y replonger sous le bras qui l'arrache.
Tous les dieux des Romains répandirent des pleurs ;
Indignés de passer du côté des vainqueurs,

De n'être désormais sous l'ascendant d'un homme,
Que les dieux de César et non plus ceux de Rome.

O nation choisie! ô grandeur! ô Romains!
Peuple en tout distingué du reste des humains,
Toi seul tiens la nature attentive, étonnée,
Et tu vois tout le ciel plein de ta destinée!
Lorsqu'on rappellera ces illustres revers;
Soit que la renommée, instruisant l'univers,
En porte à l'avenir l'immortelle mémoire;
Soit qu'un jour mes travaux dignes de quelque gloire,
Mes vers par nos neveux appris et répétés,
Mêlent aussi mon nom aux noms que j'ai chantés;
Je vois à ces récits tous les cœurs en alarmes,
S'intéresser encore au destin de tes armes.
Par l'espoir, par l'effroi, je les vois agités;
Ils voudraient retenir des coups déja portés,
Et dans ses vains souhaits la terre encor trompée,
Se range du parti de Rome et de Pompée.

Du fer et de l'airain le terrible appareil
Réfléchissait au loin les rayons du soleil,
Et de tant de guerriers l'armure étincelante
Renvoyait sur les monts la lumière ondoyante.
A leur poste appelés, marchent les bataillons.
Là Lentulus se place avec deux légions.
Ici Domitius qu'anime la vengeance,
Pour la seconde fois contre César s'avance.
Et toi, fier Scipion, soldat en ce grand jour,
Qui dois pour ton malheur commander à ton tour,
Tu conduis les guerriers qu'arma la Cilicie.
L'archer de Capadoce et celui de Syrie,
Et le Crétois léger armé de javelots,
Aux bords de l'Enipée ont planté leurs drapeaux.
Au milieu de la plaine avec pompe s'étale
De soldats couronnés, cette foule royale,
Ces tyrans alliés qu'entraînent nos destins,
Tous ces esclaves rois qui suivent les Romains.
Les farouches Gaulois, nos rivaux dans la guerre,
Retrouvent aujourd'hui leur fameux adversaire;
Et l'Espagnol qu'ombrage un épais bouclier,
Et le Numide agile et changeant de coursier,

Marchent tous réunis sous un astre contraire ;
Et César dans Pharsale aura vaincu la terre.

Des bornes de son camp César ce même jour
Sortait pour enlever les moissons d'alentour ;
Lorsqu'il voit l'ennemi dans la plaine descendre,
Et de Pompée au loin les légions s'étendre.
Il voit qu'il touche enfin à ce moment heureux,
Au moment tant de fois devancé par ses vœux.
Il brûlait de combattre, et sa fougue indocile
S'indignait des lenteurs de la guerre civile.
Mais à l'instant fatal qui va tout décider,
Que le ciel a choisi, qu'on ne peut retarder,
Où sa fortune enfin si long-tems balancée,
Peut être sans retour tout-à-coup renversée,
Cette ame impatiente et prompte à se flatter,
Qui de son ascendant n'a jamais su douter,
S'arrête cependant de quelqu'effroi frappée,
Et pèse son destin et celui de Pompée.
L'un lui défend de craindre ; et l'autre d'espérer.
A la fortune enfin forcé de se livrer,
Il s'adresse aux soldats, et plein de confiance,
Leur inspire en ces mots sa superbe assurance.

« Compagnons de ma gloire et de mes longs travaux,
O guerriers ! sur mes pas devenus des héros,
Enfin voici le jour où j'ai su vous conduire,
Qu'aux bords du Rubicon je voyais déja luire.
Plus de vœux à former, plus de maux à souffrir,
Vous vouliez le combat, et l'on vient vous l'offrir.
Les biens qui vous sont dûs, les riches récompenses,
Objets de vos efforts et de vos espérances,
Le fer vous les promet : César et ses destins
Et Rome et l'univers, tout est entre vos mains.
Et que pourriez-vous craindre ? Est-ce cette jeunesse
Qui n'a vu de combats que les jeux de la Grèce,
Ce ramas d'étrangers, ce méprisable essaim,
Que l'Orient barbare a vomi de son sein,
Qui ne connaît encore en sa fureur grossière,
Ni la voix de son chef, ni les lois de la guerre ?
Croyez qu'en cette armée il est peu de Romains.
Ces nombreux alliés tomberont sous vos mains.

Moissonnez sans remords cette foule ennemie ;
C'est en purger le monde et servir la patrie.
Et qu'importe à ces rois que l'on mène au combat,
La cause de Pompée et celle du sénat?
Qu'importe à l'habitant de Grèce et de Syrie,
Que Pompée ou César commande en Italie?
Ils nous haïssent tous, et le plus odieux
Est celui que le sort a placé plus près d'eux.
Mais moi, qui près de vous combattis dix années,
Qu'avec joie en vos mains j'ai mis mes destinées,
Moi qui vis les Gaulois sous vos coups terrassés,
Moi qui vous connais tous, et que vous connaissez !
Qui de vous, compagnons, dans le cours de la guerre,
N'a pas reçu de moi quelque don militaire?
Et qui ne m'a pas eu dans nos nombreux combats,
Pour juge et pour témoin des exploits de son bras?
Allez, et renversez du premier coup d'épée
Tous ces triomphes vains dont s'enivra Pompée.
Montrez que ces pays subjugués en courant,
Ces rois qu'il a vaincus, et qui l'ont fait si grand,
Ces lâches nations à son char entraînées,
Ne valent pas ensemble une de vos journées.
Ah! si j'en crois ces yeux où je lis tant d'ardeur,
Si j'en crois vos regards, soldats, je suis vainqueur.
Je le suis, et déja je vois dans la poussière
Les peuples et les rois, le sénat, Rome entière.
Jamais à mes desirs les dieux n'ont tant promis.
Encor quelques momens, tous mes vœux sont remplis.
Le monde est à César, et César vous le donne.
Mais si votre valeur ici vous abandonne,
Sachez quel traitement vous gardent les vainqueurs.
Vous êtes réservés aux haches des licteurs.
Pompée à la vengeance instruit dès son jeune âge,
De la proscription a fait l'apprentissage.
Dieux, dont les yeux sur nous ont paru se tourner,
Faites vaincre le chef qui saura pardonner.
Ah! Romains, épargnez le sang de la patrie.
A l'ennemi qui fuit, soldats, laissez la vie.
Il ne doit point mourir, dès qu'on n'en craint plus rien,
Et qui se rend à vous n'est plus qu'un citoyen.
C'est trop vous retenir; entrez dans la carrière.
Brisez de votre camp l'inutile barrière.

Marchez sur ses débris dispersés au hasard.
Désormais la victoire est votre seul rempart.
Mes soldats avec moi n'en connaissent point d'autre;
Le camp de l'ennemi ce soir sera le vôtre. »

Il dit. On obéit : ce signal orgueilleux
Leur paraît un présage avoué par les dieux.
Sur les fossés comblés en foule l'on s'avance.
A leur marche rapide, à leur impatience,
On dirait qu'assurés de vaincre ou de périr,
Tous ont comme César le monde à conquérir.

Pompée à cet aspect, de douleur immobile,
Et voyant tout délai désormais inutile,
Semble frappé du ciel et pénétré d'horreur.
Pompée est étonné de sentir la terreur.
Dans l'ame d'un héros ces étranges alarmes
Sont un pressentiment du malheur de ses armes.
Mais il cache aux soldats ses soucis dévorans;
Sur un coursier superbe il parcourt tous les rangs.
« L'instant (dit-il aux siens) qui doit finir la guerre,
Et qui va rendre enfin le repos à la terre,
L'instant que vous hâtiez, il est venu, Romains,
C'en est fait, et ce jour est celui des destins.
Si vos biens, vos enfans, si Rome et la patrie,
Ont conservé leurs droits sur votre ame attendrie,
Vous voyez à quel prix on vient vous les offrir;
Sur le champ de bataille il faut les conquérir.
Tout est pour les vainqueurs. A mes armes propice,
Le ciel doit de ma cause appuyer la justice.
Il doit venger les lois et punir les forfaits;
Dans le sein de César il conduira vos traits.
S'il voulait des Romains achevant la disgrace,
Abandonner le monde à sa coupable audace,
Aurait-il pris le soin de prolonger mes jours?
Les a-t-il conservés pour en flétrir le cours?
Non, votre attente en moi ne sera point trompée;
Il aime l'univers, s'il lui laisse Pompée.
J'ai fait ce que j'ai pu; je vois sous mes drapeaux
Les illustres enfans de nos premiers héros,
Tous vengeurs du sénat, soldats de la patrie.
Si leurs nobles aïeux que Rome déifie,

Camille, Scipion, revivaient parmi nous,
Tous ils suivraient Pompée, ils combattraient pour vous.
Appelés dans mon camp des bornes de l'Asie,
Des sommets du Taurus, des champs de la Mésie,
Cent peuples de ce jour partagent le hasard;
Du poids de l'univers j'accablerai César.
Voyez aux bords du Tibre, et dans Rome en alarmes,
Vos mères, vos enfans, les yeux baignés de larmes,
Les bras tendus vers vous et les cheveux épars;
Voyez nos sénateurs, ces augustes vieillards,
Que l'âge a dérobés aux dangers de la guerre,
Courber vers vous leurs fronts souillés dans la poussière,
Et la patrie en butte aux armes des pervers,
Qui vous crie à genoux de la sauver des fers.
Enfin jetez les yeux sur les races futures;
Des Romains qui naîtront entendez les murmures.
Vous seuls êtes pour eux garans de l'avenir,
Et vous les trahissez, s'ils naissent pour servir.
Près de ces grands devoirs que Rome vous impose,
Près de tels intérêts le mien est peu de chose.
J'épargne à vos regards l'aspect humiliant
De votre propre chef à vos pieds suppliant.
Mais voyez-y tomber mes fils et mon épouse.
Si vous n'êtes vainqueurs, la fortune jalouse
Dans l'opprobre et l'exil leur prépare un tombeau;
Et l'on verrait Pompée après un sort si beau,
Pleurant ses jours flétris, sa vieillesse avilie,
Esclave en cheveux blancs, au terme de sa vie. »

Il voit à ce discours les soldats attendris,
Pour Rome et pour leur chef d'un nouveau zèle épris.
Tous frappés des revers que présage sa crainte,
Demandent que leur mort en détourne l'atteinte.

Tout s'ébranle à-la-fois; l'un vers l'autre emportés,
Marchent les deux partis à pas précipités.
L'un combat pour régner, l'autre pour être libre.
O jour le plus affreux qu'ait à pleurer le Tibre!
Rome, combien le sang versé par tes forfaits,
T'aurait valu de gloire et donné de sujets!
Ah! si des nations ton aigle redoutée,
Sur le Gange et l'Indus n'est pas encor portée,

Si le Parthe deux fois vainqueur de tes héros,
A dérobé son sceptre à l'orgueil des faisceaux,
Et se vante aujourd'hui dans une paix profonde,
D'être excepté des droits que Rome a sur le monde;
Si l'ombre de Crassus qui périt sous leurs traits,
Erre encor sans vengeance aux sables de Carrès;
Si le soc jusqu'ici n'a pas tracé des villes
Aux Daces vagabonds, aux Scythes indociles,
Pharsale en est la cause; et ce jour destructeur
A marqué le premier un terme à ta grandeur,
Arrêté tes destins dans leur course prospère,
Et sauvé de ton joug le reste de la terre.
Il t'a ravi bien plus; ah! cette liberté,
Si chère à nos aïeux, qui leur a tant coûté,
Est au-delà du Rhin aujourd'hui retirée,
Et de nous à jamais par des mers séparée.
O honte! elle appartient aux Scythes, aux Germains,
Et ne retourne plus les yeux vers les Romains.
Trop heureux si jamais nous ne l'avions connue!
Hélas! pourquoi Brutus nous l'avait-il rendue?

Enfin ne laissant plus que peu d'espace entre eux,
Les partis opposés se mesurent des yeux.
Chacun voit l'ennemi que son bras peut atteindre,
Celui qu'il peut frapper et celui qu'il doit craindre.
Là le crime se montre à leurs yeux interdits;
Là frère contre frère et père contre fils,
Demeurent dans le rang où le destin les place.
Ils frémissent pourtant et tout leur sang se glace.
Ils baissent leurs regards, et leurs traits retenus
Quelque tems dans leurs mains s'arrêtent suspendus.
Barbare Crastinus! que le ciel te punisse,
Non point par le trépas qu'il faut que tout subisse,
Mais par ces longs remords qui dans les cœurs pervers
Survivront à la vie et seront les enfers.
Le premier trait partit de ta main forcenée;
De Pharsale par toi commença la journée.
Mille cris élancés suivent ce trait fatal,
Et l'airain belliqueux donne enfin le signal.
On l'entendit au loin sur les monts du Pangée,
Sur la cime d'Ossa de neiges assiégée.
L'Hémus le répéta dans ses sombres vallons;
Pélion le redit dans ses antres profonds.

Cet effroyable bruit que l'écho multiplie,
De rochers en rochers remplit la Thessalie,
Va jusques sur l'Olympe, et vers ces noirs sommets,
Où la foudre des dieux n'a retenti jamais,
Redescend en grondant sur la rive infernale,
Et revient plus affreux dans les champs de Pharsale.

C'est alors que les traits lancés de toute part,
Volent avec la mort et frappent au hasard.
Plus altéré de sang, plus fait pour le carnage,
Bientôt le glaive seul peut suffire à la rage.
Les soldats de Pompée en leurs rangs affermis,
Se forment un rempart de boucliers unis.
Mais sous ce mur d'airain enchaînés, immobiles,
Leur bras ne peut mouvoir leurs armes inutiles.
Dans un espace étroit l'un par l'autre pressés,
Tous de leur propre fer craignent d'être blessés.
L'ennemi plus ardent, plus fier, plus intrépide,
Et s'animant encor dans sa course rapide,
S'élance avec fureur, et le fer inhumain,
S'efforçant d'entr'ouvrir ces barrières d'airain,
Frappe à coups redoublés sur ces pesantes masses,
Se fait jour, et malgré l'épaisseur des cuirasses,
Malgré les boucliers que brise son effort,
Se trempe dans le sang et va porter la mort.
Un parti fait la guerre, et l'autre la repousse.
Là le glaive est oisif et la valeur s'émousse.
Ici le fer cruel, le fer ensanglanté,
Dans les flancs ennemis est sans cesse porté.
La défense est timide, et l'attaque est terrible.
Le sort tenant alors sa balance invisible,
Fut prompte à déclarer sa haine et ses faveurs;
Qu'il lui faut peu de tems pour frapper les grandeurs!

Les nombreux escadrons qui marchent sous Pompée,
Cette foule étrangère au loin développée,
Ouvraient un cercle immense, et dans leurs longs replis
Menaçaient d'enfermer leurs vaillans ennemis.
Là s'avancent armés par une même haine,
Les peuples qu'a soumis la puissance Romaine,
Tous brûlant de venger leur honte et leurs malheurs,
Tous prêts à s'enivrer du sang de leurs vainqueurs.
De l'arc des Syriens part la flèche homicide;

Le Crétois lance un dard, et la fronde Numide
Balance au loin la pierre, ou décoche en sifflant
Un plomb qui fend les airs et s'embrâse en volant.
Un nuage de traits dérobant la lumière,
Suspendit sur Pharsale une nuit passagère.
Mais ces traits étrangers ne sont point criminels.
L'Orient peut haïr ses oppresseurs cruels.
Il a droit de frapper; sa cause est légitime;
Aux enseignes de Rome appartient tout le crime.

L'intrépide César soutient sans s'émouvoir,
Ce choc tumultueux qu'il avait su prévoir.
Il fait marcher soudain une troupe éprouvée,
Qu'au moment du péril il avait réservée.
Elle avance à sa voix d'un pas ferme et pressé.
Le barbare en désordre est bientôt repoussé.
Peu fait pour résister à la valeur romaine,
De ses débris sanglans il couvre au loin la plaine.
Tout fuit, et l'on put voir qu'en ces tristes combats,
Où des concitoyens la guerre arme le bras,
Des intérêts si grands, des querelles si chères,
Sont bien mal déposés en des mains étrangères.
Ils jettent éperdus leurs armes, leurs drapeaux.
Le coursier belliqueux, percé de javelots,
Se renverse sanglant sur le guerrier qu'il porte.
La honte parle en vain; la terreur est plus forte.
Le barbare effrayé tend la gorge au soldat;
Ce n'est plus qu'un massacre, et non pas un combat:
D'un côté l'on égorge, et de l'autre on expire.
A donner tant de morts le fer ne peut suffire.
Puisse du moins ce sang, méprisable à nos yeux,
Couler seul dans Pharsale, et contenter les dieux!

Mais l'on atteint enfin ce centre formidable,
Des forces de l'État ce dépôt respectable,
Les vrais enfans de Rome, et les soutiens des lois.
Ce n'est plus ce ramas d'alliés et de rois,
Cette foule impuissante aisément dissipée;
C'est Rome combattant sous les yeux de Pompée:
C'est le sénat entier rangé sous l'étendard:
Là s'arrête un moment la victoire et César.
Là frémit la nature à l'aspect des victimes.
Trop coupable César, c'est-là que sont tes crimes.

O toi, qui m'as dicté ces funestes accens,
Maîtresse de ma voix, maîtresse de mes sens!
Muse, épargne un Romain, épargne un cœur sensible,
Ne me commande pas cette peinture horrible.
Rome, dût l'avenir t'accorder moins de pleurs,
Je tairai tes forfaits, je tairai tes fureurs;
Et périssent mes vers, s'il faut qu'à la mémoire
Je transmette avec eux cette exécrable histoire!

C'est là qu'on voit César dans le feu du combat,
De la voix et des yeux animant le soldat,
Quereller le remords, gourmander la faiblesse,
Du carnage échauffer la sanguinaire ivresse,
Encourager le bras qui semble balancer,
Et promettre le prix du sang qu'il faut verser.
Il vole dans les rangs, il est dans la mêlée.
Telle les yeux en feu, sanglante, échevelée,
Bellone à son aspect fait pâlir les guerriers:
Tel la lance à la main et poussant ses coursiers,
Tout dégouttant de sang, le fier dieu de la guerre,
Roule son char d'airain qui fait trembler la terre.
Tel paraissait César: la mort est sur ses pas.
Du fer autour de lui jaillissent les éclats.
L'épée avec fracas se brise sur l'épée.
On marche dans le sang dont la terre est trempée.
On entend retentir la chûte des guerriers,
Tombant sur un amas d'armes, de boucliers;
Ces accens de menace et de plainte et de rage,
Tous ces cris confondus dans un vaste carnage.
L'audacieux César entouré de la mort,
Semble seul du combat soutenir tout l'effort.
Il dirige les coups, il commande au courage.
« *Soldat* (dit-il aux siens), *soldat, frappe au visage.* »
Il craint d'un vieux respect le dangereux pouvoir.
Il veut que ses Romains portent sans s'émouvoir
Sur des fronts révérés la pointe de leur lance.
Sur d'obscurs plébéïens il perdrait sa vengeance!
Elle s'adresse ailleurs; il voit dans le sénat
La liberté, les lois, et l'ame de l'État.
Là de l'empire entier la perte se consomme;
Là coule par torrens le plus pur sang de Rome.
Chevaliers, sénateurs, tous ces fameux Romains,
O Pompée! après toi les premiers des humains,

Les fils des Métellus, des Sylla, des Lépides,
Expirent renversés sous des mains parricides.
Égaré dans la foule, ô Brutus ! où vas-tu ?
Toi, dernier de ce nom qu'illustra la vertu,
De Rome qui succombe espérance dernière,
Héros encor caché sous un destin vulgaire,
Ah ! ne prodigue pas des jours qui sont si chers :
Le glaive que tu tiens vengera l'Univers.

Le plus infortuné des défenseurs du Tibre,
Ce guerrier généreux, jaloux de mourir libre,
Ce fier Domitius qu'un courage obstiné,
De défaite en défaite a sans cesse traîné,
Qui d'un nouveau pardon évitant l'infamie,
Ne veut pas à César devoir deux fois la vie,
Vient tomber près de lui dans les flots de son sang.
« Eh bien ! toi, qui voulais ma dépouille et mon rang,
(Dit César), c'en est fait, ton attente est trompée.
Il faut quitter enfin le parti de Pompée.
Ce jour verra sans toi décider notre sort. »
Le Romain se soulève en combattant la mort,
Cherche un reste de force, et sa voix défaillante
Brave encor de César la hauteur insultante.
« Oui, je meurs, lui dit-il ; mais j'ai cette douceur
De descendre aux enfers sans t'avoir vu vainqueur,
Sans avoir vu César au-dessus de Pompée.
Ta tête par les lois peut être encor frappée.
Du fruit de tes forfaits tu n'as pas à jouir,
Et je me fie aux dieux du soin de te punir. »
Il dit ; et sa grande ame un moment consolée,
Dans ce dernier effort est bientôt exhalée.

Décrirai-je le sort de tant de malheureux ?
Le trait qui les atteint, leur trépas douloureux ?
Quand le monde est frappé, lorsque Rome succombe,
Hélas ! sur qui gémir ? quelle mort, quelle tombe,
Les tributs de nos pleurs doivent-ils honorer ?
Ah ! c'est le genre humain que nous devons pleurer.
Quelle suite de maux d'un seul jour est l'ouvrage !
Ce jour a préparé des siècles d'esclavage,
Le trône des tyrans, le règne des forfaits ;
Les Romains en un jour sont vaincus pour jamais.
Ce qui dut naître libre est né pour être esclave.

Injurieux arrêt du destin qui nous brave !
L'avons-nous mérité ? Devons-nous aujourd'hui
Expier la défaite et la honte d'autrui ?
Avons-nous mal servi Pompée et la patrie ?
Avons-nous pris la fuite aux champs de Thessalie ?
Quoi ! nous portons un joug forgé par d'autres mains !
Nous ne le brisons pas ! fortune des Romains,
Qui pour la servitude aujourd'hui nous fais naître,
Rends-nous la guerre encore, elle vaut mieux qu'un maître.

Pompée en ce moment de toutes parts pressé,
Voit que pour son rival le sort a prononcé.
Il voit d'une hauteur ses innombrables pertes,
De ses vastes débris les campagnes couvertes.
Il cède à son destin, sans accuser les dieux ;
Il porte sur son front un deuil majestueux ;
Et sa douleur auguste est celle d'un grand homme,
De Pompée en un mot, plaignant le sort de Rome.
Du champ de sa défaite il sauve sa vertu ;
Il peut le regarder sans en être abattu.
Sur un char de triomphe, en un jour de victoire,
Il parut autrefois au-dessus de la gloire ;
Il paraît dans Pharsale au-dessus du malheur.

Il fuit, il se dérobe aux armes du vainqueur.
Larisse de sa fuite est le premier asyle.
En foule répandus hors des murs de la ville,
Ces braves citoyens dans leurs nobles transports,
Apportent à ses pieds leurs armes, leurs trésors,
Jaloux de partager la gloire de sa chûte.
Ainsi Pompée alors à tant de maux en butte,
A pour dernier soutien, au comble des revers,
La grandeur de ce nom qui remplit l'Univers.
Il voit qu'on s'arme encor pour ce nom que l'on aime,
Qu'il n'est encor tombé qu'au-dessous de lui-même.
Mais quoiqu'il soit flatté d'un spectacle si doux,
« Je suis vaincu, dit-il ; peuples, songez à vous.
Donnez-vous au vainqueur. » Tout ce peuple en alarmes
Lui répond par des cris, des sanglots et des larmes.
On veut le retenir ; mais vainement, il part ;
Il part, donnant déja des États à César.
C'est alors qu'il jouit de l'amour qu'il inspire.
Il doit à ses malheurs d'avoir vu son empire,

Au fond de tous les cœurs par l'amour imprimé ;
L'homme toujours heureux sait-il s'il est aimé ?

César victorieux fait cesser le carnage,
Lui-même des soldats il désarme la rage.
Il épargne à leurs bras des meurtres superflus ;
Il ne veut pas verser tout le sang des vaincus.
Mais avant que la nuit ait dissipé leur crainte,
Du camp qui les rappelle il veut forcer l'enceinte,
Savant à profiter de ces heureux instans,
Où le premier succès en promet de plus grands,
Sûr d'exciter des siens l'avarice effrénée,
Que malgré le travail d'une telle journée,
Il n'est aucun soldat que n'entraîne soudain
Le signal du pillage et l'attrait du butin.
« La pompe d'Orient, ses dépouilles brillantes,
(Dit-il), l'or de vingt rois amassé sous les tentes,
Tout appartient, soldats, à qui peut s'en saisir.
Pour peu que vous tardiez, on va vous prévenir.
Perdrez-vous le butin où César vous envoie ?
Laissez-vous les vaincus enlever votre proie ? »
Il parlait. Élancés à travers les mourans,
Sur des membres épars, sur des débris sanglans,
Sur les corps entassés de leurs fils, de leurs pères,
Ils volent. Quels remparts, quels murs, quelles barrières,
Arrêteraient les pas du soldat forcené ?
Le salaire du crime est enfin décerné.
Ils sauront à quel prix ils ont été coupables.
César veut assouvir des cœurs insatiables.
O nuit ! qu'à peine encore osai-je retracer,
Digne du jour affreux que tu viens remplacer !
O destin des vaincus ! La soldatesque impie
Dort sous les pavillons des monarques d'Asie.
Un farouche assassin dans l'ivresse plongé,
Presse le lit sanglant de son frère égorgé.
Mais tous ils sont punis ; leur sommeil les tourmente.
Le crime veille encor dans leur ame tremblante.
Pharsale les poursuit, Pharsale est dans leur cœur.
L'un jette en sommeillant des accens de fureur ;
L'autre s'agite en vain, lève sa main trompée,
Menace, se débat et saisit son épée.
De nuages affreux les astres sont couverts,
L'air paraît infecté de la nuit des enfers.

La vengeance poursuit ces assassins profanes,
Et la terre contre eux a soulevé les mânes.
Le vieillard voit son fils, le glaive dans le flanc,
Expirant par degrés et baigné dans son sang.
Le fils épouvanté croit voir son triste père,
Retirant de son sein la lance meurtrière.
Ces fantômes vengeurs errent de toutes parts,
Et viennent tous ensemble environner César.
Il les voit, les entend : tel le fils des Atrides
Voyait autour de lui marcher les Euménides.
Telle poussant en vain de lamentables cris,
L'insensée Agavé voyait par-tout son fils.
César est agité d'une terreur égale ;
Il voit étinceler les glaives de Pharsale,
Les glaives que des lois le vengeur et l'appui,
Brutus dans le sénat doit tourner contre lui.

Fatale Thessalie ! ah ! terre infortunée !
Quel crime as-tu commis ? quel Dieu t'a condamnée
A servir de théâtre aux fureurs des Romains ?
Deux fois, hélas ! tu vis nos combats inhumains
Ensanglanter tes champs et désoler tes villes.
Deux fois tu vis l'horreur de nos guerres civiles.
Ah ! que jamais nocher accueilli dans tes ports,
N'ose attacher son ancre à tes funestes bords !
Qu'il craigne, en abordant, de trouver sur tes rives
Et des spectres errans et des urnes plaintives !
Que jamais le pasteur n'aille avec ses troupeaux
Profaner le gazon qui croît sur nos tombeaux !
Qu'au fond de tes vallons religieux et sombres,
Couverts de monumens, habités par des ombres,
Jamais le laboureur ne creuse des sillons,
Où du sang des Romains germeraient les moissons !
Que dis-je ! en quels climats, en quel coin de la terre,
N'avons-nous pas porté notre coupable guerre ?
Et Leucate et Modène, et les bords Africains,
Coûtent-ils moins de sang, moins de honte aux Romains ?
Ah ! Rome en tant de lieux déchirée, avilie,
N'a rien à reprocher aux champs de Thessalie.

FIN DU SEPTIÈME CHANT.

CHANT DIXIEME.

Cependant de César la haine est occupée
A chercher sur les mers la trace de Pompée :
Il vogue, en le suivant, vers ces bords qu'à jamais
L'amour rendit fameux par les maux qu'il a faits ;
Au détroit dont Hellé n'atteignit point la rive,
Où de l'amant d'Héro gémit l'ombre plaintive.
La renommée alors et l'orgueil de son nom
L'appellent aux débris de l'antique Ilion,
Aux sables de Sigée, aux roseaux du Scamandre,
Aux rochers qui d'Ajax gardent encor la cendre,
A ces grands monumens dont le nom respecté
Doit aux chants des neuf Sœurs son immortalité.
Ses regards cherchent Troie ; au moins dans ses ruines ;
Ces remparts qu'ont jadis bâtis des mains divines :
Sous la ronce et la mousse ils sont ensevelis ;
Et d'épaisses forêts, des bois long-tems vieillis,
Ont remplacé ces murs qui des ans sont la proie :
Le tems a dévoré jusqu'aux débris de Troie.
Le héros parcourait ces bords religieux :
« Voici, lui disait-on, l'antre mystérieux,
Où Cypris soupira pour le père d'Énée.
On vit sur cette roche Hésione enchaînée :
Ici le fils de Tros aux cieux fut transporté.
Dans cette grotte assis pour juger la beauté,
Là Pâris à Vénus décernait la couronne :
C'est ici qu'il trompa la trop crédule OEnone. »
L'antiquité respire en cette région ;
Tout bocage a ses dieux, tout rocher a son nom.
Sur un lit sablonneux une eau faible serpente :
César sans le savoir avait passé le Xanthe.
Plus loin sur le gazon il s'avançait encor :
« Hélas ! ne marchez point sur le tombeau d'Hector ; »
Il foulait une pierre avec indifférence :
« C'est l'autel où Priam a péri sans défense. »

Art des vers, art divin! poëtes, fils du ciel,
Tout ce que vous chantez, devient donc immortel!
Ne porte point d'envie à tant de renommée,
César, si des neuf Sœurs l'Italie est aimée,
Aussi long-tems qu'Homère aux siècles à venir
Transmettra d'Ilion l'éclatant souvenir,
Nos neveux dans mes chants liront aussi ta gloire,
Et Pharsale et ton nom vivront dans la mémoire.

Quand il eut à loisir, d'un regard attristé,
Contemplé de ces bords l'antique sainteté,
Il élève un autel; l'encens fume; il s'écrie:
« Monumens qui parlez à mon ame attendrie,
Dieux mânes, habitans de ces débris sacrés,
Dieux des cendres de Troie, en mon cœur adorés,
O pénates d'Iule, et des rois mes ancêtres,
Que sur le mont Albain vont honorer nos prêtres,
Vous qui sur vos autels voyez toujours nourrir
Ce feu pur de Vesta qui ne doit point mourir,
Qui gardez de Pallas le symbole fidèle,
Le garant des destins de la ville éternelle,
Dieux, depuis si long-tems négligés dans ces lieux,
Recevez cet encens, cet hommage pieux,
Qu'apporte le plus grand des descendans d'Énée,
Protégez jusqu'au bout ma course fortunée.
Écoutez mes sermens: je jure ici qu'un jour
Mes mains releveront votre premier séjour.
Aux mânes Phrygiens je promets cette joie,
Et vous devrez à Rome une seconde Troie. »
Il dit, et sur sa flotte en un moment rendu,
Ardent à réparer le tems qu'il a perdu,
Il s'abandonne aux vents, il se livre aux orages.
Loin de lui de Lesbos il laisse les rivages,
Et l'Égypte déja découvre à ses vaisseaux
Du phare étincelant les nocturnes flambeaux.
Il s'arrête, il attend le retour de l'aurore,
Il n'ose dans la nuit se confier encore
A ces bords étrangers, au loin tumultueux,
D'où s'élève un bruit sourd, un cri séditieux.
Mais bientôt démentant ce murmure sinistre,
Du jeune Ptolémée un infâme ministre
Se détache du port, aborde, et dans sa main

Portant d'un maître vil le présent inhumain,
Une tête sanglante, et d'un voile entourée,
Ose vanter ainsi son offrande abhorrée.

« Guerrier dont Rome encor n'a point produit l'égal,
César, grace à mon roi, tu n'as plus de rival.
Il fait plus que pour toi Pharsale n'a pu faire,
Et sans toi notre épée a terminé la guerre.
Pompée a sur nos bords apporté ses débris :
Il n'est plus; Ptolémée a payé de ce prix
L'amitié de César : il t'offre cette tête :
Lui-même est ton client, l'Égypte est ta conquête.
Tu la dois au grand coup que nous avons porté;
Songe à tout ce qu'il vaut, s'il nous a peu coûté.
D'un semblable service injuste ou légitime,
C'est au monde à juger : pour toi, si c'est un crime,
Tu dois récompenser ceux qui l'ont ordonné;
En osant le commettre, ils te l'ont épargné. »

Il découvre à ces mots cette tête sacrée,
Que le sang et la mort avaient défigurée.
César à cet aspect dissimule, et jouit.
La joie est dans son ame, et sa bouche gémit;
Et pour mieux feindre encore, à ses yeux il en coûte
Des pleurs qui de son cœur ne partaient pas sans doute.
Cet hommage, ô Pompée! à ton ombre est rendu.
Lui qui vit d'un œil sec tant de sang répandu,
Qui sans pitié vit Rome expirer sous ses armes,
N'ose pas cependant te refuser des larmes.
Il échappe au bienfait qui peut l'humilier,
Et veut pleurer ta mort, pour ne pas la payer.
Généreux sans péril, équitable sans crainte,
A son ame charmée il commande la plainte,
Et le plaisir honteux dont rougit sa grandeur,
Se cache tout entier dans le fond de son cœur.
« Ote-toi de mes yeux, dit-il enfin; va, traître,
Remporte les présens de ton indigne maître.
Il ose m'enlever avec impunité
Le pardon qu'aux vaincus réservait ma bonté!
Il ose décider des jours d'un si grand homme!
Les glaives de l'Égypte ont fait le sort de Rome!
Pense-t-il, après tout, me cacher qu'aujourd'hui

Le même traitement m'attendait près de lui!
Si mon sang ne teint pas cette rive fatale,
J'en dois remercier mes destins et Pharsale,
Et si j'avais du sort éprouvé la rigueur,
Ma tête est le tribut qu'on gardait au vainqueur.
Certes, lorsque j'allais disputer la victoire,
J'ai risqué, je le vois, plus que je n'ai pu croire.
Je ne soupçonnais pas encor tout mon danger :
Je pensais, si du sort toujours prompt à changer
Les retours trahissaient ma vaillance trompée,
N'avoir à redouter que Rome et que Pompée,
J'avais à craindre encor vos lâches attentats,
Et le fer de Septime, et la main d'Achillas.
Tout mon courroux s'allume à cet excès d'outrage ;
Mais je plains Ptolémée, et fais grace à son âge :
Sa faiblesse au forfait seule a pu l'entraîner,
Et César fait beaucoup, s'il peut lui pardonner.
Portez sur le bûcher ces vénérables restes ;
Non, qu'il puisse expier vos trahisons funestes,
Mais pour rendre aux héros immolé dans ces lieux
Des suprêmes devoirs l'honneur religieux.
Rassemblez, s'il se peut, sa cendre dispersée ;
Arrosez de parfums son urne courroucée ;
Et quoique sur ces bords je sois venu trop tard,
Qu'il sente la présence et les dons de César.
Grande ombre, entends du moins mes regrets et ma plainte !
Rival infortuné, quand ton injuste crainte
Méconnaissant ce cœur prêt à tout oublier,
A ton client d'Égypte aima mieux se fier,
Quel beau jour, ô Pompée, est perdu pour la terre !
Les peuples auraient vu notre retour sincère.
La patrie et la paix allaient nous désarmer ;
J'eusse obtenu de toi de vivre et de m'aimer.
Le rang de ton égal suffisait à ma gloire,
Et Rome eut à César pardonné sa victoire. »

Mais en vain affectant une noble douleur,
Il semble d'un rival ressentir le malheur ;
Nul n'en croit ses regrets, et sous ses yeux encore
On ose triompher du crime qu'il déplore.
Il touche cependant à ce bord criminel.
De la foi de l'Égypte un gage si cruel

Est pour lui le garant d'un dévoûment servile.
Aux murs d'Alexandrie il s'avance tranquille,
Entre dans les remparts : les licteurs, les soldats,
Les aigles, les faisceaux marchant devant ses pas,
Paraissent un outrage à la ville indignée :
La majesté royale en est trop profanée :
Il entend éclater le murmure et les cris,
Et jetant sur la foule un regard de mépris,
Il observe, il parcourt les temples, les portiques,
De l'empire des Grecs les monumens antiques.
Mais le luxe des arts, l'or qui couvre les dieux,
Leur culte, leurs autels fixent en vain ses yeux ;
Aux demeures des morts il brûle de descendre :
César veut visiter le tombeau d'Alexandre.
Un sombre sanctuaire est l'asyle dernier,
Où gît ce conquérant, effroi du monde entier,
Si funeste aux humains, quand il leur fit connaître
Que trente nations pouvaient n'avoir qu'un maître.
Loin du théâtre obscur des exploits paternels,
Poussé par un destin ennemi des mortels,
Frappant du même glaive et l'Europe et l'Asie,
De l'Euphrate à l'Indus il porte sa furie,
Et vainqueur en courant de cent peuples divers,
Les monts et les rochers, les sables, les déserts,
Les Syrtes, l'Océan, rien n'arrête sa course.
Il eût voulu du Nil interroger la source,
Voir l'un et l'autre pôle, et suivre sur les mers
La route de Neptune autour de l'univers.
Le trépas fut l'écueil qui brisa sa puissance,
Et nul ne recueillit son héritage immense ;
Contraste humiliant ! honte du nom romain !
Dans Babylone esclave, il mourut souverain.
Nous devant qui les rois baissent un front timide,
Nous laissons l'Orient au superbe Arsacide,
Et le Parthe indompté, bravant nos étendards,
Sujet sous Alexandre, est rival des Césars.

Descendu de Péluse, à peine Ptolémée
Contenait le courroux d'une foule animée,
Et parmi les Romains ôtage couronné,
Répondait à César d'un peuple mutiné,
Lorsque de sa prison Cléopâtre échappée

Vint chercher les regards du vainqueur de Pompée :
Trop fatale beauté, dont les yeux corrupteurs,
De Mars et de l'Amour allumant les fureurs,
Jusques au Capitole ont porté les alarmes ;
Tant inspira d'audace et d'orgueil à ses charmes
Cette coupable nuit, où reçu dans ses bras,
César, pour les plaisirs suspendant les combats,
Prodigue adorateur d'une reine adultère,
Vendit à ses appas le sceptre de son frère,
Et goûta sans rougir d'infâmes voluptés,
En des lieux qu'habitaient des mânes irrités.

Seule et sans ornemens Cléopâtre s'avance,
Belle de sa tristesse et de sa négligence,
Dans un désordre heureux qui sied à la douleur ;
Conservant la fierté du rang et du malheur,
Elle baisse les yeux, sans répandre de larmes,
Et sa voix et sa plainte ajoutent à ses charmes.
« La fille des Lagus, l'héritière des rois,
Dit-elle, et si César reconnaît tous mes droits,
Une reine, à ses pieds vient demander justice.
César à nos climats est un astre propice :
Qu'il console mes jours d'un long deuil obscurcis.
Mon trône est usurpé, mes biens sont envahis.
De Ptolémée en vain la volonté dernière
M'appelle au trône, au lit d'un époux et d'un frère.
Mon frère, mon époux lui-même est asservi ;
Et tyran de son roi, Photin m'a tout ravi.
Ce prince enfant redoute un maître qu'il se donne,
Et son ame est esclave ainsi que sa couronne.
Qu'il soit libre ; au devoir prompt à se conformer,
Il aimera bientôt celle qu'il doit aimer.
Mes mains de son empire affermiront les rênes,
Et l'on a vu l'Egypte obéir à des reines.
Délivrez-la, seigneur, d'un monstre ensanglanté,
Enorgueilli du crime et de l'impunité.
Fière d'avoir signé le trépas de Pompée,
A tramer des forfaits sa main est occupée :
Que n'oserait-il point après son attentat ?
Que les dieux protégeant César et cet État,
Détournent les horreurs que ma crainte présage !
Pour le monde et pour vous ce fut assez d'outrage,

Lorsque des nations décidant le destin,
La tête d'un héros fut un don de Photin. »

Peut-être sa prière eût eu moins de puissance;
Mais sa beauté plaidait mieux que son éloquence.
Ses yeux parlaient pour elle, et leur pouvoir charmant
D'un juge subjugué fit bientôt un amant.
Cléopâtre étalant l'orgueil de sa conquête,
Fit dresser l'appareil d'une superbe fête,
Prodigua les trésors entassés par ses mains,
Et son luxe étonna le luxe des Romains.
A ces pompeux banquets l'enceinte préparée
Pour les fêtes des dieux paraissait décorée.
Leurs temples sont moins beaux que ce vaste pourpris:
Par-tout un or épais en couvre les lambris;
On y voit resplendir l'opulence Africaine;
L'émeraude briller sur les portes d'ébène,
Et le marbre et l'ivoire épars abondamment,
Y servir de matière et non pas d'ornement.
On marche sur l'onyx, et l'œil surpris admire
Des colonnes d'albâtre, et des murs de porphyre,
Et les vases de jaspe, et les lits somptueux
Mollement recouverts de tissus précieux,
Et la pourpre qu'aux rois Tyr donna pour parure,
Empruntant son éclat d'une triple teinture,
Où l'art, en dessinant les nuances des fleurs,
A des sucs Tyriens relevé les couleurs.
Autour un peuple esclave en troupes se partage,
Différent et d'habit, et de couleur, et d'âge:
Les uns aux cheveux blonds, et César étonné
Sur les rives du Rhin croit être retourné:
D'autres, le teint noirci du soleil de Nubie;
Leur chevelure épaisse en boucles se replie.
Là ces rebuts du monde et de l'humanité,
Que le glaive priva de la virilité:
Plus loin une jeunesse en sa fleur profanée,
A de honteux plaisir en naissant destinée.

Ptolémée et sa sœur ont pris place tous deux.
Et plus grand que les rois César s'assied entre eux,
Arbitre de la paix, juge unique et suprême.
Mais le cœur d'un époux avec son diadême,

De Cléopâtre alors ne borne plus les vœux ;
Elle s'est tout promis du pouvoir de ses yeux.
D'un luxe sans pudeur la criminelle adresse,
Des plus rians atours la pompe enchanteresse,
Relèvent ses attraits : l'art et la volupté
Jamais plus savamment n'ont paré la beauté.
Les perles, de ces mers éclatantes richesses,
Rattachent ses cheveux, en couronnent les tresses.
D'un voile de Sidon le tissu séducteur
Laisse voir de son sein la forme et la blancheur :
En séparant les fils, une main complaisante
Éclaircit à dessein la trame transparente.
L'Amour même inventa ce voile ingénieux :
Il ajoute au desir, sans rien ôter aux yeux.
Près d'elle, du plaisir tout respire l'ivresse,
Et sa gaîté folâtre appelle l'allégresse.

Là, dans des vases d'or on entasse à grands frais
Les tributs des deux mers, des airs, et des forêts,
Tout ce que le travail prodigue à la richesse,
Tout ce qui peut des sens caresser la mollesse,
Ces mets rares, exquis, que l'avarice au loin
Va chercher pour le faste, et non pour le besoin.
Le Nil dans le cristal voit épancher ses ondes,
Et l'agathe reçoit dans des coupes profondes
Les vins que Méroé, sur ses côteaux brûlans,
Vieillit sous le soleil sans le secours des ans.
Les roses, de l'Égypte éternelles délices,
Exhalant les odeurs de leurs brillans calices,
Ornent des conviés le front voluptueux :
Le nard et le cinname embaument leurs cheveux
De ces parfums si purs, nés aux rives prochaines,
Et non tels qu'apportés des régions lointaines,
Ils viennent jusqu'à nous, quand des cieux différens
En ont évaporé les esprits odorans.

Tandis que célébrant une pompe adultère,
César voit dissiper les trésors de la terre,
Et se livre aux douceurs d'une infidèle paix,
L'exécrable Photin, le cœur plein de forfaits,
Que des mânes vengeurs semblent pousser au crime,
Songe à porter ses coups sur une autre victime.

Le meurtre de Pompée enhardit sa fureur;
Il ose menacer la tête du vainqueur.
Cette tête échappée à la guerre civile,
Fut prête de tomber sous une main servile.
Ah! ne le souffrez pas, dieux, maîtres des humains!
Ce n'est pas à l'Égypte à venger les Romains.
Si l'ennemi des lois ne périt dans leur temple,
Rome, Rome est trompée, et perd un grand exemple;
Et le destin cruel nous a trop abattus,
S'il permet à Photin de prévenir Brutus.

A peine dans son cœur cette trame est formée,
Il écrit à Péluse, où le chef de l'armée,
Achillas, exerçait un pouvoir absolu:
« Qu'attends-tu? lui dit-il, et qu'as-tu résolu?
Nos périls sont communs; hâte-toi: le tems presse.
Déja de ce palais Cléopâtre est maîtresse:
Femme de Ptolémée, amante de César,
Régnant sur tous les deux, elle va tôt ou tard
Signaler contre nous ses haines vengeresses;
Notre tête sera le prix de ses caresses.
Préviens-la, sauve-nous: par un subit effort
Au milieu des festins viens apporter la mort.
Noie au sang de César, au sang de Cléopâtre,
De leurs amours impurs le nocturne théâtre:
Et que crains-tu, dis-moi? Ce grand nom de César?
La victoire, il est vrai, l'élève sur son char:
Mais qui donc affermit sa puissance usurpée?
Il la doit à nos mains qui frappèrent Pompée.
Nous l'avons délivré de ce puissant rival,
Et César que tu crains n'était que son égal.
Plongé dans les plaisirs, lui-même il s'abandonne.
Méritons par ce coup que Rome nous pardonne.
Les Catons, les Brutus feront pour nous des vœux,
Et de notre parti vont ranger tous les dieux. »

Aisément entraîné dans ce projet barbare,
Sans bruit et sans éclat, Achillas s'y prépare,
Dispose ses soldats, les arme, les conduit;
Et s'il n'eût craint du moins qu'au milieu de la nuit,
Dans l'ombre et le tumulte une attaque formée,
Peut-être n'exposât les jours de Ptolémée,

Cléopâtre et César périssaient à-la-fois :
Leur sang aurait coulé sur la table des rois.
Mais de l'Égyptien l'aveugle confiance
Méprisa l'ennemi qu'il voyait sans défense,
Et sûre que César ne pouvait échapper,
Dédaigna de saisir l'instant de le frapper.
Achillas jusqu'au jour reste oisif et tranquille,
Et diffère le crime en le croyant facile.

Le soleil éclairsit ces vastes régions
Du feu déja brûlant de ses premiers rayons.
Tout-à-coup d'Achillas la marche menaçante,
Aux murs d'Alexandrie apporte l'épouvante.
César qui voit flotter de nombreux étendards,
Trop faible pour garder ces immenses remparts,
N'ose même en risquer la défense inutile.
Dans le fond du palais, seul et dernier asyle,
Il rassemble les siens, s'y renferme avec eux,
Rougissant de chercher ce refuge honteux.
Il y craint un assaut, et s'indigne de craindre :
Le soin de son salut peut à peine contraindre
Dans cet espace étroit son courage enchaîné.
Ainsi le fier lion rugit emprisonné ;
Il mord en s'agitant la chaîne qui l'outrage,
Et brise sur le fer et ses dents et sa rage.
Tel César furieux, de toutes parts pressé,
Frémit dans ce palais tout prêt d'être forcé.
En vain le jeune roi, faible et timide ôtage,
S'efforce d'écarter des périls qu'il partage.
Vainement en son nom un ministre de paix
Rappelle à leur devoir de coupables sujets ;
Un attentat de plus coûte-t-il à des traîtres ?
Leur chef fait égorger l'envoyé de ses maîtres.
Il poursuit ses desseins, entoure de vaisseaux
La digue où le palais s'avançant sur les eaux,
Domine cette mer qu'éclaire au loin le phare.
Sur les mers, sur les flots, la révolte barbare
Assiège les Romains de l'un à l'autre bout :
Contre tant d'ennemis César seul est par-tout.
Rien ne lasse son bras, rien n'étonne son ame,
Il oppose aux assauts et le fer et la flamme,
Par l'excès du danger sent croître sa fureur,

Et chez les ennemis renvoyant la terreur,
Il lance sur la flotte, au combat animée,
Des flambeaux sulfureux la résine allumée.
Le feu vole, s'attache, et gagne avec fracas
Les cordages, la voile, et l'antenne et les mâts:
La flamme brille au loin sur les plaines profondes,
Et les vaisseaux brûlans s'enfoncent sous les ondes.
Déja l'on voit flotter les machines, les dards,
Les traits, les noirs débris, les cadavres épars;
Le feu contagieux jusqu'aux murs va s'étendre;
Les toits égyptiens tombent réduits en cendre;
Et l'ennemi qu'alarme un vaste embrâsement,
Laisse les assiégés respirer un moment.
César en sait le prix, César en fait usage.
Des momens dans la guerre il connaît l'avantage:
Nul, il faut l'avouer, n'a dans tous les instans,
Su mieux mettre à profit la fortune et le tems.
Il monte sur sa flotte, et va gagner le phare;
Dans l'ombre de la nuit de cette île il s'empare,
Et de la trahison désormais trop certain,
Ordonne le trépas du perfide Photin.
Ce monstre, d'Achillas détestable complice,
Devait subir l'horreur du plus affreux supplice;
Devait, pour expier des attentats si grands,
Mourir sur un gibet de la mort des brigands;
Mais on livra sa tête au tranchant de l'épée,
Et le traître Photin périt comme Pompée.
Du moins l'autre instrument d'un meurtre plein d'horreur,
Achillas tombe aussi sous le glaive vengeur.
La fière Arsinoé, la sœur de Ptolémée,
Punit cet assassin; et commandant l'armée,
Ranime les soldats, et presse les assauts.
Les Romains sont en butte à des périls nouveaux.
César combat l'Égypte, et cet ardent courage,
Jamais ne risqua plus, et ne fit davantage.
Jour terrible, et qui seul l'eût immortalisé!
Là près de perdre tout, pour avoir tout osé,
Sur une étroite digue où trop d'ardeur l'engage,
La mer et l'ennemi lui ferment le passage:
Nul espoir de salut: les vaisseaux et le port,
Et la ville et les flots, tout présente la mort.
A peine dans l'horreur du péril qui l'accable,

Peut-il même espérer un trépas honorable.
Il se rappelle alors ton exemple et ton sort,
Scœva, mortel si grand dans ton dernier effort,
Qui vis à Durazzo ta valeur opprimée,
Invincible en mourant et seul contre une armée . . . . .

. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .

FIN DU DIXIÈME CHANT.

EPILOGUE

AUX MANES DE LUCAIN.

C'est là que tu cessas et d'écrire et de vivre,
Lucain, le trépas seul t'empêcha de poursuivre ;
Et la mort arrachant la palme de tes mains,
A ton cinquième lustre arrêta tes destins.
Un monstre qui des arts crut disputer la gloire,
Indigné que ta muse emportât la victoire,
Pour prix de tes lauriers qu'il ne pouvait flétrir,
T'envoya des bourreaux et l'ordre de mourir.
La voix de la vengeance et de la tyrannie
Vint frapper la demeure où chantait le génie.
Mais si l'on te compta parmi ces vrais Romains,
Qui voulaient de Néron délivrer les humains ;
De ce noble projet, si tu péris victime,
Poëte et citoyen également sublime,
Il faut, il faut en toi payer d'un double encens,
Et la grandeur de l'ame, et celle des talens.
En vengeant ton pays si ta vertu succombe,
C'est un titre de plus que réclame ta tombe :
Ton courage en fut digne à l'instant du trépas.
Là tu sais égaler Sénèque et Thraséas.
Sans que l'effroi t'abaisse à des plaintes trop vaines,
Tu vois d'un œil serein le fer ouvrir tes veines ;
Tu vois couler ton sang épuisé lentement.
Ta Muse encor présente à ton dernier moment,
Te rappelait tes vers qui traçant cette image,
Semblait de ton destin renfermer le présage.
Cet esprit que la mort ne put assujettir,
S'occupait de la peindre, au lieu de la sentir.
Digne fin d'un mortel, qui né pour un autre âge,
Sut garder un cœur libre en des tems d'esclavage !
Et d'un républicain signalant la fierté,
Osa sous un tyran chanter la liberté.

Des bords de l'Élysée et des rives heureuses,
Séjour pur et sacré des ombres généreuses,
Ah ! s'il te fut donné d'abaisser tes regards
Sur les Romains flétris sous le joug des Césars,
Tu n'as pas dû long-tems attendre la vengeance.
Son jour est arrivé ; déja Vindex s'avance ;
Il vient, et du fardeau d'un monstre couronné,
Va soulager enfin l'Univers indigné.
Le sénat, de Néron le servile complice,
Du maître qu'il flattait ordonne le supplice.
Tes mânes, ô Lucain ! vont être satisfaits.
Une nuit va punir quatorze ans de forfaits.
Viens contempler Néron à son heure dernière ;
Il est seul, repoussé par la nature entière :
Tout fuit avec horreur un tyran condamné :
Dans l'ombre qui l'effraye il erre abandonné.
Ces grands, ces courtisans qui l'encensaient la veille,
Ferment à sa prière une inflexible oreille.
Au seuil de leur palais il vient heurter en vain ;
Spectacle que le ciel devait au genre humain !
Le lâche implore un bras qui terminant sa vie,
Du trépas qu'il attend prévienne l'infamie :
Nul ne veut le frapper, et nul le secourir.
Désespérant de vivre, et n'osant pas mourir,
Il fuit, et sous ses pas il sent trembler la terre.
Il entend son arrêt par la voix du tonnerre :
Il l'entend dans son cœur encor plus menaçant.
Sous d'obscurs souterrains il rampe en gémissant,
Et déja le supplice est dans son ame impie.
La mort est sous ses yeux, et son règne s'expie.
Il prévient les bourreaux, il se frappe ; et son bras
A besoin qu'un esclave achève son trépas :
Le Tartare attendait son ombre criminelle.

La tienne dans le sein d'une paix éternelle
Jouit de l'entretien des Catons, des Brutus,
Dont tes crayons si fiers ont tracé les vertus.
Heureux si cette ardeur que rien n'a tempérée,
Cette sève abondante, et souvent égarée,
Avait pu se mûrir sous les regards du tems,
Et si l'expérience eût instruit tes talens !
Pardonne, si ma main, peut-être téméraire,

Voulut faire pour toi ce que tu n'as pu faire.
Que n'ai-je su du moins, cherchant à les polir,
Retoucher tes tableaux, sans trop les affaiblir,
De tes mâles beautés y conserver la trace!
Mon zèle pour ta gloire excuse mon audace.
Au peuple ami des arts par le goût éclairé,
Permets que j'ose offrir ton ouvrage épuré;
Et s'il est applaudi dans un autre langage,
L'honneur t'en appartient, je t'en dois tout l'hommage.
L'auguste antiquité dirigeant nos travaux,
A des adorateurs jusques dans ses rivaux.
Virgile a dans nos jours acquis un nouveau lustre:
Virgile est près de toi: dis à cette ombre illustre,
Que la main dont sa muse a guidé les essais,
Promet une Énéïde à l'Hélicon Français.
Les talens immortels ainsi se réunissent
Dans l'espace des tems que leurs ailes franchissent;
Ils rapprochent ainsi par la gloire et les arts,
Le siècle de Voltaire, et celui des Césars.

FIN DU SECOND VOLUME.

650227

TABLE

DES MATIERES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

Molière a la nouvelle Salle, ou les Audiences de Thalie. Page 1
Extrait de Gustave. 45
— de Timoléon. 59
— de Pharamond. 69
— de Menzicoff, ou les Exilés. 73
— des Barmécides. 86
— de Barnevel. 103
— des Muses Rivales, ou l'Apothéose de Voltaire. 111
— des Brames. 113
— de Polyxène. 124
— de la Vengeance d'Achille. 132
— d'Aboulcasem. 137
Jérusalem délivrée. 143
La Pharsale. 353
Epilogue aux Mânes de Lucain. 413

FIN DE LA TABLE DU SECOND VOLUME.

E R R A T A.

Page 51, lig. 21, suivante, Gustave; *lisez*, suivante, il dit à Gustave.
Page 56, vers 15, confié; *lisez*, conté.
Page 75, 20 *et suiv.* Bernig; *lisez*, Bering.
Page 104, lig. première, avoua; *lisez*, avoue.
Page 106, lig. 4, délicate et; *lisez*, délicate que.
Page 112, lig. 16, complimens, *lisez*, Euphémons.
Page 115, lig. 29, déplore... calme; *lisez*, déplora... calma.
Page 116, lig. 4, Timer-Kan; *lisez*, Timur-Kan.
Page 117, lig. 10, muets, *lisez*, neutres.
Page 130, lig. 26, O ma mère; *lisez*, Ma mère.
Page 132, lig. 18, exalté pour, *lisez*, exalté par.
Page 147, vers 3, ses succès; *lisez*, ces succès.
Page 213, lig 30, Florinde; *lisez*, Clorinde.
Page 222, vers 20, violée; *lisez*, voilée.
Page 223, vers 26, menacent; *lisez*, nuancent.
Page 231, dans ses yeux; *lisez*, dont ses yeux.
Page 243, lig. dernière, *ne l'aqua*; lisez, *nel aqua*.
Page 244, lig. dernière, *e d'affrena*; lisez, *ed affrena*.
Page 274, vers 26, entourent; *lisez*, entoure.
Page 283, vers 14, ses objets; *lisez*, ces objets.
Page 345, vers 17, expirera; *lizez*, expiera.
Page 368, vers 12, aux yeux; *lisez*, aux jeux.
Page 374, vers 11, ton fils; *lisez*, son fils.